



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

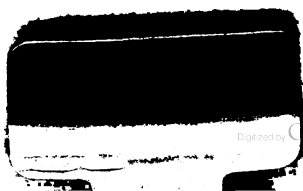
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



David La Roche
1767.

HISTOIRE

D V R O Y

H E N R Y

LE GRAND.

COMPOSE'E

*Par Messire HARDOVIN DE PEREFIXE,
Evesque de Rodez, cy-devant Pre-
cepteur du Roy.*

E
561 bis



A PARIS,
Chez THOMAS JOLLY, rue St. Jacques
au coin de la rue de la Parcheminerie,
aux Armes de Hollande.

M. DC. LXII.
Avec Privilege du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

APR 10 1964

PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED
APR 10 1964
PHYSICS DEPARTMENT
UNIVERSITY OF CHICAGO



APR 10 1964
PHYSICS DEPARTMENT
UNIVERSITY OF CHICAGO

APR 10 1964
PHYSICS DEPARTMENT
UNIVERSITY OF CHICAGO



A MONSEIGNEUR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
MAZARINI.



MONSEIGNEUR,

*J'ay crû que je ne pouvois jamais
rendre de service plus essentiel à
vostre Eminence, ni luy donner de
plus solide marque de ma fidelité
& de ma reconnoissance, que de
faire voir à toute la Terre de quel-
le maniere vous avez desiré de moy
que j'instruisisse nostre jeune Mon-*

à 4

EPISTRE.

narque. Je dois rendre ce témoignage au Public, que vous avez voulu que je luy donnasse principalement les instructions qu'on doit donner à un Roy; Et que pour cét effet je ne m'arrestasse pas seulement à luy enseigner quelques preceptes de Grammaire & de Rhetorique: Mais que de bonne heure j'employasse le temps à luy apprendre tout ce qu'il doit sçavoir, premierement pour se bien conduire soy-mesme, & puis pour bien conduire son Estat; & qu'enfin je luy remplisse l'ame des meilleures maximes de la Morale & de la Politique.

C'est, MONSEIGNEUR, ce que j'ay essayé de faire; Sur tout depuis six ou sept années en cà, que sous les ordres de vostre Eminence, j'ay composé un Sommaire de nostre Histoire de France pour l'usage

EPISTRE.

ge de sa Majesté, qui en faisoit la lecture tous les jours avec tant de plaisir, qu'il n'est point croyable que ce puisse estre sans utilité.

J'aurois bien souhaité de mettre au jour cét ouvrage tout entier en mesme temps : mais l'affection particuliere, que le Roy m'a toujours témoignée pour la vie de son ayeul HENRY LE GRAND, & la declaration qu'il a faite si souvent, qu'il vouloit se le proposer comme son modele, m'ont hasté de mettre au net cette partie de mon travail, & de la separer des autres. Ainsi quoy qu'elle soit la dernière, je suis obligé de la donner la premiere, & de la presenter à sa Majesté, afin que jettant encore les yeux dessus aux heures de son loisir, & considerant bien toutes les maximes de regner de ce grand Monarque, ses bontez presque di-

EPISTRE.

vines , & l'amour paternel qu'il avoit pour ses peuples , il le puisse véritablement imiter.

J'espère , MONSIEUR , que cet échantillon suffira pour faire juger par avance du reste de l'ouvrage. Je me persuade mesme, qu'on ne le verra point sans admirer que sous les ordres du plus puissant Ministre qui ait jamais esté , on ait agi dans une matiere aussi delicate qu'est celle-là , avec tant de fidelité , avec tant de desinteressement , & avec tant d'amour pour le Prince & pour l'Estat. Car après tout , je croy pouvoir dire que c'est un exemple , qui n'en a point eu de pareils avant le Ministère de vostre Eminence. Non seulement elle a toujours porté le Roy à s'instruire parfaitement des choses , dont la connoissance luy estoit nécessaire ; non seulement elle

EPISTRE

Elle a souvent représenté combien il
luy estoit important de s'attacher
 de bonne heure aux fonctions de la
 Royauté ; Mais encore elle m'a sol-
 licité moy-mesme de m'acquiter
 soigneusement de mon devoir. Com-
 bien de fois m'a-t-elle dit que je
 n'avois rien de plus important à
 faire , que de gagner sur l'esprit
 du Roy qu'il s'appliquast bien aux
 choses qu'il faisoit , & qu'il s'ap-
 pliquast aux choses serieuses ? En
 verité, MONSIEIGNEUR, je
 ne croy pas qu'il y ait rien de plus
 beau ni de plus glorieux pour vostre
 Eminence : Et je suis trompé si
 ceux qui écriront l'Histoire de vo-
 stre vie , n'ont peine à y trouver
 un endroit , qui merite mieux leurs
 eloges que celui-cy. Pour moy ,
 MONSIEIGNEUR, j'avoue
 que je prefere de beaucoup à toutes
 les graces que je pouvois jamais

ÉPISTRE

recevoir , la liberté que j'ay toujours eüe de donner au Roy ces instructions , qui vont maintenant paroistre aux yeux de tout le monde ; Et de toutes les obligations que j'ay à vostre Eminence , il n'y en a pas une qui me touche si sensiblement que celle-là , ni pour laquelle je publie plus volontiers , que je suis ,

MONSEIGNEUR,

De vostre Eminence,

Le tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,
HARDOVIN E. DE RODAS,



AV LECTEUR.

LECTEUR, Cette Histoire du Roy Henry le Grand n'est que l'échantillon d'un Sommaire de l'Histoire generale de France, que j'ay composé par le commandement du Roy, & pour l'instruction de sa Majesté. Comme mon intention n'a été que de recueillir tout ce qui peut servir à former un grand Prince, & à le rendre capable de bien regner : je n'ay point trouvé à propos d'entrer dans le détail des choses, & de raconter au long toutes les guerres & toutes les affaires, comme font les Histoires, qui doivent écrire pour toutes sortes

AV LECTEUR.

de personnes. Je n'en ay pris que le gros , & n'ay rapporté que les circonstances que j'ay jugées les plus belles & les plus instructives ; laissant tout le reste à part , afin d'abréger matière , & de donner comme en petit , une suite de tout ce qui s'est passé , qui pût éclairer l'esprit du Roy sans luy surcharger la mémoire. C'a esté là mon dessein : Si je n'y ay pas aussi bien réussi qu'il seroit à souhaiter , j'espère , LECTEUR , que du moins mes efforts vous paroîtront louïables. Je ne doute point qu'il n'y ait dans cet ouvrage quelques méprises , que je n'auray point apperceuës , mais qui n'échaperont pas aux yeux des clairvoyans. L'Histoire est accompagnée de tant de circonstances , qu'il

AV LECTEUR

est presque impossible que l'on ne se trompe en quelqu'une. Je croy, pourtant n'avoir rien avancé, dont je n'aye des garans. Et si vous trouvez dans quelque Auteur le contraire de ce que j'ay dit, je vous prie de considerer que nos Historiens sont si differens entre eux en plusieurs choses, que lors qu'on suit les sentimens des uns, on contredit necessairement les autres. Dans cette diversité j'ay suivi ceux que j'ay crû les meilleurs & les plus asseurez. J'avouë mesme, que je n'ay pû m'empescher d'emprunter d'eux des periodes toutes entieres, quand elles m'ont pleu, & qu'il m'a semblé que je m'expliquerois mieux par leurs expressions, que je n'eusse pû m'expliquer par les mien-

AV LECTEUR.

nes. Après tout, si c'est une
faute, elle est assez legere; &
l'on doit bien me la pardon-
ner, puisque je la reconnois
ingenuëment. Pour les autres
plus remarquables que je puis
avoir commises, je me promets
de vostre bonté, CHER LEC-
TEUR, que vous ne me traite-
rez pas à la dernière rigueur,
& que vous aurez autant d'in-
dulgence pour moy, que dans
ce travail j'ay eu de zèle pour
le service de mon Roy, &
d'affection pour le bien de la
France,



HISTOIRE



HISTOIRE
DV ROY
HENRY
LE GRAND.

AV ROY.



IRE.

Le respect & l'amour que tous les bons
Francois ont toujours conservé pour l'heu-
reuse memoire du Roy HENRY LE GRAND
vostre ayeul, le rendent aussi present à leur
souvenir comme s'il regnoit encore ; & la
renommée entretient d'éclat de ses belles
actions dans le cœur & dans la bouche des

▲

hommes , aussi vif & aussi entier qu'il l'estoit du temps de ses triomphes. Mais on peut dire avec cela , lors que l'on considère V. M. qu'il a repris une nouvelle vie en vostre personne ; & qu'il se fait revoir aujourd'huy sous un visage encore plus auguste , & par des vertus qui paroissent aussi redoutables aux Ennemis de la France , qu'elles sont douces & charmantes à ses Peuples.

Veritablement , S I R E , cette louable impatience que V. M. a témoignée lorsque ie luy faisois lire nostre Histoire , de venir à ce glorieux Regne , & pour cela de laisser en arriere sept ou huit autres des Rois qui l'ont precedé , est une preuve tres-certaine que vous desirez le choisir pour modele , & que vous avez resolu d'estudier sa conduite , pour la tenir dans le gouvernement de vostre Estat. Vostre heureuse naissance & vos inclinations toutes Royales vous y portent ; les esperances & les vœux de vos Sujets vous y convient ; les besoins de vostre Royaume affligé par les maux de la plus longue guerre qui ait jamais esté , vous y obligent , & le Ciel vous y a disposé par tant de graces & par tant d'eminentes qualitez , qu'il vous seroit bien difficile de ne pas suivre les beaux exemples de ce Grand Monarque. J'oserois même vous dire (& je le puis avec verité) qu'il ne vous seroit pas impossible de les surpasser , si vous

DE HENRY LE GRAND. 3

vous efforcez de bien employer tous les avantages dont Dieu vous a pourveü par dessus tous les Princes de vostre âge.

Oüy, SIRE, il vous a donné, aussi bien qu'au Roy vostre ayeul, une ame genereuse, bonne & bien-faisante, un esprit élevé & capable des plus grandes choses, une memoire heureuse & facile, un courage Heroïque & Martial, un jugement net & solide, une forte & vigoureuse santé : Mais de plus il vous a donné un avantage que ce Grand Prince n'avoit pas; c'est cette majestueuse presence, cet air & ce port presque divin, cette taille & cette beauté dignes de l'Empire de l'Univers, qui attirent les yeux & les respects de tout le monde, & qui sans la force des armes, sans l'autorité des commandemens, vous gagnent tous ceux à qui V. M. veut se faire voir.

Je ne parle point des prosperitez de cét Estat depuis vostre heureux advenement à la Couronne; comme vous avez esté proclamé Vainqueur aussi-tost que Roy; comme avec l'aide des conseils de vostre Grand Ministre vos Frontieres ont esté estendues de tous costez, vos Ennemis batuz par tout, & les factions entierement dissipées : Mais je ne dois pas oublier la grace singuliere, que le Ciel vous a faite de vous instruire dans la Religion Catholique, & dans la vraye pieté, par les soins continuels & par les exemples de la Reine

A ij

vostre mere ; ce qui manqua sans doute à la jeunesse de nostre Henry.

Vous ne pouvez pas , SIRE , avec de si belles dispositions , avec tant de rares faveurs du Ciel , demeurer au dessous de la gloire & de la reputation de ce Grand Prince. Souvenez-vous , s'il vous plaist , que vous m'avez fait l'honneur de me dire plus d'une fois que vous aspiriez fortement à une semblable perfection , & que vous n'aviez point de plus grande ambition que celle-là. Toute la France qui a maintenant les yeux sur vous , se réjouit de voir que les effets suivent desja vos desirs , & que vous allez agir aussi puissamment , que vous avez passionnément souhaité d'entendre le recit d'une si belle vie.

Vostre Majesté sçait que les volontez ne passent que pour des foiblesses , quand elles ne se rendent point efficaces , & que bien loin d'estre louables , elles condamnent celui qui les a , d'autant qu'il void bien ce qu'il faut faire , & n'a pas le cœur de s'y attacher & de l'entreprendre. Le chemin de la Vertu est d'abord un peu rude ; mais aussi il conduit au temple de la Gloire , où il est certain qu'on n'arrive point par de simples pensées & par des discours oiseux ; mais par le travail , par l'application & par la persévérance.

J'ay pris la liberté quelquefois de représenter à Vostre Majesté , que la Royauté n'est pas un mestier de fainéant , qu'elle con-

liste presque toute en l'action, qu'il faut qu'un Roy fasse ses delices de son devoir, que son plaisir suit de regner, & qu'il sçache que Regner, c'est tenir luy-mesme le timon de son Estat, afin de le conduire avec vigueur, sagesse, & justice.

Qui ne sçait pas qu'il n'y a point d'honneur à porter un titre dont on ne fait point les fonctions? que c'est en vain qu'on a acquis de belles connoissances, si on ne s'évertuë de les reduire en pratique; qu'il est inutile de se proposer un grand modele, si on ne l'imite effectivement; & qu'enfin il ne sert de rien de sçavoir par cœur toutes les maximes de la Politique, si on ne les applique à quelque usage? Sans mentir, celui qui a des yeux, & ne les veut point ouvrir, qui a des bras & ne se met en peine de les remuer, est en pire estat que n'est un aveugle & un estropié.

Je ne puis dissimuler, SIRE, la joye indigne que j'ay eüe quelquefois, lorsque j'ay entendu de la bouche de V. M. qu'elle aimeroit mieux n'avoir jamais porté Couronne, que de ne pas gouverner elle-mesme, & de ressembler à ces Rois faincans de la premiere Race, qui comme disent nos Historiens, ne servoient que d'Idoles à leurs Maires du Palais, & qui n'ont point eu de nom que pour marquer les années dans la Chronologie.

Mais c'est assez pour faire reconnoistre à la France combien Vostre Majesté condame

ne ce letargique assoupissement , de dire qu'elle veut maintenant imiter son ayeul Henry le Grand , qui a esté le plus actif & le plus laborieux de tous nos Rois , qui s'est adonné avec plus de soin au maniement de ses affaires , & qui a cheri son Estat & son Peuple avec plus d'affection & plus de tendresse. N'est-ce pas declarer que V. M. a pris une ferme resolution de mettre la main à l'œuvre , de connoistre le dedans & le dehors de son Royaume ; de presider dans ses Conseils ; d'y donner le mouvement & le poids aux resolutions ; d'avoir toujours l'œil sur ses Finances , pour s'en rendre un compte net , exact , & fidele ; de distribuer les graces & les recompenses à ses creatures qui en seront dignes ; enfin de jouir pleinement de son autorité ? C'est ainsi que faisoit l'incomparable Henry , que nous allons voir regner , non seulement en France par le droit de sang , mais encore sur toute l'Europe , par l'estime de sa vertu.

En effet , depuis la naissance de la Monarchie Françoise , l'Histoire ne nous fournit point de Regne plus memorable par de grands evenemens , plus rempli des merveilles de l'assistance divine , plus glorieux pour le Prince , & plus heureux pour les peuples , que le sien ; Et c'est sans flaterie & sans envie que tout l'Univers luy a donné le surnom de GRAND : non pas tant pour la grandeur de ses victoires , comparables toussefois à celles d'Alexandre & de Pompée ,

DE HENRY LE GRAND. ➤

que pour la grandeur de son ame & de son courage. Car il ne ploya jamais, ni sous les insultes de la Fortune, ni sous les traverses de ses ennemis, ni sous les ressentimens de la vengeance, ni sous les artifices des Favoris, & des Ministres; il demeurera toujours en mesme affiete, toujours maistre de soy-mesme, en un mot, toujours Roy & Souverain, sans reconnoistre d'autre Supérieur que Dieu, la Justice, & la Raison.

Nous allons donc faire l'Histoire de sa vie, & nous la diviserons en trois parties principales.

La premiere contiendra ce qui s'est passé depuis sa naissance, jusques à ce qu'il soit parvenu à la Couronne de France.

La seconde dira ce qu'il fit depuis qu'il y fut parvenu, jusques à la Paix de Vervin.

Et la troisieme racontera ses actions depuis la Paix de Vervin, jusques au jour malheureux de sa mort.

Mais avant tout cela il faut dire brievement quelque chose de sa Genealogie.

Il estoit fils d'Antoine de Bourbon Duc de Vendosme & Roy de Navarre, & de Jeanne d'Albret, qui estoit heritiere de ce Royaume-là.

Antoine descendoit en ligne directe & masculine de Robert Comte de Clermont cinquieme fils du Roy S. Louys.

Ce Robert épousa Beatrix fille & heritiere de Jean de Bourgogne, Baron de Bourbon de par sa femme Agnes, à cause de quoy

La vie de Henry le Grand divisée en trois parties.

La premiere.

La seconde.

La troisieme.

Sa Genealogie.

Qui estoit Antoine de Bourbon son pere.

Robert prit le nom de Bourbon, non pas toutefois les armes, mais retint celles de France.

Cette sage précaution a beaucoup servi à ses descendans pour se maintenir dans le rang de Princes du sang, que ceux de Courtenay^a ont perdu pour n'en avoir pas usé de la sorte. D'ailleurs la vertu, qui a toujours donné de l'éclat à leurs actions; le bon ménage & l'économie qu'ils ont apportée à conserver leurs biens & les augmenter; les grandes Alliances dont ils ont esté fort soigneux, n'ayant jamais voulu mêler leur sang parmi du sang vulgaire; & sur tout leur rare piété envers Dieu, & la bonté singulière dont ils ont usé envers leurs inférieurs, les ont conservez, & même relevéz par dessus les Princes des branches aînées. De sorte que les peuples les voyant toujours riches, puissans, sages, en vû mot dignes de commander, s'estoient imprimé dans l'esprit une certaine persuasion comme Prophetique, que cette Maison viendroit un jour à la Couronne: & elle de son costé sembloit aussi avoir conçu cette espérance, quoy qu'elle en fust fort éloignée, car elle avoit pris pour son mot, ou devise, *Esperance*.

Entre les branches puînées qui sont issues de cette branche de Bourbon^b, la plus considérable & la plus illustre a esté celle de Vendosme. Elle portoit ce nom parce qu'elle possédoit cette grande Terre, qui luy estoit venue l'an mil trois cents soixante

^a Pierre, sixième fils de Louis le Gros, épousa Isabelle héritière de Courtenay, & en prit le nom & les armes; ce qui fut à luy une faucon qui a esté très-préjudiciable à sa postérité.

^b La branche de Bourbon en produisit plusieurs, entre autres celle de Vendosme.

quatre, par le mariage de Catherine de Vendosme, sœur & heritiere de Bouchard dernier Comte de Vendosme, avec Iean de Bourbon Comte de la Marche. Pour lors elle n'estoit que Comté, mais elle fut depuis erigée en Duché par le Roy François I. l'an mil cinq cens quatorze en faveur de Charles, qui estoit deux fois arriere-fils de Iean, & pere d'Antoine. Ce Charles eut sept enfans masles, Louis, Antoine, François, un autre Louis, Charles, Iean, & un troisiéme Louis. Le premier Louis, & le second moururent en enfance; Antoine demeura l'ainé; François, qui fut Comte d'Anguien, & gagna la bataille de Cerisoles; mourut sans estre marié; Charles fut Cardinal du titre de Saint Chrysogone & Archevesque de Rouën, c'est luy qu'on nomme le vieux Cardinal de Bourbon; Iean perdit la vie à la bataille de Saint Quentin; le troisiéme Louis s'appella le Prince de Condé, & eut des enfans masles de deux lits. Du premier sortirent Henry Prince de Condé, François Prince de Conty, & Charles, qui fut Cardinal & Archevesque de Rouën après la mort du vieux Cardinal de Bourbon. Du second vint Charles Comte de Soissons.

Charles
Duc de
Vendosme
eut
Antoine
& six autres
fils.

Or il y avoit huit generations de masle en masle depuis Saint Louis jusqu'à Antoine, qui estoit Duc de Vendosme, Roy de Navarre, & pere de nostre Henry.

Quant à Ieanne d'Albret sa femme, elle

A. v.

Qui estoit
Ieanne
d'Albret
sa mere.

VO HISTOIRE

estoit fille & heritiere de Henry d'Albret Roy de Navarre, & de Marguerite de Valois sœur du Roy François I. & veuve du Duc d'Alençon. Henry d'Albret estoit fils de Iean d'Albret, lequel estoit Roy de Navarre par sa femme Catherine de Foix, sœur du Roy Phœbus decedé sans enfans. Car ce Royaume-là estoit entré dans la Maison de Foix par mariage, comme il entra ensuite dans celle d'Albret, & puis en celle de Bourbon.

Ferdinand Roy d'Arragon avoit envahi la haute Navarre, c'est à dire la partie qui est au delà des Pyrenées, & la plus considerable de ce Royaume-là, sur le Roy Iean d'Albret; Anquel par consequent il ne resta que la basse, c'est à dire la partie de deçà les Monts, du costé de France. Mais avec cela il avoit le pays de Bearn, d'Albret, de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, & plusieurs autres grandes Seigneuries provenant tant du costé de la Maison de Foix, que de celle d'Albret.

Henry son fils n'eut qu'une fille, qui fut Ieanne que l'on appelloit la mignonne des Rois, parce que le Roy Henry son pere, & le grand Roy François I. son oncle la cherissoient à l'envi l'un de l'autre.

L'Empereur Charles-Quint avoit jetté les yeux sur elle, & la fit demander au pere pour son fils Philippe Second, disant que c'estoit un moyen de pacifier leurs differens touchant le Royaume de Navarre: Mais le

Roy François I. ne trouva pas bon d'introduire un si puissant ennemi dans la France, & la faisant venir à Chastellerault, la fiança au Duc de Clèves, lequel depuis s'estant réfugié de ce coneract, on la maria avec Antoine de Bourbon Duc de Vendosme, & les nopces en furent célébrées à Moulins l'an mil cinq cens quarante-sept, qui fut la même année que le Roy François I. mourut.

Antoine de Bourbon Duc de Vendosme, & Jeanne d'Albret sont mariez à Moulins en 1547.

Les deux jeunes époux eurent dans les trois ou quatre premières années deux fils, qui moururent tous deux au berceau par des accidens assez extraordinaires. Le premier, parce que sa Gouvernante qui estoit frilleuse, le tenoit si chaudement, qu'il estouffa de chaleur; Et le second, par la sottise d'une nourrice, qui s'en jouoit avec un Gentilhomme; comme ils se baïlloient l'enfant l'un à l'autre, ils le laisserent tomber à terre, dont il mourut en langueur. Le Ciel osta ainsi ces deux petits Princes pour faire place à nostre Henry, qui meritoit bien d'avoir le droit d'aînesse & d'estre l'unique.

Venons maintenant à l'Histoire de sa vie.





PREMIERE PARTIE
DE LA VIE
DE HENRY
LE GRAND,

*Depuis sa naissance, jusques à ce qu'il
parvint à la Couronne de France.*

HENRY
le Grand
fut con-
çu à la
Fleche.



N ne sçauroit dire précisément, en quel lieu HENRY le Grand fut conçu. La commune opinion est, que ce fut à la Fleche en Anjou, là où Antoine de Bourbon son Pere, & la Princesse de Navarre sa Mere sejournerent depuis la fin de Fevrier del'an mil cinq cens cinquante-deux, jusques à la mi-May de l'année mil cinq cens cinquante-trois. Mais il est certain que la premiere fois qu'elle s'apperceût de sa grossesse & qu'elle le sentit remuer, elle estoit au Camp en Picardie avec son mari, qui estoit Gouverneur de cette Province, & qui y estoit allé de la Fleche

1553.

pour y commander une armée contre Charles-Quint. Certes, il estoit bien juste que celuy qui estoit destiné pour estre un Prince extraordinaire, marquast les premiers mouvemens de sa vie dans un Camp, au bruit des trompettes & du canon, comme un vray enfant de Mars.

Son grand-pere Henry d'Albret, qui vivoit encore, ayant appris que sa fille estoit grosse, la rappella auprès de luy, desirant prendre luy-mesme le soin de la conservation de ce nouveau fruit, qu'il disoit par un présentiment secret le devoir venger des injures que l'Espagnol luy avoit faites.

Cette courageuse Princesse prenant donc congé de son mari, partit de Compiègne le quinzième de Novembre, traversa toute la France jusques aux Monts Pyrenées, arriva à Pau en Bearn où estoit le Roy son Pere, le quatrième jour de Decembre, n'ayant demeuré que dix-huit ou dix-neuf jours à faire ce voyage, & le troisième du mesme mois elle accoucha heureusement d'un fils.

sa naissance.

Avant cela le Roy Henry d'Albret avoit fait son Testament; que la Princesse sa fille avoit grande envie de voir; parce que l'on luy avoit rapporté qu'il estoit fait à son desavantage en faveur d'une Dame que le bon homme avoit aimée. Elle n'osoit luy en parler; mais estant adverti de son desir, il luy promit qu'il le luy feroit voir & le luy mettroit entre les mains, lors qu'elle luy auroit montré ce qu'elle portoit dans ses flancs.

1553.

mais à condition que dans l'enfantement elle luy chanteroit une chanson; *afin*, luy dit-il, *que tu ne me fasses pas un enfant pleureux & rechigné*. La Princesse le luy promit, & eut tant de courage, que malgré les grandes douleurs qu'elle souffroit, elle luy tint parole, & en chanta vne en son langage Bearnois, aussi-tost qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. L'on remarqua que l'enfant contre l'ordre commun de la Nature, vint au monde sans pleurer & sans crier. Aussi certes ne faisoit-il pas qu'un Prince, qui devoit estre la joye de toute la France, naquist par de tels cris & des gémissemens.

Si-tost qu'il fut né, le grand-pere l'emporta dans le pan de sa robe en sa chambre, & donna son Testament, qui estoit dans une boëste d'or, à sa fille, en luy disant, *Ma fille voilà qui est à vous, & cecy est à moy*. Quand il tint l'enfant il luy frotta les petites levres d'une gousse d'ail, & luy fit sucer vne goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de luy rendre le temperament plus malle & plus vigoureux.

Les Espagnols avoient dis autrefois par raillerie sur la naissance de la mere de nostre Henry, *Miracle, la Vache a fait une Brebis*, entendant par ce mot de Vache, la Reine Marguerite sa mere, car ils l'appelloient ainsi, & son mari le Vacher, faisant allusion aux armes de Bearn, qui sont deux Vaches. Et le Roy Henry qui se tenoit assuré de la future grandeur de son petit fils, le

Sa mere
chanta'en
l'emettant
au monde.

Il ne cria
point en
naissant.

Si-tost
qu'il fut
né, son
grand-pe-
re l'em-
porta en
sa cham-
bre.

Il luy
frotta les
levres d'u-
ne gous-
se d'ail, &
luy fit
sucer une
goutte de
vin,
Sote rail-
lerie des
Espagnols
sur la nais-
sance de la
mere de
nostre
Henry.

prenant souvent entre ses bras, le baissant, 1553.
& se souvenant de cette froide raillerie des
Espagnols, disoit de joye à tous ceux qui
le venoient visiter pour se conjoûir de cette
heureuse naissance, *Voyez maintenant, mon*
Brebis à enfanté un Lion.

Il fut baptizé l'année suivante le jour des
Rois sixième de Janvier mil cinq cens cin-
quante-quatre. Pour ce baptême on fit ex-
pressément des fonts d'argent doré, sur les-
quels il fut baptizé en la Chapelle du Cha-
teau de Pau. Ses Parrains furent Henry Se-
cond Roy de France, & Henry d'Albret
Roy de Navarre, qui luy donnerent leur
nom; & la Marraine fut Madame Claude
de France, qui fut depuis Duchesse de Lor-
raine. Jacques de Foix pont lors Evêque
de l'Escar, & depuis Cardinal, le tint sur
les fonts au nom du Roy Tres-Chrestien;
& Madame d'Andoüins au nom de Mada-
me Claude de France. Il fut baptizé par le
Cardinal d'Armagnac Evêque de Rhodéz
& Vice-Légat d'Avignon.

Il fut d'abord tres-difficile à élever, ayant
eu sept ou huit nourrices, desquelles la
derniere eut tout l'honneur. Au sortir de la
mammelle, le Roy son ayeul luy donna pour
Gouvernante Susanne de Bourbon femme de
Jean d'Albret, Baronne de Miossens, la-
quelle l'éleva dans le Chasteau de Coarasse
en Bearn, situé dans les rochers & dans les
montagnes.

Le grand-pere ne voulut pas qu'on le

Repartie
de son
pere.

1554.
Baptême
de Henry
Quatrié-
me.

Ses Par-
rains &
Marraine.

Il fut d'a-
bord dif-
ficile à é-
lever.
Heut pour
Gouver-
nante Ma-
dame de
Miossens.

1554.
Son grand-
pere ne
voulut pas
qu'on le
nourrist
delicate-
ment.

nourrist avec la delicateſſe qu'on nourrit
d'ordinaire les gens de cette qualite, ſça-
chant bien que dans un corps mol & tendre,
il ne loge ordinairement qu'une ame molle
& foible. Il defendit auſſi qu'on l'habillaſt
richement, ni qu'on luy donnaſt des ba-
bioles; qu'on le flatat, & qu'on le traitat
de Prince, parce que toutes ces choſes ne
font que donner de la vanite, & elevent le
ecur des enfans pluſtoſt dans l'orgueil que
dans les ſentimens de la generoſite. Mais il
ordonna qu'on l'habillaſt & qu'on le nour-
riſt a comme les autres enfans du pays, &
meſme qu'on l'accouſtumat a courir & a
monter ſur les rochers; a cauſe que par ce
moyen on le faiſoit a la fatigue, & que pour
ainſi dire on donnoit une trempe a ce jeune
corps pour le rendre plus dur & plus robu-
ſte; Ce qui ſans doute eſtoit neceſſaire a un
Prince qui avoit a ſouffrir beaucoup pour
reconquerir ſon Eſtat.

a On dit
que pour
l'ordinaire
on le nour-
riſſoit de
pain bis,
de bœuf,
de froma-
ge, &
d'ail, &
que bien
ſouvent on
le faiſoit
marcher
nuds pieds
& nuë te-
ſte.

1555.
Mort de
Henry
d'Albret.

Le Roy Henry d'Albret mourut a Hague-
nau en Bearn le vingt-cinquieme de May
mil cinq cens cinquante-cinq, age de cin-
quante-trois ans ou environ. Il ordonna
par ſon Teſtament que ſon corps fuſt porte
a Pampelonne pour y eſtre enterre avec ſes
predeceſſeurs, & qu'en attendant il fuſt mis
en depoſt dans l'Egliſe Cathedrale de Leſcar
en Bearn. Ce Prince eſtoit courageux, ſpi-
rituel, doux & courtois a tout le monde, &
tellement liberal, que Charles-Quint paſ-
ſant une fois par la Navarre en fut ſi bien re-

DE HENRY LE GRAND. 17
eût, qu'il dit qu'il n'avoit jamais veü de 1555
Prince plus magnifique.

Après la mort Ieanne sa fille & Antoine
Duc de Vendosme son gendre luy succede-
rent. Ils estoient alors à la Cour de France,
& eurent beaucoup de peine à obtenir leur
congé pour s'en aller en Bearn, d'autant que
le Roy Henry Second poussé par un mauvais
conseil vouloit leur ôter la basse Navarre,
qui leur restoit, disant que tout ce qui estoit
au deçà des Pyrenées, estoit du Royaume
de France. Ils furent adroitement y faire
opposer les Estats du Pays, & le Roy n'osa
les trop pousser sur ce sujet, de peur que le
desespoir ne les forçast d'appeller l'Espa-
gnol à leur secours. Mais il en demeura
toujours fasché contre eux; & donnant à
Antoine le Gouvernement de Guyenne, qui
avoit aussi esté tenu par Henry d'Albret son
beau-pere, il en retrancha le Languedoc,
qui en avoit esté depuis long-temps.

Environ deux ans après ils revinrent en
la Cour de France, où ils amenerent leur
fils âgé de cinq ans, qui estoit le plus joli
& le mieux fait du monde; mais ils n'y se-
journerent que peu de mois, & s'en retour-
nerent en Bearn.

Peu après le Roy Henry Second fut tué
d'un coup de lance par Montgomery.
François Second son fils aîné luy succeda,
& Messieurs de Guise oncles de la Reine
Marie Stuart sa femme, se saisirent du Gou-
vernement. Les Princes du Sang ne le pu-
rent

sa fille &
son gendre
luy succe-
dent, & s'en
retirés de
la Cour.

1557.

1558.

1559.

Mort du
Roy Henry
Second.
François
II. luy
succeda.

1559.
Divisions
à la Cour,
après la
mort de
Henry Se-
cond.

rent souffrir; Louis Prince de Condé frère
puîné d'Antoine, appella ce Roy en Cour
pour s'y opposer.

Dans ces divisions les Huguenots firent
la conspiration d'Amboise contre le Gou-
vernemens d'alors; laquelle estant décou-
verte, & les deux freres, Antoine & Louis,
accusés d'en estre les Chefs, on les arresta
prisonniers aux Estats d'Orleans; & on fit
le procès au second avec tant de chaleur,
qu'on croit qu'il eust eu la teste tranchée,
si la mort du Roy François Second ne fust
arrivée.

Mort de
François
Second.

Charles
Neufième
luy succe-
de.

La Reine
Catherine
est decla-
rée Re-
gente, &
le Roy de
Navarre
Lieute-
nant Ge-
neral du
Royau-
me.

Charles Neufième, qui luy succeda, estant
mineur, la Reine Catherine sa mere se fit
declarer Regente par les Estats, & le Roy
de Navarre premier Prince du Sang, fut de-
claré Lieutenant General du Royaume pour
gouverner l'Estat avec elle: de sorte qu'il
fut arresté par ce moyen en France, où il se
vint la Reine Jeanne sa femme, & le petit
Prince Henry son fils. Mais il ne demoura
pas long-temps dans cette nouvelle dignité;
car les troubles continuans toujours par
les surprises que faisoient les nouveaux
Reformez, des meilleures villes du Royau-
me, après qu'il eut repris Bourges sur eux,
il vint assieger Rouen; où visitant un jour
les trenchées & faisant de l'eau, il receut
une mousquetade dans l'épaule gauche,
dont il mourut quelques jours après à An-
dely sur Seine. S'il eust vécu plus long-
temps, les Huguenots eussent sans doute

1562.
Il est tué
devant
Rouen.

esté mal menez en France ; car il les haïssoit mortellement , quoy que son frere le Prince de Condé fust le principal Chef du Parti. 1562.

La Reine sa femme , & le petit Prince son fils estoient pour lors à la Cour de France.

La mere s'en retourna en Bearn , où elle embrassa ouvertement le Calvinisme ; mais elle laissa son fils auprès du Roy , sous la conduite d'un sage Precepteur nommé la Gaucherie , lequel tascha de luy donner quelque teinture des lettres , non par les regles de la Grammaire , mais par les discours & les entretiens. Pour cét effet il luy apprit par cœur plusieurs belles sentences , comme celle-cy :

La Reine sa femme s'en retourne en Bearn, où elle embrasse ouvertement, le Calvinisme.

Où vaincre avec justice, ou mourir avec gloire.

Et cette autre ;

Les Princes sur leur Peuple ont auctorité grande,

Mais Dieu plus fortement donne les Rois commande.

L'an mil cinq cens soixante-six la Reine sa mere le tira de la Cour de France , & l'emmena à Pau ; & en la place de la Gaucherie , qui estoit decedé , elle luy donna Florent Chrestien , ancien serviteur de la Maison de Vendosme , homme de tres-agreable conversation , & fort versé aux belles lettres , mais tout-à-fait Huguenot , & qui selon les ordres de cette Reine , éleva le Prince dans cette fausse doctrine.

1566.

Elle tire son fils de la Cour de France, & luy donne un Precepteur qui l'éleve dās la mauvaise doctrine.

Aux premiers troubles de la Religion,

1566.

François Duc de Guise avoit esté assassiné par Poltrot au siege d'Orleans, laissant ses enfans en minorité, ce fut en l'année mil cinq cens soixante-trois. Aux seconds, le Connestable de Montmorency receut une blessure à la bataille S. Denis, dont il mourut à Paris trois jours après; la veille de S. Martin, en l'année mil cinq cens soixante-sept. Aux troisièmes en l'an mil cinq cens soixante-neuf, la Reine Ieanne se rendit la Protectrice du Parti Huguenot; étant pour cet effet venue à la Rochelle avec son fils; qu'elle devoia deslors à la defense de cette nouvelle Religion.

1569.

Henry
Prince de
Navarre
declaré
Chef des
Religion-
naires.

En cette qualité il fut déclaré Chef du Parti, & son oncle Prince de Condé son Lieutenant avec l'Admiral de Coligny. C'estoient deux grands Chefs de guerre, mais ils commirent de notables fautes, & ce jeune Prince âgé seulement d'environ treize ans eut l'esprit de les remarquer. Car il jugea fort bien à la grande escarmouche de Loudun, que si le Duc d'Anjou eust eu des troupes prestes pour les attaquer, il l'eust fait, & que ne le faisant point, il estoit en mauvais estat, & partant qu'il falloit l'attaquer au plûtost; mais on ne le fit pas, & ainsi on donna le temps à toutes les troupes d'arriver.

Louis
Prince de
Condé sç
Oncle est
son Lieu-
tenant a-
vec l'Ad-
miral de
Coligny.
Action
fort judi-
cieuse
qu'il fait
comme il
est encore
enfant.
à ce Duc
d'Anjou
fut depuis
Henry III

Autre a-
ction fort
judicieuse
qu'il fait
en la jour-
née de
Iarnac.

A la journée de Iarnac il leur remontra encore judicieusement qu'il n'y avoit pas moyen de combattre, parce que les forces des Princes estoient esparses, & celles du

Duc d'Anjou toutes jointes ; Mais ils s'e- 1569.
 stoient engagez trop avant pour pouvoir
 plus reculer. Le Prince de Condé fut tué
 dans cette bataille, ou plutôt assassiné de
 sang froid après le combat, dans lequel il
 avoit eu la jambe rompuë.

Louis
 Prince de
 Condé tué
 à Jarnac.

Après cela toute l'autorité & la créance
 du Parti demeura à l'Admiral de Coligny,
 qui à dire vray estoit le plus grand homme
 de ce temps-là ; à la Religion près, mais le
 plus mal-heureux.

Après
 cette mort
 le coman-
 dement
 demeure
 à l'Admi-
 ral qui ha-
 zarde la
 bataille de
 Mont-
 contour.

Cet Admiral ayant ramassé de nouvelles
 forces, hazarda vne seconde bataille à
 Montcontour en Poictou. Il avoit fait ve-
 nir à l'armée nostre petit Prince de Navar-
 re, & le jeune Prince de Condé qui se nom-
 moit aussi Henry, & les avoit donnez à gar-
 der au Prince Ludovic de Nassau, qui les
 tenoit un peu écartez sur une colline avec
 quatre mille chevaux.

Le jeune Prince brûloit d'envie de jouer
 des mains : Mais on ne luy permit pas de
 peur de hazarder sa personne. C'estoit sans
 doute sagement fait de retenir son ardeur.
 Neantmoins quand l'avant-garde du Duc
 d'Anjou eut esté enfoncée par celle de l'Ad-
 miral, il n'y eust point eu de danger de le
 laisser fondre sur la bataille qui estoit fort
 estonnée. Toutefois on l'en empêcha, &
 il s'écria alors : *Nous perdons nostre avant-
 ge, & la bataille par consequent.* Cela arri-
 va comme il l'avoit prévu, & on jugea dès
 l'heure, qu'un jeune homme de seize ans

Nostre
 jeune
 Prince
 mouroit
 d'envie de
 jouer des
 mains,
 mais on
 l'en em-
 pêcha.

Donne
 des mar-
 ques de
 son juge-
 ment.

1569. avoit plus de lumieres que les vieux routiers. Aussi s'appliquoit-il tout entier à ce qu'il faisoit ; il n'y avoit pas seulement le corps , mais aussi l'esprit & le jugement.

1570. S'estant sauvé avec les débris de son armée , il fit presque tout le tour du Royaume se battant en retraite, & recueillant des troupes Huguenotes çà & là durant cinq ou six mois : pendant lesquels il eut à souffrir tant de fatigues , que s'il n'eust esté nourri comme il l'avoit esté , il n'y eust jamais pû résister.

Ce jeune Prince toujours accompagné de l'Admiral , mena ses troupes en Guyenne , & de là en Languedoc , où il prit Nîmes par stratageme , força quelques petites places , & brûla les environs de Toulouse ; de sorte que les étincelles de cet incendie voloient jusques dans cette grande ville. La guerre estant aussi allumée dans le Vivarais , il se montra sur l'autre bord du Rhosne avec ses troupes , emporta par escalade les villes de S. Julien & de S. Just , & obligea Saint Estienne en Forez de capituler. Delà il descendit sur les rives de la Saône , & puis dans le milieu de la Bourgogne. Paris trembloit une seconde fois à l'approche d'une armée d'autant plus redoutable , qu'elle sembloit s'estre renforcée par la perte de deux batailles , & qu'elle venoit de remporter quelque avantage sur celle des Catholiques , que le Maréchal de Cosé commandoit.

Continuë
la guerre
avec l'Ad-
miral.

Le Conseil du Roy craignant de hazarder ainsi le tout pour une quatrième fois, jugea plus à propos de plastrer encore une paix avec ce Parti. Elle fut donc traittée, les deux armées estant proches l'une de l'autre, & conclue dans la petite ville d'Arnay-le-Duc l'onzième d'Aoust.

1570.

Paix
d'Arnay-
le-Duc

Cette Paix faite chacun se retira chez soy, le Prince de Navarre alla en Bearn, le Roy Charles IX. se maria avec Elizabeth fille de l'Empereur Maximilian Second, & il sembloit que l'on ne pensast plus qu'à des réjouissances & à des festins. Cependant le Roy ayant reconnu qu'il ne viendrait jamais à bout des Huguenots par la force, résolut d'y employer d'autres moyens plus faciles, mais aussi bien plus méchans. Il se mit à les caresser, à feindre qu'il les vouloit traitter favorablement, à leur accorder la pluspart des choses qu'ils demandoient, & à les endormir de l'esperance de faire la guerre au Roy d'Espagne dans les Pays-Bas, ce qu'ils souhaittoient passionnément; Et pour les mieux leurrer, il leur promit pour gage de sa foy sa sœur Marguerite, pour la marier à nostre Henry; De sorte que par ce moyen il gagna les principaux Chefs de ce Parti à Paris.

1571.

On réso-
lut d'at-
taquer les
Hugue-
nots & de
les extor-
miner.

Sa mere Jeanne, qui y estoit venuë devant pour faire les preparatifs des nopces, mourut peu de jours après qu'elle y fut arrivée; Princesse qui avoit l'esprit & le courage au dessus de son sexe, & dont l'ame tou-

1571.

Mort de
Jeanne
d'Albret.

1571.

te virile n'estoit point sujette aux foibleſſes & aux defauts des autres femmes; mais à la verité ennemie passionnée de la Religion Catholique. Quelques Historiens disent qu'elle fut empoisonnée avec des gans parfumez, parce qu'on craignoit, comme elle avoit beaucoup d'esprit, qu'elle ne découvrist le dessein qu'on avoit de massacrer tous les Huguenots; mais si je ne me trompe, c'est une fausseté, il est plus vray-semblable comme disent quelques autres, qu'elle mourut pulmonique, veu mesme que ceux qui estoient auprès d'elle, & qui la servoient, l'ont ainsi témoigné.

Son fils
prend la
qualité de
Roy de
Navarre.

Il épouse
la sœur du
Roy est
arrivé à
Paris.

Massacre
de la Saint
Barthel-
my.

Henry son fils qui venoit après elle, étant en Poitou y apprit les nouvelles de sa mort, & alors il prit la qualité de Roy; car jusques-là il n'avoit porté que celle de Prince de Navarre. Comme il fut à Paris, les malheureuses nopces se célébrèrent, les deux parries ayant esté épousées par le Cardinal de Bourbon sur un échaffaut, qui fut dressé pour cela devant l'Eglise Nostre Dame.

Six iours après, qui fut le jour de la S. Barthelemy, tous les Huguenots, qui estoient venus à la feste, furent égorgez, avec autres l'Admiral, vingt autres Seigneurs de marque, douze cens Gentils-hommes, trois ou quatre mille soldats & Bourgeois; puis par toutes les Villes du Royaume, à l'exemple de Paris, près de cent mille hommes. Action execrable qui n'avoit jamais eu, & qui n'aura, si il plaît à Dieu, jamais de pareille.

Quelle

Quelle douleur à ce jeune Roy de voir au lieu de vin & de parfums répandre tant de sang à ses nopces , égorger ses meilleurs amis , & entendre leurs cris pitoyables , qui parvenoient jusques à ses oreilles dans le Louvre, où il estoit logé ! Avec cela quelles tranfes & quelles frayeurs n'avoit-il pas qu'on ne vinst jusqu'à sa personne ? En effet, il fut mis en deliberation s'il les falloit égorger luy & le Prince de Condé , comme les autres , & tous les meurtriers conclurent à leur mort ; neantmoins comme par un miracle on resolut de les épargner.

Charles Neuvième se les fit amener en sa presence ; il leur montra un monceau de corps morts , & avec d'horribles menaces, sans vouloir écouter leurs raisons , il leur dit : *La mort , ou la Messe*. Ils choisirent plutôt le dernier que le premier ; ils abjurèrent le Calvinisme : mais parce qu'on sçavoit que ce n'estoit pas de bon cœur, on les faisoit observer si estroitement , qu'ils ne purent s'évader de la Cour pendant les deux ans que vécut Charles Neuvième , ni mesme long-temps après sa mort.

Durant ce temps-là nostre Henry dissimuloit adroitement ses déplaisirs , quoy qu'ils fussent grands , & mettoit au devant des chagrins qui luy troubloient l'esprit, vne perpetuelle serenité de visage , & une humeur toujours enjouée. Ce fut là sans doute le plus difficile passage de sa vie. Il avoit affaire à un Roy furieux , à ses deux

1572.
Douleur
& frayeur
de nostre
jeune
Roy.

Il est contraint de se faire Catholique.

Il y avoit bien des perils & des écueils pour luy à la Cour.

B

1572.

freres, ſçavoir au Duc d'Anjou Prince diſſimulé, & qui avoit trempé dans les maſſacres, & au Duc d'Alençon qui eſtoit double & malicieux; à la Reine Catherine qui le haïſſoit mortellement, parce que ſes Devins luy avoient predit qu'il regneroit; enfin à la Maïſon de Guiſe, dont la puiſſance & le credit eſtoient preſque ſans bornes.

Sa ſage &
prudente
conduite.

Il luy faloit ſans doute une merveil uſe prudence pour ſe conduire avec tous ces gens-là, pour ne donner point de jaloſie, & donner pourtant grande eſtime de ſoy; accorder la ſoumiſſion & la gravité, & conſerver ſa dignité & ſa vie. Cependant il ſe démeſtoit de toutes ces difficultez, & de tous ces écueils avec une adreſſe ſans pareille.

Il fait a-
mitié avec
le Duc de
Guiſe.

Il contracta une grande familiarité avec le Duc de Guiſe, qui eſtoit à peu près de ſon âge; & ils faiſoient leurs parties ſecretes enſemble. Il ne s'accordoit pas ſi bien avec le Duc d'Alençon, qui avoit un eſprit capricieux, & auſſi ne ſe ſoucioit-il pas d'eſtre mal avec luy, parce que le Roy & la Reine mere n'avoient nulle affection pour ce Duc.

Il évite de
ſe battre
avec le
Duc d'A-
lençon.

Toutefois il ne voulut pas croire le mauvais conſeil des Emiſſaires de cette Reine, qui taſchoient de l'engager à ſe battre en duel contre luy: d'autant qu'outre qu'il conſideroit que c'eſtoit le frere de ſon Roy, à qui il devoit reſpect, il connoiſſoit bien que c'eût eſté ſa perte, & qu'elle n'eût pas manqué de prendre vn beau pretexte pour l'accabler.

Il évitoit ainsi les pièges qu'elle luy tenoit, mais non pas tous ; Car il se laissa prendre aux appas de certaines Damoiselles de la Cour, dont on dit que cette Reine se servoit exprès pour amuser les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir toutes leurs pensées.

1572.
Mais il se
laisse pré-
dre aux
appas des
Dames.

Depuis ce temps-là, comme les vices qui se contractent à l'entrée de la jeunesse, accompagnent ordinairement les hommes jusqu'au tombeau : la passion des femmes fut le foible & le penchant de nostre Henry, & peut-estre la cause de son dernier malheur. Car Dieu punit tost ou tard ceux qui s'abandonnent aveuglément à cette passion criminelle.

Ce fut là
son foible.

Hors ce défaut il n'en contracta point d'autres dans cette Cour, & l'on doit attribuer à une grace toute particulière de Dieu, qu'il ne s'y gasta pas entierement : Car il n'y en eut jamais de plus vicieuse & de plus corrompue. L'impiété, l'Atheïsme, la Magie, même les plus horribles saletez, la noire lascheté, & la perfidie, l'empoisonnement & l'assassinat y regnoient au souverain degré. Toutes ces abominations bien loin de l'infecter le fortifierent dans l'horreur naturelle qu'il en avoit ; & pour estre parmi les meschans, il n'eut jamais la pensée de devenir leur compagnon, mais bien d'estre leur ennemi.

Il ne tombe point
dans les
autres vices de
cette Cour,
qui estoient
horribles.

Ensuite de la S. Barthelemy on voulut achever d'exterminer les Huguenots. Pour

1573.

1573.
Le Duc
d'Anjou
assiége la
Rochelle,
& l'y me-
ne.

Le siège
est levé
par l'éle-
ction de
ce Duc au
Royaume
de Polo-
gne.

cet effet le Duc d'Anjou alla assiéger la Rochelle, & l'y mena : mais si bien observé, qu'il ne pouvoit se détourner ni à droite ni à gauche. On peut juger quel creve-cœur c'estoit pour luy, qu'on le fist servir d'instrument à la perte de ce qui luy restoit de serviteurs & d'amis qui s'estoient refugiez dans cette ville-là. Après un long siège elle fut delivrée par l'arrivée des Ambassadeurs de Pologne, qui venoient querir le Duc d'Anjou, que les Estats du pais avoient élu leur Roy.

Le siège levé, Henry retourna à Paris, où plutôt y fut reconduit; & le Duc d'Anjou partit de France avec grand regret, pour aller prendre possession de son nouveau Royaume.

1574.
Charles
IX. tom-
be mor-
tellement
malade au
Bois de
Vincen-
nes.

A quelques mois de là, Charles IX. tomba mortellement malade, rendant le sang par tous les conduits de son corps, si bien que l'on crut qu'il estoit empoisonné. Quoy qu'il en soit, on peut dire (s'il est permis de juger des Rois, qui ne doivent estre jugés que de Dieu) que ce fut une punition Divine pour ses blasphemes.

La mala-
die est
cause d'u-
ne Ligue
qui se fait
à la Cour;
notre
Henry en
est.

Son extrême maladie donna naissance à une ligue que firent le Duc d'Alençon, les Mareschaux de Montmorency & de Cossé, & quelques Catholiques avec le Parti Huguenot, pour ôter le Gouvernement à la Reine mere, & chasser les Guises de la Cour, où ils estoient fort puissans. Notre Henry y entra, non par aucune liaison qu'il vou-

lust avoir avec ces gens-là, mais seulement pour avoir moyen de se retirer avec seureté dans son païs.

La Reine mere ayant decouvert ces pratiques, le fit arrester luy & le Duc d'Alençon, & leur donna des Gardes. Le Prince de Condé se sauva heureusement en Allemagne. Elle fit aussi arrester les deux Mareschaux de Montmorency & de Cossé. Et pour faire voir qu'elle ne traitoit, point des Princes de cette sorte sans grand sujet, elle voulut qu'ils fussent interrogez sur plusieurs cas tres-atroces, mais qui tous estoient faux. On fit seulement mourir la Mole, Conas, & Tourtray, trois Gentils-hommes de marque, qui s'estoient meslez de leurs intrigues. Il estoit peut-estre necessaire de faire cette execution, pour calmer l'esprit de la Noblesse & du Peuple, qui commençoient à murmurer de ce qu'on traitoit ainsi un Fils de France, & un premier Prince du Sang.

En cette affaire le Chancelier voulut interroger le Roy de Navarre; mais quoy que captif & menacé, il ne voulut pas faire ce tort à sa dignité que de répondre. Toutefois pour contenter la Reine mere, il fit un long discours luy adressant la parole; par lequel il deduisoit beaucoup de choses touchant l'estat present des affaires; mais il ne chargea jamais personne, comme avoit fait assez laschement le Duc d'Alençon.

Le Roy Charles IX. estant proche de la

B iij

1574.

La Reine mere l'ayant decouverte, le fait arrester, le Duc d'Alençon, &c.

Elle fait mourir la Mole, Conas, & Tourtray.

Le Chancelier veut interroger le Roy de Navarre.

1574.

Charles
IX se fit
en luy, &
l'envoye
querir es-
tant pro-
che de la
mort.

La Reine
Catheri-
ne, quien
est allar-
mée, luy
veut faire
peur.

Charles
IX. estant
mort, elle
se fait de
la Regen-
ce.

Les deux
Princes
sont mis
en liberté.

mort, comme il haïssoit & ses deux freres & la mere; peut-estre avec quelque raison, envoya querir nostre Henry, auquel seul il avoit reconnu de l'honneur & de la foy, & luy recommanda tres-affectueusement sa femme & sa fille.

Catherine de Medicis ayant sceu qu'il l'envoyoit querir, eut peur qu'il ne luy laissast la Regence; & pour cét effet luy voulut jetter de la frayeur dans l'ame, afin qu'il n'osast l'accepter. Comme il alloit donc trouver le Roy, c'estoit au Bois de Vincennes, elle donna ordre qu'on le fist passer par dessous les voûtes entre des Gardes, qui estoient en haye & en posture de le massacrer. Il tressaillit de peur, & recula deux ou trois pas en arriere; toutefois Nançay-la-Chastre Capitaine des Gardes du corps le rassura, luy jurant qu'il n'auroit point de mal. Il salut donc, quoy qu'il ne se fust pas trop à ses paroles, qu'il passast au travers des carabines & des hallebardes.

Après la mort de Charles IX. Catherine de Medicis, moitié par force, moitié par adresse, se fait de la Regence, en attendant le retour de son cher fils le Duc d'Anjou, que l'on nomma Henry III.

Quand il fut de retour de Pologne, elle mena les deux Princes au devant de luy pour en faire ce qu'il luy plairoit. Après quelques menaces & reprimendes il les mit en liberté. Ces deux Princes faisant reflexion sur les dangers continuels, où ils avoient esté deux

ans durant, resolurent de se delivrer de ces frayeurs à la premiere occasion. Le Prince de Condé qui estoit en Allemagne, y avoit fait des levées pour le parti Huguenot, qui dès la fin du Regne de Charles IX. avoit repris les armes; & Damville second fils du feu Connestable, & frere du Marechal de Montmorency, qui estoit prisonnier à la Bastille, s'estoit joint avec ce Parti, ne prenant pas la Religion pour pretexte, parce qu'il estoit Catholique, mais bien la liberté publique, & la consommation de l'Estat. On nomma cette sorte de Catholiques, qui se liguoient avec les Huguenots, *Les Politiques*.

1574.
Le Prince de Condé estoit en Allemagne.

Nostre Henry ne pût pas s'évader de la Cour si-tost qu'il le desiroit; il estoit soigneusement veillé, & ses propres domestiques estoient autant d'espions auprès de luy. D'ailleurs il apprehendoit que s'il estoit surpris se voulant sauver, on ne le fust assassiner. Or tandis qu'il cherchoit les occasions de le pouvoir faire avec seureté, il alla s'engager dans de nouveaux lacs, devenant passionné de la Dame de Sauves, femme d'un Secretaire d'Estat, qui estoit alors la plus belle de la Cour.

Le Roy de Navarre ne peut s'évader comme il desiroit.

Il se prend aux appas d'une Dame.

Cependant la Reine mere, qui l'avoit retenu à la Cour avec tant de soins, eust esté bien aise qu'il s'en fust allé; Car le Roy son cher fils commençoit à prendre quelque connoissance de ses affaires, ce qui ne luy plaisoit point, pource qu'elle vouloit tout

1574.
La Reine
mere allu-
me toutes
les facti-
ons & Guer-
res Civi-
les.

gouverner. Comme elle apprehendoit donc que prenant l'autorité en main, il ne diminuast la sienne, elle croyoit qu'il le falloit embarasser par des facti-
ons & des guerres civiles, dont elle seule, par maniere de dire, eust la clef, en sorte qu'il ne peust du tout se passer d'elle. Voilà pourquoy tant qu'elle vécut, elle ne fit que susciter sous main des broüilleries, & d'animer les Partis differens, & à la Cour, & au dehors, jusques à ce qu'enfin, après avoir causé la desolation de l'Estat, & la subversion de toutes les Loix, & de tous les ordres, elle perit elle même dans l'embrasement qu'elle avoit tenu si long-temps allumé:

1575.
Conspira-
tion con-
tre Henry
III. qui le
confie à
nostre
Henry.

Sur ces entrefaites comme le Roy alloit à Reims se faire sacrer, on découvrit une conspiration que le Duc d'Atençon faisoit sur sa personne à l'instigation des amis du defunt Admiral, & de la Mole qui avoit esté son favori. Quelques-uns crurent que c'estoit une piece apostée par la Reine mere, afin d'estonner & d'affoiblir l'esprit du Roy son fils; Et le sujet qu'on eut de le croire, c'est qu'elle obligea le Roy de pardonner ce crime bien legerement, sans qu'aucun des complices ni des instigateurs en fût chastié. Quoy qu'il en soit, Henry III. témoigna en cette occasion une particuliere confiance en nostre Roy de Navarre, lequel assisté de ses amis, luy servit de Capitaine des Gardes par les chemins, & n'abandonna point la portiere de son carosse, en cela d'autant plus

genereux, qu'il n'avoit point d'autre sujet de l'aimer que l'obligation de son devoir, estant son parent & son vassal.

1575.

Henry III. estant arrivé à Reims, fut sacré le quinzième du mois de Fevrier par le Cardinal de Guise, & le lendemain épousa Louïse de Lorraine fille du Comte de Vaudemont; ce qui adjousta encore un grand éclat à la Maison de Guise, dont estoit Chef le Duc Henry, qui estoit alors en faveur, & fut depuis tué à Blois. Ce Prince, l'un des plus braves en toutes manieres qui ait jamais esté, se promettoit de gouverner le Roy par la Reine Louïse sa parente. Il avoit contracté vne tres-estroite familiarité avec le Roy de Navarre, lequel il appelloit son Maître, comme ce Roy l'appelloit son Compere.

Henry III
est sacré,
& épouse
Louïse de
Lorraine.

Familiarité de no-
stre Hen-
ry, & du
Duc de
Guise.

La Reine Marguerite, qui, à dire la verité, ne pouvoit vivre ni sans intrigues ni sans galanteries, contribuoit de tout son pouvoir à l'entretien de cette bonne intelligence, & essayoit d'y faire entrer Monsieur (c'est celuy que nous nommions Duc d'Angoulême) qu'elle aimoit tres-passionnément.

Or comme l'union des Princes est la ruine des Favoris & de ceux qui gouvernent, la Reine mere rompit adroitement ce coup, donnant au Roy de la jalousie contre sa femme, irritant Monsieur contre le Duc de Guise par le ressouvenir du massacre de l'Admiral, & broüillant sans cesse le Roy de Navarre avec Monsieur par l'intrigue de

La Reine
ne mere
rompt
cette u-
nion.

B v

1575. quelques femmes : mais particulièrement de la Sauves , qui jouant tel personnage que Catherine luy ordonnoit , recevoit les soins & les services de Monsieur , afin de les mettre mal ensemble.

La Reine mere entretenoit aussi une haine irreconciliable entre le Roy & Monsieur ; surquoy il arriva une chose qui marque autant la grandeur de courage & la generosité de nostre Henry , qu'aucune action qu'il ait faite en sa vie.

Henry
III. mala-
de à l'ex-
tremisé.

a François
II. mourut
d'une apo-
plexie à
l'oreille ,
qu'on di-
soit pro-
venir de
poison.

Belle &
generouse
action de
nostre
Henry.

Le Roy estant tombé malade & en grand danger de mort , d'un mal d'oreille , crut avoir esté empoisonné , comme l'avoit esté François II. ^a & en accusoit Monsieur. Dans cette croyance il envoya querir le Roy de Navarre , & luy commande de se défaire de Monsieur , dés aussi-tost qu'il seroit mort , s'efforçant de tout son possible de luy persuader que ce méchant le feroit périr luy & tous les siens s'il ne le prevenoit. Les Favoris du Roy , qui avoient la mesme opinion que leur Maistre , voyant passer Monsieur , le sacrifioient déjà à leur vengeance par des regards meurtriers.

Nostre Henry tascha d'adoucir la fureur du Roy , & luy remontra les horribles consequences de ce commandement. Mais le Roy ne se payoit pas de raisons ; au contraire il s'emporta de telle sorte qu'il vouloit qu'il l'exécutast tout sur le champ , de peur qu'il n'y manquast quand il seroit mort.

Si les deux freres, ſçavoir le Roy & Monſieur, euſſent eſté hors du monde, la Couronne luy appartenoit. Or l'un dans toutes les apparences alloit mourir, & il pouvoit faire mourir l'autre, ayant les Favoris, les Officiers du Roy, les Guiſes & leurs amis, & preſque tous les Seigneurs à ſa devotion. Car Monſieur eſtoit un Prince de mauvaiſe mine, de cœur aſſez bas, & neantmoins malin & cruel, & pour toutes ces belles qualitez, haï preſque de tout le monde, & ſouſtenu ſeulement du brave Buſſi d'Amboiſe. Combien peu de Princes euſſent manqué une ſi belle occaſion ! le diray-je hardiment ? Combien y en a-t-il, qui la rechercheroient ? Et touteſois noſtre Heros (c'eſt dans une telle action qu'il le faut nommer ainſi) eut horreur de la furieuſe vengeance de Henry III. bien loin de ſ'en prevaloir. Eſt-il une plus belle ambition que de la ſçavoir moderer quand elle n'eſt pas juſte, & de vouloir conſerver ſa conſcience & ſon honneur plûtoſt que d'acquérir une Couronne par de laſches voyes ? Les Diadêmes acquis par de ſi méchans moyens ne ſont pas des marques de gloire ſur le front de ceux qui les portent, ce ſont plûtoſt des frontaux d'infamie tels qu'on en met aux pendarts & aux voleurs.

Le Ciel approuvant ſans doute les genereux ſentimens de noſtre Henry, luy deſtina le Sceptre des Fleurs de Lys, parce qu'il n'avoit pas d'impatience de l'avoir avant

1575. son rang ; au contraire ces freres de la Maison de Valois , qui s'efforçoient de se le ravir les uns aux autres , moururent tous malheureusement , & eurent pour successeur celui qui avoit refusé de l'estre par un crime.

1576. Henry III. estant gueri, reconnut bien qu'il avoit eu tort d'accuser son frere de l'avoir empoisonné : mais pour cela il ne l'aima pas davantage. Il souffroit chaque jour que ses Favoris luy fissent mille algarades ; & le jouïssent dans toutes les assemblées. Il voulut mesme faire assassiner de nuit aux portes du Louvre Bussy d'Amboise , qui estoit son Favori & son vnique support ; Et on creût qu'il y avoit ordre , si le Duc d'Alençon fust allé à son secours (parce qu'il y avoit des gens apostez pour luy venir crier, on assassine Bussy) de le tuer luy-mesme. Tellement que prenant enfin le frein aux dents , il s'évada de la Cour , se mit aux champs , recueillit les mal-contens, fit une armée, & joignit celle des Huguenots commandée par le Prince de Condé , & par Casimir frere puisné du Comte Palatin ; lequel dans ces guerres civiles de la Religion, amena deux ou trois fois de grandes levées de Reistres en France.

Monsieur
sort de la
Cour, &
se joint
aux Hu-
guenots.

Nostre Henry fut puissamment sollicité de le suivre , & Monsieur disoit qu'il luy avoit promis de le faire ; mais on avoit écarté d'auprès de luy tous ceux qui eussent pû favoriser son évasion , & substitué en leurs places des gens à gages. Avec cela on luy

Nostre
Henry ne
le pût si-
roit sui-
vre, mais
enfin il se
sauve à
Alençon.

promettoit la Lieutenance generale de l'Armée du Roy, ce qui estoit un puissant leur-
re pour le retenir; l'amour de la belle Sau-
ves en estoit encore un plus fort. Toute-
fois les élancemens naturels de son courage,
& la crainte qu'il eut que Monsieur, & le
Prince de Condé ne se saisissent du premier
rang dans le Parti Huguenot, qui avoit esté
son berceau, & qui devoit estre son fort;
les remonstrances de quelques-uns de ses
serviteurs, & les inventions de la Reine Ca-
therine, qui tout exprés irritoit le Roy
contre luy, afin de l'obliger à s'échapper,
luy en firent prendre la resolution.

Il se sauva donc feignant d'aller à la chas-
se vers Senlis, & se retira à Alençon: où
toutefois il ne remua rien, parce qu'on fit
bien-tost la Paix avec eux tous. On accor-
da à Monsieur un grand appanage, de l'ar-
gent & des places; aux Huguenots plusieurs
conditions tres-avantageuses; & au Prince
de Condé le Gouvernement de Picardie, &
la Ville de Peronne pour sa retraite: mais à
à nostre Henry rien autre chose que des e-
sperances, desquelles enfin estant desabusé,
il franchit le pas; rentra dans le Parti Hu-
guenot, le seul appuy qu'il pût avoir, &
quittant l'Eglise Catholique professa de
nouveau sa premiere Religion. Il est à croi-
re qu'il le fit, parce qu'il estoit persuadé
qu'elle estoit la meilleure; ainsi sa faute se-
roit digne d'excuse, & l'on ne pourroit luy
reprocher que de n'avoir pas eu les verita-

La Paix
se fait a-
vec Mon-
sieur, &
les Hu-
guenots.

Nostre
Henry se
fait Hu-
guenot
pour la
seconde
fois.

1576. bles lumieres. Cependant il ne faut pas oublier à remarquer sur cela, que le plus grand reproche que luy ayent jamais fait ses ennemis, je veux dire les Ligueux, c'est d'avoir esté relaps, & que ce fut aussi le plus grand obstacle qu'il trouva à Rome, quand s'estant conuerti, il demanda l'absolution au Pape.

Il est receu
à la Ro-
chelle,
puis va en
Guyenne.

Les Rochelois le receurent dans leur Ville, mais non sans beaucoup de precautions, & seulement après qu'il eut chassé d'auprès de luy quelques gens qui n'estoient ni Catholiques, ni Huguenots; mais athées & horriblement scelerats. On tient qu'ils l'avoient suivi malgré luy, que veritablement il s'en estoit servi dans quelques intrigues, mais qu'il les avoit en horreur, & que ce fut luy-mesme, qui par des ressorts secrets obligea les Rochelois à luy en demander l'expulsion.

On luy
refuse les
portes de
Bour-
deaux.

Après qu'il eut sejourné quelques mois à la Rochelle, il alla prendre possession de son Gouvernement de Guyenne, où il eut le déplaisir de se voir fermer les portes de la ville de Bourdeaux, sous pretexte que les Habitans avoient peur qu'il ne s'en rendist le maistre, & n'en bannist la Religion Catholique; Injure tres-sensible à un jeune Prince plein de courage, mais qu'il sceût tres-sagement dissimuler pour lors, parce qu'il n'estoit pas en pouvoir de s'en venger, & qu'il oublia genereusement quand il en eut les moyens.

En ce temps , la Ligue prit naissance ; Cette puissante faction , qui a tourmenté la France vingt ans durant , qui a pensé y introduire la domination Espagnole , & qui vouloit renverser l'ordre de la succession de la Maison Royale , sous le plus beau pretexte du monde , qui est le maintien de la Religion de nos Ancestres.

Autrefois sous le Regne de Charles IX. il s'estoit fait diverses Ligues & Associations en Guyenne & en Languedoc pour defendre l'Eglise contre les Huguenots. Je laisse à penser si ceux qui s'en rendoient les Chefs avoient beaucoup de zele , ou beaucoup d'ambition ; mais elles n'avoient pas esté poussées bien avant , ni soigneusement entretenues , en sorte qu'elles s'estoient esteintes. Les Grands du Royaume avoient pourtant bien pû remarquer que si quelque jour il se faisoit de pareilles associations , ce seroit un beau moyen pour élever bien haut celuy qui s'en pourroit rendre le Chef.

Henry Duc de Guise , qui avoit un cœur de Roy , eut vray-semblablement cette pensée , ou , s'il ne l'eut pas d'abord , les Favoris de Henry III. en le persecutant le firent de l'avoir , & de s'appuyer de ce Parti pour se defendre contre eux. Il y avoit dans sa Maison huit ou dix Princes , tous braves au dernier point. Les principaux étoient le Duc de Mayenne & le Cardinal de Guise ses freres , & le Duc d'Aumale , & le Marquis d'Elbeuf ses cousins.

1576.
Naissance
de la Li-
gue.

Ces Li-
gues sont
un beau
moyen
pour les
ambitieux
de s'éle-
ver.

Le Duc de
Guise se
fait Chef
de la Li-
gue.

1576.

La guerre
de Mon-
sieur, & sa
jonction
avec les
Hugue-
nots furēt
la cause de
la Ligue.

Or l'évasion de Monsieur, dont nous avons parlé, vers les Huguenots, & la Paix avantageuse que l'on leur accorda ensuite, fit éclore la Ligue, qui fut tres-petite en son commencement. Ceux, qui pour se rendre puissans, desiroient qu'il y eust une nouvelle faction dans l'Estat, prirent ce sujet de faire représenter par leurs Emissaires le grand danger que couroit la Religion Catholique, & de remonter la puissance excessive de ses Ennemis, qui avoient de leur costé les deux premiers Princes du Sang, & Monsieur, qui estoit leur amy. Que seroit-ce, disoient-ils, s'il venoit à la Couronne avec de si mauvaises intentions? Qu'il falloit donc y adviser de bonne heure, & se fortifier contre le peril qui menaçoit la sainte Eglise. On souffloit d'abord ces considerations & autres semblables dans les oreilles, puis quand on y eut disposé les esprits, on les publioit tout haut.

Peronne
& autres
villes de
Picardie
la com-
mencent,
& pour-
quoy.

Là dessus les Bourgeois de Peronne, ville libre, & qui n'avoit point accoustumé d'avoir de Gouverneur puissant, refusent de recevoir le Prince de Condé, parce qu'il estoit Huguenot. Il en fait ses plaintes au Roy, & demande l'exécution du Traitté de Paix. Les Picards se roidissent contre luy, & font les premiers vne Ligue, ou vnion pour la defense, ce disoient-ils, de la Foy Catholique, Apostolique & Romaine. Le Prince de Condé ne pût jamais en avoir raison, & fut contraint de se retirer en Guyenne.

Jacques Seigneur d'Humières se fit Chef de cette Ligue en Picardie; & Aplincourt jeune Gentil-homme prit le serment des habitans de Peronne; à l'exemple desquels les villes d'Amiens, de Corbie, de Saint-Quentin, & plusieurs autres la jurèrent, Louis de la Trimouille en dressa aussi une en Poictou. La Reine mere favorisoit secretement ce dessein, afin d'entretenir son autorité dans les discordes & les broüilleries. On apporta le premier modele & les articles de cette Ligue à Paris; & il y eut quelques zelez qui allerent les montrer par les maisons, taschant d'y engager les plus échauffez: mais Christophle de Thou, Premier President, empescha pour lors le progrès de cette conspiration.

Christo-
phle de
Thou
empêche
qu'elle ne
s'enracine
si tost à
Paris.

Ceux qui en avoient dressé le plan, avoient delibéré entre eux, qu'afin de luy donner moyen de s'agrandir, & pour tenir toujours les esprits des peuples en chaleur, il falloit continuer la guerre aux Huguenots. Pour cet effet, ils susciterent diverses personnes, qui leur surprirent des places, & firent diverses insultes à nostre Henry, & au Prince de Condé. Bien plus, ils susciterent tant de factions & de plaintes de tous costez, de gens qui demandoient la tenuë des Estats, que le Roy fut obligé de l'accorder. Ils s'assemblerent donc à Blois, & commencerent au mois de Decembre de l'année mil cinq cens soixante & seize. Les Huguenots mesme n'estoient point fâchez de cette con-

Ceux qui
veulent la
Ligue, o-
bligent le
Roy de
tenir les
Estats.
Ils s'as-
semblerent
à Blois.

1576.

On y re-
sout la
guerre
contre les
Hugue-
nots.

vocation, parce qu'ils s'imaginoient que le Tiers Estat, qui ordinairement y est le plus fort, & qui a le plus de sujet d'apprehender la guerre, y feroit confirmer la Paix. Mais la Cabale de ceux qui vouloient la guerre fut si forte, que l'on y resolut de la leur faire puissamment.

Henry III
se declare
Chef de la
Ligue.

On jugea neantmoins à propos de depu-
ter auparavant quelques personnes de l'As-
semblée vers nostre Henry, & vers le Prin-
ce de Condé pour les exhorter à revenir au
sein de l'Eglise Catholique. Cela n'ayant
point eu d'effet, le Roy fut obligé de se
declarer Chef de la Ligue, & par ainsi de
Souverain devint Chef de faction, & enne-
mi d'une partie de ses Sujets.

1577.
Il met 3.
ou 4. ar-
mées sur
pied con-
tre les Hu-
guenots.

Il leva trois ou quatre armées, qui firent
la guerre aux Huguenots en Dauphiné, en
Languedoc, en Guyenne & en Poitou, &
les reduisirent bien au bas. C'estoit fait
d'eux, si on eust vivement poursuivi leur
ruine; dans l'estonnement où on les avoit
mis; Mais la Reine mere qui ne vouloit la
guerre que pour avoir des affaires, & non
pas pour en sortir, persuada au Roy son
fils par de certaines raisons estudiées de leur
accorder la Paix.

La Reine
mere l'o-
blige de
leur ac-
corder la
Paix.

1578.

Elle fait
le voyage
de Guyen-
ne, & y
mene sa
fille Mar-
guerite.

Le Traitté en estant conclu, la Reine me-
re fit un voyage en Guyenne. Elle feignoit
que c'estoit pour le faire ponctuellement
executer, & pour mener sa fille Marguerite
au Roy de Navarre son mari; Mais en effet
c'estoit pour jetter des semences de discor-

de parmi les Huguenots, afin d'estre Maistresse dans ce Parti-là, comme elle l'estoit dans celuy des Catholiques. Henry tenoit lors sa petite Cour à Nerac. Auparavant il l'avoit tenuë à Agen, où il estoit fort aimé du peuple, à cause de sa bonté & de sa justice. Mais il arriva qu'en un bal quelques jeunes gens de sa suite soufflerent les chandelles pour faire des insolences. Ce qui scandalisa tellement les Habitans, qu'ils livrerent leur ville au Marechal de Biron, que le Roy avoit envoyé pour Gouverneur dans la Province de Guyenne. 3578.

Peu de temps après, Henry perdit aussi la Reole par une autre folie de jeunes gens. Il en avoit donné le Gouvernement à un vieux Capitaine Huguenot nommé Vissac, qui avoit le visage horriblement difforme. Sa laideur ne l'empêcha pas pourtant de devenir passionné d'une des filles de la Reine mere; Car elle en avoit mené grand nombre des plus coquettes, pour mettre le feu par tout. Le Vicomte de Turenne, depuis Duc de Bouillon, âgé pour lors de vingt & un, ou vingt-deux ans, s'en voulut railler avec quelques autres de son âge. Nostre Henry au lieu de leur imposer silence, comme il devoit, se mit de la partie, & comme il avoit beaucoup d'esprit, leur aida à lancer quelques traits de moquerie contre ce vieillard amoureux. Il n'y a point de passion qui rende vn cœur si sensible que celle-là. Vissac ne pût souffrir la raillerie mesme de son

Le Roy de Navarre perd Agen & la Reole par deux fautes de jeunesse.

1578. Maître, & au prejudice de son honneur & de sa Religion, il partit de la main & livra la Reole à Duras. Ce Seigneur ayant esté en faveur auprès de nostre Henry, l'avoit quitté par dépit de ce qu'il luy témoignoît moins d'affection qu'à Roquelaure, qui estoit sans doute l'un des plus honnestes hommes, & des plus agreables de son temps;

Ces deux pertes d'Agen, & de la Reole, luy donnerent, & doivent donner à tout Prince deux instructions tres-necessaires.

Deux belles réflexions.

La premiere, que c'est à un Prince à régler ses Courtisans, d'autant qu'on luy impute tous leurs desordres, & qu'on presume quand ils en font, que c'est luy-mesme qui les commet, parce qu'il est obligé de les empêcher.

La seconde, qu'il doit sur toutes choses s'abstenir de la raillerie. Car il n'y a point de vice qui fasse tant d'ennemis, ni qui soient plus dangereux, parce qu'ils demeurent couverts. Tel mot qui sortant de la bouche d'un particulier ne seroit qu'une legere piqueure, est un coup de poignard sortant de celle d'un Prince, & laisse dans le cœur des ressentimens mortels. Et il ne faut point flatter les Grands de cette persuasion, que leurs Sujets & leurs inferieurs doivent tout souffrir d'eux; parce que là où il s'agit de l'honneur, plus la personne qui le blesse est superieure, plus la playe en est grande, de mesme que l'impression d'un corps est plus forte, plus il a de poids & qu'il tombe de plus haut.

La Reine mere avoit mené, comme nous avons dit, la Reine Marguerite à son mari: l'un & l'autre des deux époux n'en estoient pas trop contens. Marguerite qui aimoit le grand éclat de la Cour de France, où elle nageoit, s'il faut ainsi dire, en pleine intrigue, croyoit qu'estre en Guyenne, c'estoit un bannissement pour elle; Et Henry connoissant son humeur & sa conduite, l'eust mieux aimée loin que près. Toutefois comme il vid que c'estoit un mal sans remede, il se resolut de la souffrir, & luy laissa une entiere liberté. Il la consideroit plûtoſt comme ſœur du Roy, que comme ſa femme. Aussi pretendoit-il qu'il y avoit eu des nulitez en ſon mariage, mais il attendoit à le faire voir en temps & lieu. Cependant s'accommodant à la ſaiſon, & au beſoin de ſes affaires, il taſchoit de tirer des avantages de ſes intrigues & de ſon credit. Il n'en recût pas un petit dans la conference, que luy & les Deputez des Huguenots eurent à Nerac avec la Reine mere. Car tandis qu'elle penſoit les enchanter par les charmes des belles filles, qu'elle avoit exprés menées avec elle, & par l'eloquence de Pibrac, Marguerite luy oppoſa les meſmes artifices, gagna les Gentils-hommes, qui estoient auprès de ſa mere par les attraits de ſes filles, & elle-meſme employa ſi adroitement les biens, qu'elle enchaina l'eſprit & les volontez du pauvre Pibrac; de ſorte qu'il n'aſſiſtoit que par ſon mouvement, & tout au

1578.

La Reine Marguerite n'aimoit pas beaucoup ſon mari, ni luy elle.

Mais il tiroit avantage de ſes intrigues.

1578. rebours des intentions de la Reine mere ; Laquelle ne se défiant pas qu'un homme si sage püst estre capable d'une telle folie , y fut trompée en plusieurs articles , & portée insensiblement à accorder beaucoup plus aux Huguenots qu'elle n'avoit resolu.

La Reine
mere, M^o.
sieur , &
les Guises
s'ennuyét
de la Paix.

A peine huit mois s'estoient écoulés depuis la Paix , que la Reine mere , Monsieur , & les Guises commencerent de s'en ennuyer. La Reine mere , parce qu'elle ne vouloit pas que le Roy fût long-temps sans avoir besoin de ses negociations , & son entremise : Monsieur , pource qu'en rallumant la guerre , il pensoit se rendre redoutable au Roy , & se faire donner des forces pour aller la porter dans les Païs-Bas , qui estant revoltez contre l'Espagnol , le demandoient pour leur Souverain : Les Guises enfin , parce qu'ils avoient peur que l'ardeur de la Ligue ne se refroidist durant un trop long calme.

1579.

Ils portét
sous main
le Roy de
Navarre à
la rupture.

Dans ces veuës , ils pressoient le Roy de redemander les places de seureté , qu'on avoit données aux Huguenots ; Et sous-main Monsieur & la Reine mere faisoient dire à nostre Henry qu'il ne les rendist pas , qu'il tint bon , que sa cause estoit juste , & que son salut consistoit dans les armes. Marguerite , qui sçavoit son foible , & qui vouloit aussi la guerre , l'y excitoit par les persuasions des Damoiselles , qu'elle chiffoit à ce dessein , & par les mesmes moyens animoit pareillement tous les braves qui l'ap-

prochoient ; Elle-mesme ne s'épargnant pas auprès du Vicomte de Turenne pour ce sujet. Tellement que ce Prince , peut-estre avec peu de justice , & certes fort mal à propos , se porta à la rupture , & engagea les Huguenots dans une nouvelle guerre civile. On la nomma pour les raisons que je viens de dire , *La guerre des amoureux.* 1579.

Ce fut la plus desavantageuse qu'ils eussent point encore faite : Elle leur fit perdre quantité de bonnes places , & les affoiblit si fort , que si on eust achevé de les pousser , ils ne s'en fussent jamais relevez. Mais Monsieur , qui desiroit transporter toutes les forces de l'un & de l'autre Parti dans les Païs-Bas , se rendit Mediateur de la Paix , & la leur obtint par un Edict , qui fut dressé en suite de la Conference de Fleix. Elle luy fut fort desavantageuse. Monsieur luy moyenna la Paix. 1580.

Cette Paix causa presque autant de maux à l'Estat , qu'avoient fait toutes les guerres precedentes. Les deux Cours des deux Rois , & les deux Rois mesmes se plongerent dans les voluptez ; Avec cette difference toutefois , que nostre Henry ne s'endormoit pas si fort dans les plaisirs , qu'il ne songeast quelquefois à ses affaires , estant réveillé & vivement piqué par les remontrances des Ministres de sa Religion , & par les reproches de ses vieux Capitaines Huguenots , qui luy parloient avec une grande liberté. Mais Henry III. s'abîma tout à fait dans la mollesse , & dans la faineantise. Il sembloit n'avoir ni cœur , ni mouvement : Et ses Tres-dé-
mageable
à l'Estat,
estât cau-
se que les
2. Henrys
se plon-
gerent
dans les
plaisirs.

1580.

Sujets ne sentoient point qu'il fust au monde, que parce qu'il les chargeoit à toute heure de nouveaux impôts, dont l'argent alloit tout au profit de ses Favoris.

Henry
III. a des
Favoris
qui font
grand tort
à ses af-
faires.

Il en avoit toujours trois ou quatre à la fois. Et pour lors il commença de donner ses bonnes graces à Ioyeuse, & aux deux Nogarets, sçavoir Bernard, & Iean-Louis, dont l'aîné mourut cinq ou six ans après, & le cadet fut Duc d'Espernon, l'un des plus memorables & des plus merveilleux Sujets que la Cour ait jamais veû élever dans la faveur, & qui certes avoit des qualitez aussi eminentes que sa fortune. Cependant les dons excessifs que le Roy faisoit à tous ces Favoris, excitoient les crieries du peuple, parce qu'il en estoit foulé; Et leur grandeur monstrueuse choquoit les Princes, parce qu'ils se croyoient méprisez; de sorte qu'ils se rendirent odieux à tout le monde, la haine qu'on leur portoit retomboit sur le Roy; Et la violence, dont ils l'obligeoient d'vser envers les Parlemens pour verifiser ses Edicts de creations & d'impôts l'augmentoit encore davantage. Car si son autorité y faisoit passer ses volonteز absolues, il attiroit des maledictions: Et si la vigueur des Compagnies Souveraines, comme il arriva plusieurs fois, les arrestoit, il attiroit le mépris.

Le peuple, qui se licentie facilement à la médifance contre son Prince, quand il a perdu pour luy les sentimens d'estime & de

de veneration, disoit des choses estranges de luy & de ses Favoris. Les Guises, que les Mignons (on appelloit ainsi les Favoris) choquoient en toutes occasions, tâchant de leur ôster leurs Charges & leurs Gouvernemens pour s'en revestir eux-mesmes, ne manquoient pas de souffler le feu & d'accroistre les animositéz des peuples, particulièrement des grandes villes, que les Favoris ont toujours redoutées, & qui ont toujours hay les Favoris. Ce furent là les principales dispositions à l'agrandissement de la Ligue, & à la perte de Henry III.

Il n'est point de nostre sujet de raconter icy toutes les intrigues de la Cour durant cinq ou six ans, ni la guerre des Païs-Bas dont Monsieur a ne rapporta que de la honte. Il nous faut dire seulement, que l'an milcinq cens quatre-vingts quatre Monsieur mourut à Chasteau-Thierry sans avoir esté marié: que Henry III. n'avoit point aussi d'enfans, & que l'on ne sçavoit que trop bien qu'il estoit incapable d'en avoir, à cause d'un mal incurable, qu'il avoit contracté dans Venise à son retour de Pologne. Voilà pourquoy dès que Monsieur fut jugé à mort par les Medecins, les Guises & la Reine mere commencerent à travailler chacun de leur costé pour s'asseurer de la Couronne, comme si la succession eust esté ouverte. Car ni l'un ni l'autre ne comptoient pour rien nostre Henry, d'autant qu'il estoit au delà du septième degré, au delà duquel

1580.

Disposition
à la
Ligue, &
à la perte
de Henry
III.

1584.

a Monsieur
ayant
voulu sur-
prendre
Anvers,
& trait-
tant mal
les pen-
ples des
Païs Bas
qui l'a-
voient ap-
pellé. en
fut chassé.

Mort de
Monsieur
donne su-
jet de pē-
ser à la
succession
de la Cou-
ronne.

C

1584.

dans les successions ordinaires il n'y a plus de parenté : Et que d'ailleurs il n'estoit point de la Religion , dont les Rois de France avoient toujours esté depuis Clovis : Et par consequent estoit incapable de porter la Couronne , & le titre de Tres-Chrestien. Adjoustez à cela qu'il estoit éloigné de deux cens lieuës de Paris , & comme relegué dans un coin de la Guyenne , où il leur sembloit qu'il estoit aisé de l'envelopper & de l'opprimer.

La Reine
niere vou-
loit faire
regner les
enfans de
sa fille
mariée au
Duc de
Lorraine.

La Reine mere s'estoit mis dans la teste de faire regner les enfans de sa fille mariée au Duc de Lorraine, qu'elle vouloit qu'on traittast de Princes du Sang, comme si la Couronne de France pouvoit tomber en quehoüille. Et elle ne se portoit pas à cela seulement par l'amour qu'elle avoit pour eux ; mais aussi par une haine secreete qu'elle avoit contre nostre Henry, pource qu'elle voyoit que contre ses souhaits, le Ciel luy frayoit le chemin pour venir au Throsne.

On croit
que le Duc
de Guise
pensoit à
regner luy
mesme.

Au reste elle se trompoit fort pour une habile femme, de croire que le Duc de Guise la favoriseroit dans son dessein: Il y a bien de l'apparence, & la suite le témoigna assez, que comme il se vid poussé par les Favoris, & mal-traitté du Roy pour l'amour d'eux, il songea à s'asseurer de la Couronne pour luy-mesme. Car les mauvais traitemens ne font pas moins que de jetter dans le dernier desespoir les ames aussi nobles & aussi élevées qu'estoit celle de ce Prince.

Mais comme il connoissoit bien que de luy-mesme il ne pourroit parvenir à une chose si haute, d'autant qu'il luy feroit fort difficile de détourner l'affection que les peuples François ont naturellement pour les Princes du Sang, il s'avisa de gagner le vieux Cardinal de Bourbon, qui estoit oncle de nostre Henry. Il luy promit donc que la mort de Henry III. arrivant, il employeroit ses forces, & celles de ses amis pour le faire Roy, & ce bon homme tout cassé de vieillesse se laissant flatter de ces vaines esperances, se rendit le joüet de l'ambition de ce Duc, qui par ce moyen attiroit dans son Parti un grand nombre des Catholiques, qui consideroient la Maison de Bourbon.

La question estoit, si l'oncle devoit preceder le fils de son frere aîné dans la succession? Et à dire vray, la chose n'estoit pas sans difficulté, parce que dans la Coustume de Paris, qui est la Capitale du Royaume, & dans plusieurs autres Coustumes, la representation collaterale n'a point de lieu. Ce point de droict fut lors diversement agité par les Jurisconsultes, & il s'en fit plusieurs Traitez, les uns en faveur de l'oncle, les autres du neveu: mais ce n'estoient que des combats de plume, il falloit que l'espée vuidast ce different. Il sembla à plusieurs grands Politiques que le Duc de Guise pechoit extrêmement contre ses interests, & contre son dessein, de reconnoistre que le Cardinal de Bourbon devoit succeder à

1584.

la Couronne; veu que c'estoit avouër qu'après sa mort, qui ne pouvoit pas tarder long-temps, elle appartiendrait à nostre Henry son neveu: Mais il faisoit peut-estre son compte qu'il l'auroit opprimé avant qu'il en püst venir là.

Henry III.
connut
son des-
sein ou en
fut averti
par ses
Favoris.

Henry III. connoissoit assez son dessein, ou plutôt en estoit averti par ses Favoris, qui voyoient en cela leur ruine toute certaine. Voilà pourquoy il eust bien désiré ramener le Roy de Navarre dans l'Eglise Catholique, afin d'oster aux Ligueux le specieux pretexte qu'ils avoient d'entretenir la Ligue. Il envoya donc vers luy le Duc d'Espèrnon, qui essaya de le convertir par des raisons d'intérest, & de Politique. Nostre Henry l'écouta, mais il luy témoigna que ce n'estoit pas des motifs assez puissans pour le faire changer, & le renvoya avec beaucoup de civilitez.

Il envoya
le Duc
d'Espèr-
non vers
le Roy de
Navarre,
pour l'o-
bliger à
rentrer
dans l'E-
glise Ca-
tholique;
mais il le
refusa.

Le Duc
de Guise
en fait son
profit.

Les Huguenots furent si vains, que de publier, & de faire imprimer la Conference de ce Prince avec Espèrnon, pour monstrier qu'il estoit inébranlable dans sa Religion, & peut-estre aussi pour l'y engager plus fortement. Le Duc de Guise de son costé ne manqua pas d'en faire son profit, & de remontrer aux peuples Catholiques l'opiniastreté de ce Prince, & ce qu'il en falloit espérer s'il venoit une fois à la Couronne avec de tels sentimens.

La Ligue
s'établit à
Paris.

Pour luy en fermer donc le chemin, il fait que les zelez renouvellent ouvertement

la Ligue, & la promenant hardiment dans Paris, où quelques nouveaux Religieux inspiroient cette ardeur dans les ames par les confessions. La premiere assemblée publique s'en tint au College de Fortet, qu'on appella le berceau de la Ligue. * Plusieurs Bourgeois, plusieurs gens de pratique, mesme quelques Curez de Paris y entrerent. On la porta à Rome, & la presenta-t-on au Pape Gregoire XIII. afin qu'il l'approuvast; mais il ne le voulut jamais, & tant qu'il vescut il la desavoia toujours.

Si-tost qu'elle fut vn peu grande & forte, ceux qui l'avoient engendrée, firent voir que ce n'estoit pas seulement afin de pourvoir à la seureté de la Religion pour l'avenir, mais pour s'approcher eux-mesmes du Throsne dès cette heure-là; & qu'ils n'en vouloient pas seulement au Roy de Navarre, qui devoit succeder, mais au Roy Henry III. qui regnoit. Ils avoient à gages certains nouveaux Theologiens, qui osoient bien soustenir qu'on doit déposer un Prince, qui s'acquie mal de son devoir; Qu'il n'y a que la puissance bien ordonnée, qui soit de Dieu; autrement quand elle est déreglée, que ce n'est pas autorité, mais brigandage; & qu'il est aussi absurde de dire que celui-là soit Roy, qui ne sçait pas gouverner, & qui est dépourveu d'entendement, comme de croire qu'un aveugle puisse servir de guide, ni qu'une statuë immobile puisse faire mouvoir des hommes vivans.

Et se tour-
ne enfin
contre
Henry
III.

1584.

Traité de
Joinville,
où les Es-
pagnols
entrent
dans la
Ligue, &
fournissent
de l'ar-
gent.

La Ligue
saisit plu-
sieurs Pla-
ces.

La Reine
mere en-
tre en con-
ference
avec le
Duc de
Guise.

Qui la
rôpt quâd
il se voit
en estat de
ne crain-
dre plus
rien.

Cependant le Duc de Guise s'estoit retiré en son Gouvernement de Champagne, feignant d'estre mal-content ; mais c'estoit pour faire signer au Duc de Lorraine, luy donnant esperance qu'il feroit succeder son fils à la Couronne, à laquelle il pretendoit avoir droit par sa mere, fille de Henry II. Il se tint pour cet effet une Conference à Joinville, où il se trouva aussi des Agens du Roy d'Espagne, qui signerent le Traité, & donnerent, à ce qu'on disoit, de grandes sommes d'argent au Duc de Guise en lettres de change.

Au partir delà, ce Duc assemble des troupes de tous costez; ses amis se saisissent d'autant de Places qu'ils peuvent, non seulement sur les Huguenots, mais aussi sur les Catholiques. Le Roy eust dissipé facilement ces nouvelles levées s'il se fust mis en campagne ; mais la Reine mere, qui semblable aux Medecins interessez, vouloit augmenter le mal pour en profiter, le retient & l'amuse dans son Cabinet, & luy persuade que s'il luy laisse manier cette affaire, elle ramenera aussi-tôt le Duc de Guise à son devoir. Pour cet effet elle entre en conference avec luy à Vitry, & ainsi luy donne le temps de fortifier son Parti. Quand il se void en estat de ne rien craindre, il rompt la conference, & fait mine de vouloir venir droit à Paris.

Le Roy bien estonné prie sa mere de conclure un accommodement à quelque prix

que ce soit ; ce qu'elle fait par le Traitté de Nemours, par lequel il accorde au Duc de Guise, & autres Princes de sa Maison plusieurs Gouvernemens, de grandes sommes d'argent, & avec cela un Edict sanglant contre les Huguenots. Il portoit defense de professer d'autre Religion que la Catholique sur peine de confiscation de corps & de biens, commandement à tous Ministres, & Predicans de sortir du Royaume dans un mois, & à tous Huguenots d'en sortir dans six, ou d'abjurer leur fausse Religion. On appella cét Edict, l'Edict de Juillet, & la Ligue contraignit encore le Roy de le porter luy-mesme au Parlement, & de l'y faire verifier.

Peu après arrivent nouvelles de Rome, que Sixte V. qui avoit succédé à Gregoire XIII. avoit enfin approuvé la Ligue, & outre cela fulminé des Bulles terribles contre le Roy de Navarre, & contre le Prince de Condé, les declarant heretiques, relaps, chefs, fauteurs, & protecteurs de l'Herésie, comme tels tombez dans les censures & les peines portées par les Loix & les Canons ; privé eux & leurs descendans de toutes terres & dignitez, incapables de succeder à quelque Principauté que ce soit, spécialement au Royaume de France ; absout leurs Sujets du serment de fidelité, & leur defend de leur obeïr.

Ce fut lors que nostre Henry eut besoin de toutes les forces de son courage, & de sa

C iij

1584.

Le Roy
estonné
luy accor-
de tout ce
qu'il veut.

1585.

Le Pape
Sixte V.
excom-
munie le
Roy de
Navarre,
& le Prin-
ce de Cō-
dé.

La vertu
de nostre
Henry se
réveille.

1585.

vertu, pour soustenir de si rudes chocs. Il s'estoit en quelque façon endormi dans les voluptez: Le bruit de ces grands coups le réveilla; il recueillit tous les sens; il rappella toute sa vertu & commença de la faire paroître avec plus de vigueur qu'il n'avoit point encore fait. Et certes, il avoüa depuis qu'il avoit grande obligation à ses ennemis, de l'avoir poussé de la sorte: pource que s'ils l'eussent laissé en repos l'oïveté l'eust peut-estre enseveli dans un coin de la Guyenne, & il n'eust point esté contraint de songer à ses affaires, de sorte que quand Henry III. fust venu à mourir, il n'eust point esté en estat de recueillir la Couronne.

Il fait
deux bel-
les actions.

Il fit alors deux actions de grand éclat. La première fut, qu'il ordonna au Plessis-Mornay, Gentil-homme qui avoit beaucoup d'erudition, & à qui on ne pouvoit rien reprocher, sinon qu'il estoit Huguenot, de répondre au Manifeste de la Ligue par une Apologie, & par une Declaration qu'il luy fit dresser. Dans cette dernière piece, comme les Chefs de la Ligue semoient diverses calomnies contre son honneur, il supplioit avec toute soumission le Roy son Souverain, de ne point trouver mauvais qu'il prononçast, sauf le respect dû à sa Majesté, qu'ils en avoient faussement & malicieusement menti. Et de plus, que pour épargner le sang de la Noblesse, & éviter la desolation du pauvre peuple, &

les desordres infinis , que cause la licence de la guerre ; sur tout les blasphemes , les violemens , & les incendies , il offroit au Duc de Guise , Chef de la Ligue , de vuidier cette querelle de sa personne à la sienne , un à un , deux à deux , dix à dix , en tel nombre qu'il voudroit avec armes vísitées entre des Cavaliers d'honneur, soit dans le Royaume en tel lieu que sa Majesté ordonneroit, soit dehors en tel endroit que le Duc de Guise choisiroit luy-mesme.

1585.

Il défi le
Duc de
Guise au
combat
singulier.

Cette Declaration eut grand effet sur les esprits ; Ils disoient qu'on ne pouvoit point justement employer la force contre celuy qui se soumettoit ainsi à la raison ; Et la pluspart de la Noblesse approuvoit ce genereux procedé , & disoit tout haut , que le Duc de Guise ne devoit point refuser un si grand honneur.

Ce Duc ne manquoit point de courage pour accepter ce défi : mais il consideroit que tirer l'espée contre un Prince du Sang, c'estoit en France une espee de parricide ; Que d'ailleurs il eust reduit la cause de la Religion & du public à une querelle particuliere. Ainsi il répondit sagement , qu'il reveroit les Princes du Sang ; qu'il estimoit la personne du Roy de Navarre , & qu'il n'avoit rien à démêler avec luy ; mais qu'il s'interessoit seulement pour la Religion Catholique , qui estoit menacée , & pour la tranquillité de l'Estat , qui dépendoit absolument de l'unité de la Religion.

Pourquoy
le Duc de
Guise
n'accepte
pas ce défi.

C V.

1585.
L'autre
belle ac-
tion de
notre
Henry.

L'autre action fut telle. Comme il eut entendu le bruit des foudres que le Pape avoit lancées contre luy, il depescha vers le Roy pour luy en faire ses plaintes, & luy remontrer que cét attentat le touchoit de plus près que luy; qu'il devoit penser que si le Pape s'ingeroit de decider de sa succession, & empietoit ce point, de declarer un Prince du Sang incapable de la Couronne, il pourroit bien après cela passer plus outre, & le détrôner luy-mesme, comme on disoit qu'autrefois Zacharie avoit dégradé Childeric III.

Il faisoit
afficher aux
carrefours
de Rome
des oppo-
sitions à la
Sentence
du Pape
Sixte V.

Sur ces remonstrances, le Roy empescha la publication de ces Bulles dans son Royaume. Mais nostre Henry ne se contenta pas de cela. Comme il avoit des amis à Rome, il s'en trouva d'assez hardis pour afficher les oppositions de luy & du Prince de Condé, par les carrefours de la ville, dans lesquelles ces deux Princes appelloient de cette Sentence de Sixte à la Cour des Pairs de France; donnoient un démenti à quiconque les accusoit du crime d'Herésie; s'offroient à prouver le contraire dans un Concile General; enfin protestoient qu'ils vengeroient sur luy, & sur tous ses Successeurs, l'injure faite à leur Roy, à la Maison Royale, & à toutes les Cours de Parlemens.

Lequel
s'en irrita
d'abord,
mais ap-
rés en
conçoit
grande
estime
pour luy.

Il sembloit que cette opposition dût irriter au dernier point l'esprit de Sixte V. De fait, il en témoigna d'abord une furieuse émotion. Toutefois quand sa colere se fust

un peu rassise, il admira le grand courage de ce Roy, qui de si loin avoit sceû venger une injure, & attacher des marques de son ressentiment jusqu'aux portes de son Palais. De sorte qu'il conceût une si haute estime pour luy, (tant il est vray que la vertu se fait reverer par ses ennemis mesme) qu'on luy entendit souvent dire, que de tous ceux qui regnoient dans la Chrestienté, il n'y avoit que ce Prince, & Elizabeth Reine d'Angleterre, à qui il eust voulu communiquer les grandes choses qu'il rouloit dans son esprit, s'ils n'eussent pas esté Heretiques. Ainsi toutes les prieres de la Ligue ne le purent jamais obliger de fournir aux frais de cette guerre; ce qui fit avorter la pluspart de ses entreprises, parce qu'elle avoit fait en partie son compte sur un million qu'il luy avoit promis.

Or comme de leur costé les Chefs de la Ligue taschoient d'engager avec eux tout ce qu'ils pouvoient de Seigneurs & de Villes; nostre Henry de sa part réunissoit avec luy tous ses amis de l'une & de l'autre Religion; Le Marechal de Damville-Montmorency, Gouverneur de Languedoc; Le Duc de Montpensier Prince du Sang, qui estoit Gouverneur de Poitou, avec son fils le Prince de Dombes; Le Prince de Condé, qui tenoit une partie du Poitou, de la Xaintonge, & de l'Angoumois; Le Comte de Soissons, & le Prince de Conty son frere. De ces cinq Princes du Sang, les

1585.

Si bien qu'il refusoit de fournir de l'argent à la Ligue.

Le Roy de Navarre fait une Ligue pour se défendre.

1585.

trois derniers estoient ses cousins germains, les deux premiers l'estoient dans un degré plus esloigné; Et tous professoient la Religion Catholique, horsmis le Prince de Condé. Il avoit aussi de son Parti Lesdiguières, qui de simple Gentilhomme s'estoit par sa valeur élevé à un si haut point, qu'il estoit le maistre du Dauphiné, & faisoit trembler le Duc de Savoye; Claude de la Trimouille, qui possedoit de grandes terres en Poitou & en Bretagne, & s'estoit fait Huguenot depuis peu, pour avoir l'honneur de marier sa fille au Prince de Condé; Henry de la Tour, Vicomte de Turenne, qui par complaisance, ou par veritable persuasion avoit épouzé la nouvelle Religion; Chastillon fils de l'Admiral de Coligny; la Boulaye Seigneur Poitevin; René Chef de la Maison de Rohan; François Comte de la Rochefoucauld; George de Clermont d'Amboise; le Seigneur d'Aubeterre; Jacques de Caumont-la-Force; le Seigneur de Pons; Saint Gelais-Lansac; & plusieurs autres Seigneurs & Gentils-hommes de marque, la plupart de la nouvelle Religion. En mesme temps il dépescha aussi vers Elisabeth Reine d'Angleterre, & vers les Princes Protestans d'Allemagne, de si habiles negociateurs, qu'ils se joignirent tous ensemble par une forte union pour se maintenir les uns les autres. Tellement que tout cela estant uni ensemble, il arriva tout le contraire de ce que la Ligue avoit pensé:

Et nostre Henry se trouva fortifié de telle sorte, qu'il n'eut plus d'apprehension d'estre accablé sans avoir les moyens de se défendre. 1585.

Je ne feray point icy le détail des exploits de l'un & de l'autre Parti durant les années mil cinq cens quatre-vingts cinq, & mil cinq cens quatre-vingts six, parce que je n'y remarque rien de fort considerable. 1585.
1586.

Le Roy Henry III. s'ennuyoit extrêmement de cette guerre qui se faisoit à ses despens & à son grand préjudice, puisque l'on disputoit la succession, luy vivant & se portant bien, & qu'on le consideroit déjà comme un homme mort. Il n'aimoit ni l'un ni l'autre Parti : mais il cherissoit si fort ses Favoris, estrange aveuglement qu'il eust bien desiré s'il eust esté en son pouvoir, de partager son Estat entre eux. La Ligue de son costé pretendoit avoir assez de force pour l'emporter ; Et nostre Henry s'attendoit bien qu'il romproit les desseins des uns & des autres. La Reine mere ayant d'autres veuës pour les enfans de sa fille, mariée au Duc de Lorraine, promit au Roy de trouver les moyens de calmer toutes ces tempestes. Pour cet effet elle procura une trêve avec nostre Henry, pendant laquelle on moyenna une entreveuë d'elle & de luy au Chasteau de S. Brix près de Coignac, où ils se rendirent l'un & l'autre au mois de Decembre. 1585.
1586.

Le Roy Henry III haïssoit la Ligue & les Huguenots, & n'aimoit que ses Favoris.

La Reine mere s'entremit d'accorder avec le Roy de Navarre.

Leuren-
treveuë &
conferée
à S. Brix.

Il y eut bien de la peine à trouver des seu-

1586.
Belle action &
bien genereuse
de ce Prince:

retez pour l'un & pour l'autre, mais particulièrement pour la Reine mere, parce qu'elle estoit merueilleusement défiante. Nostre Henry fit sur cela une action de grande generosité. Voicy comment. Il avoit esté accordé une trêve pour la seureté de ce pourparler; de sorte que si l'un des deux Partis l'eust rompuë, il eust esté en faute, & on eust pû arrester avec justice tous ceux qui en estoient. Or quelques gens de nostre Henry feignant d'estre traistres, avoient leurré des Capitaines Catholiques trop ardens au butin, de quelque intelligence sur Fontenay, qu'ils leur eussent laissé prendre. Par ce moyen les Catholiques fussent demeurez convaincus de perfidie, & il y eust eu sujet d'arrester la Reine mere. Mais ce genereux Prince ayant eu le vent de cette supercherie, s'en fâcha fort contre ceux qui la tramoiënt, & leur defendit de la continuer. N'estoit-ce pas avoir en effet les veritables sentimens de l'honneur dans le fond de l'ame, & non pas à l'exterieur seulement.

Sa fermeté, & la force de son esprit dans toute la conference.

Comme il témoigna sa generosité en cette rencontre, il fit voir sa fermeté & la force de son esprit dans toute la Conference. La Reine luy demandant, qu'est-ce qu'il vouloit, il luy répondit, en regardant les filles qu'elle avoit amenées: Il n'y a rien là que je veuille, Madame; comme luy voulant dire par là, qu'il ne se laisseroit plus piper à de semblables appas. Elle raschoit sur

tout de le des-vnir d'avec les autres Chefs de son Parti, ou de le rendre suspect, luy offrant tout ce qu'il demanderoit en son particulier; mais il connut bien sa ruse, & tint ferme sur ce poinct, qu'il ne pouvoit rien traiter sans en communiquer à ses amis.

Après un long entretien, comme elle luy demanda encore si la peine qu'elle avoit prise ne produiroit aucun fruit, elle qui ne souhai-
toit que le repos. Il luy répondit: Madame, je n'en suis pas cause, ce n'est pas moy qui vous empesche de toucher dans vostre liect, c'est vous qui m'empeschez de coucher dans le mien, la peine que vous prenez vous plaist: & vous nourrit, le repos est le plus grand ennemi de vostre vie.

Il fit plusieurs autres reparties fort vives & fort spirituelles; Mais on remarqua sur toutes, celle qu'il fit au Duc de Nevers de la Maison de Gonzague, qui accompagnoit la Reine mere. Ce Duc s'avança une fois de luy dire, qu'il seroit bien plus honorablement auprès du Roy, que parmi des gens où il n'avoit point d'autorité, & que s'il venoit à avoir affaire d'argent à la Rochelle, il n'auroit pas le credit d'y faire un impost; il luy repartit fierement: Monsieur, je fais à la Rochelle tout ce que je veux, parce que je n'y veux rien que ce que je dois.

Belle re-
partie au
Duc de
Nevers.

Cette Conference de Saint Brix n'ayant donc abouti qu'à de nouvelles aigreurs, &

1586.
Conferé-
ce de Saint
Brix n'a-
boutie à
rien.

la Reine mere s'en estant retournée , les Guises , qui tentoient toutes sortes de moyens pour se venger des Favoris , firent offrir leur service à nostre Henry , & le Duc de Mayenne luy manda qu'il y avoit lieu d'accommoder les choses , s'il y vouloit entendre ; qu'il iroit le trouver avec quatre chevaux par tout où il voudroit , & qu'il luy donneroit sa femme & ses enfans en ostage. Cette negociation n'eut point de suite , & je n'ay pû trouver quel fut le sujet qui l'interrompit.

Danſes &
feſtins dās
la Cour
des deux
Rois.

Le reste de l'Hyver se passa dans les deux Cours en festins & en danſes ; car parmi les miseres & les troubles de l'Eſtat, la Reine Catherine avoit introduit cette habitude de danſer en tous lieux & en toutes ſaiſons.

Blaiſe de
Montmo-
rency
Marſchal
de France,
qui écri-
voit en ce
temps-là ,
dit dans
ſes Mé-
moires ,
qu'il ſai-
loit, quel-
que affai-
re qu'il y
auſt , que
le bal
marchoit
ſoujours.

Ce qu'elle faiſoit , diſoit-on , pour amuſer ſes enfans , & les autres Grands de la Cour. dans ces vains divertisſemens , n'y ayant rien qui diſſipe davantage l'eſprit , & qui ſoit plus capable , s'il faut ainſi dire , de diſſoudre les forces de l'ame , que le ſon raviſſant des violons , l'agitation continuelle du corps , & les charmes des Dames. A l'exemple de la Cour , le Bal & les Maſcarades regnoient dans tout le Royaume ; Et meſme les remonſtrances des Miniſtres n'avoient ſceu empêcher qu'on ne danſaſt chez la pluſpart des Seigneurs Huguenots, quoy qu'il y en euſt toujours quelques-uns, qui ne le pouvoient ſouffrir.

1587.

Au Printemps les entrepriſes recommen-

erent de part & d'autre : mais ce n'estoit rien en comparaison de ce qui se fit sur la fin de la campagne. Les Princes Protestans d'Allemagne envoyoient une armée au secours des Huguenots , composée de cinq mille Lansquenets , seize mille Suisses , & six mille Reistres. Elle traversa la Lorraine & la Champagne , puis passa la Seine , & marcha vers la Loire , comme si elle eust voulu la passer , ou la costoyer en remontant. Au mesme temps le Roy de Navarre avoit ramassé ses troupes vers la Rochelle , & s'efforçoit de venir au devant d'elle jusques sur les bords de la Loire ; Mais il en estoit empesché par une armée du Roy , que commandoit le Duc de Joyeuse , qui avoit ordre de le suivre par tout. Le Duc de Guise ayant aussi recueilli les forces de son Parti ; quoy qu'elles fussent petites , suivoit tantost les Reistres , tantost les costoyoit , ou les devançoit , & se mesloit souvent parmi eux sans beaucoup de danger ; d'autant que ce trop pesant corps d'Estrangers ne se pouvoit pas facilement remuer , estant embarassé d'un grand bagage , n'ayant pas de Chef assez accredité , ni assez intelligent pour le conduire , & tous ses Capitaines estant en discorde & mauvaise intelligence.

A cause de tous ces defauts , cette Armée ne sceut jamais prendre une bonne resolution. La Loire estoit gayable en cent endroits ; car c'estoit sur la fin de Septembre , & neantmoins elle ne la voulut point passer :

1587.

Armée
des Pro-
testans Al-
lemans
entre en
Franco.

Elle est
suivie par
le Duc de
Guise.

Elle ne fait
rien qui
vaille.

1587. mais vint s'estendre dans les campagnes de Beauffe, attendant des nouvelles du Roy de Navarre, au lieu de monter dans le Nivernois, & de gagner la Bourgongne. L'intention du Roy de Navarre estoit de monter le long de la Dordogne, & de là entrer en Guyenne; puis y ayant recueilli toutes ses forces, aller rencontrer l'armée des Protestans en Bourgongne, à la faveur des Provinces qui luy estoient amies. Le Duc de Loyeuse le poursuivoit opiniastrement, s'imaginant qu'il fuyoit, parce qu'en effet il évitoit le combat n'ayant pour but que la jonction des Allemans.

Le Roy de Navarre la veut joindre: mais le Duc de Loyeuse a une armée qui luy fait teste.

Ce nouveau Duc estoit bien déçu de sa faveur auprès du Roy, qui avoit reconnu qu'il inclinoit du costé de la Ligue, non pas qu'il aimast les Guises, mais parce qu'il s'estoit laissé mettre dans la teste, par ses flatteurs, qu'il meritoit d'estre le Chef de ce grand Parti; & il tenoit la destruction des Huguenots si certaine, qu'il avoit obtenu du Pape la confiscation des terres Souveraines de nostre Henry. Desirant donc soutenir sa reputation & sa faveur, qui estoient fort chancelantes, il le talonna si vivement qu'il l'atteignit auprès de Coutras.

Ce Duc l'atteint auprès de Coutras.

Quelle estoit l'armée de Loyeuse.

L'armée de Loyeuse estoit, pour ainsi dire toute d'or, brillante de clinquant, d'armes damasquinées, de plumes à gros bouillons, d'écharpes en broderie, de casques de velours, dont chaque Seigneur selon la mode du temps avoit paré ses Compagnies.

Celle du Roy de Navarre estoit toute de fer, n'ayant que des armes grises; & sans aucun ornement, de grands colets de Buffle, & des habits de fatigue. La premiere avoit l'avantage du nombre, six cens chevaux & mille hommes de pied plus que l'autre, la moitié de son infanterie d'arquebusiers à cheval, sa cavalerie presque toute de lanciers, & plusieurs montez sur des chevaux de manège. Elle avoit pour elle le nom & l'autorité du Roy, & l'assurance des recompenses; mais elle estoit la moitié de nouvelles troupes, elle manquoit d'ordre & de discipline; elle avoit un General sans autorité, cent Chefs au lieu d'un, & tous jeunes gens. Élevez dans les delices de la Cour, avec beaucoup de cœur, mais sans aucune experience.

1587.
Quelle e-
stoit celle
de ce Roy

L'autre au contraire, estoit composée de tout l'élite de son Parti, des vieux débris des batailles de Iarnac & de Montcontour, de gens nourris dans le mestier, endurcis par le choc continuel des adversitez & des combats: Elle avoit à sa teste trois Princes du Sang; le premier d'entre eux bien obey, & reveré comme presomptif heritier de la Couronne, l'amour des Soldats, & l'espoir des bons François: outre cela elle estoit armée de la necessité de vaincre ou de mourir, qui est plus forte ni que l'acier ni que le bronze.

Les ordres donnez, le Roy de Navarre appella tous ses Chefs, & de dessus une pe-

1587.
Son exhortation
à son armée, &
aux Princes du
Sang.

tite éminence, il les exhorta en peu de paroles, mais convenables à sa qualité & au temps, prenant le Ciel à témoin qu'il ne combattoit point contre son Roy, mais pour la defense de sa Religion & de son droit. Puis s'adressant aux deux Princes du Sang, Condé & Soissons : *Je ne vous diray rien autre chose, leur dit-il, sinon que vous estes de la Maison de Bourbon, & vive Dieu je vous montreray que je suis vostre aîné.*

Sa valeur
& bravoure.

Sa valeur brilla ce jour là par dessus celle de tous les autres. Il avoit mis sur son casque un bouquet de plumes blanches, pour se faire remarquer, & parce qu'il aimoit cette couleur ; de sorte que quelques-uns se mettant devant luy à dessein de defendre & couvrir sa personne, il leur cria : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas, je veux paroître ; Bravoure nécessaire tout-à fait à un Conquerant, mais qui sans doute seroit une temerité & une faute insupportable à un Roy bien establi. Il enfonça les premiers rangs des Ennemis, fit des prisonniers de sa main, & en vint jusqu'à colleter un nommé Chasteau-Regnard Cornette d'une Compagnie de Gens-d'armes, luy disant, *rends-toy Philistin.**

La bataille gagnée, quelqu'un ayant veu les fuyards qui faisoient alte, luy vint dire que l'armée du Mareschal de Matignon paroissoit : il receût cette nouvelle comme un nouveau sujet de gloire, & se tournant bravement vers les gens : *Allons, dit-il, mes-*

amis , ce sera ce qu'on n'a jamais veü , deux batailles en un jour. 1587.

Ce ne fut pas seulement sa valeur , qui se fit admirer en cette occasion , ce fut sa justice , sa moderation , & sa clemence. Pour sa justice , on raconte ce qui suit.

Il avoit débanché une fille d'un Officier de la Rochelle , ce qui avoit deshonoré cette famille , & fort scandalisé les Rochelois. Vn Ministre , comme les escadrons estoient prests d'aller à la charge , & qu'il falloit faire la priere , prit la liberté de luy remonstrer que Dieu ne pouvoit pas favoriser ses armes , si auparavant il ne luy demandoit pardon de cette offense , & s'il ne reparoit le scandale par une satisfaction publique , & ne rendoit l'honneur à une famille à qui il l'avoit osté. Le bon Roy écouta humblement ces remonstrances , se mit à genoux , demanda pardon à Dieu de sa faute , pria tous ceux qui estoient presens , de vouloir servir de témoins de sa repentance , & d'asseurer le pere de la fille , que si Dieu luy faisoit la grace de vivre , il repareroit tout autant qu'il pourroit l'honneur qu'il luy avoit osté. Vne soumission si Chrestienne tira les larmes des yeux de toute l'assistance , & il n'y en avoit pas un qui n'eust donné mille vies pour un Prince , qui se portoit si cordialement à faire raison à ses inferieurs.

S'estant ainsi vaincu luy-mesme , Dieu le rendit vainqueur de ses Ennemis , & que sçait-on s'il ne l'exalta pas pour s'estre hu-

Action de
grande ju-
stice &
d'humili-
té Chre-
tienne.

1587.
Bataille
de Cou-
tras, qu'il
gagne.
Ioyeuse y
est tué.

milié si Chrestienement? L'armée ennemie fut toute taillée en pieces, avec perte de cinq mille hommes, de son canon, bagage, enseignes, & de tous ses Chefs, horsmis deux ou trois, entre-autres du Duc de Ioyeuse, & de Saint Sauveur son frere, qu'on trouva estendus sur la place.

Le soir nostre Vainqueur trouvant son logis tout plein de prisonniers & de bleffez de l'Ennemi, fut contraint de faire porter son couvert dans celuy du Plessis-Mornay; mais le corps de Ioyeuse estant estendu sur la table de la sale, il falut qu'il montast en haut, & là, durant qu'il soupa, on luy presenta les prisonniers, cinquante-six enseignes de gens de pied, & vingt-deux guidons & cornettes.

Ce fut un beau & glorieux spectacle pour ce Prince, d'avoir sous ses pieds son ennemi, qui avoit obtenu du Pape la confiscation de ses Terres, de voir sa table environnée de tant de nobles captifs, & sa chambre toute tapissée d'enseignes. Mais à dire vray, c'en fut un bien plus agreable aux ames genereuses, que parmi tant de sujets de vanité & d'orgueil, & dans de si justes ressentimens des injures atroces qu'on luy avoit faites (choses qui portent les esprits les plus doux à l'insolence & à la cruauté) on ne remarqua ni en son visage, ni en ses paroles, ni en ses actions, aucun signe, qui fist voir que sa constance, ou sa bonté fussent tant soit peu alterées. Au contraire se montrant

sa modération & clemence, merveilleuse dans sa victoire.

aussi courtois & humain dans la victoire, qu'il s'estoit montré brave & redoutable dans le combat, il renvoya presque tous les prisonniers sans rançon, rendit le bagage à plusieurs; prit grand soin des bleffez, donna les corps de Joyeuse, & de Saint Sauveur au Vicomte de Turenne, qui les luy demanda estant leur parent, & dépescha le lendemain son Maistre des Requestes vers le Roy, pour le supplier de luy vouloir donner la Paix. D'où l'on jugea deslors, qu'un si grand courage viendroît à bout de tous ses ennemis, & qu'il n'y auroit rien capable de renverser celuy qu'une telle prospérité n'avoit pas seulement ébranlé.

On le blasma neantmoins de n'avoir point poursuivi chaudement sa victoire, & d'avoir laissé rompre cette armée triomphante, faute de l'avoir employé en suite à quelque grand exploit. On creut, & il y avoit bien de l'apparence, qu'il n'avoit point voulu pousser les choses si avant, de peur de trop offenser le Roy, avec lequel il desiroit encore garder quelques mesures, esperant toujours qu'il se pourroit reconcilier avec luy, & retourner à la Cour, où il avoit besoin d'estre present pour estre en passe de prendre la Couronne, si Henry III. venoit à mourir. Enfin, soit pour cette raison, qu pour d'autres, il se retira en Gascoigne, & de là en Bearn, sous pretexte de quelques affaires, n'emmenant avec luy que cinq cens chevaux, & le Comte de Soissons; qu'il re-

Il ne la
poursuit
pas, &
pour-
quoy?

1587. tenoit auprès de luy par l'esperance de luy faire épouser sa sœur. Le Prince de Condé s'en retourna à la Rochelle, & Turenne en Perigord.

Défaite
des Re-
istres.

Le reste
de l'armée
Alleman-
de se re-
tire.

Cependant, cette grande armée de Reistres, ayant reçu plusieurs échecs en divers endroits, mais spécialement à Auneau en Beausse, où le Duc de Guise tua, ou fit prisonniers trois mille Reistres; puis au Pont de Gien, où le Duc d'Espéron prit douze cens Lansquenets, & presque tout le canon, entendit volontiers à un accommodement, que le Roy luy fit proposer; & après cela se retira par la Bourgogne, & par la Comté de Montbeliard, mais toujours poursuivie jusques bien avant dans ce Comté par le Duc de Guise.

1588.

Prono-
stics des
malheurs
de l'an
88.

Sur cela commença l'année mil cinq cens quatre-vingts huit, que tous les Astrologues Iudiciaires avoient dans leurs pronostics appelé la merveilleuse année; pource qu'ils y prevoient si grand nombre d'accidens estranges, & tant de confusion dans les causes naturelles, qu'ils avoient asseuré que si elle ne voyoit la fin du monde, elle en verroit au moins un changement universel. Leur pronostic fut secondé par quantité d'effroyables prodiges, qui arriverent par toute l'Europe. En France, la terre trembla tout du long de la riviere de Loire, & en Normandie aussi: La Mer fut battue six semaines durant de tempestes, qui sembloient confondre le Ciel & la Terre: Il pa-
rut

ut en l'air divers phantomes de feu : & le vingt-quatrième de Janvier Paris fut couvert d'un si effroyable broüillas , qu'il n'y avoit point de si bons yeux , qui pussent rien voir en plein midy , sinon avec l'aide des flambeaux. Tous ces prodiges sembloient signifier ce qui arriva bien-tost , la mort du Prince de Condé , les barricades de Paris , le renversement de tout ce Royaume , le meurtre de Messieurs de Guise , & en suite le parricide de Henry III.

Quant au Prince de Condé , il mourut au mois de Mars , à saint Jean Dangel , où il faisoit alors sa residence. Quoy qu'il y eust une secreete jalousie entre luy & le Roy de Navarre , jusqu'à faire deux brigues dans le Parti ; si est-ce que ce Roy ressentit cette perte avec une extrême douleur , & s'estant enfermé dans son Cabinet avec le Comte de Soissons , il fut ouï en jeter les hauts cris , & dire qu'il avoit perdu son bras droit. Toutefois après que sa douleur se fut évaporée , il recueillit ses esprits , & jettant toute sa confiance en la protection divine , il sortit , disant avec un cœur plein d'une assurance Chrestienne , *Dieu est mon refuge & mon support , c'est en luy seul que j'espere , je ne seray point confondu.*

Mort du Prince de Condé.

Le Roy de Navarre en est fort affligé.

Mais dans son affliction , il met sa confiance en Dieu.

C'estoit véritablement une grande perte pour luy , il avoit désormais à supporter luy seul tout le poids des affaires , & estant dénué de cet appui , il demeurait plus exposé aux attentats de la Ligue , laquelle n'a-

D

1588.

voit qu'à faire un semblable coup en sa personne, pour estre au dessus de toutes les affaires. Il avoit donc juste sujet de craindre ses attentats ; toutefois le Duc de Guise avoit le cœur si noble & si grand, que tandis qu'il vescu, il ne voulut jamais souffrir que l'on prist de si detestables voyes.

La Ligue
s'en ré-
joûit.

Les Hu-
guenots
s'en affli-
gent.

Sentimés
de Henry
III.

Le Duc de
Guise le
presse de
luy don-
ner des
forces
pour ex-
terminer
les Hu-
guenots.

La hardiesse de la Ligue s'accrut merveilleusement par la mort du Prince ; Elle en témoigna des réjouissances extraordinaires, & publiâ que c'estoit un coup de la justice de Dieu, & des foudres Apostoliques. Les Huguenots au contraire en estoient dans une consternation extrême, considerant qu'ils avoient perdu en luy leur Chef le plus assuré ; parce qu'il estoit fort persuadé de leur Religion, & qu'ils n'avoient pas la mesme opinion du Roy de Navarre. En effet, la confusion & le desordre estoient si grands parmi eux, qu'il sembloit que si on eust continué de les pousser fortement, on les auroit bien-tost abbatus. Le Roy les haïssoit cruellement, & y eust volontiers consenti ; mais il vouloit ménager les choses de telle sorte, que leur destruction ne fust pas l'aggrandissement du Duc de Guise, & la perte de luy-mesme. Mais ce Duc n'ignorant pas ses intentions, le pressoit continuellement de luy donner des forces pour achever d'exterminer les Huguenots, dans la ruine desquels il esperoit infailliblement envelopper le Roy de Navarre.

Il avoit cét avantage sur le Roy, qu'il

avoit acquis l'amour des peuples , principalement par deux moyens. Le premier estoit de s'opposer aux nouveaux impôts. Le second , de choquer toujours les Favoris ; & de ne fléchir jamais devant eux. Le contraire de cela avoit fait tomber le Roy dans un extrême mépris , & avoit mesme refroidi quantité de ses serviteurs. En voicy un exemple.

Le Roy avoit deux grands hommes dans son Conseil , Pierre d'Espinaç , Archevesque de Lyon , & Villeroy Secrétaire d'Estat. Le Duc d'Espérnon , qui estoit fier & hautain , les voulut traiter de haut en bas ; ils se piquerent contre luy , & pour cela se rangerent d'affection au Parti du Duc de Guise , mais sans doute demeurant toujours dans le cœur , tres-fideles aux interets du Roy & de la France ; comme il a bien paru depuis , spécialement en la personne de Villeroy.

Cependant le Roy vivoit à son ordinaire dans les profusions d'un luxe odieux , & dans l'oisiveté d'une retraite contemptible , passant son temps , ou à voir danser , ou à flater des petits Chiens , dont il avoit grande quantité de toutes sortes , ou à faire parler des perroquets , ou à découper des images , & autres occupations plus dignes d'un enfant que d'un Roy.

Mais le Duc de Guise ne perdoit point le temps , il se faisoit de nouveaux amis ; entretenoit les vieux ; caressoit les peuples ; témoignoit grand zele aux Ecclesiastiques ;

1588.

Le Duc de Guise est fort aimé, & Henry III. fort hay.

D'Espinaç & Villeroy se rangent d'affection au Duc de Guise , & pourquoy

Mauvaise conduite de Henry III.

Conduite & occupations du Duc de Guise.

1588.

prenoit la defense de ceux qu'on vouloit opprimer ; paroissoit par tout avec l'éclat, & avec la gravité d'un Prince ; mais sans fast, & sans orgueil. Les Parisiens estoient enyvrez d'estime pour luy ; il n'y eut que le Parlement presque tout entier, & la plupart des autres Officiers, qui ne suivirent point ses mouvemens, & qui conserverent toujours l'affection, qu'ils devoient au service du Roy.

Ce que
c'estoit
que
les Seize.

Il y avoit un nombre infini de gens, qui avoient signé la Ligue : Et dans les seize quartiers de Paris, comme on n'avoit pû gagner les Quarteniers, on avoit élu quelques-uns des plus échauffez Ligueux, qui devoient faire leur fonction ; à cause dequoy on appella depuis à Paris, les principaux de ce Parti & leur faction, *les Seize*. Ce n'est pas qu'ils ne fussent que seize, car ils estoient plus de dix mille, mais tous répandus dans les seize Quartiers.

Henry III
les veut
chastier.

Or le Roy incité principalement par le Duc d'Espéron, resolut de chastier les plus ardens de ces Seize, qui en toutes occasions se monstroient furieux ennemis de ce Favori. Par ce moyen il pensoit abbatre la Ligue, & ruiner entierement la reputation, & le credit du Duc de Guise. Il fit donc entrer secretement des troupes dans Paris, & donna les ordres pour se saisir de ces gens-là.

Le Duc de
Guise ac-
court pour
les defen-
dre.

Le Duc de Guise en ayant avis, accourt de Soissons où il estoit, resolu de perir plutôt.

roft que de laiffer perdre fes amis. En un mot, les Barricades fe font le mois de May, jufqu'aux portes du Louvre, & les troupes du Roy font taillées en pieces, où defarmées. La Reine mere à fon ordinaire s'entremet d'accommodement; mais le Roy craignant d'efre enveloppé, prend l'épou-
vente, & fe retire à Chartres.

1588.
Les Barricades.

1588.

Le Roy fe retire à Chartres.

La Ligue devenant maiftrefle de Paris par ce moyen, s'empare de la Bastille, de l'Hof-
tel de ville, du Louvre, & du Temple, change le Prevost des Marchands, & le Lieutenant Civil. Au mefme temps elle s'affeure d'Orleans, de Bourges, d'Amiens, d'Abbeville, de Montreüil, de Rouen, de Reims, de Chaalons, & de plus de vingt autres villes en diverfes Provinces. Les Peuples crient partout, *vive Guife, vive le Protefteur de la Foy.*

La Ligue fe rend maiftrefle de Paris.

Le Roy, non fans raifon, en eft fort alarmé: Les Parisiens députent vers luy à Chartres, pour demander pardon, mais avec cela ils demandent l'extirpation de l'Here-
fie. Tout le monde augmente les frayeurs; perfonne ne luy fortifie le courage. En cette détrefle, il ne trouve point de plus leur moyen d'écarter le danger qui le menaçoit, que d'effayer à defarmer les Sujets. Pour cet effet, il envoie un Maiftre des Requeftes au Parlement, luy faire entendre que fa derniere intention eftoit d'oublier tout le paffé, pourveu que tout le monde fe remift dans fon devoir, & de travailler foigneufe-

Les Parisiens députent vers le Roy à Chartres.

Le Roy pardonne tout, pourveu qu'on pofe les armes.

1588.

ment à la reformation de son Royaume, pour laquelle il trouvoit bon d'assembler les Estats Generaux à la fin de l'année, où l'on pourvoiroit à luy asséurer un Successeur Catholique & du Sang Royal: Protestant qu'il observeroit inviolablement toutes les resolutions des Estats; mais qu'il vouloit qu'elles fussent libres & sans faction, & que dès ce jour là tous ses Sujets missent les armes bas.

Le Duc de
Guise de-
mande
l'expulsi-
on d'Esper-
non.

Qui enfin
luy est ac-
cordée.

Il falchoit fort au Duc de Guise de les poser; il craignoit s'il estoit sans defense, de demeurer à la mercy de ses ennemis, particulièrement du Duc d'Espèrnon. Il suscita donc les Parisiens, par une celebre deputation, à demander la continuation de la guerre contre les Huguenots, & l'expulsion de ce Duc. Le Roy après quelque resistance, luy accorda l'un & l'autre. Car il fit verifier au Parlement un Edict tres-avantageux en faveur de la Ligue, & fort sanglant contre les Huguenots, & il donna congé au Duc d'Espèrnon, qui se retira dans son Gouvernement d'Angoumois.

Après
quoy il
vint en
Cour à
Chartres.

Après cela le Duc de Guise vint trouver le Roy à Chartres, sous la parole de la Reine mere, y donna de grandes assurances de sa fidelité, & receut toutes les marques qu'il pouvoit souhaiter de l'affection du Roy, jusques-là qu'il le fit Grand Maistre de la Gendarmerie Françoisé.

Cependant la Ligue prend le dessus en toutes les Provinces au deçà la Loire, & fait

nommer les Deputez des Estats à son gré. Au mois de Novembre les Estats s'assemblerent dans la ville de Blois. Ce n'est pas icy le lieu d'en raconter toutes les intrigues.

Enfin , le Roy persuadé qu'on avoit conspiré de le détrosner , y fit tuer dans le Chasteau le Duc de Guise , & le Cardinal son frere , & retint prisonnier le Cardinal de Bourbon , l'Archevesque de Lyon , le Prince de Joinville , qui après la mort du pere s'appella Duc de Guise , & le Duc de Nemours , frere vterin du premier Duc.

La Reine mere sous la parole de laquelle les Guises pensoient estre en assurance , fut si touchée des reproches qu'on luy en faisoit , & des mépris du Roy son fils , qui après cela croyoit n'avoir plus besoin d'elle , qu'elle en mourut de douleur & d'ennuy peu de jours après , regrettée de personne , pas mesme de son fils , & haïe universellement de tous les Partis.

Veritablement s'il y eût jamais d'action ambiguë & problematique , ce fut celle-là. Les serviteurs du Roy disoient qu'il y avoit esté contraint par l'audace extrême des Guises , & que s'il ne les eust prevenus , ils l'eussent rondu & renfermé dans un Convent. Mais la mauvaise reputation où il estoit , l'estime generale que ces Princes avoient acquise , & les circonstances odieuses de meurtre le faisoient paroistre horrible , mesme aux yeux des Huguenots , qui disoient que cela ressembloit fort au massa-

1588.
Les Estats
de Blois.

Mort de
Messieurs
de Guise.

Mort de
la Reine
Catherine
de Medici.

Les diffé-
rens juge-
mens sur
la mort
de Mes-
sieurs de
Guise.

1588.

Nostre
Henry en
parla fort
sagement.

cre de la Saint Barthelemy.

Nostre Henry garda sagement la mediocrité dans cette rencontre, il deplora leur mort, & donna des loüanges à leur valeur. Mais il dit qu'il falloit bien que le Roy eust eu quelques puissans motifs, pour les traiter de la sorte : Qu'au reste les jugemens de Dieu estoient grands, & sa grace tres-speciale en son endroit, l'ayant vengé de ses ennemis sans qu'il y eust trempé ni la conscience, ni la main ; Et que souvent certains Gentilshommes s'estant offerts à luy, avec une déterminée resolution d'aller tuer le Duc de Guise, il leur avoit touïjours fait connoistre qu'il avoit cette proposition en horreur, & qu'il ne les tiendrait jamais en qualité de ses amis, ni de gens de bien, s'ils y pensoient davantage.

Il ne change rien
dans sa conduite.

Son Conseil estant assemblé sur cette grande nouvelle, trouva qu'il ne devoit rien changer pour cela dans la conduite de ses affaires ; pource que le Roy, quand mesme il le voudroit, n'oseroit pas de quelques mois parler de paix avec luy, de peur de donner à croire qu'il auroit tué les Guises, pour favoriser les Huguenots : tellement qu'il continua la guerre, & prit quelques Places.

Cependant, la suite des affaires luy frayoit le chemin pour l'amener dans le cœur du Royaume, & le remettre à la Cour, qui estoit le poste qu'il devoit le plus souhaiter.

Henry III. s'estant amusé après le meurtre des Guises, à examiner les Cahiers des Estats à Blois, au lieu de monter promptement à cheval, & de se montrer aux endroits où sa presence estoit la plus necessaire: la Ligue, qui d'abord avoit esté estourdie d'un si grand coup, reprit ses esprits; les grandes villes, & principalement Paris, qui estoient possédées de cette manie, ayant eu loisir de se remettre de leur consternation, passerent de la peur à la pitié, & de la pitié à la fureur. Les Seize élurent à Paris le Duc d'Aumale pour leur Gouverneur; les Predicateurs & les gens d'Eglise se déchaînerent horriblement contre le Roy; le peuple arracha ses armes par tout où il les trouva, & les traîna dans la bouë; le Parlement, qui vouloit s'opposer à cette rage, fut emprisonné à la Bastille, par Bussi le Clerc simple Procureur, mais fort accredité parmi les Seize. Il falut pour estre mis en liberté, qu'il prestast serment à la Ligue. Et au sortir de la Bastille il y en eut plusieurs, qui continuerent de tenir le Parlement à Paris, & les autres se déroberent peu à peu, & allerent trouver le Roy, qui transporta le Parlement à Tours, où ils tinrent leur seance jusqu'à la reduction de Paris, l'an mil cinq cens quatre-vingts quatorze. Ceux-cy témoignerent sans doute plus de fidelité à leur Roy; mais ceux qui demeurèrent à Paris, luy rendirent après de bien plus grands services, comme nous le marquerons en son lieu.

1589.

Henry III. s'estant amusé à Blois, la Ligue se rassemble, & fait rage.

Le Parlement est emprisonné à la Bastille, par Bussi le Clerc.

Pour en sortir il luy falut prestre serment à la Ligue.

Une partie demeura à Paris, & l'autre alla trouver le Roy, qui les transféra à Tours.

D v

1589.

Ceux du
Parle-
ment, qui
demeu-
rent à Pa-
ris, firent
le proces
à Henry
III.

La vefve du Duc de Guife presenta la Re-
queste à ceux-cy , pour informer de la mort
de son mari , & demanda des Commissaires
pour faire le proces à ceux qui s'en trouve-
roient convaincus. Elle eut des conclusions
favorables du Procureur General , & l'on
proceda fort avant sur ce sujet, mesme con-
tre la personne de Henry III. Mais je ne
puis pas dire jusqu'à quel point , parce que
les feuilles furent arrachées des Registres
du Parlement, quand le Roy Henry le Grand
rentra dans Paris.

Belle re-
flexion à
faire aux
Rois.

On ne scauroit assez detester de sembla-
bles revoltes contre le Souverain. Mais ces
exemples luy doivent bien apprendre, qu'en-
core qu'il tienne sa puissance d'en haut,
,, neantmoins l'obeïffance dépend du caprice
,, des peuples ; & qu'il doit se conduire de
,, telle sorte , qu'il n'attire pas leur haine :
,, Autrement puisque les hommes ont bien
,, l'audace de blasphemer contre Dieu, com-
,, ment ne l'auroient-ils pas de se revolter
,, contre les Rois ?

Henry III
est excô-
munié par
Sixte V.

Le Duc de
Mayenne
s'affeure
de la
Bourgo-
gne, de la
Champa-
gne, &
vient à
Paris.

Sur ces entrefaites Henry III. apprit que
le Pape Sixte V. l'avoit excommunié pour
le meurtre du Cardinal de Guife. Ce grand
embrasement s'alluma en peu de temps d'un
bout à l'autre de la France. Le Duc de
Mayenne, qui estoit à Lyon pour faire la
guerre aux Huguenots de Dauphiné, estant
averti par un courier de Roissieu son Secre-
taire , qui prevint celuy du Roy ; sort de
cette Ville-là, vient en son Gouvernement

de Bourgogne, s'assure de Dijon, & de la Province; de là passe en Champagne, qui luy tend les bras; puis à Orleans, qui s'estoit déjà revolté, & à Chartres, que ses approches font aussi soulever; Et enfin il vient à Paris. Les Seize, & plusieurs de ses amis estoient d'avis qu'il prist le titre de Roy, lequel ils luy eussent fait donner par le Conseil, que la Ligue avoit establi; mais il le refusa, & se contenta de celui de Lieutenant General de l'Estat & Couronne de France, qu'il prit, comme si le Throsne eust esté vacant. Aussi rompit-on les Seaux du Roy, & l'on en fit d'autres, où d'un costé estoit l'Escu de France, & de l'autre un Throsne vuide, & pour inscription à l'entour, le nom & la qualité du Duc de Mayenne, en cette sorte, *Charles Duc de Mayenne, Lieutenant de l'Estat & Couronne de France.*

1589.

Il prend la qualité de Lieutenant General de l'Estat & Couronne de France: & on rompt les Seaux du Roy.

Toute la France prenant parti en cette occasion, & quasi toutes les Villes, & Provinces du Royaume se rangeant du costé du Duc de Mayenne, le Roy eut peur d'estre enveloppé à Blois & se retira à Tours. Il ne luy restoit plus qu'un moyen de se defendre contre tant de perils, qui l'alloient environner; c'estoit d'appeller à son secours le Roy de Navarre, qui avoit cinq ou six mille hommes, vieux soldats, & fort affectionnez. Il n'osoit le faire, de peur de passer pour fauteur des Heretiques, & d'encourir le blasme de violer les Edicts, qu'il

Henry III a peur, & se retire à Tours.

D *j

1589.
Il tâche
en vain
d'appai-
ser le Duc
de Mayé-
ne.

Il appelle
enfin le
Roy de
Navarre,
& luy dé-
ne Sau-
mur.

Le Roy
de Na-
varre est
dissuadé
par les
gens de se
commet-
tre à la
foy.

avoit si solennellement jurez dans les Estats de Blois contre les Huguenots. Il tenta donc toutes sortes de voyes pour appaiser le ressentiment du Duc de Mayenne, & luy offrit des conditions tres-avantageuses ; mais quelle assurance, disoient les Ligueux, ce Duc pouvoit-il jamais prendre, ses freres ayant esté tuez de la sorte qu'ils l'avoient esté ? Ainsi, comme il ne voulut écouter aucune proposition d'accommodement, Henry III. fut contraint de se tourner du costé du Roy de Navarre.

Ce Prince avant toutes choses voulut avoir un passage sur la Riviere de Loire. On luy donna la ville de Saumur, où il establit Gouverneur le Plessis-Mornay, qui fortifia le Chasteau, & en fit comme la teste des Places du Parti Huguenot. S'estant en suite de cela approché de Tours, ses vieux Capitaines Huguenots le retinrent quelque temps dans la défiance, & l'empescherent d'aller voir le Roy, duquel ils craignoient, disoient-ils, qu'en un temps où une trahison luy estoit si necessaire, pour se tirer du labyrinthe, où l'action de Blois l'avoit jeté, il ne voulust acheter son absolution au prix de la vie du Roy de Navarre.

Le Duc d'Espéron, qui estoit revenu en Cour pour servir son Maistre au besoin, & le Marechal d'Aumont avoient beau le presser, & luy donner leur parole ; ses amis ne pouvoient consentir qu'il s'exposast ainsi à la foy d'un Prince, qui, à ce qu'ils croyoient

n'en avoit gueres. Veritablement leurs craintes estoient justes, & nostre Henry les avoit sans doute aussi bien qu'eux ; toutefois après qu'il eut bien considéré qu'il s'agissoit de sauver la France, de servir son Roy, & de s'ouvrir un chemin pour se defendre la Couronne, qui luy appartenoit, il resolut de tout hazarder, & de se resigner entierement à la sainte garde du souverain Protecteur des Rois.

La ville de Tours est située comme dans une Isle, un peu au dessus du lieu, où la riviere de Cher se mesle avec la Loire, ayant costoyé ce grand fleuve trois ou quatre lieues. Les gens du Roy de Navarre ne vouloient point qu'il s'engageast entre ces Rivières, mais que l'abouchement se fist au delà du Cher. Il l'emporta presque luy seul, contre-eux tous ; Neantmoins pour les contenter, il falut qu'il tint conseil sur le bord de la Riviere, & qu'il permist à ses Capitaines de la passer les premiers, comme pour sonder le gué. Il passa après eux, & arriva au Plessis lés Tours sur les trois heures de l'après midi en habit de guerre, tout crasseux, & tout vlé de la cuirasse, luy seul ayant un manteau, & tous ses gens estans en pourpoint, tous prests d'endosser les armes, afin de monstrier qu'il n'estoit point venu pour faire la Cour, mais pour bien servir.

Il alla au devant du Roy, qui entendoit Vespres aux Minimes. La foule du peuple

1589.

Neantmoins il se resout d'y aller, quoy qu'il en puisse arriver.

Il passe pour cét effet la Riviere de Cher.

1589. estoit si grande, qu'ils furent long-temps dans l'allée du mail sans se pouvoir joindre. Nostre Henry estant à trois pas du Roy, se jetta à ses pieds, & s'efforça de les baiser; mais le Roy ne voulut pas le permettre, & le relevant l'embrassa avec grande tendresse. Ils reïtererent leurs embrassemens trois ou quatre fois, le Roy le nommant son trescher Frere, & luy appellant le Roy son Seigneur. On entendit alors pousser avec grande joye les cris de *vive le Roy*, que l'on n'avoit point ouïs depuis long-temps, comme si la presence de nostre Henry eust fait renaistre l'affection des peuples, qui sembloit esteinte pour Henry III.

Il repasse
la Riviere,
& couche
au faux-
bourg; mais le
lendemai
vient seul
voir le
Roy.

Après que les deux Rois se furent entretenus quelque temps, nostre Henry repassa la Riviere, & alla logger au Fauxbourg Saint Simphorien; car il avoit esté obligé de se promettre ainsi à ces vieux Huguenots, qui crurent qu'on leur tendoit des pieges par tout. Mais luy, qui estoit poussé d'un autre motif, & qui avoit ce genereux principe, *Qu'il ne faut point ménager sa vie*, quand il y a quelque chose à gagner, qui doit estre plus précieux à un grand courage que la vie mesme, sortit le lendemain dès six heures du matin, sans avertir les gens, & passant le pont avec un page seulement, vint donner le bon-jour au Roy. Ils s'entretenirent long-temps en deux ou trois conferences, où nostre Henry donna de grandes marques de sa capacité & de son jugement.

Leur resolution en gros, fut de dresser une puissante armée pour attaquer Paris, qui estoit la principale teste de l'Hydre, & faisoit remuer toutes les autres; Ce qui leur seroit facile, pource que le Roy attendoit de grandes levées du costé des Suisses, où il avoit envoyé Sancy pour cela; joint que le dessein de ce siege estant publié, y attireroit infailliblement grand nombre de soldats & d'aventuriers, dans l'esperoir d'un si riche pillage.

1589.
Ils resolu-
vent d'as-
sieger Pa-
ris.

Les deux Rois ayant passé deux jours ensemble, celui de Navarre s'en alla à Chinon pour faire avancer le reste de ses troupes, qui refusoient encore de se mesler avec les Catholiques.

Durant son absence le Duc de Mayenne qui s'estoit mis aux champs, vint donner dans le faux-bourg de Tours, pensant surprendre la Ville, & le Roy dedans, par le moyen de quelques intelligences. Le combat y fut fort sanglant, & peu s'en falut que le dessein du Duc ne réussist; Mais comme après les premiers efforts, il eut perdu l'esperance d'y réussir, il se retira tout doucement.

Le Duc de
Mayenne
mâque de
surpren-
dre Hen-
ry III. à
Tours.

Depuis, les troupes du Roy estant merveilleusement grossies, ils marcherent conjointement luy, & le Roy de Navarre vers Orleans, prirent routes les petites Places d'alentour, de là descendirent en Beauce, & se rabatirent tout d'un coup vers Paris. Tous les postes des environs comme Poissy, Estampes & Meulan, furent forcez, ou ob-

1589. tinrent capitulation, dont ils ne voulurent
 „ pour seureté, que la parole du Roy de Na-
 „ varre, auquel ils se fioient plus qu'à tous
 „ les écrits de Henry III. Aussi faisoit-il pro-
 „ fession de tenir sa parole, mesme aux dé-
 „ pens de ses interests.

Grande & utile réflexion à faire sur les différences conduites de Henry III & du Roy de Navarre. Considérez un peu le different estat, où ces deux Rois s'estoient mis par leur conduite differente. L'un pour avoir souvent manqué de foy, estoit abandonné de ses Sujets, & les plus grands sermens ne trouvoient point de croyance parmi eux. L'autre pour l'avoir toujours exactement gardée, estoit réclamé, mesme par ses plus grands ennemis. En toutes occasions il donnoit des
 „ marques de sa valeur, de son experience au
 „ fait de la guerre, & sur tout de sa pruden-
 „ ce, & des nobles inclinations qu'il avoit à
 „ bien faire, & à obliger tout le monde. On
 „ le voyoit à toute heure aux endroits les plus
 „ dangereux haster les travaux, animer les
 „ soldats, les soutenir dans les sorties, con-
 „ soler les blesez, & leur faire distribuer quel-
 „ que argent. Il remarquoit tout, s'enqueroit
 „ de tout, & vouloit faire avec les Maref-
 „ chaux de Camp, tous les logemens de son
 „ armée: Il observoit adroitement ceux qu'on
 „ faisoit dans l'armée de Henry III. où sou-
 „ vent reconnoissant des defauts, il n'en di-
 „ soit rien, de peur d'offenser ceux qui les
 „ avoient faits, en decouvrant leur ignoran-
 „ ce, & quand il se croyoit obligé de les mar-
 „ quer, il le faisoit avec tant de circonspe-

tion, qu'ils ne luy en sçavoient point mau- 1589.
 vais gré. Il n'estoit point chiche de loüan-
 ges pour les belles actions, ni de caresses
 & de bon accueil envers tous ceux qui l'ap-
 prochoient; Il s'entretenoit avec eux, quand
 il en avoit le temps, ou du moins les obli-
 geoit de quelque bon mot, de sorte qu'ils
 s'en alloient toujours satisfaits. Il ne crai-
 gnoit point de se rendre-familier; parce
 qu'il estoit affenré, que plus on le connoi-
 stroit, plus on auroit d'estime & d'affection
 pour luy. Enfin la conduite de ce Prince
 estoit telle, qu'il n'y avoit point de cœur
 qu'il ne gagnast, & qu'il n'avoit point d'a-
 nni, qui n'eust volontiers esté son martyr.

Déjà Paris estoit assiegé, le Roy s'estant
 logé à Saint Clou, & nostre Henry à Meu- Paris est
 don, tenant avec ses troupes ce qui est de assiegé. 4
 puis Vanvres jusqu'au pont de Charenton.
 Déjà Sanci estoit arrivé avec les levées de
 Suisses, & l'on travailloit aux ordres pour
 donner un assaut general, afin d'enlever les
 faux-bourgs de deçà la Riviere. Le Duc
 de Mayenne, qui estoit dans la Ville avec
 ses troupes, attendant celle que le Duc de
 Nemours luy devoit amener, estoit en
 grande apprehension de ne pouvoir souf-
 tenir le furieux choc qui se preparoit :
 Quand un jeune Jacobin du Convent de Pa-
 ris, nommé Jacques Clement, par une reso-
 lution aussi diabolique & detestable que de-
 terminée, vint frapper le Roy Henry III.
 d'un coup de couteau dans le ventre, dont

Henry III
 est tué par
 un laco-
 bin.

1589. il mourut le lendemain. Si ce Moine fren-
 tique n'eust pas esté tué sur le champ par les
 gardes du Roy, 'on eust peut-estre appris
 beaucoup de choses qui n'ont jamais esté
 scenz.

Nostre
 Henry le
 vîst voir
 comme il
 mouroit;

Ce que le
 Roy luy
 dit, & à
 ceux qui
 estoient
 presens.

Nostre Henry estant averti sur le soir bien
 tard, de ce funeste accident, & du danger
 où estoit le Roy, se rendit à son logis ac-
 compagné seulement de vingt-cinq à trente
 Gentils-hommes. Y estant arrivé un peu
 auparavant qu'il expirast, il se mit à ge-
 noux pour luy baiser les mains, & receût
 ses dernieres embrassades. Le Roy le nom-
 ma par plusieurs fois son bon frere, & son
 legitime Successeur, luy recommanda le
 Royaume, exhorta les Seigneurs là presens
 de le reconnoistre, & de ne se point desunir.
 Enfin après l'avoir conjuré d'embrasser la
 Religion Catholique, il rendit l'esprit;
 laissant toute son armée dans un estonne-
 ment & dans une confusion qui ne se peut
 exprimer, & tous les Chefs & Capitaines
 dans des irresolutions & des agitations
 differentes, selon leurs humeurs, leurs at-
 tachemens, & leur interests.





SECONDE PARTIE DE LA VIE DE HENRY LE GRAND,

*Contenant ce qu'il fit depuis le jour
qu'il parvint à la Couronne de France,
jusqu'à la Paix, qui fut faite l'an
mil cinq cens quatre-vingts dix-huit,
par le Traitté de Vervin.*



A mort du Roy Henry III.
changea entierement la face des
affaires. Paris, la Ligue, & le
Duc de Mayenne, passerent tout
d'un coup d'une grande tristesse

à une furieuse joye, & les serviteurs du de-
funt Roy, d'une espérance toute prochaine
de le voir vengé, à une extrême desola-
tion.

Ce Prince, qui avoit esté l'objet de la

1589.
Change-
ment que
causa la
mort de
Henry III

1589. haine des peuples ; n'estant plus, il sembloit que cette haine devoit cesser, & par conséquent la chaleur de la Ligue ralentir ; mais d'autre costé, non seulement tous ceux qui composoient cette faction, mais encore beaucoup d'autres, qui eussent tenu pour criminel de se liguier contre Henry III. leur Roy légitime & Catholique, crurent estre obligez en conscience de s'opposer à nostre Henry, au moins jusques à ce qu'il fust rentré dans le sein de la vraye Eglise, condition qu'ils croyoient absolument nécessaire pour succéder à Charlemagne & à Saint Louis. Tellement que si la Ligue perdoit cette chaleur que la haine luy donnoit, elle en prenoit une bien plus specieuse du zele de la Religion, & avec cela avoit un pretexte tres-plausible de ne point poser les armes, que Henry ne professast la Foy de ses Ancestres.

Proble-
me, si
Henry III
mourut
en un tēps
favorable
pour Hé-
ry IV. ou
non.

Il estoit bien mal-aisé de juger si le point auquel arriva ce malheureux parricide, fut bon ou mauvais pour luy. Car d'un costé il sembloit que la Providence ne l'avoit attiré de l'extrémité du Royaume, où il estoit comme relegué, & ne l'avoit amené par la main sur le plus beau theatre de la France, à la veüe de Paris, qu'afin qu'il y fust connoistre sa bonté & sa vertu, & qu'il fust en estat de recueillir une succession, à laquelle on ne l'eust jamais appelé, s'il n'eust esté present. Mais d'autre part, quand on consideroit la multitude des puissans ennemis,

qui luy alloient tomber sur les bras, le peu d'argent & de forces qu'il avoit, l'obstacle de sa Religion, & mille autres difficultez, on ne pouvoit certes juger, si la Couronne luy estoit écheuë pour en jouir, ou si elle luy estoit tombée sur la teste pour l'écraser; Et il y avoit sujet de dire, que si cette conjoncture l'élevoit, c'estoit sur un Thronne tremblant, & dressé sur le bord des precipices.

Tandis que Henry III. estoit à l'agonie, nostre Henry tint plusieurs conseils tumultuairement dans le mesme logis, avec ceux qu'il estimoit ses plus fidelles serviteurs. Lors qu'il sceut qu'il avoit rendu l'esprit, il se retira en son quartier à Mendon, où il prit le deuil violet. D'abord il fut suivi d'un assez bon nombre de Noblesse, qui l'accompagna autant par curiosité que par affection; la Huguenote avec les troupes qu'il avoit amenées, luy presta serment tout aussi-tost; mais ce nombre estoit bien petit. Quelques-uns des Catholiques, comme le Marechal d'Aumont, Givry, & Humieres, luy jurerent service jusqu'à la mort, & de bonne grace, sans desirer de luy aucune condition. Mais la plus grande part des autres estant ou éloignez d'inclination, ou piquez de quelque mécontentement, ou croyant avoir trouvé alors le temps de se faire bien acheter, se tenoient plus à l'écart, & faisoient de petites assemblées en divers lieux, où ils formoient quantité de desseins fantastiques.

Henry IV
tint plu-
sieurs con-
seils.

Quelques
Catholi-
ques le
reconnois-
sent, plu-
sieurs ne
le veulent
pas.

1589.
Quel-
ques-uns
se propo-
soient de
se faire
Souve-
rains.

Le Ma-
reschal de
Biron en
ar'autres,
mais le
Roy luy
en fait
perdre
l'envie.

Chacun d'eux se proposoit de se faire Souverain de quelque Ville, ou de quelque Province, comme les Gouverneurs avoient fait dans la decadence de la Maison de Charlemagne. Le Marechal de Biron, entre autres, vouloit avoir la Comté de Perigord; Et Sancy, pour ne le rebuter pas, en parla au Roy. Cette proposition estoit fort dangereuse, car s'il la refusoit, il l'irritoit, & s'il luy accordoit sa demande, il ouvroit le chemin à tous les autres d'en faire de pareilles, & ainsi il falloit mettre le Royaume en pieces. Il n'y avoit que son esprit & ses lumieres, qui le pussent tirer d'un pas si difficile. Il charge donc Sancy de l'asseurer de sa part de son affection, dont il luy donneroit volontiers en temps & lieu, toutes les marques qu'un bon Sujet devoit attendre de son Souverain; mais en mesme temps il luy fournit tant de puissantes raisons, pour lesquelles il ne pouvoit luy accorder ce qu'il desiroit, que Sancy en estant persuadé le premier, il ne luy fut pas difficile de faire le mesme effet sur l'esprit de Biron, lequel il obligea non seulement de renoncer à cette pretention, mais encore de protester qu'il ne souffriroit jamais qu'aucune piece de l'Estat fust démembrée en faveur de qui que ce fust.

Il falloit sans doute que le Grand Henry raisonnast bien puissamment, & qu'il expliquast ses raisonnemens de la bonne maniere; puisqu'il pouvoit en des occasions si importantes, persuader des esprits si habi-

ks, contre leurs propres interets.

Biron estant ainfi gagné, s'en alla avec Sancy, s'affeurer des Suiffes que Sancy avoit amenez au feu Roy; mais qui estans tous des Cantons Catholiques, faisoient difficulté de porter les armes pour un Prince Huguenot, & sans nouvel ordre de leur Supérieur. Quant aux troupes Françoises du defunt Roy, il n'estoit pas si facile de les gagner; les Seigneurs qui les commandoient, ou qui tenoient les Chefs dans leur dépendance, avoient chacun diverses visées, & vouloient les uns une chose, & les autres une autre, selon leur interest, ou leur caprice.

Il y avoit fix Princes de la Maison de Bourbon: sçavoir le vieux Cardinal de Bourbon, le Cardinal de Vendosme, le Comte de Soiffons, le Prince de Conti, le Duc de Montpensier, & le Prince de Dombes son fils, lesquels au lieu d'estre son plus ferme appui, ne luy causoient pas peu d'inquietude; parce qu'il n'y en avoit aucun d'eux, qui n'eust la pretention particuliere, laquelle alloit toujours à luy faire obstacle.

Plusieurs des Seigneurs, qui estoient dans l'armée, n'estoient aussi gueres bien intentionnez, particulièrement Henry, Grand Prieur de France, fils naturel de Charles IX. (depuis Comte d'Auvergne & Duc d'Angoulesme) le Duc d'Espemon, & Termes-Bellegarde, qui dans la crainte, qu'ils avoient eue autrefois qu'il ne les éloi-

1589.

Biron & Sancy assurent les Suiffes Catholiques au service du Roy.

Quelle-
estoit la
disposition
des Prin-
ces du
Sang vers
le Roy.

Seigneurs
dans l'ar-
mée, &
dans la
Cour,
mal-in-
tention-
nez.

1589.

gnast de la faveur de leur Maistre; l'avoient choqué en diverses rencontres.

Pour les Courtisans, comme François d'O, & Manou son frere, Chasteau-Vieux, & plusieurs autres, comme ils sçavoient que nostre Henry detestoit leurs vilaines débauches, & qu'il ne seroit pas si mauvais ménager, que d'épuiser ses finances pour fournir à leur luxe, ils n'avoient pas beaucoup d'inclination pour luy, & neantmoins faute de pouvoir trouver mieux, ils se vouloient declarer en sa faveur, mais avec des conditions, qui le tinssent en bride, & qui l'obligeassent en quelque façon à dépendre d'eux.

Assemblée de Noblesse chez d'O, veur que le Roy se convertisse.

D'O luy en porte la parole.

Il luy répond a droite-mens, & courageusement.

Pour cét effet ils firent une assemblée de quelque Noblesse chez d'O, homme voluptueux, prodigue, & par conséquent pas fort scrupuleux, & qui pour lors faisoit le conscientieux, afin de se rendre necessaire; Et là ils resolurent de ne le point reconnoistre, qu'il ne fust Catholique. François d'O, accompagné de quelques Gentils-hommes, eut la hardiesse de porter au Roy la resolution de cette assemblée, & y adjousta un discours étudié, pour luy persuader de retourner à la Religion Catholique. Mais le Roy qui s'estoit déjà remis de ses plus grandes craintes, leur fit une réponse tellement meslée de douceur & de gravité, de vigueur & de retenue, qu'en les repoussant courageusement sans les rabrouer, il leur témoigna qu'il desiroit bien les conserver, mais qu'après tout

tout il ne craignoit guere de les perdre.

Quelques heures après, la Noblesse en suite de diverses petites assemblées, en tint une grande chez François de Luxembourg Duc de Piney. Là s'estant fait plusieurs propositions, les Ducs de Montpensier, & de Piney avoient adroitement ménagé les esprits, & ramené les opinions les plus faucheuses à cette resolution. Que l'on reconnoistroit Henry pour Roy à ces conditions:

1. Pourveu qu'il se fît instruire dans six mois, car on presupposoit que l'instruction causeroit necessairement la conversion. 2.

Qu'il ne permist aucun exercice que de la Religion Catholique. 3. Qu'il ne donnast ni charge ni employ aux Huguenots. 4.

Qu'il permist à l'assemblée de deputer vers le Pape, pour luy faire entendre, & agréer les causes, qui obligeoient la Noblesse de demeurer au service d'un Prince separé de l'Eglise Romaine.

Le Duc de Piney fit entendre cette resolution au Roy, qui les remercia de leur zele pour la conservation de l'Estat, & de l'affection qu'ils avoient pour sa personne; leur promit qu'il perdrait plutôt la vie, que le souvenir des bons services qu'ils luy rendoient, & leur accorda facilement tous les points qu'ils demandoient, horsmis le second. Au lieu duquel il s'engagea de re-stablir l'exercice de la Religion Catholique par toutes ses Terres, & d'y remettre les Ecclesiastiques dans la possession de

1589.

Autre plus grande assemblée de Noblesse résout de le reconnoître pourveu qu'il se fassé instruire.

Le Duc de Piney porte cette resolution au Roy, qui l'agréa.

Et accorde une Declaration touchant l'exercice de

E

1589.
la Religio
Catholi-
que par
toutes ses
Terres.

leurs biens : Et de cela il fit dresser une Declaration , & après que les Seigneurs , & Gentils-hommes de marque l'eurent signée, il l'envoya à cette partie du Parlement, qui estoit seante à Tours, pour la verifier.

Plusieurs
la signent
à regret ,
& d'autres
refusent,
comme
Vitry qui
se fait Li-
gueux.

Il y en eut plusieurs qui la signerent à regret , & quelques-uns qui refuserent absolument ; entre autres le Duc d'Espernon, & Louis de l'Hospital-Vitry. Ce dernier, inquieté, ce disoit-il, du scrupule de conscience , se jetta dans Paris , & se donna pour quelque temps à la Ligue ; mais auparavant il abandonna le Gouvernement de Dourdan , que le defunt Roy luy avoit donné. Telle estoit alors la maxime des vrais gens d'honneur dans les guerres civiles, qu'en quittant un Parti, quel qu'il fust, ils quittoient aussi les places qu'ils en tenoient, & les remettoient à ceux qui les leur avoient conférées.

Et le Duc
d'Esper-
non, qui
se retire.

Le Duc d'Espernon protestant qu'il ne seroit jamais ni Espagnol, ni Ligueux, mais que sa conscience ne luy permettoit pas de demeurer auprès du Roy , luy demanda congé de se retirer en son Gouvernement. Le Roy après avoir tenté en vain de le retenir, luy donna congé avec beaucoup de caresses & de louanges , mais estant fort fasché en son cœur de cet abandonnement, pour lequel on croit qu'il garda contre luy un ressentiment secret tant qu'il vécut.

L. Duc de
Mayenne

Le Duc de Mayenne n'estoit pas peu em-
pesché dans Paris ; sur la resolution qu'il

devoit prendre. Il voyoit que tous les Parisiens, mesme ceux qui avoient tenu le Parti du defunt Roy, avoient bien resolu de pourvoir à la seureté de la Religion, mais que tous vouloient un Roy, à la reserve de quelques-uns des Seize, qui s'imaginoient pouvoir faire une Republique, & mettre la France en Cantons, comme sont les Suisses; mais ceux-là n'estoient pas assez forts, ni en nombre, ni en richesses, ni en capacité pour conduire un tel dessein. Tellement que la plupart de ses amis luy conseilloyent de prendre le titre de Roy; Toutefois quand il voulut sonder le gué pour cela, il trouva que cette proposition n'agreoit, ni au peuple, ni mesme au Roy d'Espagne, duquel il devoit tirer son principal appuy, & les moyens de sa subsistance.

Làdessus on luy donna deux autres conseils; l'un, de s'accorder de bonne grace avec le nouveau Roy, qui sans doute dans la conjoncture où estoient les choses, luy eust accordé des conditions tres-avantageuses: L'autre, qu'il fist entendre par une Declaration aux Catholiques de l'armée Royale, que tous les ressentimens demeurans estints par la mort de Henry III. il n'avoit plus d'intérêt que celui de la Religion; Que ce point estant d'obligation divine, & regardant tous les bons Chrestiens, il les sommoit & conjuroit de se joindre avec luy pour exhorter le Roy de Navarre de rentrer dans l'Eglise, auquel cas ils pro-

1589.
est bien
empesché
quel Par-
ti prendre.

On luy
donna
deux con-
seils.

1589.

mettoient de le reconnoistre aussi-tost pour Roy ; Mais s'il refusoit de le faire , ils protestoient de substituer en sa place un autre Prince du Sang. Cét avis estoit le meilleur. Aussi luy estoit-il proposé par Jeannin President au Parlement de Bourgogne , l'une des plus sages & des plus fortes testes qui fust dans son Conseil , & qui agissoit dans les affaires sans détours & sans ruses , mais avec un grand sens , & une singuliere probité.

Il les re-
jette , &
fait pro-
clamer
Roy le
vieux
Cardinal
de Bour-
bon.

Le Duc de Mayenne rejetta également tous ces deux avis , & en prit un troisiéme , sçavoir de faire proclamer Roy le vieux Cardinal de Bourbon , qui estoit alors detenu prisonnier par ordre de nostre Henry , & de se réserver toujours la qualité de Lieutenant General de la Couronne. Il dressa en suite plusieurs Declarations ; l'une qu'il envoya aux Parlemens ; l'autre aux Provinces , & à la Noblesse , les invitant de faire un effort pour delivrer leur Roy , & defendre la Religion.

Le Roy
sees en
vain de
traiter a-
vec ce
Duc.

Au mesme temps le Roy le renvoyoit par diverses negociations , & le faisoit exhorter de rechercher plutôt son avancement dans son amitié ; que dans les troubles & dans les miseres de la France. Mais à cela le Duc répondoit qu'il avoit engagé sa foy à la cause publique , & presté serment au Roy Charles X. (c'est ainsi que l'on appelloit le vieux Cardinal de Bourbon , car il se nommoit Charles) auquel , selon le sentiment de la

Ligue , la Couronne appartenoit , comme 1589.
 au plus proche parent du defunt. Et cependant il entretenoit des menées & des pratiques dans l'armée Royale , où ses emissaires débauchoit de jour à autre plusieurs personnes , mesme de ceux que le Roy croyoit les plus assurez. Il y en avoit plusieurs d'assez genereux pour resister à l'argent ; mais rien n'estoit à l'épreuve des intrigues des femmes de Paris , qui attiroient adroitement les Gentils-hommes , & les Officiers dans la Ville , & n'épargnoient rien pour les engager.

Comme le Roy eut reconnu qu'il en demerroit à toute heure quelques-uns dans ces filets , & qu'il estoit à craindre que ceux qui en revenoient , chiflez par des Maistresses , n'en rapportassent quelques pernicieux desseins ; Que d'ailleurs il sceut que le Duc de Nemours s'avânçoit avec ses troupes pour joindre le Duc de Mayenne ; Que le Duc de Lorraine luy devoit aussi envoyer les siennes ; & qu'il estoit à craindre que tous ensemble ne l'enveloppassent , & ne luy coupassent le chemin de la retraite ; il trouva à propos de décamper de devant Paris. Il leve le siege de devant Paris , & pour quoy ?

Avant que de lever le piquet , il écrivit aux Princes Protestans pour leur rendre compte de ce qu'il faisoit , & pour les assurer que rien n'estoit capable d'ébranler sa fermeté , ni de le separer d'avec Christ. Il parloit encore alors selon sa pensée , & sa

Escrit aux
Princes
Protestans
pour se
justifier.

1589.

conscience, n'ayant point d'envie de changer. Ce que pourtant les Ministres de sa Religion ne croyoient pas, & le veilloient de si près sur ce sujet-là, qu'ils s'en rendoient importuns.

Ses grandes peines quatre ans durant à contenter les Catholiques & les Huguenots.

Ce fut certes une peine indicible, qu'il eut à souffrir trois ou quatre ans durant, que d'entendre d'un costé les exhortations de ces gens-là, & de l'autre les remontrances tres-instantes des Catholiques; car il falloit qu'il calmast les défiances des premiers, & qu'il entretenist les seconds de continuelles esperances de se faire instruire. De combien d'adresse eut-il besoin? De combien de patience? Avec quelle accortise, & avec quelle prudence falut-il manier tant d'esprits differens? Certes cela ne se pouvoit sans employer toutes les forces de son jugement, & de son esprit. Ainsi il connut bien à quel point il est nécessaire à un Prince d'avoir exercé de bonne heure son esprit, & de s'estre instruit à parler, à negocier, & à bien dire, pour pouvoir se servir de ses talens dans le besoin. Sans mentir il eut bien pour lors à se louer de ceux, qui ayant eu le soin de l'élever, l'avoient formé en sa jeunesse à manier les affaires, à traiter avec les hommes, & à gagner les affections de tout le monde.

Il eut besoin de grande prudence, adresse, & éloquence.

Les derniers devoirs qu'il desiroit rendre à son Predecesseur luy servirent d'un honneste pretexte de lever le siege de devant Paris. Pour mettre son corps en un lieu, où le

ressentiment des serviteurs du Duc de Guise ne luy püst faire outrage, il le conduisit à Compiègne, & le deposa en l'Abbaye de Saint Cornille, où il luy fit faire toutes les ceremonies funebres aussi honorablement que la confusion du temps le pût permettre. N'y pouvant assister luy-mesme à cause de sa Religion, il en commit le soin à Bellegarde & à Espernon. Ce dernier l'accompagna jusques-là, puis se retira en Angoumois.

1589.
Il conduit
le corps
de Henry
III. à s.
Cornille
de Com-
piègne.

Il y eut trois avis sur l'endroit, où nostre Henry se devoit retirer en levant le siege de Paris. Le premier estoit de repasser la Loire, & d'abandonner à la Ligue les Provinces de deçà, parce que difficilement il pouvoit les maintenir. Le second, de remonter le long de la Marne, & de se saisir des Ponts, & des Villes pour y attendre un secours des Suisses Protestans, & d'Allemands, qui luy devoit venir. Et le troisieme, de descendre en Normandie, pour s'asseurer de quelques Villes, dont les Gouverneurs n'estoient point encore attachez à la Ligue, & pour y recueillir les deniers dans les Receptes des Tailles, & y joindre le secours d'Angleterre, que la Reine Elizabeth luy avoit promis, & qui ne pouvoit pas beaucoup tarder.

Trois avis
touchant le
lieu, où il
se devoit
retirer.

Il s'attacha au dernier de ces avis; Ainsi la Noblesse qui l'accompagnoit desirant s'aller rafraichir chez elle pour quelque temps, il luy donna congé. Il envoya une partie

1589.

de ses troupes en Picardie, sous la conduite du Duc de Longueville; une autre en Champagne, sous celle du Marechal d'Aumont, & avec trois mille hommes de pied

1590.

François, deux Regimens Suisses, & douze cens chevaux, qu'il retint seulement avec luy, il descendit en Normandie.

Rolet luy
apporte
les clefs
du Pont
de l'Ar-
che; &
Chartes de
Dieppe.

Le Duc de Montpensier, qui en estoit Gouverneur, le vint joindre avec deux cens Gentilshommes, & quinze cens fantassins. Rolet Gouverneur du Pont de l'Arche, homme de cœur & d'esprit, luy apporta les clefs de la place, ne demandant pour recompense que l'honneur de le servir. Emar de Chartres, Commandeur de Malte, en fit autant de la Ville de Dieppe. Après quoy le Roy approcha de Rouën, où il croyoit avoir quelque intelligence.

Il veut
assiéger
Rouën;
mais le
Duc de
Mayenne
vient au
secours, &
le pousse
à Dieppe,
où il l'in-
vestit.

Cette entreprise le mit en un extrême danger; mais en revanche elle luy donna une belle occasion d'acquiescer de la gloire en se tirant d'un si dangereux pas. Voicy comment.

Le Duc de Mayenne vient au secours de Rouën avec toutes ses forces, & passe la Riviere à Vernon. Le Roy bien estonné se retire à Dieppe; & mande au Duc de Longueville, & à d'Aumont de luy ramener en diligence ce qu'ils avoient de troupes. Le Duc cependant reprend toutes les petites places des environs de Dieppe pour l'environner & l'investir là dedans. En effet il le serra de si près, qu'il ne se fust point amu-

lé à contre-temps d'aller à Bins en Hainaut, conférer avec le Duc de Parme, il eust dans ce desordre dissipé la plus grande partie de sa petite armée. Il avoit déjà fait courir le bruit par toute la France, & écrit avec assurance à tous les Princes estrangers, qu'il tenoit le Roy de Navarre, il l'appelloit ainsi, acculé dans un petit coin, d'où il ne pouvoit sortir qu'en se tendant à luy, ou en sautant dans la mer. Le peril paroissoit si eminent, mesme à ses plus fideles serviteurs, que le Parlement qui estoit à Tours, luy envoya exprés un Maître des Requestes, luy proposer que le seul expedient qu'ils voyoient de sauver l'Estat, c'estoit de les associer luy & le Cardinal de Bourbon son oncle, à la Royauté, donnant à l'un la conduite des affaires, & à l'autre celle des armes. Il y avoit aussi la plus grande partie des Capitaines de son armée, qui estoit d'avis, que laissant ses troupes à terre bien retranchées dans leurs postes, il s'embarquast au plustost pour prendre la route d'Angleterre, ou de la Rochelle, de peur que s'il tarδοit davantage, il ne se trouvast investi par mer, aussi bien que par terre. Or sur la proposition du Parlement, il fit réponse qu'il avoit donné bon ordre que les intrigues du Duc de Mayenne ne pussent delivrer le Cardinal de Bourbon, comme on l'apprehendoit; Et le Marechal de Biron parla si vertement à ceux, qui luy conseilloyent de s'embarquer, qu'ils s'en desisterent.

E v

1590.

Le Duc
fait courir
le bruit
qu'il ne
luy peut
échaper.

Le Parle-
ment de
Tours luy
conseil-
loit d'as-
socier le
Cardinal
de Bour-
bon à la
Royauté.

D'autres
luy con-
seilloient
de se re-
tirer en An-
gleterre.

Il sem-
ble que des
uns & des
autres.

1590.

Le Duc de
Mayenne
assiège
Dieppe.

Tournée
d'Arques.

Ce Duc
leve le
siège, &
se retire ;
va en Pi-
cardie, &
pour-
quoy.

Ce qui
l'empêcha
de réussir
dans son
siège.

Il parut bien-tost à l'épreuve que les forces de la Ligue, qui estoient trois fois plus grandes que les siennes, n'estoient pas redoutables à proportion de leur nombre, & que plus il y avoit de Chefs, moins les efforts en estoient à craindre. Le Roy s'estoit logé au Chasteau d'Arques, qui est sur un costau, pour fermer le passage de la vallée, qui va à Dieppe. Le Duc avoit formé le dessein de prendre ce port de mer. Par quatre ou cinq reprises, & à divers jours, il essaya d'attaquer le fauxbourg du Polet, & par quatre ou cinq fois il fut repoussé, nostre Henry y faisant toujours des merveilles, & s'exposant si fort, qu'une fois il pensa estre surpris, & envelopé des ennemis. Enfin le Duc après avoir perdu là onze jours de temps, & mille ou douze cens hommes, leva le siège, & se retira en Picardie.

On crut qu'il passa en cette Province, sur la crainte qu'il avoit que les Picards, gens sinceres & francs, mais fort simples ne se laissentent surprendre aux artifices des Agens d'Espagne, qui les vouloient engager à se jeter sous la protection du Roy leur Maître.

On remarqua aussi que ce qui l'empescha de réussir dans l'entreprise de Dieppe ; & qui le tint deux ou trois jours sans y rien entreprendre à l'heure qu'il y faisoit bon, ce fut la jalousie, & les piques d'entre les Chefs, qui l'accompagnoient ; particulièrement du Marquis du Pont-à-Mousson fils du Duc de

Lorraine, du Duc de Nemours, & du Chevalier d'Aumale. Car comme ils croyoient la prise du Roy infallible, ou du moins sa fuite assurée, & qu'ils dispofoient déjà du Royaume, comme de leur conquête, ils se regardoient tous d'un œil de jalousie, & chacun d'eux formoit des desseins dans la tefte, pour en avoir la meilleure part.

On remarqua encore que dans un de ces combats de Dieppe, le Duc de Mayenne ayant eu d'abord quelque avantage, eust remporté une entière victoire, s'il se fust avancé plus viste seulement d'un quart d'heure; mais comme il marchoit trop lentement, il laissa échapper l'occasion, que jamais depuis il ne rencontra. Ce qui fit dire au Roy, qui connut bien cette faute : *S'il ne va pas d'une autre façon, je suis assuré de le battre toujours à la campagne.*

J'ay rapporté ces particularitez, parce qu'elles font connoître les défauts de ce grand Corps de la Ligue, & les veritables causes qui empêcherent ses progres, & la reduisirent au neant. J'en trouve trois principales.

La premiere fut la défiance, que le Duc de Mayenne eut des Espagnols. Car bien qu'il ne pust se passer d'eux, il ne laissoit pas de les regarder comme ses ennemis secrets; Et eux ne l'assistoient pas pour l'amour de luy-mesme, mais dans le dessein de profiter du debris de la France. Ainsi comme ils vivoient qu'il ne concouroit pas avec eux pour

Il ne sceut pas se servir de son avantage.

3. Causes pour lesquelles ce grand Corps de la Ligue ne réussissoit pas en ses desseins.

La défiance d'entre les Espagnols & le Duc de Mayenne.

1590.

leurs fins, & qu'il pensoit à son avantage sans faire le leur, ils ne luy donnoient que de foibles secours, en sorte qu'ils le laisserent déchoir si bas, qu'après ils ne purent se relever quand ils le voulurent faire.

La jalousie d'entre les Chefs de la Ligue.

La seconde fut la jalousie d'entre les Chefs, qui ne s'accorderent jamais entre eux. Ils pensoient plus à se traverser & à se ruiner l'un l'autre, qu'à accabler leur ennemi commun, & s'enbarassoient de telle sorte par leurs divisions & partialitez, qu'ils manquoient toujours leurs plus grandes entreprises, là où dans le Parti du Roy, il n'y avoit qu'un seul Chef, auquel tout se rapportoit, & par les ordres duquel tout se passoit.

La léthargie & paresse du Duc de Mayenne.

La troisième estoit la pesanteur du Duc de Mayenne, qui se remuoit fort lentement en toutes choses. Ses flatteurs appelloient cela gravité. Ce défaut procedoit principalement de son naturel, & estoit augmenté non seulement par la masse de son corps, grand & gros à proportion, & qui par conséquent avoit besoin de beaucoup de nourriture, & de beaucoup de sommeil; mais encore par la froideur, & par l'engourdissement que luy avoit laissé dans l'habitude du corps une certaine maladie, qu'il avoit contractée à Paris peu de jours après la mort de Henry III. de laquelle, dit-on, il s'estoit voulu réjouir mal à propos.

Le Roy Henry IV. n'estoit pas de mesme; Car quoy qu'il aimast assez la bonne

chere, & à se divertir avec ses familiers, lors qu'il en avoit le loisir; neantmoins tandis qu'il avoit des affaires, ou de guerre, ou d'autre nature, il n'estoit à table qu'un quart d'heure, & dormoit à peine deux ou trois heures de suite; Tellement que le Pape Sixte V. ayant esté bien informé de sa façon de vivre, & de celle du Duc de Mayenne, prognostica hardiment que le Bearnois, (il l'appelloit ainsi, comme faisoient tous les Ligneux) ne pouvoit manquer d'avoir le dessus, puisqu'il n'estoit pas plus longtemps au lict, que le Duc de Mayenne estoit à table.

1590.
Grande
activité &
vigilance
de Henry
IV.

Les Officiers & serviteurs se formant sur l'exemple des Maistres, ceux du Roy estoient prompts, alertes, vigilans, qui exécutoient ses ordres aussi-tost qu'ils estoient sortis de sa bouche, qui prenoient garde à tout, & luy donnoient avis de tout. Au contraire ceux du Duc estoient lents, nonchalans, paresseux, & qui pour quelque occasion pressante que ce fust, ne vouloient rien perdre de leurs aises, & de leurs divertissemens.

Les Officiers & serviteurs ressembloient à leurs Maistres.

Il me semble que pour l'intelligence de nostre Histoire, il estoit nécessaire de marquer ces circonstances, qui sont tout-à-fait essentielles & fort instructives.

Nous avons dit sur la fin de la premiere Partie, qui estoient les principaux Chefs de la Ligne, & comme ils tenoient presque toutes les meilleures Villes, & les plus riches

1590. Provinces du Royaume. Ce ne seroit jamais fait de rapporter par le menu toutes les factions, les combats, les entreprises, & les changemens qui se firent dans chaque Province cinq ou six ans durant. Nous suivrons seulement le gros des affaires, & verrons comme la Providence Divine, & la vertu incomparable de nostre Heros, tirerent la France du labyrinthe de ses miseres; en sorte que l'Estat & la Religion, qui se vouloient détruire par une guerre irreconciliable, furent sauvez miraculeusement l'un & l'autre, & refleurirent avec autant de bonheur & de gloire que jamais.

Cette Histoire ne suivra que le gros des affaires.

On faisoit croire aux Parisiens que le Roy étoit pris.

Quoy que le Duc de Mayenne se fust retiré de devant Dieppe, neantmoins les peuples estoient entierement persuadez que le Roy ne luy pouvoit échapper, particulièrement les Parisiens, à qui la Duchesse de Montpensier faisoit croire par des courriers apostez, qu'elle faisoit arriver de jour à autre, tantost qu'il demandoit à se rendre, tantost qu'il avoit esté pris, & enfin qu'on l'amenoit à Paris; si bien qu'il y eut des Dames, qui louèrent des fenestres à la rue Saint Denis pour le voir passer.

Ils sont bien estonnez d'apprendre qu'il vient à eux.

Tandis qu'on les amusoit de ces faux bruits, ils furent bien estonnez d'apprendre, qu'ayant receû un renfort de quatre mille Anglois, il s'estoit mis en marche, & qu'il venoit droit à Paris. Il y avoit quelques intelligences, qui luy promettoient que s'il pouvoit gagner les fauxbourgs, ils

le feroient entrer dans la ville. Il attaqua donc ceux de Saint Germain, Saint Michel, Saint Jacques, Saint Marceau, & Saint Victor, & les emporta d'emblée; mais il ne pût gagner le quartier de l'Université, comme il eût pu, parce qu'on n'amena pas son canon assez à temps. Sur les huit heures du matin, c'estoit le jour de la Toussaints, il entra au fauxbourg Saint Jacques, où il reconnut que le peuple n'avoit nulle aversion pour luy; Car il ne le vid point effrayé, ni s'enfuyant éperduëment, mais se tenant à ses fenestres pour le regarder, & criant *Vive le Roy*. Aussi usa-t-il de son avantage avec une grande moderation; Il defendit toutes sortes de violences & de pillages, & mit ordre que le service divin fust continué, de sorte que ses gens y assisterent paisiblement avec les Bourgeois, tandis que luy montant au cloché de Saint Germain consideroit attentivement ce qui se faisoit dans la Ville.

Le soir le Duc de Nemours estant accouru avec de la cavalerie, & le Duc de Mayenne le lendemain avec son infanterie, le Roy délogea, & se retira à Montlehery: mais auparavant il mit son armée en bataille à la veüe de Paris; & la tint quatre heures sous les armes, pour faire connoistre aux Parisiens la foiblesse de leurs Chefs.

Après cela, Estampes, Vendosme, le Mans & Alençon ne purent soustenir sa presence & ses armes, & se rendirent à luy. De la façon qu'il y alloit, & que se defendoient

1590.

Il prend
les faux-
bourgs
de Saint
Germain,
&c.

Sa moder-
ation en
cette ren-
contre.

Les Ducs
de Ne-
mours &
de Maye-
ne y ac-
courent.

Le Roy se
retire à
Montle-
hery.

Puis il
prend
Estampes,
Vendos-
me, le
Mans &
Alençon.

1590.

Le défaut
d'argent
arreste les
progrez.

De quelle
façon il
faisoit
subsister
ses trou-
pes.

les Chefs de la Ligue, il eust reconquis tout le Royaume en moins de quinze mois, s'il n'eust point manqué d'argent. Ce seul défaut retardoit le cours de ses prosperitez. Les rançons qu'il imposoit aux Villes reduites par force, les emprunts qu'il faisoit, & les deniers qu'il pouvoit tirer des Tailles ne suffisoient pas à moitié pour entretenir ses troupes en corps d'armée; C'est pourquoy il fut contraint quatre ou cinq ans durant de faire la guerre d'une façon extraordinaire. Quand ses troupes avoient servi quelques mois, & consumé outre leur paye, ce qu'elles avoient picoré dans leurs quartiers, il les y renvoyoit tant pour se refaire, que pour preserver leurs païs des invasions de la Ligue. Semblablement lorsque les Gentilshommes volontaires avoient dépensé l'argent qu'ils avoient apporté de leurs maisons, il leur donnoit congé de s'en retourner pour y ménager dequoy fournir à un autre voyage, les invitant par son exemple à retrancher la dépense superflüe des habits, & des equipages, & les traitant outre cela avec tant de civilité & d'accortise, qu'ils ne luy manquoient jamais dans les occasions pressantes, & revenoient le plutôt qu'ils pouvoient, le servant, s'il faut ainsi dire, par quartier.

Il reduit
presque
toute la
Normandie, &
assiege
Dreux.

Cependant il fondit tout d'un coup en Normandie, & la reduisit presque toute, ayant pris les villes de Domfront, Falaise, Lisieux, Bayeux, Honfleur, cette dernière

par un siege bien meurtrier. Puis au retour de là il prit encore Meulan sur la Seine à sept lieues de Paris, & mit le siege devant Dreux. 1590.

Au bruit de ses conquestes le Duc de Mayenne fut obligé pour sa reputation de sortir de Paris, d'assembler ses troupes, & de recevoir contre son inclination quinze cens Lanciers, & cinq cens Carabins du Duc de Parme, Gouverneur des Pais-Bas. Ces troupes estoient commandées par le Comte d'Egmont.

Après que ce Duc eut repris quelques petites places, qui incommodoient Paris & les environs, il passa la Seine sur les Ponts de Mantes, pour aller secourir Dreux, s'imaginant qu'il le pouvoit faire sans rien hazarder. De fait au bruit de sa marchè le Roy leva le siege, mais ce fut à dessein de le combattre, & se vint pour cet effet loger à Nonancourt sur le passage de la riviere d'Evre.

Le Duc de Mayenne marche pour secourir Dreux.

Le Roy vient au devant pour le combattre.

Deux choses principalement le firent résoudre à donner bataille, l'une que manquant d'argent, il ne pouvoit pas tenir plus long-temps ses troupes en corps d'armée, & que s'il les menoit en Normandie, il leur feroit consumer inutilement tout le revenu de cette Province, qui seule luy valoit plus que toutes les autres qu'il tenoit. L'autre, qu'il voyoit une gayeté extraordinaire dans tous les gens de guerre, qui ne faisoient que s'entretenir de joye, quand on leur

Deux raisons l'y obligent.

1590.

disoit qu'ils alloient trouver l'Ennemi, & monstroient à leurs visages, & à leur contenance, qu'un jour de combat estoit un jour de feste pour eux.

Le Duc de Mayenne n'estoit nullement d'avis d'exposer sa fortune & son honneur au hazard d'une journée, quand il consideroit la valeur des troupes du Roy au prix des siennes, la grande experience, & l'incomparable vertu de ce Prince, & avec cela son heureuse fortune, qui avoit pris un entier ascendant sur la sienne, de sorte qu'il ne croyoit plus la pouvoir vaincre qu'en l'évitant. Mais les reproches des Parisiens, les instances du Legat, que le Pape avoit envoyé pour appuyer les interets de la Ligue; la cabale Espagnole, qui de quelque costé que la chance tournast, se promettoit de grands avantages de cette bataille; & la honte enfin d'avoir perdu plus de quarante places en six mois, sans se mettre en devoir d'en secourir aucune, l'amenerent comme par force au secours de Dreux. Et quand il fut si proche, le faux avis qu'il eut que le Roy se retiroit vers la ville de Verneuil au Perche, & les bravades du Comte d'Egmont, qui se vantoit d'estre capable luy seul avec ses troupes de défaire l'armée du Roy, l'engagerent à passer la riviere d'Eure sur le Pont d'Yvry en grande diligence.

A dire le vray, le Roy & luy furent également surpris; le Roy d'apprendre qu'il avoit passé si tost; le Duc de voir que le

Quelles
cui et en-
gagerent
le Duc de
Mayenne
à la ba-
taille.

DE HENRY LE GRAND. NS
Roy, qu'il croyoit avoir pris la route de Verneuïl, s'en venoit droit à luy. Mais quand ils eussent voulu, ils ne s'en pouvoient plus dédire, il falloit en venir aux mains.

Ce qui arriva le quatorzième de Mars auprès du Bourg d'Yvry.

Bataille
d'Yvry le
14. Mars.

On void bien au long dans les Histoires la description du champ de bataille, l'ordonnance des deux armées, les charges que firent les escadrons & les bataillons de part & d'autre, & les fautes des Chefs de la Ligue. Ainsi nous n'en dirons que ce qui touche la personne de nostre Prince.

On y admira sa rare intelligence, son merveilleux genie, & son activité insatiable dans le mestier de la guerre. On y admira comme il sceût donner les ordres sans s'embarraffer, & avec aussi peu de confusion, que s'il eust esté dans son cabinet; Comme il sceût parfaitement ranger ses troupes, & comme ayant reconnu le dessein des ennemis, il changea toute l'ordonnance de son armée en un quart d'heure; Comme dans le combat il estoit par tout, remarquoit toutes choses, & y donnoit ordre de mesme que s'il eust eu cent yeux, & autant de bras; le bruit, l'embaras, la poussiere, & la fumée luy augmentant plutôt le jugement. & la connoissance, que de le troubler.

Merveilleuse
intelligence
de Henry
IV.

Les armées estant en presence prestes de donner, il leva les yeux au Ciel, & joignant les mains appella Dieu à témoin de son in-

1590.
Ses prières
à Dieu.

tention , & invoqua son assistance , le priant de vouloir reduire les rebelles à reconnoître celuy que l'ordre de la succession leur avoit donné pour legitime Souverain ; *Mais Seigneur , disoit-il , s'il t'a plu en disposer autrement , ou que tu voyes que je deusse estre du nombre de ces Rois que tu donnes en ta colere , oste-moy la vie avec la Couronne ; agrée que je sois aujourd'huy la victime de tes saintes volontez , fay que ma mort delivre la France des calamitez de la guerre , & que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle.*

Son exhortation
à ses gens.

Aussi-tost il se fit donner son habillement de teste , sur la pointe duquel il y avoit un pennache de trois plumes blanches , & l'ayant pris , avant que de baisser la visiere , il dit à son escadron : *Mes compagnons , si vous courez aujourd'huy ma fortune , je cours aussi la vostre , je veux vaincre , ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs , je vous prie : si la chaleur du combat vous les fait quitter , pensez aussi-tost au ralliement , c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là haut à main droite , (c'estoient trois poiriers) & si vous perdez vos enseignes , cornettes & guidons , ne perdez point de veüe mon pennache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la victoire.*

La bataille
gagnée
par le
Roy.

La decision de la journée ayant esté assez long-temps incertaine , luy fut enfin favorable. La principale gloire luy en estoit

deuë, d'autant qu'il donna impetueusement dans ce formidable gros du Comte d'Egmont, & que s'estant mélé dans cette forêt de lances l'épée à la main, il les rendit inutiles, & les contraignit d'en venir à de courtes armes; à quoy les siens avoient beaucoup d'avantage, parce que les François sont plus agiles & plus adroits que les Flamans. Tellement qu'en moins d'un quart d'heure, il le perça, le dissipa & le mit en déroute; ce qui causa le gain entier de la bataille.

1590.

De seize mille hommes qu'avoit le Duc, à peine s'en sauva-t-il quatre mille. Il demeura plus de mille chevaux sur la place avec le Comte d'Egmont; quatre cens prisonniers de marque, & toute l'infanterie; car les Lansquenets furent tous taillez en pieces. On luy prit tout son bagage, canon, enseignes & cornettes: sçavoir vingt cornettes de cavalerie, la cornette blanche du Duc, la Colonelle de ses Reistres, le grand estendart du Comte d'Egmont, & soixante enseignes de gens de pied.

Grande
perte des
Ligueux.

Le Duc de Mayenne s'y porta aussi vaillamment qu'il le devoit, & rascha plusieurs fois à faire quelque ralliement; mais enfin de peur d'estre enveloppé, il se retira vers le Pont d'Yvry, & l'ayant passé le fit rompre pour arrester ceux qui le poursuivoient, & se sauva à Mantes, de là à Saint Denis, puis à Paris. Vne partie des fuyards prit ce chemin avec luy, & l'autre prit celuy de

Le Duc
de Maye-
ne se sau-
ve à Man-
tes, & de
là à Paris.

1590.

la plaine, & gagna la ville de Chartres.

Le Roy
expose
trop sa
personne,
& Biron
le luy re-
monstre
libremēt.

Le Roy s'estant meslé durant la déroute dans un escadron de Vvalons, courut si grand risque de sa personne, que son armée le creut mort durant quelque temps. Surquoy le Marechal de Biron accoustumé à parler librement, & qui n'avoit point combatu, mais s'estoit tenu à quartier avec un gros de reserve, pour empescher le ralliement des ennemis, ne put s'empescher de luy dire: *Ah! sire, cela n'est pas juste, vous avez fait aujourd'huy ce que Biron devoit faire. & il a fait ce que devoit faire le Roy.*

Cette remonstrence fut approuvée de tous ceux qui l'entendirent, & les principaux Chefs prirent la liberté de supplier le Roy de ne plus exposer ainsi sa personne, & de considerer que Dieu ne l'avoit pas destiné pour estre Carabin, mais pour estre Roy de France; que tous les bras de ses Sujets devoient combattre pour luy, mais qu'ils demeureroient tous perclus, s'ils avoient perdu la teste, qui les faisoit mouvoir.

Sa clemence, & sa generosité après la victoire.

Pardeffus tous les Chefs il emporta le prix de la vaillance; mais outre cela, sa clemence, sa generosité, & sa courtoisie ajoûterent un merveilleux éclat à ses belles actions; Et la maniere dont il usa de la victoire, fut une preuve certaine qu'il la tenoit de sa conduite, plutôt que de la Fortune.

Il aima mieux recevoir les bataillons Suisses à composition, que de les tailler en pie-

ces comme il le pouvoit ; Il leur rendit leurs enseignes , & les fit reconduire dans leur païs par des Commissaires. Par là il gagna l'affection des cinq petits Cantons Catholiques. 1590.

Il n'eut rien plus à cœur que de faire connoître à ses Sujets qu'il desiroit épargner leur sang , & qu'ils avoient affaire à un Roy clement & misericordieux , non pas à un cruel & impitoyable ennemi : Il fit crier dans la déroute , *Savez les François , & main basse sur l'Estranger*. Il prit à mercy tous ceux qui demandoient quartier , & en arracha tant qu'il pût , des mains des soldats acharnez à la tuërie. Il traitta les prisonniers , particulièrement les Gentils-hommes , non seulement avec humanité , mais encore avec courtoisie ; & il combla d'honneur , de loüanges & de remerciemens toute la Noblesse , qui avoit combattu pour luy , partageant avec eux la gloire de la journée , & leur donnant des caresses pour arres des recompenses qu'ils devoient esperer de luy , lors qu'il seroit en pouvoir.

Sa reconnaissance,
& justice.

Je ne puis oublier une action qu'il fit de merveilleuse bonté , & qui fut aussi de grande efficace pour luy concilier les cœurs des Officiers , & des Gentils-hommes. Le Colonel Thifche, ou Theodoric de Schomberg commandant quelques compagnies de Reitres , avoit esté forcé la veille de la bataille par les crieries de ces brutes , de luy demander les monstres qui leur estoient deus ,

Belle action qu'il fit.

1590. & de luy représenter qu'à moins de cela ils ne vouloient point combattre. Les Suisses, & les Allemans de ce temps-là en vsoient ainsi ; l'Histoire nous en fournit cent exemples. Le Roy tout en colere d'une telle demande , luy répondit : *Comment Colonel Thische , est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre ?* Le Colonel se retira tout confus , sans rien repartir. Le lendemain comme le Roy eut arrangé ses troupes , il se souvint qu'il l'avoit mal traité , & sur cela poussé d'un remords , qui ne peut tomber que dans une ame genereuse , il alla le trouver , & luy dit : *Colonel , nous voicy dans l'occasion , il se peut faire que j'y demeureray ; il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave Gentil-homme comme vous : je declare donc que je vous reconnois pour homme de bien , & incapable de faire une lâcheté.*

Cela dit , il l'embrassa cordialement , & alors le Colonel ayant de tendresse la larme à l'œil , luy répondit, *Ah ! Sire , me rendant l'honneur que vous m'aviez osté , vous m'ostez la vie , car j'en serois indigne si je ne la mettois aujourd'huy pour vostre service. Si j'en avois mille , je les voudrois toutes répandre à vos pieds.* De faict il fut tué en cette occasion , comme plusieurs autres braves Gentils-hommes.

Autre
belle ac-
tion.

Je rapporteray encore une autre fort belle action , qui fit voir admirablement comme
notre

nostre Henry n'épargnoit ni les civilitez, ni les caresses envers les Gentils-hommes, qui le servoient bien. Le soir comme il soupoit au Chasteau de Rosny, ayant esté adverti que le Marechal d'Aumont venoit luy rendre compte de ce qu'il avoit fait, il se leva pour aller au devant de luy, & l'ayant étroitement embrassé, il le convia à souper, & le fit asseoir à sa table avec ces obligantes paroles : *Qu'il estoit bien raisonnable qu'il fust au festin, puisqu'il l'avoit si bien servi à ses nocces.* 1590.

La terreur fut si grande dans Paris après la perte de cette bataille, que si le Roy y fust allé tout droit, on ne fait point de doute qu'il n'y eust esté receu sans beaucoup de difficulté. Quelques-uns disoient que c'estoit le Marechal de Biron, qui l'en détournoit; pource qu'il craignoit qu'après cela, n'ayant plus tant besoin de luy, il ne le considerast moins. D'autres pensoient que c'estoient les Ministres & Capitaines Huguenots, qui l'en dissuadoient; parce qu'ils avoient peur qu'il ne s'accommodast avec les Parisiens pour la Religion, & ainsi luy conseilloyent d'avoir plürost cette grande Ville par famine. Ce que le Marquis d'O, pour lors Sur-intendant, appuyoit aussi fortement, afin que le Roy la prenant par ce moyen, püst la traiter comme une Ville de conqueste, en tirer de grands tre-sors, & supprimer les rentes de l'Hostel de Ville, faisant banqueroute aux Bourgeois

Qu'est ce
qui em-
pêcha le
Roy d'al-
ler droit à
Paris.

Conseil
diaboli-
que.

1590. de toutes les debtes du Roy, qui estoient fort grandes.

La Vefve
de Mont-
penfier a-
muse le
peuple.

La Vefve de Montpenfier, l'un des principaux organes de la Ligue, qui avoit accoustumé d'amuser le peuple de Paris, de fausses nouvelles, ne pût plastrer le mal de la perte de cette bataille, qu'en disant que veritablement le Duc l'avoit perduë, mais que le Bearnois estoit mort. Le Bourgeois le crut cinq ou six jours durant; & ce fut assez pour retenir sa premiere frayeur, & pour avoir le temps de donner les ordres cependant; & d'envoyer ramasser du secours de tous costez.

Le Roy
part de
Mantes,
prend
quelques
Villes,
& vient
bloquer
Paris.

Après la bataille, le Roy ayant sejouriné quelques jours à Mantes, à cause des grandes pluyes, se remit aux champs, prit Lagny, Provins, Montereau, & Melun, sans se laisser plus amuser aux propositions de trêve que Villeroy luy faisoit. Puis, après avoir en passant tenté la Ville de Sens, avec peu de succès, il vint bloquer Paris, & prit tous les postes & chasteaux des environs, où il logea des garnisons de cavalerie pour battre la campagne.

Le Duc de
Mayenne
estoit allé
trouver
le Duc de
Parme, &
avoit lais-
sé le Duc
de Ne-
mours à
Paris.

Le Duc de Mayenne n'estoit pas dedans, il y avoit laissé le Duc de Nemours pour Gouverneur, & estoit allé trouver le Duc de Parme à Condé sur l'Escaut, pour luy demander quelque assistance en son besoin. Il se trouvoit dans un extrême embarras, & dans une juste crainte de perdre Paris, soit qu'il le pût secourir, soit qu'il le lais-

fast prendre ; dautant qu'il voyoit bien que s'il y introduisoit le secours Espagnol, les Seize se serviroient de cét avantage pour se relever, & peut-estre pour engager Paris, par dépit de luy, sous le joug des Espagnols. Car ces Seize ne l'aimoient point du tout, parce qu'il avoit cassé leur Conseil de Quarante, qui bridoit son autorité ; & que pour s'éloigner tout-à-fait du gouvernement Republicain qu'ils vouloient introduire, il avoit créé un autre Conseil, un Garde des Seaux, & quatre Secretaires d'Etat, avec lesquels il gouvernoit les affaires sans les y appeller, sinon quand il vouloit avoir de l'argent.

Outre cét embarras, il luy survinst un autre sujet d'inquietude. Ce fut le trépas du vieux Cardinal de Bourbon, qui mourut à Fontenay en Poictou, où il estoit gardé par le Seigneur de la Boulaye. Il avoit à craindre que cette mort ne donnast ouverture aux Espagnols, & aux Seize de demander la creation d'un Roy, & qu'ils ne le pressassent si fort, que dans le besoin qu'il avoit d'eux, il fust contraint de le souffrir. En effet, ce fut la premiere condition que les Agens d'Espagne mirent dans le Traitté, qu'ils firent avec luy pour luy donner secours : Et luy, de peur de leur déplaire, témoigna qu'il souhaittoit ardemment la convocation des Estats pour eslire un Roy, & transféra le lieu de l'assemblée de la Ville de Melun, où il l'avoit assignée, dans celle

La mort
du Cardinal
de Bourbon
le trouble.

Les Espagnols & les Seize se pressant de faire un Roy, il assigne les Estats à Paris.

1590.
Il se fait
conserver
le titre de
Lieutenant
General.

de Paris ; c'est à dire d'une Ville qu'il avoit perduë, dans une qui estoit assiégée. Cependant il employa ses amis auprès du Parlement, & à l'Hôtel de Ville pour se conserver la qualité de Lieutenant General ; laquelle luy ayant esté continuée, il monstra qu'il ne craignoit rien tant que les Estats, & travailla de tout son pouvoir à les empêcher. Ce qui, pour dire vray, acheva la ruine de son Parti.

Paris estant bloqué, le Legat, & les Seize n'oublierent rien pour encourager les peuples. Ils consulterent leur Faculté de Theologie, & en obtinrent telles resolutions qu'ils voulurent, contre celuy qu'ils nommoient le Bearnois ; Ils firent faire plusieurs processions generales & particulieres, Et les Officiers presterent de nouveau serment de fidelité à la sainte Vnion. C'est ainsi qu'ils appelloient la Ligue.

Nemours
apporte
un grand
ordre à
defendre
Paris.

Au mesme temps le Duc de Nemours apportoit un grand ordre pour mettre cette Ville en defense ; Et les Bourgeois estant persuadez pour la pluspart, que si le Roy la prenoit, il y establirait le Presche, & aboliroit la Messe, s'y porteroient avec une ardeur extrême, & contribuoient tout ce qu'on vouloit de leur bourse, & mesme de leur travail, aux fortifications.

C'est une belle chose dans les Histoires de ce temps-là, que la relation de ce Blocus, les ordres que Nemours donna dans la Ville, les garnisons qu'il y établit en divers

quartiers , les sorties qui se firent durant le premier mois , les inventions dont on se servoit à animer le peuple , les efforts & les diverses pratiques des serviteurs du Roy pour l'introduire dans la Ville , les negociations qui se firent de part & d'autre pour essayer de traiter un accommodement ; comme les vivres diminuant , on chercha les moyens de les faire durer ; comme nonobstant toute l'œconomie qu'on y apporta la disette fut extrême ; Et comme enfin cette grande Ville estant à trois ou quatre jours près de perir entierement par la famine , fut delivrée par le Duc de Parme.

I'en marqueray seulement quelques particularitez fort memorables. Il se trouva dans Paris quand il fut bloqué deux cens trente mille personnes seulement , dont il y en avoit bien près de trente mille des paisans d'alentour , qui s'y estoient refugiez ; & il s'en estoit retiré près de cent mille naturels Habitans ; si bien qu'en ce temps-là il n'y avoit que trois cens mille ames à Paris , & aujourd'huy on croit qu'il y en a plus de deux fois autant.

Nombre
des Habitan-
s de
Paris.

On avoit fait espérer au Roy , que lors que les Parisiens auroient veû sept ou huit jours durant , la hale & les marchez dégarnis de pain , les boucheries sans viande , les ports sans bled , sans vin & sans les autres commoditez , dont la riviere a de coustume d'estre couverte , ils iroient prendre leurs Chefs à la gorge , & les contraindroient de

Il n'est
pas si aisé
de le pré-
dre par la
famine.

1590.

traitter avec luy ; ou que si une humeur seditieuse ne les portoit pas à cela si promptement, la faim les y forceroit dans quinze jours. En effet il n'y avoit que pour cinq semaines de vivres : mais on les ménagea fort, & ceux qui luy disoient cela ne connoissoient pas bien le peuple de Paris. Car il est merveilleusement patient, & il n'y a point d'extremité qu'il ne soit capable de souffrir, pourveu qu'on le sçache conduire, principalement lors qu'il s'agit de la Religion. On ne sçauroit lire sans estonnement, quelle fut l'aveugle obeïssance, & la constante vnion de cette fiere & indocile populace pendant quatre mois entiers de pertes, & de miseres horribles. La famine fut si grande, que le peuple mangea jusqu'aux herbes qui croissoient dans les fosses ; jusqu'aux chiens, aux chats & aux cuirs ; quelques-uns mesme disent que les Lansquenets mangeoient les enfans qu'ils pouvoient attraper.

Les Huguenots vouloient qu'on le prist de force. Le Roy ne le vouloit pas.

Les Huguenots ravis d'aïse de tenir une Ville bloquée, qui leur avoit tant fait de maux, insistoient fortement dans le Conseil du Roy, & crioient mesme tout haut, & le faisoient crier par des soldats, qu'il la falloit attaquer de vive force, & que dans six heures ce seroit une affaire vuidée. Mais le bon & sage Roy n'avoit garde de suivre ces conseils passionnez : il connoissoit bien qu'ils vouloient prendre Paris de force pour y égorger tout, en revanche des massacres

de la Saint Barthelemy. D'ailleurs il con-
 sideroit qu'il desoleroit une Ville, dont la
 ruine, comme une blessure faite au cœur,
 seroit peut-estre mortelle à toute la France;
 Qu'il dissiperoit en un jour le plus riche, &
 presque l'unique tresor de son Estat; Et que
 personne n'en profiteroit que la simple sol-
 datesque, qui devenant insolente d'un si ri-
 che butin, se fondroit dans les delices, ou
 l'abandonneroit aussi-tost.

Ceux qui au dedans avoient pris le soin
 de la Police, avoient fait une grande faute
 de n'avoir pas mis dehors la pauvre popu-
 lace, & les Bouches inutiles: La disette
 s'augmentant, ils rechercherent trop tard
 les moyens d'y remedier; Et n'en ayant pu
 trouver aucun, ils deputerent vers le Roy
 pour luy demander permission d'en laisser
 sortir certain nombre, qui esperant cette
 grace, s'estoient déjà assemblez près la por-
 te de Saint Victor, & avoient pris congé
 de leurs amis & de leurs voisins avec des
 regrets, qui fendoient les cœurs les plus
 insensibles.

Le Roy estoit si clement & si debonnaire
 qu'il se laissoit aisément fléchir à leur ac-
 corder cette faveur; mais ceux de son Con-
 seils'y opposerent hautement, que de crain-
 te de les fâcher, il fut contraint de ren-
 voyer ces miserables. Sa clemence neant-
 moins ne peut pas souffrir qu'on luy fist
 long-temps cette violence. Comme il eut
 appris de plusieurs, qui craignant moins la

Bouches
 inutiles
 affament
 Paris.

1509.
Grande
clemence
du Roy,
qui laisse
sortir les
misera-
bles affa-
mez.

Ses ge-
mercules
paroles.

mort que la famine, fautoient par dessus les murailles, l'estat pitoyable de la ville, & qu'ils luy eurent representé au vray ce qu'ils avoient veu de l'horrible necessité; & de l'incroyable obstination des Ligueux: son cœur fut tellement serré de douleur, que les larmes luy en vinrent aux yeux; Et s'estant un peu détourné pour cacher cette émotion, il jeta un grand soupir avec ces paroles: *O Seigneur, tu sçais qui en est la cause, mais donne-moy le moyen de sauver ceux que la malice de mes ennemis s'opinia-stre si fort à faire perir.*

En vain les plus durs de son Conseil, & speciallement les Huguenots, luy représenterent que ces rebelles ne meritoient point de grace; Il se resolut d'ouvrir le passage aux innocens. *Je ne m'estonne pas,* dit-il, *si les Chefs de la Ligue, & si les Espagnols ont si peu de compassion de ces pauvres gens-là, ils n'en font que les Tyrans, mais pour moy qui suis leur Pere & leur Roy, je ne puis pas entendre le recit de ces calamitez sans en estre touché jusqu'au fond de l'ame, & sans desirer ardemment d'y apporter remede. Je ne puis pas empescher que ceux que la fureur de la Ligue possède, ne perissent avec elle; mais quant à ceux qui implorent ma clemence, que peuvent-ils m'au crime des autres. Je leur veux rendre les bras.* Cela dit, il commanda qu'on laissast sortir ces misérables. Il y en eut plusieurs qui s'y traînerent, quelques-uns s'y firent porter. Il en sortit

cette fois là plus de quatre mille, qui se mirent à crier de toute leur force, *Vive le Roy.* 1590.

Depuis ce jour-là, comme l'on sceut qu'il ne s'en offensoit pas, les Capitaines quand ils estoient en garde, en laissoient toujours échaper quelques bandes & mesme prenoient la hardiesse d'envoyer des vivres, & des rafraischissemens à leurs amis, à leurs anciens hostes; & particulièrement aux Dames. Car Paris estant la commune patrie des François, il y a peu de gens, qui ne l'aiment, & qui n'y ayent quelque gage d'amitié, qui leur defend d'en procurer la perte à toute'outrance.

A l'exemple des Chefs, les soldats se licentioient à leur passer de la viande, des pains & des barils de vin par dessus les murailles, & recevant en échange quelques bonnes hardes à vil prix, ils se faisoient braves aux dépens des Marchands. Ce qu'on estoit en quelque façon contraint de tolerer, pource qu'il n'y avoit point d'argent dequoy les payer. Cela fit subsister Paris prés d'un mois plus qu'il n'eust fait, mais il est presque impossible que cela n'arrive toujours en pareilles occasions, comme on l'a veu il n'y a pas encore long-temps; Dieu veuille pour jamais preserver la France d'un si grand mal.

Aprés tout le Roy sçavoit bien certainement que cette grande Ville ne pouvoit pas longuement subsister, & il desiroit en gagner entierement le cœur, afin d'y sapper

Ceux
mesme de
l'armée du
Roy en-
voyoient
des vivres
dans Pa-
ris.

Ce qui
le fait
subsister.

1590. les fondemens de la Ligue. C'est pourquoy il combatit leur opiniastreté avec un excès d'Indulgence. Il donna des passeports aux Escoliers ; ne pouvant pas refuser cela à leurs parens , qui estoient avec luy ; puis aux Dames , & aux Ecclesiastiques , & à la fin mesme à ceux qui s'estoient montrez les plus cruels ennemis.

Le Roy
prend
sous les
faux-
bourgs en
un nuit.

Cependant pour haster un peu les Chefs de la Ligue de venir à capitulation , il fut arresté en son Conseil qu'il se rendroit maistre des faux-bourgs. Le soir du vingt-septiesme Juillet, il les fit tous attaquer à la fois ; ils furent forcez en moins d'une heure , & toutes les portes bloquées , les gens ayant fait des logemens devant , & terrassé les maisons les plus proches du fossé.

Par ce dernier effort il prenoit les Parisiens à la gorge , & les pressoit de telle sorte qu'à peine pouvoient-ils respirer. C'est pourquoy leurs Chefs apprehendant que les defenses , les exhortations , & la crainte des supplices ne fussent plus capables de les retenir , conclurent après dix ou douze deliberations d'entrer en conference avec le Roy ; non pas en intention de traiter avec luy , mais seulement de traîner la chose en longueur , afin de donner loisir au Duc de Mayenne de faire une tentative pour les secourir.

Le Duc de
Mayenne
s'avance
à Meaux,

Ce Duc leur donnoit de ses nouvelles deux fois la semaine , & à chaque fois leur promettoit qu'il seroit à eux avec une puis-

l'armée dans cinq ou six jours. Les 1590.
 ayant traînez par ces esperances près de six mais il
 semaines, il s'avança enfin jusqu'à Meaux, n'ose se-
 dont Vitry estoit Gouverneur, & de là il courir
 leur monstroit quelque esperance de se- Paris.
 cours; toutefois il estoit trop foible pour
 le hazarder.

Le Duc de Parme qui avoit ordre d'Espa-
 gne de l'aller joindre, & de ne rien épargner
 pour secourir Paris, y apportoit grande re-
 pugnance. Il apprehendoit que pendant son
 absence le Cabinet ne luy donnast un suc-
 cesseur dans son Gouvernement, & qu'il ne
 perdît plus aux Pais-Bas, qu'il ne gagne-
 roit en France; Neantmoins il reçut enfin
 des commandemens si exprés, qu'il fut con-
 traint d'obéir. Il partit donc de Valenciennes
 le fixième d'Aoust, & arriva à Meaux le
 vingt-deuxième. Il n'avoit que douze
 mille hommes de pied, & trois mille che-
 vaux; mais de l'artillerie, & des munitions
 pour une armée trois fois plus grande, &
 quinze cens chariots de vivres pour rafraî-
 chir Paris.

Le Duc de
 Parme l'y
 vint join-
 dre avec
 une ar-
 mée des
 Pais-Bas.

Comme c'estoit sans doute le plus grand
 Capitaine entre les Estrangers de ce siècle-
 là, pour tous les exploits qui dépendent du
 profond raisonnement, & de la judicieuse
 conduite: il avoit de telle sorte fait le plan
 de son dessein dans sa teste, si bien pris tou-
 tes ses mesures sur les Cartes bien exactes
 du Pais, & si bien medité tout ce qu'il luy
 pouvoit arriver, & tout ce qu'il pourroit

Il avoit si
 bien pris
 ses mesu-
 res, qu'il
 se tenoit
 assuré de
 faire lever
 le siège de
 Paris.

1590.

faire, qu'il se tenoit tout-à-fait assuré du succès.

Le Roy
n'avoit
point
cru qu'il
deust qui-
ter les
Pais-Bas.

Ceux qui estoient auprès du Roy, luy avoient toujours fait croire que ce Duc ne sortiroit point des Pais-bas, & disoient s'il en sortoit, ou qu'il ne pourroit faire qu'un si foible armement, qu'il n'oseroit s'engager au cœur de la France, ou que s'il le faisoit grand, il ne seroit jamais assez à temps pour delivrer Paris. Le Roy s'estoit un peu endormi sur ce faux raisonnement.

Il renouë
la nego-
ciation a-
vec le Duc
de Mayé-
ne, qui
feint d'y
entendre
pour l'a-
muser.

Quand il sceut qu'il marchoit tout de bon, il commença alors de craindre ce qui luy arriva, & le peril luy parut d'autant plus grand, qu'il l'avoit moins prévu. Dans cette apprehension il fut bien aise de renouër la negociation avec le Duc de Mayenne, qui de son costé feignit de desirer l'acc commodement plus que jamais, afin de l'amuser, de peur qu'il n'attaquast Paris de vive force, & d'entretenir les Parisiens de l'esperance prochaine de leur delivrance; car la famine les desesperoit si fort, qu'il n'estoit plus en son pouvoir de les retenir avec toutes ses inventions que cinq ou six jours tout au plus.

Le Con-
seil du
Roy fort
empes-
ché.

Quand le Duc de Parme fut à deux journées de Meaux, il fit sçavoir au Roy que le Duc de Mayenne ne pouvoit plus traiter que conjointement avec luy. Alors le Conseil du Roy demeura fort estonné, & dans une grande irresolution de sçavoir ce qu'il falloit faire. Il y avoit sans doute de la hon-

te pour le Roy, & un notable déchet à la
reputation de ses armes, de lever un siege
qui avoit duré quatre mois; Et c'estoit un
tres-sensible déplaisir à ce Prince, qui estoit
brave & glorieux, de le lever à la veille de
la prise de cette grande Ville, dont la redu-
ction eust esté le coup mortel de la Ligue. 1590.

Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre,
mais qui sans doute estoit fort ~~hazard~~ ^{Le Roy} ~~hazard~~ ^{vouloit}
neantmoins le Roy le vouloit. C'estoit de ^{prendre}
laisser une partie des troupes dans les faux- ^{une place}
bourgs, & de choisir une place de bataille, ^{de bataille,}
où le reste de l'armée pût tenir teste au Duc ^{le, & ne}
de Parme sans lever le siege. Pour cet effet ^{point le-}
le Roy, appuyé de l'avis de la Nouë, Gui- ^{verle sie-}
try, & le Plessis-Mornay, laissa seulement ^{ge.}
trois mille hommes devant Paris du costé
de l'Université, & mis le reste de son armée
en bataille dans la plaine de Bondy, qui
estoit entre Paris & le Duc de Parme.

Mais le Marechal de Biron improuvant ^{Biron fut}
tout-à-fait ce conseil, fit tant que l'on re- ^{d'avis}
solut de s'avancer jusqu'à Chelles, en in- ^{de lever}
tention de donner bataille. On ne sçait pas ^{le siege, &}
s'il se porta à cela, ou par jalousie de ce ^{l'importa-}
qu'il n'avoit pas donné le premier conseil,
ou parce qu'il luy sembloit dangereux de
demeurer si près de Paris, d'où il pouvoit
sortir quinze ou seize mille hommes un jour
de combat pour les charger par derriere.
Quoy que c'en soit, son autorité estoit si
grande parmy les gens de guerre, & il estoit
si dangereux dans la conjoncture d'alors de

1590. contredire cet esprit chaud , qu'il l'en falut croire , & lever entierement le siege pour s'aller poster à Chelles.

Le Duc de Parme voyant cela, & ne jugeant pas à propos de combattre , se retrancha promptement dans un marais , & si bien qu'il ne craignoit point d'y estre forcé. Il se vanta mesme que le Roy ne scauroit le contraindre dans ce poste-là de tirer seulement un coup de pistolet , & qu'avec cela il prendroit une Ville à sa veuë , & déboucheroit un passage sur les rivières pour faire entrer des vivres dans Paris. De fait il exécuta ponctuellement ce qu'il avoit dit ; Il ne fut point au pouvoir du Roy de l'obliger à la bataille , & il prit Lagny sur Marne sans qu'il le pust secourir. Ainsi Paris fut entierement delivré, recevant dès le lendemain une tres-grande quantité de bateaux chargez de toutes sortes de provisions. Sans que toutefois la joye fust pareille à son soulagement, d'autant que la trop longue misere avoit tellement desseiché les corps & abatu les courages , qu'ils n'estoient plus capables d'aucun sentiment de réjouissance.

Les troupes du Duc de Nemours ayant repris cœur par ce rafraischissement , fortroient tous les jours avec les plus courageux de la Bourgeoisie , & retranchoient les vivres au camp du Roy , de sorte qu'en peu de temps la cherté commença de s'y mettre, les maladies s'y multiplièrent ; & l'impatience prit tellement les Gentils-hommes,

Le Duc de Parme prend Lagny à la veuë du Roy , & secourt Paris.

Abondance de vivres amenée à Paris.

qui y estoient accourus sur l'esperance d'une bataille, que le Roy voyant cela assembla son Conseil pour chercher quelque remede à ces inconveniens. Il trouva que les dispositions estoient si mauvaises dans toute son armée, qu'il valoit mieux faire retraite que de s'exposer à un plus grand affront. Mais comme il avoit regret de quitter l'entreprise de Paris, il tenta en passant, de l'emporter par escalade du costé de l'Université, entre la porte Saint Jacques & celle de Saint Marceau; Ce qu'ayant fait inutilement, il se retira à Senlis, & de là à Creil. En suite ne pouvant mieux faire, il prit Clermont en Beauvoisis, qui incommodoit Senlis & Compiègne; Puis il mit une partie de ses troupes dans les Villes d'alentour de Paris, en envoya une autre dans les Provinces pour les rassurer dans l'obeïssance, & ne retint auprès de luy qu'un Camp volant.

L'armée du Roy est contrainte de se separer.

Lors qu'il fut retiré, les Ducs de Parme & de Mayenne s'élargirent dans la Brie. Parme sollicité instamment par les Ligueux, assiegea Corbeil. Il le pensoit prendre en quatre ou cinq jours, & il y mit un mois tout entier, faute que le Duc de Mayenne, par nonchalance, ou par jalousie, ne luy fournissoit des munitions que peu à peu. De sorte que voyant son armée se diminuer de beaucoup, d'ailleurs se licentier à toute sorte de desordres à l'exemple des soldats François, il s'en retourna en Flandres, fort

Le Duc de Parme assiege Corbeil, & le prend.

Il s'en retourne en Flandres.

1590.

mal content de la conduite de la nation Françoisse, qu'il avoit trouvée, disoit-il, inconstante, & volage, pleine de jalouſies & de divisions, insatiable, & peu reconnoissante. Son chagrin le faisoit parler ainsi.

Corbeil
est repris
par esca-
lade.

Avant que de partir il eut le déplaisir d'apprendre la perte de Corbeil, qui luy avoit tant cousté. Givry Gouverneur de Briepour le Roy, le reprit en une nuit par escalade. Et la Ligue, quelques instances qu'elle en fist, ne sceut jamais obliger le Duc de Parme à demeurer en France jusqu'à tant qu'elle l'eust repris. Il luy laissa seulement huit mille hommes de ses troupes, promettant de revenir au Printemps avec une plus grande armée; & luy conseillant cependant d'amuser le Roy par des Traitez de Paix jusqu'à la prochaine campagne; Conseil que le Duc de Mayenne ne manqua pas de suivre, & par ce moyen retint encore en son Parti plusieurs Villes qui estoient prestes de l'abandonner.

L'expédition du Duc de Parme en France retarda beaucoup les affaires du Roy, mais elle n'avança point celles du Duc de Mayenne, au contraire elle les embrouilla, & y mit des dispositions qui à la fin les ruinèrent. Car le Duc de Parme ayant connu les défauts du Duc de Mayenne, fit connoistre au Conseil d'Espagne qu'il estoit peu propre pour l'avancement de leurs interets, estant trop foible & trop peu autorisé pour

tenir en liaison un si grand Parti, trop jaloux, trop lent & trop paresseux pour donner ordre à tout; Qu'ainsi il falloit que le Roy d'Espagne prist luy-mesme le soin de la Ligue, & s'en rendist absolument le maître. Que pour cet effet il gagnast les Ecclesiastiques, & les peuples des grandes Villes, qui ayant beaucoup de disposition à voir changer l'estat du gouvernement, parce que sous les Regnes derniers il avoit esté fort rude aux peuples, se porteroient facilement, ou à joindre les Villes ensemble en forme de Cantons, ou à faire un Roy dont la puissance fut si limitée, qu'il ne püst désormais les accabler des impôts; ou de gens de guerre, comme avoient fait les deux derniers Rois.

En effet le Roy d'Espagne trouvant cette voye la plus commode pour ses desseins, & pensant par là changer la France en République, ou y faire un Roy qui ne subsistast que par luy, ne considéra plus tant le Duc de Mayenne comme il avoit fait, & ne l'assista que foiblement, mais se mit à entretenir les factions dans les grandes Villes, & particulièrement celle des Seize à Paris, n'y épargnant point l'argent. On croit qu'il en dépensa de si grandes sommes à cela, que s'il en eust mis autant à entretenir des armées, il eust conquis une bonne partie de ce Royaume.

Or nostre Henry s'estant apperceu de ses desseins, travailla de son costé à les rompre.

1590.

Le Duc de Parme conseille au Roy d'Espagne de se rendre chef & maître de la Ligue.

Le Roy d'Espagne ne considère plus tant le Duc de Mayenne & pense à se rendre maître des grandes Villes par des factions.

Le Roy tâche de regagner ce Duc.

1590.

Et premierement quant au Duc de Mayenne, il l'amadoüoit par careffes & par plusieurs bons traitemens. Ce qu'il faisoit à deux fins, ſçavoir pour eſſayer de le gagner, & auſſi pour le rendre plus ſuſpect aux Eſpagnols. Pour le meſme effet il taſchoit de luy augmenter le dégouſt qu'il avoit déjà de cette Nation, & avec cela luy promettoit de grands avantages ſ'il vouloit ſ'accommoder avec luy. Par ces moyens il le retint toujours un peu, ralentit ſon ardeur, & l'empelcha de porter les choſes à l'extremité. Et quant aux peuples, comme il ſçavoit que c'eſtoit le mauvais gouvernement de ſon Predeceſſeur, qui en avoit alteré les affections, & qui avoit fourni de pretexte, & d'occafion à la Ligue de cauſer leurs emportemens, il n'obmettoit aucun ſoin ni aucune bonté pour les ramener doucement à leur devoir.

Il taſche
auſſi de
regagner
les peup-
les.

Ce bon & ſage Roy conſideroit que pour guerir un mal, il faut en oſter les cauſes, & qu'ainſi il n'avoit qu'à corriger & adoucir les mauvaiſes humeurs, qui avoient mis l'Eſtat à l'extremité. Il connoiſſoit aſſez pour l'avoir veu, que trois choſes principalement avoient rendu ſon Predeceſſeur odieux & contemprible.

Trois
moyens
par leſ-
quels Hé-
ry III. a-
voit per-
du l'affec-
tion de
ſes Sujets.

La premiere eſtoit ſa moleſſe & ſa faineantife, qui faiſoient qu'au lieu d'employer les beaux talens que Dieu luy avoit donnez, à regir ſon Eſtat & à faire les fonctions de Roy, il negligeoit de ſ'y appliquer, & ne

prenoit point assez à cœur la conduite de ses affaires, mais s'addonnoit presque tout à ses plaisirs; comme si la Royauté, qui est la plus grande & la plus eminente des choses d'icy bas, n'estoit qu'un vain divertissement, & que Dieu eust fait les Rois seulement pour l'amour d'eux-mesmes, & non pas pour sa gloire, & pour le bien commun des hommes.

La seconde estoit son mauvais ménage, & la dissipation de ses Finances, qui l'avoient obligé de chercher des moyens extraordinaires & fascheux d'exiger de l'argent. Or il n'avoit pas dissipé ses Finances seulement par ses profusions extrêmes, & par les dons immenses qu'il faisoit à ses Favoris, ce qui desespéroit les peuples, mais plus encore par sa negligence, pource qu'il ne se donnoit pas la peine d'en prendre connoissance, & de veiller sur ceux à qui il confioit l'administration. Lesquels oubliant qu'ils n'en estoient que les dispensateurs, les prodiguoient en mille folles despenfes, & les distribuoient à leurs creatures, comme si c'eust esté leur propre bien.

La troisieme estoit le peu de creance qu'on avoit en sa foy, & ses manieres d'agir avec ses Sujets trop subtiles, trop fines, trop couvertes, en sorte qu'il avoit ce malheur qu'on estoit toujours en perpetuelle défiance avec luy, que toutes ses paroles & ses démarches sembloient estre des pieges, & qu'on pensoit faire prudemment de croire

1590.
Sa negli-
gence, &
inappli-
cation.

La dissipa-
tion de
ses Finan-
ces.

Ses ma-
nieres
d'agir
trop fi-
nes.

1590. „ tout le contraire de ce qu'il vouloit qu'on
 „ creust.

Or nostre Henry ayant reconnu que ces mauvaises voyes avoient conduit son Predecesseur au precipice, se resolut, tant par l'inclination qu'il avoit au bien, que par bonne Politique, d'en suivre de toutes contraires.

Trois autres moy-
 ens tout
 contraires,
 par les-
 quels Hé-
 ry IV. ga-
 gna l'ami-
 tie &
 l'affection
 de ses Su-
 jets.

son acti-
 vité, &
 grandeur
 d'ame.

Premierement il voulut monstrier à la Li-
 gue, qui luy disputoit le Sceptre, qu'il estoit
 digne de le porter. Et pour cela il agissoit
 continuellement: non pas seulement à la
 campagne & dans les choses de la guerre;
 mais dans le cabinet pour les deliberations
 des affaires importantes, pour les negocia-
 tions, pour l'ordre & la distribution de ses
 Finances, pour la dispensation des charges
 & des emplois, pour les connoissances des
 principales Loix, de l'ordre & de la police
 „ de son Royaume, enfin pour toutes les oc-
 „ cupations que doit avoir celuy qui ne se
 „ contente pas d'estre Roy de nom, mais qui
 „ le veut estre en effet. Il vouloit bien avoir
 „ de fideles Ministres, mais il n'avoit point
 „ de compagnons; il leur commettoit le soin
 „ des affaires de telle sorte qu'il demouroit le
 „ maistre absolu, & eux les serviteurs. Il les
 „ aimoit tendrement, comme il est juste, &
 „ vivoit d'une grande familiarité avec eux,
 „ mais il n'eust pas souffert qu'ils eussent man-
 „ qué de soumission & de respect. S'il prenoit
 „ leur conseil, c'estoit par forme d'avis, non
 „ pas d'instructions necessaires, & il les obli-

geoit bien plus souvent par raison à suivre 1590.
 le sien, qu'il ne suivoit le leur. Il les hono-
 roit de ses graces & de ses bienfaits, mais
 avec proportion & mesure. Il ne donnoit
 pas tout à un seul, ou bien à deux ou trois,
 mais comme pere commun il distribuoit les
 recompenses à tous ceux qu'il en jugeoit di-
 gnes; Et il vouloit qu'ils les receussent de
 ses mains, non point de celles d'autrui,
 d'autant qu'il sçavoit que donner & faire
 du bien est le plus glorieux attribut de la
 Souveraineté, qui ne se doit communiquer
 à personne.

En second lieu il prit un soin tres-parti- Le soin
des Fi-
nances.
 culier de bien faire administrer ses Finances,
 à quoy quatre motifs l'obligeoient. Le
 premier, qu'il estoit d'un naturel, non pas
 avare, mais ménager & qui haïssoit les
 profusions. Le second, qu'il aimoit ses
 peuples, & qu'il les épargnoit le plus qu'il
 luy estoit possible : car il faisoit conscience
 de tirer l'argent de leurs bourses pour d'au-
 tres choses que pour des vsages tres-neces-
 saires. Aussi n'a-t-il jamais eu auprès de luy
 de ses Sang-suës de Cour, qui tirent tout à
 eux, & qui ne se soucient pas d'où il vien-
 ne pourveu qu'ils en ayent. Le troisieme,
 que le besoin, où il avoit toujours esté, luy
 avoit fait connoistre la valeur & la neces-
 sité de l'argent, & qu'il estoit bon de le
 bien ménager, parce qu'il estoit difficile
 d'en recouvrer. Le quatrieme, que n'ayant
 pas esté élevé dans l'ignorance des affaires,

1590. „ comme trop souvent on y élève les-Princes,
 „ il estoit bien informé que la plupart des
 „ maux qui avoient affligé la France, proce-
 „ doient de la mauvaise administration des
 deniers publics. Entre tous les soins donc
 qu'il prit de bien gouverner son Estat, il
 n'en eut point de plus grand ni de plus con-
 tinuel que celuy de regler ses Finances, &
 d'éclaircir cette matiere. Les Surintendans
 l'avoient embrouillée & embarrassée de
 cent mille nœuds, afin qu'on ne pût ja-
 mais la développer & la démesler, & il a-
 voit fait en sorte que ce maniemment, com-
 me disoit un Financier de ce temps-là, estoit
 une magie noire, où l'on ne pouvoit voir
 goutte, & qu'ainsi le bien du Prince & le
 sang du pauvre peuple demeuroient tou-
 jours à leur discretion.

Il y avoit pour lors dans les Finances un
 François d'O, Sur-
 intendant des Finan-
 ces, grand dissi-
 pateur.
 „ Gentil-homme Normand nommé François
 d'O, qui estoit Surintendant dès le Regne
 de Henry III. Cét homme, à dire vray,
 „ estoit horriblement prodigue en toutes sor-
 „ tes de dépenses. Ses profusions le rendoient
 „ plus ingenieux, & plus subtil à trouver de
 „ nouvelles inventions pour arracher la sub-
 „ stance des peuples jusques dans les mouël-
 „ les; & pour troubler de plus en plus l'ordre
 „ des Finances, afin qu'on ne connust point
 „ la depredation qu'il en faisoit. Or quoy
 „ que le Roy le connust bien pour tel qu'il
 „ estoit, neantmoins parce qu'il avoit une
 „ forte cabale avec les mignons & serviteurs

Le Roy
 est con-
 train de
 le souffrir
 en cette

de defunt Henry III. qui faisoient les zelez Catholiques, il fut contraint de le souffrir dans cette charge, en attendant que ses affaires fussent en meilleur estat. Cependant pour reprimer sa convoitise insatiable, il prit luy-mesme peu à peu la connoissance du maniement de ses deniers, & y apporta tout doucement les ordres, tantost par un moyen, puis par un autre: de sorte qu'il sceut avec le temps le brider & le reduire en telle façon qu'il ne pouvoit plus prendre que peu de chose en comparaison de ce qu'il prenoit auparavant.

Il seroit superflu de dire avec quelle netteté & avec quelle franchise nostre Henry agissoit avec tout le monde. Aussi voyons nous dans tout le cours de sa vie, que ses propres ennemis avoient plus de confiance en sa parole seule, qu'ils n'en avoient aux écrits de tous les autres. Il vsoit bien de prudence dans sa conduite, mais il n'vsa jamais ni de fourbe, ni de finesse, ni d'artifice. Le prudent ne marche jamais que par des voyes droites & vertueuses; l'artificieux au contraire, par des voyes obliques & mauvaises; le prudent ne peut estre que genereux & bon; au lieu que l'artificieux ne peut estre que lasche, trompeur & meschant. Or il est certain que toute la vie de ce grand Roy n'a esté que generosité, bonté, douceur & clemence, ayant une inclination merveilleuse à obliger toutes sortes de personnes, au moins de caresses, de bon accueil

1590.

charge,
mais il
luy rogne
les ongles.sa bonne
foy &c
franchise.

1590. „ & de douces paroles quand il n'en avoit pas
 „ d'autres moyens. Il reconnoissoit les moindres services quand il pouvoit; il se mon-
 sa bonté. „ stroit facile & affable à tout le monde, fa-
 „ milier aux gens de guerre, pitoyable envers
 „ les peuples de la campagne, jusqu'à s'excuser
 „ envers eux quand l'occasion s'en presentoit,
 „ des maux qu'ils souffroient, & protester qu'il n'en estoit point la cause, qu'il
 „ desiroit ardemment la Paix que Iesus Christ
 „ a tant recommandée aux Chrestiens, & que
 „ c'estoient ses ennemis qui le forçoient de
 „ faire la guerre, laquelle il detestoit comme
 „ la source de tous crimes & de toutes miseres.
 „ Il paroissoit dans son visage une certaine gayeté,
 „ dans son discours une vivacité & une grace d'esprit
 „ particuliere, dans toutes ses actions une resolution
 „ & une promptitude qui contentoient les plus
 „ difficiles, & animoient les plus froids. Bien
 „ qu'il fust encore Huguenot, il parloit avec
 „ respect du Pape & des Ecclesiastiques, traitoit
 „ les Grands & les Gentils-hommes comme
 „ ses compagnons, & n'ayant pas assez
 „ dequoy leur donner il les flattoit de la gloire
 „ d'estre le bras droit de l'Estat, & de luy
 „ soutenir la Couronne sur la teste. Il ne savoit
 „ ce que c'estoit que de vengeance, son grand cœur
 „ estoit sans aucun fiel, il pardonnoit les injures,
 „ & mesme les oublioit facilement, pourveu qu'il
 „ reconnust que l'on s'en repentoit, & qu'on
 „ avoit disposition à bien faire, ou du moins à ne plus
 „ faire de

Il oublioit les injures, & n'avoit point de vengeance.

de mal. C'est avec ces armes plutôt qu'avec l'espée, qu'il vainquit les plus cruels ennemis, qu'il força les cœurs les plus durs & les plus envenimez à l'aimer, & que des Ligueux les plus passionnez, il fit ses plus fideles serviteurs; estimant que c'estoit un procedé convenable à la grandeur & à la bonté d'un Souverain, de ne pas perdre ceux qu'on pouvoit acquerir, & de les retirer de la faute plutôt que de les abîmer. Voilà donc comme il suivoit des routes toutes contraires à celles que son Predecesseur avoit tenues.

Depuis le depart du Duc de Parme, les deux Partis, celui du Roy & celui de la Ligue, demurerent quelque temps dans une assez grande foiblesse, & tous deux furent également tourmentez par le mal des divisions & des jalousies; avec cette difference neantmoins que celles du Parti du Roy furent esteintes par sa bonne conduite, & que celles de la Ligue allerent toujours en croissant.

Il y avoit une furieuse jalousie entre le Duc de Nemours, & le Duc de Mayenne freres vterins. Elle n'estoit pas moindre entre le Duc de Mayenne, & le Duc de Lorraine; & plus grande de beaucoup entre le mesme, & les Espagnols qui luy suscitoient mille traverses par le moyen des Seize. Car comme il ne pouvoit les souffrir pour compagnons, ils ne pouvoient le souffrir pour maistre, & desiroient sur toutes choses

1590.

Cela luy reconquit son Royaume, plutôt que son espée.

1591.

Divisions & jalousies dans le Parti de la Ligue, & dans celui du Roy.

1591.

Dans le
Parti du
Roy trois
factions,
des Hu-
guenots,
des Ca-
tholiques
& des ser-
viteurs de
Henry
III.

que la Ligue eust un autre Chef que luy.

Dans le Parti du Roy semblablement il y avoit trois, ou quatre factions. La premiere, celle des Huguenots rigides & opiniaftres, qui ne vouloient point que le Roy parlast de se faire instruire, menaçoient de l'abandonner s'il y songeoit; & pour cét effet, l'observoient sans cesse, & trouvoient à dire à toutes ses-démarches. La seconde, celle des Catholiques, qui estoient zelez, ou qui feignoient de l'estre: ceux-là raschoient de l'éloigner des Huguenots, & murmuroient lors qu'il leur vouloit donner des charges, ou des emplois, ou qu'il les entretenoit en particulier. La troisiéme, celle des serviteurs, & Courtisans de Henry III. à qui l'humeur de nostre Henry déplaçoit, parce qu'il ne leur donnoit pas tout ce qu'ils vouloient, & qu'il ne se laissoit point mener à leur fantaisie. Ceux-là estoient la plüspart athées & libertins, & neantmoins communiquoient avec les Catholiques, & causoient beaucoup d'inquietude au Roy.

Des deux
dernieres
se forme
le Tiers
Parti.

De ces deux dernieres factions jointes ensemble, il s'en forma une qu'on nomma le Tiers Parti. Charles Cardinal de Bourbon, qu'on avoit appelé le Cardinal de Vendôme, tandis que le vieux Cardinal de Bourbon vivoit, en estoit le Chef. Ce Prince vain & ambitieux s'imaginant que la Couronne luy seroit deferée si Henry IV. son cousin en estoit exclus, suscita les Catholi-

ques de presser sa conversion, dans la croyance, qu'il avoit que la conscience de ce Roy, & ses affaires n'y estant pas encore disposées, il n'y pourroit pas entendre, & que par consequent, il le feroit par ces sourdes menées, passer pour un Heretique opiniastre, & obligeroit les Catholiques à l'abandonner, puis à se tourner de son costé. Cette faction fut la plus dangereuse affaire que nostre Henry eut jamais à démêler; quoy qu'il fist semblant de la mépriser, & qu'il nommast ceux qui en estoient, *Les Tiercelets*. Elle n'éclata point à masque levé, & ne se separa point ouvertement de luy; mais pour cela mesme elle en estoit plus à craindre: Et elle produisit enfin ce bien, qu'il fut contraint de se faire instruire tout de bon, & de se convertir.

Quant aux Huguenots, comme ils virent qu'il prestoit l'oreille aux Docteurs Catholiques, ils s'aviserent, afin de l'enveloper de telle sorte qu'il ne leur pût échaper, qu'il falloit solliciter puissamment la Reine Elizabeth, & les Princes Protestans d'Allemagne, de luy envoyer de grandes forces, par le moyen desquelles ils croyoient le faire venir à bout de la Ligue, après quoy il n'auroit plus besoin de se convertir, & que cependant ils le tiendroient toujours obsédé par ces troupes estrangeres. En effet Elizabeth, qui avoit ardeur pour sa Religion Protestante, s'interessa fort dans la cause de ce Roy, l'assista toujours generen-

1591.

Les Huguenots sollicitent les Protestans d'envoyer de puissans secours à Henry IV. afin de l'empecher de se faire Catholique.

sement, & sollicita avec chaleur les Princes d'Allemagne d'y concourir avec elle.

1591. Au mesme temps les Huguenots pres-
 Edict ac- soient à toute force qu'on leur donnast un
 cordé aux Edi& pour l'exercice libre de leur Religion.
 Hugue- Ils le poursuivirent si fortement, qu'il fa-
 nots. lut le leur accorder, & on l'envoya au Par-
 lement seant à Tours; mais on ne pût ja-
 mais obtenir qu'il le verifiast qu'avec ces
 mots, *par provision seulement*, se montrant
 aussi ennemi de cette fausse Religion, qu'il
 l'estoit des factions de la Ligue.

Mort du
 Pape Six-
 te V.

Durant ce temps le Pape Sixte V. mourut, laissant dans le tresor de l'Eglise cinq mil- lions d'or, qu'il avoit amassez. Il estoit fort dégousté de la Ligue, & tendoit les bras tant qu'il pouvoit à nostre Henry pour le rappeler dans l'Eglise, au lieu que la Ligue s'efforçoit de luy en fermer les portes, afin de l'exclure de la Royauté. A Sixte succe- da Urbain VII. qui ne tint le Siege que trei- ze jours. Et à cét Urbain Gregoire XIV. lequel estant vehement, & Espagnol d'in- clination, embrassa avec ardeur le Parti de la Ligue, comme nous le verrons.

Election
 de Gre-
 goire
 XIV.

Entreprin-
 se des Li-
 guoux sur
 S. Denys,
 où le Che-
 valier
 d'Aumale
 fut tué.

Le passe sous silence les diverses entrepri- ses, qui se faisoient de part & d'autre. Les Parisiens en manquerent une sur S. Denis. Le Chevalier d'Aumale, l'un de leurs Chefs, qu'on appelloit le Lion rampant de la Li- gue, y fut tué au milieu de la Ville, com- me il s'en estoit presque rendu le maistre. Le Roy de son costé en tenta une autre sur

Paris. On la nomma la journée des farines, parce qu'il devoit surprendre la Ville sous pretexte d'un convoi de farines qu'on y amenoit; mais elle fut découverte, & obligea le Duc de Mayenne sur les vehementes crieries que firent les Seize, de recevoir quatre mille hommes de garnison Espagnole, ce qui retarda de plus d'un an la réduction de Paris.

1591.
Entrepri-
se du Roy
sur Paris
qu'on ap-
pella la
journée
des farin-
es.

Il est bon de sçavoir que l'un & l'autre Parti n'ayant pas de fonds, ne pouvoient pas tenir continuellement leurs troupes sur pied; & ne faisoient, pour ainsi dire, la guerre que par intervalles. Quand elles avoient esté trois mois ensemble, elles se retiroient; puis se rassembloient à quelque temps de là; & selon qu'elles estoient les plus fortes ou les plus foibles, elles faisoient des entreprises.

Le Roy ayant ramassé les siennes assiegea la ville de Chartres, où la Bourdaisiere commandoit. Il y avoit peu de gens de guerre dedans; le siege neantmoins fut long, difficile & meurtrier. Sa longueur donna sujet au Tiers Parti de remuer quantité d'intrigues fort dangereuses: Mais la prise de cette place les reprima pour quelque temps. Il en rendit le gouvernement à Chiverni Chancelier de France, qui l'avoit eu avant que la Ligue s'en fust saisie.

Chartres
assiege, &
pris par
le Roy.

Après cela le Duc de Mayenne, qui ne se voyoit pas en trop bon estat, suivant le conseil du Duc de Parme, renoua une con-

1591.

ference pour la paix ; qui s'estant separée sans rien faire , les Princes Lorrains & les principaux Chefs de la Ligue tinrent une assemblée générale à Reims. Il y fut resolu qu'estans tous ensemble trop foibles pour resister au Roy , & ayant manque d'argent , il falloit necessairement nouër avec l'Espagne plus fort qu'on n'avoit pas fait : Et pour cela ils depescherent le President Janin vers Philippe, II. Ce President estoit homme de forte cervelle & bon François, qui travailloit pour la Ligue & pour le Duc de Mayenne , mais qui vouloit sauver l'Estat en sauvant la Religion ; tellement qu'il taschoit bien de se servir des Espagnols , mais il ne vouloit point les servir , ni procurer leur avancement. Il ne faut pourtant pas douter que comme il avoit ses fins , ils n'eussent aussi les leurs , & qu'ils ne pensassent à se dédommager des frais qu'ils faisoient pour la Ligue , sur le Royaume de France.

Le President Janin va en Espagne de la part de la Ligue.

L'Espagnol a pour but de profiter du débât de la France.

L'Espagnol avoit pour aide & second dans son dessein le nouveau Pape Gregoire XIV. qui alloit encore plus viste & avec plus de chaleur que luy. Car sans avoir égard ni aux lettres , que Monsieur de Luxembourg, depuis Duc de Piney , luy écrivoit de la part des Princes & Seigneurs Catholiques , qui estoient dans le Parti du Roy , ni aux soumissions & tres-humbles remonstrances , que luy faisoit le Marquis de Pisany, qui estoit à Rome député de leur part : il

embrassa fortement les intérêts de la Ligue; 1592.
il entretint correspondance avec les Seize,
recevant des lettres d'eux & leur en écri-
vant; Et qui plus est, il déploya prodigale-
ment le trésor, que Sixte V. avoit amassé,
pour lever une armée de douze mille hom-
mes, qu'il envoya au secours de la Ligue,
& dont il donna le commandement au Com-
te Hercules Sfondrate son neveu, qu'il fit
exprés Duc de Montemarcian pour l'auto-
riser davantage par ce nouveau titre. Il ac-
compagna cette armée d'un Monitoire, ou
Bulle d'excommunication contre les Prelats,
qui suivoient le Roy, & l'envoya par Mar-
celin Landriané son Nonce, avec quantité
d'argent pour distribuer aux Seize de Paris,
& aux Chefs des cabales dans les grandes
Villes.

Gregoire
XIV. en-
voye une
armée à la
Ligue.

Et une
Bulle
d'excom-
munica-
tion con-
tre les
Prelats,
qui sui-
voient le
Roy, &
de l'argen-
t aux Seize.

Le Parlement de Tours ayant eu avis de
ce Monitoire, le fit lacerer par la main du
Bourreau, & decerna prise de corps contre
le Nonce. Celuy de Paris au contraire cassa
cét Arrest, comme estant donné, disoit-il,
par gens sans pouvoir, & ordonna qu'on
obeist au Saint Pere & à son Nonce.

Après tout, ces Bulles ne produisirent
pas grand effet d'abord, & le Cardinal de
Bourbon se tourmenta en vain pour faire
soulever l'assemblée du Clergé, qui se te-
noit à Chartres, contre l'Arrest de Tours.
L'armée du Pape ne fit pas aussi de grands
exploits, & se dissipa presque toute, avant
que d'avoir rendu aucun service.

Tout cela
ne fit pas
grand mal.

1591.
Il n'en al-
la pas de
même du
côté de
notre
Henry.
Il fut vei-
lemé & ser-
ui par le
Vicomte
de Turen-
ne.

Il n'en arriva pas de même des troupes que le Roy avoit fait lever en Allemagne par le Vicomte de Turenne. Elles servirent beaucoup aux affaires du Roy, & luy donnerent de notables avantages. En recompense il honora ce Seigneur du baston de Marechal de France, pour le rendre plus capable d'épouser Charlotte de la Mark Duchesse de Bouillon, & Dame Souveraine de Sedan, laquelle quoy que Huguenote, avoit esté puissamment recherchée d'amitié & de force par le Duc de Lorraine, qui desiroit la marier à son fils aîné le Marquis du Pont. Le Roy fit ce mariage pour mettre un homme en teste au Duc de Lorraine, qui aidait à soutenir la Ligue. Dequoy le nouveau Marechal s'acquitta fort bien, ayant entre autres beaux exploits surpris Stenay la nuit précédente de ses nocces.

Et par le
Duc de
Lesdig-
uières.

Le Roy avoit un autre grand Capitaine en Dauphiné, c'estoit Lesdiguières, qui contenoit ce pais-là, ayant reduit la ville de Grenoble; Et qui luy sauva la Provence, dont le Duc de Savoye pensoit s'emparer, & démembrer cette piece de la Couronne. Ce Duc estant gendre de Philippe II. Roy d'Espagne, la puissance de son beau-père élevait son ambition & son courage, & luy faisoit oublier l'affection & l'attachement que ses Predecesseurs avoient presque toujours eu pour la France, jusqu'à se tenir fort honorez d'estre pensionnaires de nos Rois. Mais la conduite & la vaillance de Lesdi-

guieres firent échouër tous les hants des-
seins, spécialement par les batailles d'Es-
pa-ron-de-Pahieres, & de Pont-charra, où ce
Duc recout autant de perte que de confu-
sion.

Vers ce temps-là nostre Henry conceut
de la passion pour la belle Gabrielle d'E-
strées, qui estoit d'une tres-noble Maison;
Et cette passion alla si fort en augmentant,
que tandis qu'elle vécut elle tint la princi-
pale place dans son cœur, jusques-là qu'en
ayant eu trois ou quatre enfans, il avoit
quasi resolu de l'épouser, quoy qu'il ne
l'eust sceu faire qu'avec de grands embarras
& des difficultez fort dangereuses. Ayant
pris la ville de Noyon, il en donna le Gou-
vernement au Comte d'Estrées pere de cet-
te belle, & peu après encore la charge de
Grand Maistre de l'Artillerie, qui avoit dé-
jà esté tenuë par Iean d'Estrées l'an mil cinq-
cens cinquante.

il conceut
de la pas-
sion pour
la belle
Gabriel-
le.

Comme il se reposoit un peu après le sie-
ge de Noyon, il apprit l'évasion du Duc de
Guise, qui après plusieurs autres tentatives,
s'estoit sauvé en plein midy du Chasteau de
Tours, où il estoit en prison depuis la mort
de son pere. La nouvelle d'abord n'en tou-
cha pas moins le Roy, qu'elle le surprit. Il
redoutoit ce grand nom de Guise, qui luy
avoit tant fait de peine. Il avoit peur que
ce jeune Prince ne recueillist l'amour des
peuples, que son pere avoit possédé à un si
haut point; & il regrettoit d'avoir perdu un

Le Duc de
Guise se
sauve de la
prison.

1591.
Raiſon-
nement
bien judi-
cieux de
Henry
IV. ſur
l'évaſion
du Duc de
Guiſe.

gage, qui luy pouvoit ſervir à beaucoup de
choſes. Toutefois après qu'il y eut un peu
reſvé; il diminua ſes apprehenſions, & dit
à ceux qui eſtoient autour de luy, qu'il
avoit plus de ſujet de ſ'en réjoûir que de
ſ'en mettre en peine, parce qu'il arriveroit,
ou que le Duc de Guiſe ſe rangeroit auprès
de luy, auquel cas il le traitteroît comme
ſon parent, ou qu'il ſe jetteroît dans la Li-
gue, & qu'alors il ſeroit impoſſible que le
Duc de Mayenne & luy puſſent demeurer
long-temps enſemble ſans ſe brouiller, &
devenir ennemis.

Ce prognostic fut tres-veritable. Le Duc
de Mayenne ayant veû les réjoûiſſances que
toute la Ligue témoignoît de cette nouvel-
le, les feux de joye qu'en firent les grandes
Villes, les actions de grâces que le Pape en
avoit renduës à Dieu publiquement, & les
eſperances que les Seize concevoient de voir
reſſuſciter en ce Prince, la protection & les
qualitez de ſon pere, dont ils avoient eſté
idolâtres : Le Duc de Mayenne, diſ-je,
voyant tout cela fut frappé d'une forte ja-
louſie; & quoy qu'il luy envoyast de l'ar-
gent, avec priere qu'ils puſſent ſ'entrevoir,
neantmoins il ne le comptoit pas comme un
nouveau renfort, mais comme un nouveau
ſujet d'inquietude & de faſcherie pour luy.

En effet ce jeune Prince nouïa auſſi-toſt
une grande liaiſon avec les Seize, & leur
promit de prendre leur protection. Par ce
moyen-là, & par l'appuy des Eſpagnols, ils

Le Duc
de Maye-
ne deſi-
jaloux de
ſon ne-
veu.

Les Seize
s'appuyés
du Duc
de Guiſe,
& veulent
perdre le
Duc de
Mayenne.

s'enhardirent de telle sorte, qu'ils résolurent de perdre le Duc de Mayenne, ne cessant de décrier sa conduite parmi les peuples. On assure qu'il y en eut quelques-uns d'entre eux qui écrivirent une lettre au Roy d'Espagne, par laquelle ils se jettoient entre les bras, & le supplioient s'il ne vouloit regner sur eux, de leur donner un Roy de sa race, ou de choisir un gendre pour sa fille, qu'ils recevroient avec toute obéissance & fidélité. Ils s'aviserent outre cela de dresser un nouveau formulaire de serment pour la Ligue, qui excluait les Princes du Sang, afin d'obliger tous les suspects, qui ne voudroient pas jurer une chose si contraire à leur sentiment, de sortir hors de la Ville, & de leur abandonner leurs biens. Par cet artifice ils chassèrent plusieurs personnes, entre autres le Cardinal de Gondy Evêque de Paris, qu'ils avoient pris en haine, parce qu'avec quelques Curez de la Ville il travailloit adroitement à disposer les peuples en faveur du Roy.

1591.

Ils écrivirent au Roy d'Espagne.

Ils chassèrent le Cardinal de Gondy & plusieurs autres de Paris.

Il ne leur restoit qu'à se défaire du Parlement, qui les veilloit jour & nuit, & qui arrestoit leurs entreprises. Ils avoient poursuivi la condamnation d'un nommé Brigard, parce qu'il avoit correspondance avec les Royalistes; le Parlement l'ayant absous, ils en furent si irrités, que les plus passionnés d'entre eux, de complot fait, & de leur autorité privée, ayant fait prendre les armes à ceux de leur faction; allèrent

G vj

1591.
Par un
baptême
suffisant,
ils font
pendre le
Président
Brissot,
& deux
Conseil-
lers.

se faire des personnes du Président Brissot;
de Larcher, & de Tardif Conseillers. Ils
les menèrent prisonniers au Châtelet, où
après quelques formalitez, l'un d'eux leur
prononça la Sentence de mort, en execu-
tion de laquelle ils les firent pendre tous
trois à la fenestre de la chambre, puis le
lendemain porter à la Grève, afin d'émou-
voir le peuple en leur faveur. Mais la plus-
part eurent horreur d'un si damnable atten-
tat, & les plus zélés même de ce Parti-là
demonstrèrent muets, ne sçachant s'ils de-
voient l'approuver ou le blâmer.

Quelques-
uns vou-
lurent au-
si tuer le
Duc de
Mayenne,
mais le
cœur leur
manqua.

Il se trouva quelques-uns de ces Seize
assez déterminés pour vouloir passer plus
avant. Ils disoient qu'il falloit achever la
tragedie, & se défaire du Duc de Mayenne
s'il approchoit de Paris, il estoit pour lors
à Laon; Qu'après cela ils pourroient s'af-
seoir de la Ville, élire un Chef qui dépen-
dît d'eux, rétablir le Conseil des quaran-
te aboli par ce Duc, & demander l'union
des grandes Villes. Et certes il y a apparen-
ce qu'ayant la Bastille dont Bussy estoit
Gouverneur, le menu peuple, & la Garni-
son Espagnole pour eux, ils eussent pu se
rendre maîtres de Paris, & après cela traic-
ter tout à leur aise, ou avec le Roy, ou
avec le Duc de Guise, ou avec les Espa-
gnols; Mais ils manquerent de resolution.
Cependant le Duc de Mayenne ayant hesi-
té deux jours s'il viendrait à Paris, parce
qu'il craignoit qu'ils ne luy en fermaient

Sur cela
ce Duc
vient à
Paris, &
en fait

les portes, s'y rendit avec quelques gens de guerre, & voyant que le Parlement n'osoit entreprendre de faire le procès à ces gens-là, il se résolut à les châtier luy-même, quelque chose qui en pût arriver; ainsi sans forme de procès dans son cabinet il en condamna neuf à mort. On n'en pût attraper que quatre, qu'il fit pendre dans le Louvre; les cinq autres se sauverent en Flandres. Le plus remarquable de ces cinq estoit Buffy le Clerc, qui avoit esté contraint de rendre la Bastille aux gens du Duc. On l'a veü traîner sa misère dans la ville de Bruxelles, & conserver toujours sa haine contre les François, jusqu'au dernier soupir de sa vie, qui finit peu avant la dernière déclaration de la guerre entre les deux Couronnes.

Ce terrible coup ayant mis bas entièrement la faction des Seize, le Duc fit quatre Présidens au Parlement, où il n'y en avoit plus; car Brisson estoit resté seul, les autres étant allés à Tours. Mais il monstra bien qu'il entendoit mal ses intérêts, car à mon avis il est impossible que le Parlement & la Noblesse demeurent long-temps séparés d'avec le Roy; & la force d'un Parti contraire à la Royauté ne peut consister qu'en deux choses, ou au peuple, ou aux gens de guerre.

Lors que le Roy eut reçu le secours d'Angleterre & celuy des Protestans d'Allemagne, il assiegea la ville de Rouën. Ce

1591.
pendre
quatre; ce
qui abbas
entiere-
ment la
faction
des Seize.

Il fit
aussi qua-
tre Presi-
dens au
Parlemēt.

“
“
“
“
“
“
“
“
“

1592.
Le Roy
assiege
Rouën,

1592.
où Villars
estoit
Gouver-
neur.

Grande &
memora-
ble sortie.

La Ville
pressée le
Duc de
Parme
vient au
secours.

Le Roy
leve le
siege, & se
retire au
Pont de
l'Arche.

fut un des plus memorables sieges de ce temps-là. Villars Gentil-homme Provençal, qui en estoit Gouverneur, y fit des actions merveilleuses. Le Duc de Parme venoit à son secours, & avoit joint pour cela le Duc de Mayenne; Mais Villars, qui craignoit qu'ils ne vinssent pas à temps, & mesme que le Duc de Mayenne ne luy ostast son Gouvernement s'il entroit le plus fort dans la place, fit un effort pour se secourir luy-mesme, & par une sortie qu'on pouvoit quasi nommer une bataille, écarta les assiegeans bien loin de ses murailles. Les Ducs voyans cela, & qu'il n'estoit plus pressé, se retirerent, & Parme logea ses troupes aux environs de Ruë en Ponthieu. Mais deux mois après, les vivres manquans à Villars, & le courage des Bourgeois s'affoiblissant, il fut contraint de leur écrire qu'ils se hastassent de le venir délivrer. Les Ducs sur un avis si chaud, rassemblerent leurs troupes en un jour, repasserent la Somme, & marchant sans bagage firent plus de trente lieues en quatre jours, quoy qu'il y eust sur leur chemin quatre rivières à passer.

Estant arrivé à une lieue de Rouën, ils se mirent en bataille dans une vallée à costé de Dernetal. Le Roy qui estoit allé à Dieppe, trouvant à son retour son armée trop affoiblie & découragée pour resister à ceux de dedans & de dehors, leva le siege à son grand regret, & les attendit à une

lieu de là douze heures durant en bataille, puis se retira au Pont de l'Arche. On tient que s'ils l'eussent poursuivi, il eust eu bien de la peine d'éviter la bataille & de la perdre. Mais le Duc de Mayenne par jalousie qu'il avoit du Duc de Parme, ou autrement s'opiniastra qu'il falloit prendre Caudebec pour déboucher la Seine & avoir des vivres pour Rouën. Il falut que le Duc de Parme se rendist à son avis. Ils prirent Caudebec en vingt-quatre heures : mais Parme y fut blessé au bras d'une mousquetade, & quelques jours après le Duc de Mayenne tomba malade, de sorte que les deux Generaux estoient tout à la fois sur la litiere.

Le Duc de Parme préd Caudebec, y est blessé, & le Duc de Mayenne y tombe malade.

Cependant dans cinq ou six jours l'armée du Roy se grossit de trois mille chevaux, & de six mille fantassins accourus à son secours des Provinces circonvoisines; En sorte qu'il estoit plus fort que les ennemis d'environ cinq mille hommes. Alors la chance tourna. Il se met à les chercher, il les enferme près d'Yvetot, & leur coupe les vivres, si bien qu'ils sont contraints de déloger de nuit, & de se venir poster près de Caudebec. Les deux Generaux estant encore au liét, & leurs troupes fort consternées, le Mareschal de Biron leur enleve un quartier, & ensuite défit leur cavalerie légère. L'infanterie du Roy se preparoit au mesme temps de donner sur l'infanterie Vvalonne, qui sans doute dans la frayeur où elle estoit, eust demandé quartier; mais

L'armée du Roy grossit, & il pour suit les 2. Duca.

Biron leur enleve un quartier, mais ne veut pas les défaire entiere-ment.

1592.

Biron la rappella, de peur, disoit-il, qu'elle ne s'engageast entre deux quartiers des ennemis. On crut qu'il le faisoit ainsi pour ne pas achever une guerre, où il avoit le principal commandement. En voicy une preuve assez grande. Vne autre fois le Baron de Biron son fils, qui depuis fut aussi Marechal, luy ayant demandé cinq cens chevaux & autant d'Arquebusers en croupe, pour aller investir le Duc de Mayenne, qui estoit en beau debut; comme le pere eut veü en effet que cette entreprise estoit infailible, il le regarda d'un œil de cholere, & luy dit en jurant: *Quoy donc, marant, nous veux-tu envoyer planter des choux à Biron?*

Il veut
faire du-
rer la
guerre.

On peut connoistre par là d'où vient que les guerres durent si long-temps; c'est que les Chefs ont interest de les prolonger, parce qu'ils y trouvent leur avantage, tout de mesme que les gens de pratique trouvent le leur à prolonger les procez.

Quelques jours après le Duc de Parme s'estant levé, repassa dans son esprit toutes les inventions & tous les stratagemes, qu'il avoit appris par un long usage, & par une profonde meditation, pour se tirer d'un si mauvais pas. Il ne trouva point d'autre issue que de passer la riviere, & de se retirer vers Paris en diligence. Il fit bastir pour cet effet deux forts vis à vis l'un de l'autre sur les deux bords de la Seine, avec des redoutes, qui commandoient sur l'eau, & de grande dehors, qui s'avançoient vers l'armée du

Roy. A la faveur de ces forts, il passa durant une nuit obscure bagage, cavalerie, infanterie & artillerie, sur des pontons, & sur des batteaux couverts de planches, qu'il fit descendre de Rouën, sans que le Roy, qui en effet s'en apperçut trop tard, pût l'en empêcher. Lors qu'il eut passé, il prit sa marche par les plaines de Neuf-bourg, & fit telle diligence qu'il arriva au Pont de Charenton en quatre jours, n'ayant sceu dormir de bon somme, ainsi qu'il l'avoit depuis, qu'il ne fust dans la Brie.

1592.
Merveilleuse retraite du Duc de Parme, sans que le Roy la puisse empêcher.

Après cela il ramena ses troupes aux Pais-Bas, estant tout couvert de gloire, d'avoir pour la seconde fois fait lever le siege à un grand Roy, lors qu'il y avoit le moins d'apparence, & d'avoir à sa veüe, trompant sa vigilance & ses soins, passé une grande riviere, ou plustost un bras de mer, sans qu'on le pust attaquer.

Cette action estoit si belle, que nostre Henry ne pouvoit s'empêcher de l'admirer, & l'estimoit plus glorieuse que le gain de deux batailles, reconnoissant que le chef d'œuvre d'un grand Capitaine, n'est pas tant de combattre & de vaincre, comme de faire ce qu'il a entrepris, sans hazarder le combat.

Le Roy admiroit cette action.

Il ne faut pas oublier que la premiere fois que le Duc de Parme s'avança pour le secours de Rouën, le Roy alla au devant de luy avec une partie de son armée jusqu'à Aumale, tant pour l'empêcher de passer le

1592. petit ruisseau qui y est, que pour le reconnoître; & qu'avec quatre ou cinq cens Carabins seulement, il arresta long-temps sur cu toute l'armée ennemie par deux ou trois charges tres-vigoureuses. Le Duc de Parme ne croyoit point que le Roy y fust, ne jugeant pas qu'il dût hazarder sa personne dans un si dangereux poste, & avec si peu de troupes. Mais lors qu'il sceut qu'il y estoit luy-mesme, il fit donner par tous ses Carabins, soustenus de sa cavalerie legere. Le Roy voyant les siens si pressez qu'ils ne pouvoient plus resister, fit deux vigoureuses charges, pendant lesquelles on tira la plus grande partie du bagage hors du Bourg. Mais tout le gros de la cavalerie du Duc survenant, le Roy y perdit beaucoup de son monde, & luy-mesme courut grand risque d'y estre tué, ou fait prisonnier. Dieu permit qu'il n'y fut que blessé d'un coup de pistolet dans les reins, lequel eust esté mortel si la bale eust eu plus de force, mais elle ne perça que les habits & la chemise, & effleura seulement la peau. Sa valeur & sa bonne fortune contribuerent toutes deux également à le tirer d'un si mauvais pas, & à mettre en suite de cet échec, sa personne, & ce qui luy restoit de troupes en seureté.

Le Duc de Parme admira cette action, mais loua davantage le courage que nostre Henry y avoit témoigné, que sa prudence; Car comme il luy eut envoyé demander ce

Belle &
perilleuse
action du
Roy à
Aumale,
où il sau-
ve son ar-
rieregar-
de.

qui luy sembloit de cette retraite, il répondit : *Qu'en effet elle estoit fort belle, mais que pour luy, il ne se mettroit jamais en lieu d'où il fust contraint de se retirer.* C'estoit tacitement luy dire, qu'un Prince, & un General doivent mieux se ménager. Aussi tous les bons serviteurs vinrent dès le soir mesme le supplier de vouloir épargner sa personne, d'où dépendoit le salut de la France; Et la Reine d'Angleterre sa plus fidelle amie, le pria par lettres de se vouloir conserver, & de demeurer au moins dans les termes d'un grand Capitaine, qui ne doit aller aux coups que dans la dernière extrémité.

1592.

Grave réponse du Duc de Parme sur l'action du Roy.

Après la levée du siege de Ronën, la plus grande partie de l'armée du Roy passa en Champagne à la poursuite du Duc de Parme, & mit le siege devant la ville d'Espernay, & la prit. Le Marechal de Biron y fut tué d'un coup de fauconneau, qui luy emporta la teste, en reconnoissant la place. Son fils aîné, qu'on nommoit le Baron de Biron, aussi grand Capitaine que le pere, & fort cheri du Roy, fut peu après honoré de la mesme charge de Marechal de France; mais il perdit la teste, comme nous verrons, un peu moins glorieusement que son pere.

Biron pere tué à Espernay.

Le Duc de Mayenne, & le Duc de Parme s'estant separez mal satisfaits l'un de l'autre, il ne fut pas mal-aisé de renouer les Conferences entre le premier, & les Royalistes. Toutefois la chose n'estoit pas encore

Conferences renouées.

1592.
Le Roy
promes
de se faire
instruire
dans six
mois, &
permet de
deputer
vers le
Pape.

meure. Il y fut seulement jetté des semences, qui porteront leur fruit à quelque temps d'icy. Car le Roy consentit qu'il se feroit instruire dans six mois par des moyens qui ne fissent point de tort à sa dignité, & à sa conscience. Il permit aussi aux Seigneurs Catholiques de son Parti, de deputer vers le Pape pour luy faire entendre le devoir auquel il se mettoit, & pour le supplier d'y apporter son autorité; Et que cependant on traitteroit toujours la Paix.

Le Duc
de Mayenne
convoque les
Estats à
Paris
pour élire
un Roy.

Le Duc de Mayenne & les siens demandoient des conditions si avantageuses, qu'elles faisoient mal au cœur; Et à dire le vray, bien des choses dans cette conjoncture faisoient de l'embarras à nostre Henry. Celle qui luy causoit le plus de peine, estoit que le Duc de Mayenne vivement pressé par les instances du Pape, & du Roy d'Espagne; par les remonstrances des grandes Villes qui suivoient son Parti, & mesme par la nécessité de ses affaires, avoit convoqué les Estats Generaux à Paris, afin de proceder à la nomination d'un Roy.

L'éléction
d'un Roy
eust esté
la ruine
de Henry
IV. & de
la France.

Or cette nomination eust esté la ruine indubitable de la France, & peut-estre l'entiere expulsion de nostre Henry. Car il y a bien de l'apparence que tous les Potentats Catholiques de la Chrestienté eussent reconnu le Roy que les Estats eussent élu: Que le Clergé en eust fait autant: & que la Noblesse & le Peuple, qui ne suivoient nostre Henry, que parce qu'il avoit le titre de

Roy, n'eussent peut-être pas fait conscience de le quitter pour un autre, à qui les Estats l'eussent deféré.

1592.

Afin donc d'empêcher ce coup mortel, il s'avisâ sagement de faire proposer une conférence des Seigneurs de son Parti avec ces pretendus Estats. Le Duc de Mayenne fut tres-aîsê de cét expedient, parce qu'il voyoit bien que le Roy d'Espagne desiroit que celui qui seroit élu, épousast sa fille Isabelle-Claire-Eugenie, & qu'ainsi cette élection ne le pouvoit regarder, puisqu'il estoit marié, & qu'il avoit des enfans. Mais aussi de peur qu'on ne s'accoutumast à reconnoître nostre Henry, il suscita soudain quelques Docteurs à dire que cette conférence avec un Heretique estoit illicite; Et en vertu de cét avis il fit en sorte que les Estats arresterent qu'on ne confereroit point avec luy, ni directement, ni indirectement, touchant son establissement, ni touchant la doctrine de la Foy; mais que l'on pouvoit conférer avec les Catholiques tenant son Parti, pour le bien de la Religion, & le repos public.

Expediê
que trou-
ve le Roy
pour em-
pêcher
cette éle-
ction.

Le Legat connoissant bien où cela aboutiroit, fit tout son pouvoir pour empêcher l'effet de cette deliberation des Estats, mais à la fin il fut contraint d'y donner les mains. La Conférence fut donc nouée, & les Deputés de part & d'autre s'assemblerent au bourg de Surene près Paris.

Confé-
re de Su-
rene,

Les Estats estoient assemblez dès le mois

1593.
Estats de
la Ligue
assemblez
à Paris.

de l'anvier de cette année mil cinq cens quatre-vingts treize, & se tenoient dans sale haute du Louvre. Il y avoit peu de Noblesse, grand nombre de Prelats, & assez bonne quantité de Deputez du Tiers Estat, mais la plupart creatures du Duc de Mayenne, ou payez par le Roy d'Espagne. Ce Prince desirant à quelque prix que ce fust avoir la Couronne pour sa fille, avoit destiné d'envoyer une puissante armée en France, qui hastast la resolution des Estats : Mais heureusement pour nostre Henry, l'incomparable Duc de Parme estoit mort, & l'Espagnol n'avoit point aux Pais-Bas de Capitaines qui fussent capables de grandes choses.

Mansfeld
vient avec
l'armée
Espagnole,
prend
Noyon,
puis son
armée se
dissipe.

Le Comte de Mansfeld avoit ordre d'amener ses troupes ; le Duc de Mayenne alla au devant ; elles reprirent Noyon, mais ce fut tout. Après cela elles se débänderent, & devinrent si foibles, que n'osant passer plus outre, elles s'en retournerent en Flandres, où le Prince Maurice de Nassau leur donnoit bien de l'occupation.

Biron leve
le siege
de Selles
pour se-
courir
Noyon,
& n'ose
l'entre-
prendre.

Pendant le siege de Noyon le jeune Biron, à qui le Roy venoit de donner la charge d'Admiral, cedée par le Duc d'Espernon, en échange du Gouvernement de Provence, avoit assiégé Selles en Berry, pour oster cette espine du pied de la ville de Tours. Le Roy voyant que cette bicoque le retenoit trop long-temps, l'avoit rappelé pour aller au secours de Noyon, & pourtant il n'osa l'entreprendre. Ces petites disgraces enle-

rent merveilleusement le cœur de ses ennemis, refroidirent ses serviteurs, & enhardirent les brouillons. Le Tiers Parti, qui s'estoit tenu couvert, commença à se mouvoir, & mesme le bruit couroit qu'il y avoit des Catholiques, qui avoient conspiré de se saisir de la personne du Roy dans Mantes sous couleur de l'arracher d'entre les bras des Huguenots, & qu'ils devoient le mener à la Messe malgré qu'il en eust. Il en fut si fort effrayé, ou feignit de l'estre, qu'il sortit aux champs pour ramasser ses veritables amis, & fit venir les troupes Angloises loger dans le faux-bourg de Limay.

Au mesme temps le Duc de Feria Ambassadeur du Roy d'Espagne vers les Estats Generaux, arriva à Paris. Il leur presenta une lettre fort civile de la part de son Maistre, & leur fit une belle harangue, par laquelle il les exhortoit à nommer promptement un Roy, & leur offroit toute assistance d'hommes, & d'argent. En effet le Roy d'Espagne souhaittoit passionnément qu'on en nommast un, parce, comme nous avons dit, qu'il luy vouloit donner en mariage sa fille Isabelle qu'il aimoit vniquement.

Il estoit donc temps que nostre Henry se determinast à dire hautement qu'il vouloit perseverer dans sa Religion sans vaciller, auquel cas il falloit se resoudre à une guerre, dont peut-estre il n'eust jamais veü la fin; ou qu'il se reduisist au sein de l'Eglise Catholique.

1595.
Cela enfla
le cœur
des ennemis
du
Roy.

Conspira-
tion pour
l'enlever.

Le Duc
de Feria
apporte
une lettre
aux Estats
de la part
du Roy
d'Espa-
gne.

Il estoit
temps que
le Roy se
côvertist.

1593.

Les Ligueux Espagnolisez apprehendoient sur tout ce changement, qui leur eust osté tout pretexte : les bons Catholiques le souhaittoient ardemment, ils avoient peur seulement que la conversion ne fust feinte : les Huguenots rigides s'efforçoient de l'en détourner, jusqu'à le menacer des jugemens de Dieu, s'il abandonnoit, disoient-ils, le Parti de la verité Evangelique. Mais tous les Politiques de l'une & l'autre Religion luy conseilloyent de ne plus differer. Ils luy disoient que de tous les canons, le canon de la Messe estoit le meilleur pour reduire les Villes de son Royaume ; ils le supplioient de s'en vouloir servir ; & à leurs prieres ils ajoûtoient des menaces de l'abandonner, & de se retirer chez eux, pour ce qu'ils estoient ennuyez de se consumer à son service, pour le caprice & l'opiniastreté de quelques Ministres Predicans, qui l'empeschoient d'embrasser la Religion de ses Predecesseurs.

Enfin
Dieu le
touche, &
il se veut
convertir.

Outre ces motifs humains, Dieu qui ne manque jamais à ceux qui le recherchent avec soumission, luy éclaira l'entendement par ses saintes lumieres, & le rendit capable de recevoir les instructions salutaires des Prelats Catholiques. Cette resolution prise, il en donna incontinent avis aux Deputez de la Ligue dans la conference de Surenne. On peut penser quel fut leur estonnement, & combien le Duc de Mayenne fut surpris ; car ils ne s'attendoient point
du

du tout à cette nouvelle.

Les Espagnols & le Legat ayant eu le vent qu'il s'alloit convertir, presserent plus fort les Estats d'élire un Roy; Et voyant que les François n'en vouloient point qui ne fust de leur nation, ils proposerent que leur Roy nommeroit un Prince François, lequel regneroit solidairement & par indivis avec l'Infante Isabelle.

Quand le Parlement eut appris cela, & que les Estats ne s'éloignoient pas de cette proposition, ce grand Corps, quoy que captif & estropié, se souvenant de son ancienne vigueur, ordonna que remonstrances seroient faites au Duc de Mayenne, à ce qu'il maintint les Loix fondamentales de l'Estat, & qu'il empeschast que la Couronne, dont on luy avoit commis la Lieutenance, ne fust transferée aux estrangers. De plus il déclaroit nuls tous les Traittez faits & à faire, qui seroient contraires à la Loy de l'Estat.

On soupçonna que cét Arrest s'estoit donné par collusion avec le Duc de Mayenne; Mais Villeroy le plus grand homme d'Estat de ce regne-là, rend ce témoignage au Parlement, qu'il prit ce conseil de luy-mesme. *N'ayant point d'autres motifs que ceux de l'honneur & du devoir, comme gens qui aimoient mieux perdre la vie que de manquer à l'un & à l'autre, en connivant au renversement des Loix du Royaume, dont par leur institution ils sont Protecteurs, & obli-*

H

1593.

Les Espagnols, & le Legat pressent les Estats d'élire un Roy.

Grand Arrest du Parlement de Paris pour la Loy Salique.

Témoignage avantageux de Villeroy en faveur du Parlement.

1593. *gez de les maintenir par le serment qu'ils font à leur reception.* Ces paroles sont tout-à-fait memorables.

Le Roy
prend
Dreux.

La vigueur de cét Arrest fit reprendre cœur à ce qu'il y avoit de bons François à Paris & dans les Estats ; Et au mesme temps la prise de Dreux que l'armée du Roy força, causa grand estonnement aux plus passionnez Ligueux. Neantmoins les Espagnols ne cesserent point de poursuivre leur dessein. Le Duc de Mayenne pensant les arrester leur fit des demandes excessives avant qu'on procedast à l'élection d'un Roy ; Mais afin de le faire venir à leur point , ils luy accorderent tout ; Et enfin ils declarerent que leur Roy nommoit aux Estats le Duc de Guise , auquel il donneroit sa fille en mariage , & toutes les forces qu'il faudroit pour luy asseurer la Couronne , s'ils trouvoient à propos de luy donner leurs suffrages & de l'élire.

Les Espagnols
proposèrent aux
Estats
d'élire
Roy le
Duc de
Guise avec leur
Infante.

Le Duc de
Mayenne
enrage , &
sa femme
encore
plus.

Iamais homme ne fut plus estonné que le Duc de Mayenne, quand il vit qu'il seroit contraint d'obeir à son neveu , & que son autorité s'en alloit finir. Sa femme encore plus impatiente que luy ne pût s'empescher de faire paroistre son despit & sa jalousie : & plustost que de souffrir qu'on deferaist la Couronne à ce jeune Prince , elle conseilloit à son mari de faire la Paix avec le Roy à quelque prix que ce fust. Il estoit en effet resolu de tout faire plustost que d'élever son neveu au dessus de luy. C'est pourquoy il

employa toutes sortes de moyens pour l'empescher ; Et pour cét effet il conclut une trêve avec le Roy, nonobstant les oppositions du Legat & des Espagnols.

1593.

Il fait trêve avec le Roy.

Ensuite de cette trêve le Roy vint à S. Denis, où se rendirent plusieurs Prelats & Docteurs, par le soin desquels il s'estoit fait instruire. Vn Historien rapporte que le Roy faisant faire devant luy une conference entre des Docteurs de l'une & de l'autre Eglise, & voyant qu'un Ministre tomboit d'accord qu'on se pouvoit sauver dans la Religion des Catholiques, sa Majesté prit la parole, & dit à ce Ministre : *Quoy tombez-vous d'accord qu'on puisse se sauver dans la Religion de ces Messieurs là ?* Le Ministre répondant qu'il n'en doutoit pas, pourveu qu'on y vescu bien : le Roy reparut tres-judicieusement : *La prudence veut donc que je sois de leur Religion & non pas de la vostre, parce qu'estant de la leur je me salue selon eux & selon vous, & estant de la vostre, je me salue bien selon vous, mais non pas selon eux. Or la prudence veut que je suive le plus assuré.* Ainsi après de longues instructions, dans lesquelles il voulut amplement estre éclairci de tous les doutes, il abjura son erreur, fit profession de la Foy Catholique, & receut l'absolution dans l'Eglise Abbaticale de S. Denis au mois de Juillet, par le ministere de Renaud de Beaune Archevesque de Bourges.

Le Roy vient à S. Denis, se fait instruire.

Son argument tres subtil contre les Ministres.

Il abjure son erreur, & se fait Catholique.

H ij

1593.

Dés le jour mesme on vid toute la campagne depuis Paris jusqu'à Pontoise éclairée de feux de joye, & grand nombre de Parisiens, qui estant accourus à S. Denis pour voir cette ceremonie, remporterent à Paris une entiere satisfaction, & remplirent toute la Ville d'estime & d'affection pour le Roy; tellement qu'on ne l'y appella plus le Bearnois, comme auparavant, mais absolument le Roy.

Le Duc de
Mayenne
congedie
les Estats.

Les Estats de Paris ne subsisterent pas long-temps après cela. Le Duc de Mayenne congedia les Deputez, qui s'en retournerent la plupart mal satisfaits dans leurs Provinces; où ils ne servirent pas peu à les disposer à se reduire sous l'obeissance de leur legitime Souverain.

Il ne restoit plus aucun pretexte à la Ligue, sinon que le Roy n'avoit pas l'absolution du S. Pere, & qu'ainsi il n'estoit point encore dans le giron de l'Eglise, & qu'ils ne le pouvoient reconnoistre qu'il n'y fust entré par la grande porte. Il avoit envoyé le

Le Roy
envoie le
Duc de
Nevers à
Rome
pour a-
voir l'ab-
solutio-
n du Pape.

Duc de Nevers à Rome, pour negocier cette affaire auprès du Pape, qui estoit fort en colere de ce que les Prelats de France avoient entrepris de l'absoudre, quoy qu'ils ne l'eussent absous que par provision, *ad cautelam*, seulement. Car il disoit que luy seul avoit droit de rehabiliter les relaps, comme ayant le souverain pouvoir de lier & de délier.

Le Pape
se mon-
stra fort
difficile.

Voilà pourquoy il se rendit si difficile, & ne pût estre fléchi, quelors qu'il vid que le

Parti de la Ligue estoit tout-à-fait à bas.

Or depuis que la vie & les actions du Roy eurent fait voir que sa conversion estoit sans feinte : la Ligue n'ayant plus de valable pre-texte fut sapée, pour ainsi dire, par les fonde-mens ; si bien qu'avant la fin de l'année elle tomba par terre, & ne luy resta qu'un fort petit nombre de places dans les extré-mitez du Royaume, les autres Chefs n'ayant pas voulu courir jusqu'au bout la fortune du Duc de Mayenne. Ce Prince estoit fort irresolu, & ne sçavoit ce qu'il devoit faire, tant à cause de sa lenteur naturelle, que pour le regret qu'il avoit de renoncer à l'autorité souveraine, qu'il avoit entre les mains, & pour la crainte aussi de ne pouvoir trouver de seureté auprès du Roy.

Cependant Vitry desirant estre le premier à rentrer sous l'obeissance, comme il avoit esté le premier à s'en separer, ramena la ville de Meaux ; & le Comte de Carces celle d'Aix en Provence. Lyon s'y remit de luy-mesme, dont le Duc de Mayenne fut cause en partie, pour avoir voulu se rendre maître de cette Ville, & l'arracher au Duc de Nemours son frere vterin, qui pensoit se bastir une petite Souveraineté en ce pais-là. Afin de venir à bout de son dessein, il avoit par de secretes menées fait soulever les Bourgeois contre ce jeune Prince, tellement qu'ils s'estoient saisis de sa personne, & l'avoient mis prisonnier au Chateau de Pierre-Encise. Mais il se trouva qu'il

1594.

La Ligue
tombe par
terre en
moins
d'un an.

Meaux,
Aix, Lion,
Orleans,
& Bour-
ges se ren-
dent au
Roy.

1594. avoit en cela plus travaillé pour le Roy, que pour luy-mesme; parce que les Bourgeois, qui avoient arresté le Duc de Nemours, craignant que les freres ne s'accordassent entre eux à leur prejudice, traitterent secretement avec le Colonel Alfonse d'Ornane Lieutenant General pour le Roy dans le Dauphiné, & s'estant barricadez prirent l'écharpe blanche, & crierent *Vive le Roy*. La Chastre semblablement se remit dans le devoir avec les villes d'Orleans & de Bourges. La reduction de Paris arriva le vingt-deuxiesme de Mars: le Parlement, le Prevost des Marchands, & les Eschevins ayant disposé cette grande Ville, y receurent le Roy, malgré les vains efforts de quelque reste de la faction des Seize. Le Duc de Mayenne estoit allé en Picardie; & Brissac, à qui il avoit confié le Gouvernement de Paris depuis quelques mois, l'ayant osté au Comte de Belin, luy manqua de foy, croyant qu'il la devoit plustost au Roy qu'à luy.

Le Roy
est sacré à
Chartres.

Le Roy un peu auparavant s'estoit fait sacrer à Chartres, avec l'Ampoule de Saint Martin de Tours. La ville de Reims estoit encore entre les mains de la Ligue, & il ne vouloit pas differer davantage son Sacre, parce qu'il connoissoit que cette ceremonie estoit absolument necessaire pour luy concilier l'affection & le respect des peuples.

Ce fut
presque
un mira-

Ce fut presque un miracle comment y ayant quatre ou cinq mille Espagnols de

garnison dans Paris, & dix ou douze mille factieux restans de la caballe des Seize, qui tous haïssoient cruellement le Roy; il pût neantmoins s'en rendre le maistre sans coup ferir, & sans répandre de sang, sinon de cinq ou six mutins, qui sortirent dans les rues pour crier aux armes. Ses troupes s'estant saisies par intelligence des portes, remparts & places publiques, il entra triomphant dans la Ville par la Porte-neuve, par où Henry III. s'estoit malheureusement enfuy six ans auparavant, & alla droit à Nostre-Dame entendre la Messe, & faire chanter le *Te Deum*. Puis de là il revint au Louvre, où il trouva ses Officiers, & son dîner prest, comme s'il y eust toujours demeuré.

L'apresdinée il donna à la garnison Espagnole un sauf-conduit, & bonne escorte pour la conduire jusqu'à l'arbre de Guise en toute seureté. Ceux qui l'avoient introduit dans la Ville l'avoient ainsi désiré. Cette garnison sortit sur les trois heures du mesme jour de son entrée, avec vingt ou trente des plus obstinez Ligueux, qui aimèrent mieux suivre les estrangers, que d'obeïr à leur Prince naturel. Il les voulut voir sortir, & les regarda passer d'une fenestre d'au-dessus de la porte Saint Denis. Ils le saluoient tous le chapeau fort bas, & avec une profonde inclination; Il rendit le salut à tous les Chefs avec grande courtoisie, ajoustant ces paroles; *Recommandez-moy*

H iij

1594.

cle com-
me il pût
se rendre
maistre de
Paris.

Il voit
sortir la
garnison
Espagno-
le, & ce
qu'il luy
dit.

1594.

bien à vostre Maistre , & allez-vous-en à la bonne heure , mais n'y revenez plus.

Le mesme jour qu'il entra dans Paris ; le Cardinal de Pellevé Archevesque de Sens, Ligueux passionné, expira dans son hostel de Sens. Le Cardinal de Plaisance Legat du Pape, eut sauf-conduit pour se retirer, mais il mourut par les chemins. Brissac pour recompense eut le baston de Marechal, & une place de Conseiller honoraire au Parlement, faveur qui estoit tres-rare en ce temps-là. D'O fut remis dans le Gouvernement de Paris, qu'il avoit eu sous Henry III. mais il n'en jouït pas long-temps, estant mort peu après. La Partie du Parlement, qui estoit à Tours, fut rappelée, celle qui estoit à Paris rehabilitée, (car elle avoit esté interdite) & toutes deux reünies pour servir conjointement le Roy.

La partie du Parlement, qui estoit à Tours, est rappelée à Paris.

La Ville est en joye, & tout à fait paisible.

Dés le midy du jour que nostre Henry fut receû à Paris, la Ville fut entierement paisible, les Bourgeois se familiariserent dans un moment avec les soldats, les Artisans travaillerent dans leurs boutiques; En un mot le calme fut si profond, que rien ne l'interrompit que le carillon des cloches, les feux de joye, & les danfes qui se firent par toutes les ruës jusques à minuit. Il est certain que ce qui causa cette joye & cette merveilleuse tranquillité, fut la grande opinion que le peuple avoit conceüe de la genereuse bonté de ce Prince, & les ordres qu'il donna pour contenir les gens de guerre.

On remarque deux actions qu'il fit le jour mesme qu'il entra dans Paris, qui sont d'une bonté, d'une justice, & d'une politique admirable.

1594.
Deux belles actions
du Roy.

La premiere est, qu'il souffrit que le bagage de la Nouë, l'un de ses principaux Chefs, entrant dans Paris, fust arresté par des Sergens pour les debtes que son pere avoit contractées pour son service; Et quand la Nouë alla se plaindre à luy de cette insolence, il luy répondit publiquement : *La Nouë, il faut payer ses debtes, je paye bien les miennes.* Mais après cela il le tira à part, & luy donna de ses pierreries pour engager aux creanciers, au lieu du bagage qu'ils luy avoient saisi. Fut-il jamais une plus merveilleuse bonté, & une plus exacte justice.

L'une de justice.

La seconde est, que dès le soir mesme il jolia aux cartes avec la Duchesse de Montpensier, qui estoit de la Maison de Guise, & la plus forte Ligueuse qu'il y eust dans le Parti. Peut-on rien voir de plus politique ?

L'autre de politique.

Depuis cette reduction de Paris, les autres Villes, & leurs Gouverneurs se hastèrent aussi de conclure leurs Traittez. Villars fit le sien pour Rouën, moyennant le Gouvernement en chef de cette Ville & Bailiage, & de celui du pais de Caux, avec la charge d'Admiral, qu'il falut tirer des mains de Biron pour celle de Marechal de France, douze cens mille livres d'argent, & soixante mille livres de pension. Au mesme temps, ou peu après, Montrenil & Abbeville en

Redut
de Rouën,
d'Abbeville,
de Troyes,
de Sens,
&c.

1594.
D'Agen,
de Mar-
mande.

De Poi-
ctiers, &
du Mar-
quis d'El-
beuf.

La Cap-
pelle pri-
se par
Mansfeld.

Laon pris
par le Roy
en mesme
temps.

Balagny
se remet
dans le
Parti du
Roy avec
la ville de
Cambrai.

Reductio
d'Amiens,
Beauvais
& Peron-
ne.

Picardie, Troyes en Champagne, Sens, Rion en Auvergne, Agen, Marmande & Villeneuve d'Agenois se mirent dans l'obeïssance, & leurs Gouverneurs eurent du Roy sans contestation tout ce qu'ils luy demanderent. La ville de Poictiers, & le pais d'alentour traitta aussi par le moyen de ses principaux Magistrats, & le Marquis d'Elbeuf qui en estoit Gouverneur pour la Ligue, voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher cette résolution, s'y laissa entraîner, & composa avec le Roy, qui luy laissa le Gouvernement de la Province.

Cependant le Comte de Mansfeld entra dans la Picardie, pour essayer de soustenir la Ligue, qui s'abaissoit fort; & prit la Cappelle. Le Roy en revanche mit le siege devant Laon, & le prit par capitulation, nonobstant tous les efforts que fit le Duc de Mayenne pour le secourir.

Balagny avec sa ville de Cambrai, renonça aussi à la Ligue, & promit service au Roy. Il se disoit Souverain de cette Ville, & la tenoit depuis que le Duc d'Alençon, frere du Roy Henry III. l'avoit usurpée sur le Baron d'Inchi, lequel dans le grand soulèvement des Pais-Bas avoit quitté l'obeïssance d'Espagne pour embrasser son Parti. Pareillement les Villes de Beauvais & de Peronne se détacherent de la Ligue; comme aussi fit celle d'Amiens, secouant le joug du Duc d'Aumale; Et il ne resta à ce Parti dans toute la Picardie que Soissons, la Fere

& Ham. Bien plus le Duc de Guise se détacha aussi du Duc de Mayenne, & remit les villes de Reims, Vitry & Mezieres dans l'obeissance du Roy, qui en recompense de cela, luy donna le Gouvernement de Provence, dont il estoit obligé de retirer le Duc d'Espernon, à cause que le peuple, le Parlement & la Noblesse y estoient soulevés contre luy.

Le Duc de Lorraine, qui négocioit aussi la paix par l'entremise de Bassompierre, la conclut le vingt-fixième Novembre. Mais l'exemple de ce Duc, Chef de la Maison de Lorraine, ni la revolution generale, qui estoit dans ce Parti-là, ne purent encore obliger le Duc de Mayenne à se tirer du péril, où il estoit prest d'estre submergé. Il ne pouvoit abandonner ce beau titre de Lieutenant General de la Couronne, & se flattoit toujours de l'esperance que les secours d'Espagne le remettroient au dessus de ses affaires. Il s'estoit retiré en son Gouvernement de Bourgongne, parce que c'estoit ce qui luy restoit de plus entier; quoy que pour se conserver Dijon, il falut que par une cruauté fort odieuse, il fist couper la teste au Maire, & à un autre, qui travailloient pour la reduire au service du Roy.

Or comme c'estoient les Espagnols qui le maintenoient dans son opiniastreté, & qui faisoient la guerre au Roy sous son nom, il fut proposé & arrêté dans le Conseil, qu'il falloit les attaquer eux-mêmes

1594.

Le Duc de Guise fait son traité avec le Roy.

Comme aussi le Duc de Lorraine.

Le Duc de Mayenne demeure seul, & se retire en Bourgongne.

1595.

Le Roy declare la guerre aux Espagnols.

1595.

par une guerre ouverte, afin qu'estant occupez dans leur maison, ils perdissent l'envie, & le loisir de venir inquieter le Roy dans la sienne. Car ils ne l'attaquoient pas seulement par la force des armes, & par des pratiques, qui entretenoient les peuples dans la rebellion; mais de plus ils en vouloient à sa vie, & taschoient de le faire perir. par des moyens lasches & execrables. Ils tramerent, ou favoriserent plusieurs conspirations contre sa personne sacrée, qui furent bien averées. Les deux qui éclaterent le plus, furent celle d'un Pierre Barriere, & celle de Jean Chastel.

Deux attentats sur sa personne.

De Pierre Barriere.

Le premier estoit un soldat âgé de vingt-sept ans, lequel ayant esté découvert à Melun, en l'an mil cinq cens quatre-vingts treize, comme il cherchoit à executer son detestable coup, fut condamné à avoir le poing droit brûlé, tenant le cousteau dont il avoit deû fraper le Roy, puis à estre tenaillé avec des tenailles ardentes, & rompu tout vif.

Et de Jean Chastel.

Le second estoit un jeune Escolier âgé de dix-huict ans, fils d'un Marchand Drapier de Paris demeurant devant le Palais. Ce malheureux sur la fin de l'année mil cinq cens quatre-vingts quatorze, s'estant coulé avec les Courtisans dans la chambre de la belle Gabrielle, où estoit le Roy, le voulut fraper d'un coup de cousteau dans le ventre, mais de bonne fortune le Roy s'estant baissé en ce moment pour saluer quel-

qu'un, il ne l'atteignit qu'au visage, luy perça la lèvre d'enhaut, & luy rompit une dent. On ne sçavoit d'abord qui l'avoit frappé; Mais le Comte de Soissons voyant ce jeune homme effrayé, l'arresta par le bras. Il confessa effrontément qu'il avoit fait le coup, & s'oustit qu'il l'avoit deû faire. Le Parlement le condamna à avoir le poing droit brulé, & à estre tenaillé, puis tiré à quatre chevaux. Ce detestable parricide ne monstra aucun signe de douleur, tant on luy avoit fortement imprimé dans l'esprit, qu'il feroit un sacrifice agreable à Dieu d'oster du monde un Prince relaps & excommunié. Le pere de ce miserable fut banni, sa maison de devant le Palais démolie, & une Pyramide erigée en la place.

Les Iesuites sous lesquels ce meschant avoit estudié, furent aussi-tost accusez de l'avoir imbu de cette pernicieuse doctrine; & comme ils avoient beaucoup d'ennemis, le Parlement bannit toute la Societé du Royaume, par le mesme Arrest de leur Escolier. Ces Peres ne manquerent pas, notwithstanding que le temps leur fust contraire, de travailler à s'oustenir leur honneur, & firent plusieurs escrits pour se justifier des choses dont on les chargeoit. Et veritablement ceux qui n'estoient pas leurs ennemis, ne croyoient point que la Societé fust coupable; de sorte qu'à quelques années de là le Roy. revoqua l'Arrest du Parlement, & les

Iesuites
exilez du
Royaume.

1595. rappella, comme nous le dirons tantost.

Les succez de la guerre declarée à l'Espagne, furent bien differens de ceux que le Roy eut contre la Ligue, & firent bien voir
 „ que c'est autre chose d'attaquer un estran-
 „ ger égal en puissance, sur lequel il n'y a rien
 „ à gagner que par la force des armes, que
 „ d'avoir affaire à ses Sujets rebelles, & dans
 „ son propre país, où les intrigues & les in-
 „ telligences font plus de la moitié des en-
 „ treprises.

Redu-
 tion de
 Beaune,
 Auxerre,
 Dijon,
 &c.

Cette année les villes de Beaune, d'Auxun & d'Auxonne se reduisirent sous l'obeïssance du Roy. Celles de Mâcon & d'Auxerre y estoient revenues dès l'année precedente. La ville de Dijon suivit leur exemple, & se barricada contre le Chasteau, que Biron alla assieger. Mais cependant le Connestable de Castille descendit avec une grande armée du Milanois en Bourgongne par la Franche-Comté, & passa la Saone à Gray, avec le Duc de Mayenne.

Le Roy
 va en
 Bourgongne
 contre l'ar-
 mée Es-
 pagnole.

Le Roy qui estoit allé en ce país-là, eut l'assurance de s'avancer jusqu'à Fontaine-Françoise. Ce fut là qu'avec quinze cens hommes seulement il tint teste à cette grande armée, il fit un exploit de guerre, qui n'est pas imaginable. Villars-Oudan, & Sanson, deux des principaux Chefs de l'armée ennemie, donnerent impetueusement sur ses troupes : Villars chargea un gros commandé par le Marechal de Biron, & Sanson un autre qui estoit à costé. Ils les

Journée
 de Fontai-
 ne-Fran-
 çoise.

enfoncez tous deux, & leur firent passer
carrière, jusqu'à la veüe de celuy du Roy.
On dit que Villars ayant sceu qu'il estoit là,
tant le nom de Roy est puissant, n'osa l'atta-
quer & se retira sur la gauche; mais Sanson
ne fut pas si heureux, car le Roy n'ayant
avec luy que cent chevaux, mais veritable-
ment tous gens d'élite, ou de marque, &
montez à l'avantage, donna à luy l'espée à
la main, se messia tout au travers & le tailla
en pieces. Sanson essayant de rallier ses
gens, perdit la vie en acquerant beaucoup
d'honneur.

Le peril fut si grand pour le Roy dans ce
combat, qu'il disoit que dans les autres oc-
casions, où il s'estoit trouvé, il avoit com-
batu pour la victoire, mais qu'en celle-cy
il avoit combattu pour la vie.

Ayant donc fait voir au Connestable en
cette occasion de quelle sorte il sçavoit
agir, il luy glaça tellement le courage, qu'il
n'osa plus rien entreprendre, & peu après
se retira. Le Duc de Mayenne aussi deses-
peré de tant de mauvais succez, & ne sça-
chant plus où donner de la teste, avoit re-
solu de se retirer à Sommerive en Savoye,
d'où il vouloit envoyer demander seureté
en Espagne pour aller rendre compte de ses
actions au Roy Philippe II. Mais la bon-
té du Roy prit soin de le détourner de ce
précipice, & de le remettre dans les voyes
d'accommodement. Il envoya pour cét ef-
fet querir Lignerac son confident, l'entre-

1595.

Où le
Roy fait
paroistre
sa valeur,
mais est
en danger
de sa vie.

Armée
Espagno-
le se reti-
re.

Le Duc de
Mayenne
desespéré
se veut re-
tirer en
Savoye.

Le Roy
en a pitié
& luy of-
fre un ac-
commo-
dement,
& un lieu
de retrai-
te.

1595.

tint de la bonne volonté qu'il avoit toujours eue pour ce Duc, luy témoigna qu'il avoit pitié de luy, l'assura qu'il estoit toujours disposé à le recevoir en ses bonnes grâces, & luy permit de se retirer en toute sécurité à Chalons sur Saone, tandis qu'on acheveroit de traiter son accord.

Le Duc accepta cette faveur, & ayant appris que le Pape se dispoisoit à recevoir le Roy dans l'Eglise, il demanda une trêve generale pour le reste de son Parti.

Luy accordé une trêve.

La plupart des gens du Conseil du Roy, qui consideroient les longueurs & les artifices dont il avoit usé depuis six ans, ayant commencé cinquante Traitez sans jamais conclure, estoient d'avis de ne luy plus accorder de surseance, & de le pousser à bout. Mais la prudence & la bonté du Roy ne s'accordoient pas à ce sentiment; parce qu'il n'ignoroit pas deux maximes qui sont tres-vraies; *L'une, que les Rois peuvent toujours quand ils veulent, remettre les plus rebelles dans leur devoir; L'autre, qu'il est tres-dangereux de desesperer de braves gens, & sur tout des gens de la qualité du Duc de Mayenne.* Voilà pourquoy de son propre mouvement, & contre l'avis de ce Conseil, il luy accorda une Trêve. Ce qui suivit peu après, monstra bien comme ce sage Prince avoit eu plus de lumieres que tous ses Ministres, & combien il eust esté prejudiciable à ses interets de faire le contraire.

Cependant de trois Villes , que nous avons-dit qui restoit à la Ligue en Picardie, la Fere, Ham & Soissons, le Gouverneur de la premiere nommé Colas l'avoit livrée aux Espagnols. Et d'Orvilliers avoit fait la mesme chose de Ham. Après cela toutefois cette derniere place ne leur demeura pas ; Humieres, l'un des plus braves Gentils-hommes de ce temps-là, les y vint attaquer à l'heure mesme si chaudement, qu'après une longue & meurtriere defense, ils furent tous bachez en pieces : mais Humieres y fut tué & plus de deux cens braves hommes avec luy.

Cette perte excita tellement l'indignation des bons François contre les Ligueux, que la plupart de ceux cy estant desesperés s'enfuirent aux Pais-Bas & en Espagne, où ils trouverent d'abord un accueil tres-favorable, & de bons appointemens, pour lesquels ils firent de tres-grands maux à la France. Entre autres un vaillant Capitaine nommé Rosne, qui s'imaginant qu'on alloit traiter à la derniere rigueur tous ceux qui n'avoient point de places pour faire leur paix, se resolut de faire si bien la guerre, que les Espagnols eussent sujet de le recompenser, ou le Roy de le racheter.

Ce fut luy qui inspira au Comte de Fuentes le dessein d'assieger Cambray ; après qu'il eut forcé le Cattelet, & qui luy persuada pour faciliter cette grande entreprise, de prendre Doulens auparavant, afin que les

1595.

La Fere,
& Ham
livrées
aux Es-
pagnols.

Sont tail-
lez en
pieces à
Ham :
Humieres
y est tué.

Plusieurs
Ligueux
desesper-
ez se
jettent
entre les
bras des
Espa-
gnols.

Entre au-
tres Ros-
ne, qui
fait pren-
dre Dou-
lens.

1595.
Journée
de Dour-
lens, où
Villars est
tué.

Cambray
pris par
les Espa-
gnols.

Le Pape
donne
l'absolu-
tion au
Roi.

Le Duc
de Maye-
ne fait
enfin son
Traité
avec le
Roi.

François n'y peussent mener de secours en corps d'armée. Ce fut aussi par son conseil que Fuentes alla au devant du Duc de Nevers, du Marechal de Bouillon, & de l'Admiral de Villars, qui venoient au secours de Dourlens, qu'il les combatit & les défit avec grand carnage de la Noblesse Francoise, & fit tuer Villars de sang froid, l'un des plus braves hommes de ce temps-là; Puis estant revenu devant Cambray, il le prit par famine, & dépouilla ainsi Balagny de sa prétendue Principauté.

Une nouvelle tres-importante, & long-temps attendue, consolale Roy de ces deux grandes pertes de Dourlens & de Cambray: C'est qu'on luy manda qu'enfin le Saint Pere passant par-dessus toutes les difficultez & les oppositions que formoient les Espagnols, luy avoit donné l'absolution, le seizième de Septembre, par la negociation & les poursuites de d'Ossat & du Perron ses Procureurs en Cour de Rome, qui depuis furent honorez tous deux du chapeau de Cardinal à sa recommandation.

Après cela le Duc de Mayenne n'ayant plus d'excuses, ni plus d'esperance de pouvoir subsister, se résolut de traiter. Il estoit bien tard, & il ne pouvoit attendre qu'une dernière rigueur, si la generosité du Roy n'eust esté plus grande que son obstination. Il est vray aussi que la belle Gabrielle, forte officieuse à tous ceux qui reclamoient sa faveur, & d'ailleurs songeant à se faire des

amis & du support pour parvenir au mariage du Roy où elle aspirait, n'aida pas peu à luy obtenir un accommodement tres-favorable. Certes, les termes de l'Edict que le Roy luy accorda, & les conditions sont si honorables, que jamais Sujet n'en a eu de plus avantageuses de Roy de France. Mais elles l'eussent esté davantage, si avant que son Parti fust défilé, il eut traité pour les grandes Villes qu'il tenoit encore comme leur Chef, & que par ce moyen il les eust toujours tenues attachées à ses intersts.

1595.

A des
conditiōs
tres-avan-
tageuses.

Quelque temps après il vint à Monceaux. Il vint à
saluer le Roy : lequel le voyant venir dans Mōceaux
une allée où il se promenoit, s'avança vers le saluer.
luy de quelques pas avec toute la gayeté,
& le bon accueil possible, l'embrassa estroitement par trois fois, l'assura qu'il l'estimoit si fort homme d'honneur, qu'il ne doutoit point de sa parole, & le traitta avec autant de franchise, que s'il eust toujours esté attaché à son service. Le Duc comblé
de ses bontez, dit au sortir de là que c'estoit alors seulement que le Roy avoit achevé de le vaincre. Aussi demeura-t-il toujours dans le devoir d'un tres-fidele Sujet, comme le Roy se monstra tres-bon Prince, & exact observateur de sa parole.

Au mesme temps que ce Duc avoit conclu son Traité, & obtenu un Edict du Roy, qui le confirmoit, le nouveau Duc de Nemours son frere vterin, & qui s'estoit appellé Marquis de Saint Sorlin du vivant du

Le Duc
de Ne-
mours se
reconci-
lie aussi.

1595. brave Duc de Nemours son aîné, se reconcilia aussi par le moyen de sa mere avec le Roy, & ramena à l'obeïssance quelques petites Places qu'il tenoit encore dans le Lyonois, & dans le Forez.

Son frere aîné estoit mort d'une estrange maladie.

Son frere aîné, l'un des plus nobles & des plus genereux courages, que l'on eust jamais veus, estoit mort l'année precedente d'une estrange maladie; qui de temps en temps luy fit verser par la bouche & par tous les pores, jusqu'à la dernière goutte de son sang; soit que ce mal luy fust venu de l'extrême douleur qu'il eut après s'estre sauvé du Chasteau de Pierre-Encise, d'apprendre la reddition de Vienne, qui estoit sa plus seure retraite; soit qu'il fust causé par un poison acré & caustique, qu'on disoit luy avoir esté donné par ceux qui redoutoient son ressentiment. Il mourut sans avoir esté marié, & son frere puîné, dont nous parlons, estoit pere de Messieurs de Nemours, que nous avons veü mourir ces années dernières.

1596.
Le Duc de Joyeuse se fait son Traitté avec le Roy.

Le Duc de Joyeuse, qui après la mort de son jeune frere, tué en la bataille de Villemur près de Montauban, avoit quitté l'habit de Capucin pour se faire Chef de la Ligue en Languedoc, & avoit maintenu la ville de Thoulouse, & les contrées voisines dans ce Parti, prit aussi ce temps de faire son accommodement, & obtint des conditions tres-favorables, par le moyen du Cardinal de Joyeuse son autre frere. Il eut

entre autres choses le baston de Marechal de France. Le Seigneur de Boisdauphin eut pareille recompense, quoy qu'il ne tint plus que deux petites Villes dans les pais du Mayne & d'Anjou, sçavoir Sablé & Chasteau-Gontier; le Roy luy faisant ce bon traitement, plustost en consideration de sa personne, que de ses Places.

Il n'y avoit plus à reduire que le Duc de Mercœur, & Marseille. Cette Ville estoit dominée par Charles de Casaux Consul, & par Louys d'Aix Viguiier, qui y avoient usurpé toute l'autorité. Comme ces deux hommes estoient sur le poinct de la livrer aux Espagnols, un Bourgeois nommé Libertat avec une bande de ses amis, fit soulever les Habitans contre eux, & ayant tué Casaux, & chassé Louys d'Aix, la mit en pleine liberté sous l'obeïssance du Roy.

Quant au Duc de Mercœur, le Roy luy accorda la prolongation de la Trêve; car il n'estoit pas en pouvoir d'aller si-tost le déposseder du reste de la Breragne, estant fort empesché au siege de la Fere, où il estoit en personne, & auquel il n'avoit gueres avancé en trois ou quatre mois. D'ailleurs il arriva, lors qu'il y pensoit le moins, que l'Archiduc Albert, qui commandoit l'armée Espagnole, incité par les conseils de ce Rosne dont nous venons de parler, vint fondre sur Calais, & que Rosne qui estoit grand Capitaine ayant pris d'abord les forts du Risban & de Nieulé, les Espagnols for-

1596.

Le Seigneur de Boisdauphin aussi.

Reductio de Marseille.

Le Roy accorde une trêve au Duc de Mercœur.

Calais pris par l'Archiduc Albert.

1596. cerent la place le vingt-quatrième Avril,
 & y passerent tout au fil de l'espée. Peu
 après le Roy prit la Fere, qui se rendit fau-
 te de vivres. Les Espagnols ayant fait le
 Traitté ne voulurent pas d'ostages de luy,
 disant qu'ils sçavoient qu'il estoit Prince
 » genereux & de bonne foy : témoignage
 » d'autant plus glorieux pour luy, qu'il sor-
 toit de la bouche de ses Ennemis.

L'Archi-
 duc prend
 encore
 Guines &
 Ardres.

La douleur qu'il avoit de la perte de Ca-
 lais fut redoublée par celle des villes de
 Guines & d'Ardres, qui furent encore pri-
 ses par l'industrie & la valeur de Rosne; le-
 quel en eust bien fait d'autres, si quelques
 mois après il n'eust pas esté tué heureuse-
 ment pour la France, au siège de Hulst près
 de Gand.

Or le bruit de ces quatre ou cinq gran-
 des pertes receuës coup sur coup, jettoit
 de la terreur dans les cœurs des peuples : &
 les Emissaires d'Espagne par leurs supposi-
 tions & artifices, excitoient autant qu'ils
 pouvoient de nouvelles semences de division
 dans les esprits, se servant pour cela de
 toutes sortes de pretextes, & sur tout de
 celuy de l'oppression des peuples. Verita-
 blement elle estoit grande : mais elle pro-
 venoit des pillages de la guerre, & de la
 nécessité des affaires, non pas de la faueur
 du Roy, qui n'avoit point de plus ardent
 desir, que de procurer au plütoist le soulage-
 ment de ses Sujets ; ainsi que nous le ver-
 rons.

Cela le jetta dans l'affliction & dans l'embarras, pource qu'il n'avoit point de fonds pour continuer la guerre, & qu'il prevoyoit bien aux murmures qu'on avoit déjà excitez, que s'il fouloit davantage les peuples, il s'éleveroit contre luy une nouvelle tempeste. Dans cette peine il eut recours au grand remede qu'on a accoustumé de pratiquer quand la France est en danger ; C'est la convocation des Estats Generaux. Et parce que la necessité pressante ne luy donnoit pas le temps de les assembler en corps, il convoqua seulement les Notables d'entre les Grands de son Estat, des Prelats, de la Noblesse, & des Officiers de Judicature & de Finances.

1596.

Le Roy pour avoir de l'argent, convoque l'assemblée des Notables à Rouën.

Il desira que l'assemblée se tint à Rouën dans la grande sale de l'Abbaye de Saint Ouën. Au milieu de laquelle il estoit assis dans une chaise élevée en forme de throsne sous un dais : à ses costez estoient les Prelats & Seigneurs ; derriere les quatre Secretaires d'Estat ; au dessous de luy les Premiers Presidens des Cours Souveraines, & les Deputez des Officiers de Judicature & de Finance. Il en fit l'ouverture par une harangue digne d'un veritable Roy, lequel doit croire que sa grandeur & son autorité ne consistent pas seulement en une puissance absolüe, mais au bien de son Estat, & au salut de son peuple.

Ordre de la séance.

Si je faisois gloire, leur dit-il, de passer pour excellent Orateur, j'aurois apporté une belle harangue.

Il y fait une belle harangue.

1596. icy plus de belles paroles que de bonnes volontez : mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler, j'aspire aux glorieux titres de Libérateur & de Restaurateur de la France. Déjà par la faveur du Ciel, par les conseils de mes fideles serviteurs, & par l'épée de ma brave & genereuse Noblesse (de laquelle je ne distingue point mes Princes, la qualité de Gentilhomme estant le plus beau titre que nous possédions) je l'ay tirée de la servitude & de la ruine. Je desire maintenant la remettre en sa premiere force, & en son ancienne splendeur. Participez mes Sujets à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la premiere. Je ne vous ay point icy appellez comme faisoient mes Predecesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontez ; je vous ay fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, en un mot pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guere aux Rois, aux barbes grises, & aux victorieux comme moy, mais l'amour que je porte à mes Sujets, & l'extrême desir que j'ay de conserver mon Estat, me font trouver tout facile & tout honorable.

On luy
accorde
un fonds
pour faire
la guerre.

L'assemblée émené jusqu'au fond du cœur par de si tendres paroles, travaillant avec affection à trouver dequoy pouvoir continuer la guerre, & pour cét effet elle ordonna qu'on reculeroit d'une année le
payement

payement des gages des Officiers, & que, pour deux ans seulement, il seroit imposé un sol pour livre sur toutes les marchandises, qui entreroient dans les Villes closes, excepté sur le bled, qui est la nourriture des pauvres. Ce dernier moyen causa beaucoup de bruit dans les Provinces d'au-delà la Loire; Mais Rosny que le Roy avoit depuis quelques mois fait Surintendant, non moins habile que fidèle, ainsi que nous le dirons ailleurs, joignit à ce fonds une grande somme de deniers, que les Financiers avoient détournés, & qu'il fit revenir dans les coffres du Roy.

Cependant le Roy d'Espagne sentant diminuer les forces de son corps & de son esprit par une langueur, qui dégénéra en une horrible maladie, craignoit que sa foiblesse ne causât des revoltes dans ses Païs à éloigner les uns des autres. D'ailleurs il avoit épuisé ses Finances, & il souhaittoit avec passion de donner les Païs-Bas à sa tres-chere fille Isabelle. Voilà pourquoy il avoit fait connoître au S. Pere qu'il desiroit la Paix; & la Sainteté avoit envoyé le General des Cordeliers vers luy pour l'y disposer plus particulièrement.

Lors qu'elle estoit bien acheminée, il survint un incident, qui la retarda de plus d'un an. Hernand Teillo, Gouverneur pour l'Espagnol de Dourlens, averti du mauvais ordre que les Bourgeois d'Amiens tenoient à la garde de leur Ville, la surprend un ma-

1596.

1597.

Le Roy
d'Espagne
desire la
Paix.

1597.

Surprise
d'Amiens
par les Es-
pagnols;
ce qui re-
tarde la
Paix.

rin sur les neuf heures, comme on estoit au Sermon, c'estoit en Carême, ayant fait embarrasser une porte par une charette chargée de noix, dont un sac se délia exprès, afin d'amuser les soldats qui estoient au corps de garde. Vne si fastheuse nouvelle estonna d'autant plus le Roy, qu'il estoit alors en réjouissance & se divertissoit à Paris. Il vouloit que ses paquets importants vinssent droit à luy, & non point à d'autres, & que l'on les luy apportast à quelque heure que ce fust; Tellement que comme il estoit dans un profond sommeil, après avoir fait danser un Ballet, un courier le vint réveiller pour luy dire cet accident.

Aussitost il saute hors du lit, & mande deux ou trois de ses plus confidens pour s'en entretenir avec eux. Ils jugeoient tous que cela arrivoit dans une meschante conjoncture, parce que le Duc de Mercœur estoit puissant en Bretagne, les restes des factions estoient encore cachées sous les cendres, les Huguenots faisoient des cabales, & enfin la confusion estoit extraordinaire dans Paris, qui se voyoit par là devenir frontiere. Mais ce courage Heroïque tant de perils n'avoient sceu épouvanter, ne fut point ébranlé par celuy-là; au contraire il résolut de l'affronter d'abord, & d'aller promptement investir Amiens avec que les Espagnols s'y fussent plus assés mis.

Le Roy
refout
malgré
son Con-
seil d'al-
ler assiéger
Amiens.

Ses plus grands Capitaines n'estoient

point de cet avis. Mais nonobstant cela, luy qui avoit de plus grandes lumieres, & plus de fermeté qu'eux tous, l'entreprit courageusement; non pas tant, disoit-il, sur les moyens humains, que sur la confiance qu'il avoit en Dieu, qui luy avoit toujours fait la grace de l'assister. Et véritablement on peut dire qu'il l'assista encore plus visiblement en cette occasion, qu'il n'avoit jamais fait.

1597.

Dieu l'assista visiblement.

Car il découvrit plusieurs conspirations sur la personne, entre autres d'un Religieux, qu'un Agent du Roy d'Espagne, à ce qu'on disoit, avoit voulu porter à le tuer; Et de tres-dangereuses cabales, que l'argent de ce mesme Roy entretenoit à Paris, lesquelles observoient toutes ses démarches, & devoient un jour le faire enlever de son Chateau de S. Germain en Laye.

Il découvrit plusieurs conspirations.

D'ailleurs ses peuples répondant comme ils devoient à son affection paternelle, ne luy dénierent rien de tout ce qu'il leur demanda pour haster ce siege. Puis le Duc de Mayenne, & tous les Ligueux desirant luy témoigner leurs ressentimens pour toutes ses bontez, le servirent si fidèlement & si chaudement en cette occasion, tandis que les autres chanceloient & se renvoyoient à quartier, qu'il fut obligé de dire qu'il connoissoit bien que la plupart de ces gens-là n'avoient jamais esté ennemis de la personne, mais seulement de la Religion Huguenote.

Les peuples contribuent volontiers, & les Ligueux le servent fort bien.

Le siege fut long, difficile & douteux; &

1597. si le Roy d'Espagne y eust voulu employer toutes ses forces , jamais le Roy n'en fust venu à bout. Mais il estoit devenu fort chagrin , il ne desiroit que le repos , & ne se foucioit plus de conquestes ; si bien qu'il ne donna aucune des assistances que l'Archiduc luy demandoit. L'Archiduc ne laissa pas pourtant de faire le plus grand effort qu'il pût pour faire lever le siege. Il vint se présenter au quartier de Long-Pré , un jour qu'on ne s'y attendoit pas , avec de très-grandes forces ; Cela mit le desordre & l'épouvante parmy nos François , en telle sorte , que s'il eust sceû se servir de l'occasion , & ne pas perdre le temps à consulter , il eust sans doute jetté les trois mille hommes dans la place , qu'il avoit destineez pour cela.

L'Archiduc vient au secours d'Amiës.

Son arrivée , & ses attaques mettent l'armée du Roy en desordre.

Le Roy la ralloué.

Le Roy revenant de la chasse , où il estoit allé , trouva un effroy general dans son armée , & quelques-uns mesme des principaux Chefs tout éperdus. Dans un si grand danger le cœur ni la teste ne luy manquerent pas , il dissimula sa crainte , donna les ordres sans s'émouvoir , & se fit voir par tout avec un visage aussi gay , & des discours aussi fermes qu'après une victoire. Il fit promptement marcher ses troupes au champ de bataille , qu'il avoit choisi trois jours avant à huit cens pas de là les lignes. De cet endroit ayant considéré le bel ordre de l'armée d'Espagne , le peu d'assurance de la sienne , & la foiblesse de son poste , où il n'avoit pas eu le loisir de se fortifier , il fut

un peu émeû, & douta du succès de la journée. Alors appuyé sur l'arçon de la selle, ayant le chapeau à la main, & les yeux levés au Ciel, il dit à haute voix, *Ah! Seigneur, si c'est aujourd'hui que tu me veux punir comme mes pechez le méritent, j'offre ma teste à ta justice; n'épargne pas le coupable. Mais, Seigneur, par ta sainte miséricorde prens pitié de ce pauvre Royaume, & ne frappe pas le troupeau pour la faute du Berger.*

Paroles dignes d'un Chrétien, & d'un bon Roy.

On ne peut exprimer de quelle efficace furent ces paroles; elles furent portées en un moment dans toutes les troupes, & il sembla qu'une vertu du Ciel eust rendu le courage à tous les François.

L'Archiduc les ayant donc trouvez résolus, & en bonne contenance, n'osa passer outre. Quelques autres tentatives qu'il fit en suite ne lui y réussirent pas, & il se retira la nuit dans le pais d'Artois, où il licencia ses troupes. Enfin Hernand Teillo ayant esté tué d'un coup de mousquet, les assiegez capitulerent, & le Roy établit Gouverneur dans la Ville le Seigneur de Vic, homme de grand ordre & d'exacte discipline, qui par son commandement commençad'y bastir une citadelle.

L'Archiduc se retire en Flandres.

Le Roy reprend Amiens.

Au partir d'Amiens le Roy mena son armée jusqu'aux portes d'Arras pour visiter l'Archiduc. Il y demeura trois jours en bataille, & salua la Ville de quelques volées de canon; Puis voyant que rien ne paroiss-

Il va jusqu'aux portes d'Arras, & défile les Espagnols.

1597. soit, il se retira du costé de France, mais satisfait, disoit-il galamment, de la courtoisie des Espagnols, qui n'avoient pas voulu s'avancer d'un pas pour le recevoir, & avoient refusé de mauvaise grace l'honneur qu'il leur faisoit.

Le Marechal de Biron servit admirablement bien à ce siege. Aussi le Roy, lors qu'il fut de retour à Paris, & que ceux de la Ville luy eurent fait une réception véritablement Royale, leur dit en leur montrant ce Marechal: *Messieurs, voila le Marechal de Biron, que je presente volontiers à mes amis, & à mes ennemis.*

Le Duc de
Mercœur
recule
toujours
à conclure son
Traité.

Il n'y avoit plus aucun reste apparent de la Ligue en France que le Duc de Mercœur, encore cantonné dans la Bretagne. Le Roy luy avoit souvent accordé des trêves, & offert de grandes conditions: Mais il estoit si enyvré de l'ambition de se faire Duc de ce Pais-là, qu'il prenoit toujours de nouveaux delais pour conclure, se figurant que le temps luy amèneroit quelque revolution favorable, & se flattant de je ne sçay quelles propheties, qui l'assureoient que le Roy mourroit dans deux ans.

1598.
Le Roy va
en Bre-
tagne reso-
lu de le
chastier.

Enfin le Roy ennuyé de tant de remises, tourna la teste de ce costé-là, resolu de chastier son opiniastreté, comme elle le meritoit. Il estoit perdu sans ressource, s'il ne se fust avisé pour se sauver, d'offrir sa fille unique au fils aîné de la belle Gabrielle Duchesse de Beaufort. C'est Monsieur le

Duc de Vendosme d'aujourd'huy.

1598.

Ses Deputez n'avoient pû d'abord obtenir autre chose, sinon qu'il sortiroit tout à l'heure de la Bretagne, & qu'il remettrait toutes les Places qu'il y tenoit, moyennant quoy sa Majesté luy accorderoit un oubli du passé, & le recevroit en ses bonnes grâces. Mais le Roy estant d'une ame tendre, & desirant avancer son fils naturel par un si riche & si noble mariage, se laissa aussi-tost fléchir, & luy accorda un Edict fort avantageux, qui fut verifié au Parlement, comme l'avoient esté ceux de tous les autres Chefs de la Ligue. Cés accommodement se fit à Angers, le contract de mariage fut passé au Chasteau, & les fiançailles célébrées avec la mesme magnificence, que si c'eust esté d'un fils de France legitime. Il n'avoit que quatre ans, & la fille six.

Il donne la fille au fils naturel du Roy, & par ce moye fait son accordement.

Le Roy luy fit don de la Duché de Vendosme aux mesmes droits que la tenoient les autres Ducs; Ce que le Parlement ne verifia qu'avec grande repugnance, & avec cette condition que c'estoit sans consequence pour les autres biens du patrimoine du Roy; lesquels par la Loy du Royaume estoient censez reünis à la Couronne du moment qu'il y estoit venu.

Par ce mariage le Roy fait don à son fils de la Duché de Vendosme.

D'Angers le Roy voulut descendre en Bretagne. Il sejourna quelque temps à Nantes; De là il fut à Rennes, où les Estats se tenoient. Il passa environ deux mois en ces deux Villes parmi les festins, les jeux,

Il va à Nantes, & à Rennes.

1298. „ & les divertissemens; Mais ne laissant pas
 „ de s'employer serieusement à hâter l'expe-
 „ dition de plusieurs affaires. Car il est à re-
 „ marquer, que ce grand Prince s'occupoit
 „ toutes les matinées aux choses sérieuses, &
 „ donnoit le reste du temps à ses divertisse-
 „ mens: non pas pourtant de telle sorte, qu'il
 „ ne quittast promptement les plus grands
 „ plaisirs, quand il s'agissoit de quelque cho-
 „ se un peu importante; Et il y avoit ordre ex-
 „ près de ne point différer à l'en avertir.

Il met un
 tres-bon
 ordre en
 cette Pro-
 vince.

Il cassa en ce pais-là beaucoup de gani-
 sons superflues; supprima quantité d'im-
 posts, que la tyrannie des particuliers y
 avoit introduits durant les guerres; écarta
 les troupes pillardes, qui desoloient le plat
 pais, mit les Prevosts en campagne contre
 les voleurs, qui estoient en grand nombre;
 rendit l'autorité à la Justice, que la licence
 avoit affoiblie; & recueillit près de quatre
 millions, dont les Estats de la Province luy
 octroyerent volontairement huit cens mil-
 le escus. Ainsi il travailla utilement pour
 les deux fins, à quoy il tendoit le plus, sa-
 voir le soulagement de ses peuples, & l'a-
 „ mas des finances; deux choses qui sont in-
 „ compatibles quand le Prince n'est pas juste
 „ & ménager, ou qu'il laisse manier son ar-
 „ gent à d'autres, sans prendre garde soigneu-
 „ sement à ses comptes.

Le calme fut ainsi rendu à la France pour
 le dedans, après dix ans de guerres civiles,
 par une grace particuliere de Dieu sur ce

Royaume, par les soins laborieux, par la bonté, & par la valeur du meilleur Roy qui fut jamais. On travailloit cependant sérieusement à la Paix entre les deux Couronnes de France, & d'Espagne. Les deux Rois la desiroient également; Nostre Henry, parce qu'il souhaittoit avec passion soulager la France, & luy faire reprendre ses forces, après tant de saignées, & de violentes agitations; & Philippe, parce qu'il sentoient bien qu'il arrivoit à la fin de ses jours, & que son fils Philippe III. n'estoit point capable de soutenir le faix de la guerre contre un si grand Roy.

On travaille à la Paix générale, & les deux Rois la souhaitent.

Les Deputez de part & d'autre estoient assemblez pour cela depuis trois mois dans la petite ville de Vervin, avec le Nonce du Pape. Ceux de France estoient Pomponne de Bellievre, & Nicolas Brulard de Sillery, tous deux Conseillers d'Estat, & le dernier encore President au Parlement: lesquels agissant de concert & sans jalousie, vuident les articles les plus difficiles en fort peu de temps, & sur l'ordre qu'ils en receurent du Roy, signerent la Paix le deuxiesme jour de May. Le douzieme du mesme mois elle fut publiée à Vervin.

Les Deputez s'assemblient à Vervin.

Il seroit trop long de rapporter icy tous les articles du Traitté: Je diray seulement qu'ils portoient que les Espagnols rendroient toutes les Places qu'ils avoient prises en Picardie, & Blavet qu'ils tenoient encore en Bretagne. Que le Duc de Savoye

Substance du Traitté de Vervin.

1598. seroit compris en ce Traitté, pourveu qu'il rendist au Roy la ville de Berre qu'il tenoit en Provence. Et pour le Marquisat de Saluces, que ce Duc avoit envahi sur la France vers la fin du Regne de Henry III. qu'il seroit remis au jugement du Saint Père, qui decideroit cette question dans un an.

La Paix
est pu-
bliée.

La publication de la Paix se fit en un mesme jour par toutes les Villes de France, & des Pais-Bas, avec des réjouissances, dont le bruit éclata jusqu'aux deux bouts de la Chrestienté. Mais personne n'en ressentit tant de veritable joye que nostre Henry: lequel avoit accoustumé de dire, qu'estant une chose barbare & contre les Loix de la Nature & du Christianisme de faire la guerre pour l'amour de la guerre, un Prince Chrestien ne devoit jamais refuser la Paix si elle ne luy estoit tout-à-fait desavantageuse.





TROISIÈME PARTIE
DE LA VIE
DE HENRY
LE GRAND,

Contenant sommairement ce qu'il fit depuis la Paix de Vervin faite en mil cinq cens quatre-vingts dix-huit, jusqu'à sa mort arrivée en mil six cens dix.



VS QV B S icy nous avons suivi la fortune de nostre Heros par des chemins extrêmement difficiles & raboteux, au travers des rochers & des precipices, durant des temps fort fâcheux, & pleins d'orages & de tempestes : Maintenant nous l'allons suivre par des routes plus aisées & plus belles, dans les douceurs du calme, & de la paix, où pourtant sa vertu ne s'endormira pas.

1598.

La troisième partie de la vie de Henry le Grand fut plus calme que les autres, & plus dans la paix.

L vj

1598.

dans le repos, mais paroîtra toujours agissante; où sa grande ame s'employera sans cesse dans les plus veritables fonctions de la Royauté, où enfin parmi ses divertissemens, il fera son principal plaisir de ses plus necessaires, & plus importantes occupations.

Il fut Capitaine, par necessité, & Politique par inclination.

Dans les deux premieres parties de sa vie, que nous avons veûes, il a esté par necessité homme de guerre & de campagne : Dans cette derniere, par inclination homme de cabinet & grand Politique : Mais dans toutes, invincible & infatigable.

Il faut qu'un Roy sçache la guerre; mais outre cela il y a bien d'autres fonctions de la Royauté.

Le vray devoir d'un Souverain consiste principalement à proteger ses Sujets. Il faut qu'il les defende contre les Estrangers, & qu'il reprime les factions & les attentats des rebelles; C'est pour cela qu'il a le pouvoir des armes entre les mains, & qu'il luy est avantageux d'entendre parfaitement la guerre. Mais elle ne fait qu'une partie de ses fonctions; & mesme l'on peut dire avec verité, qu'elle n'est pas la plus necessaire, ni la plus satisfaisante. Car outre qu'elle se peut faire par des Lieutenans, qui doute que le Prince le plus heureux ne soit celuy, qui met ses affaires en tel estat, qu'il n'a pas besoin de l'espée; mais est assez puissant pour rendre la justice; pour punir les méchans; & pour honorer & élever les gens de bien; Qui sçait distribuer les graces & les recompenses: entretenir le bon ordre, & les Loix; maintenir ses Provinces dans la

Quelles sont ces fonctions?

„ qui met ses affaires en tel estat, qu'il n'a pas
 „ besoin de l'espée; mais est assez puissant
 „ pour rendre la justice; pour punir les mé-
 „ chans; & pour honorer & élever les gens
 „ de bien; Qui sçait distribuer les graces &
 „ les recompenses: entretenir le bon ordre, &
 „ les Loix; maintenir ses Provinces dans la

tranquillité; s'informer souvent & soigneu-
 sement de ce qui s'y passe; soutenir sa re-
 putation & sa grandeur par sa bonne con-
 duite; se faire redouter par ses Ennemis, &
 estimer par ses Alliez; presider dans son
 Conseil en Souverain; écouter les Ambas-
 sadeurs, & leur répondre; démeſter les
 grandes affaires par traittez & negocia-
 tions; prevenir le mal, & mettre les mé-
 chans & les ennemis dans l'impuissance de
 nuire; rendre l'Estat riche, florissant, &
 abondant par le moyen du commerce, par
 la culture des sciences & des beaux arts; y
 faire venir l'opulence de tous les endroits
 de la terre, & sur tout y procurer la gloire
 & le service de Dieu; en sorte que ce soit
 comme un Paradis de delices & un séjour de
 felicité. Ce sont à mon avis, les emplois
 dignes d'un puissant Roy, d'un Roy sage
 & Chrestien; qui estant le Pasteur de ses
 peuples (c'est ainsi qu'Homere appelle sou-
 vent le grand Roy Agamemnon) ne doit
 pas seulement sçavoir chasser les Loups,
 j'entends faire la guerre, mais plus encore
 sçavoir conduire son troupeau, le préserver
 de toutes maladies, l'engraisſer, & le faire
 multiplier.

La Paix ayant esté publiée avec une ré-
 jouissance incroyable des François, des Fla-
 mans, & des Espagnols: elle fut solemnel-
 lement jurée le vingt-unième Juin, par le
 Roy dans l'Eglise de Nostre Dame, sur la
 Croix & sur les saints Evangiles, en pre-
 sence de

La Paix
 est jurée
 par le
 Roy, &
 par l'Ar-
 chiduc
 Albert.

1598. sence du Duc d'Arscot, & de l'Admirante d'Arragon, Ambassadeurs du Roy d'Espagne pour cét effect. Et puis le Cardinal Archiduc Albert, Gouverneur des Pais-Bas pour ce Roy, la jura aussi le vingt-sixième du mesme mois dans la ville de Bruxelles, y assistant le Mareschal de Biron, que nostre Henry avoit honoré nouvellement de la qualité de Duc & Pair, verifiée en Parlement, tant pour donner plus d'éclat à cete ambassade, que pour recompenser les grands services, que ce Seigneur luy avoit rendus dans la guerre.

Biron est
fait Duc
& Pair,
va jurer
la paix
aux Pais-
Bas.

Les Es-
pagnols
l'enyvrés
de pre-
somprie.

En ce voyage les Espagnols n'épargnerent aucunes caresses ni loüanges envers ce nouveau Duc, pour luy inspirer l'orgueil & la vanité, & l'enyvrèrent tellement de la bonne opinion de soy-mesme, qu'il se mit dans la teste que le Roy luy devoit plus qu'il ne scauroit jamais luy donner, & que si sa vertu n'estoit assez honorée en France, il trouveroit bien ailleurs qui la mettroit à plus haut prix. Ce qui produira tantost de tres-mauvais effects.

Ce que
les Fran-
çois, & ce
que les
Espagnols
disoient
de la paix
de Ver-
vin.

Plusieurs d'entre les François, qui ne sçavoient pas au vray le pitoyable estat où estoit le Roy d'Espagne & ses affaires, ne pouvoient comprendre comment ce Prince avoit acheté la Paix si cher, que de rendre six ou sept bonnes places, entre autres Calais & Blivet, qu'on pouvoit nommer les clefs de la France. Les Espagnols au contraire, qui voyoient que leur Roy estoit

moribond, les finances épuisées, les Pais-Bas ébranlez, le Portugal, & les terres d'Italie sur le point de se revolter, le fils qu'il laissoit, bon Prince à la verité, mais qui aimoit bien le repos, s'étonnoient que les François, ayant si bravement repris Amiens, & réuni toutes leurs forces après le Traitté du Duc de Mercœur, n'eussent pas poussé dans les Pais-Bas, parce qu'apparemment ils les eussent emportez ou fort ébrechez. Le Roy répondoit que s'il avoit désiré la Paix, ce n'estoit pas qu'il s'ennuyast des incommoditez de la guerre, mais pour donner moyen à la Chrestienté de respirer: Qu'il sçavoit bien que dans la conjoncture où estoient les choses, il en eust pu tirer de grands avantages; mais que la main de Dieu renversoient souvent les Princes dans leurs plus grandes prosperitez, & qu'un sage ne devoit jamais, pour l'opinion de quelque favorable evenement, s'éloigner d'un bon accord, ni se fier trop sur l'apparence du bonheur present, qui peut changer par mille accidens imprevez; Estant arrivé bien souvent qu'un homme atterré & fort blessé, a tué celui qui luy vouloit faire demander la vie.

On reconnut dans peu de temps que le Roy Philippe II. avoit beaucoup plus besoin de cette Paix que la France. Car son mal se redoubla plus fort : Il eut vingtdeux jours durant un perpetuel flux de sang par tous les conduits de son corps ? Et un peu.

1598.

" Pour-
 " quoy le
 " Roy a-
 " cevoit de-
 " firé la
 " paix,

cc Belles
paroles

**Maladie
étrange,
& mort
de Phi-
lippe II.
Roy d'Es-
pagne.**

1598.

devant sa mort, il luy vint quatre apostumes en la poitrine, d'où il sortoit vne continuelle fourmilie de vermine, que tout le soin de ses Officiers ne pouvoit tarir.

Dans cette estrange maladie sa constance fut merueilleuse, & il n'abandonna point les resnes de son Estat. jusqu'au dernier soupir de sa vie. Car il prit soin avant que de mourir, de traiter le mariage de son fils avec Marguerite, fille de l'Archiduc de Grats; Et celui de sa chere fille Isabelle, avec le Cardinal Archiduc Albert de mesme sang qu'elle, & luy donna pour dot les Pais-Bas, & la Comté de Bourgongne, à la charge de reversion si elle mouroit sans enfans.

Avant
que mourir
il prit
soin de
faire ma-
rier son
fils, & sa
fille.

La ma-
ladie de
Philippe
II. l'em-
pêche de
jurer la
Paix.

Son fils
Philippe
III. la ju-
re après
sa mort.

Il avoit bien signé les articles de la Paix; mais sa maladie mortelle ne luy permit pas de prester le serment avec les mesmes solennitez qu'avoient fait le Roy, & l'Archiduc Philippe III. son fils & successeur s'acquitta de cette obligation le vingt-unième May de l'an mil six cens un, dans la ville de Valladolid; y assistant le Comte de la Rochepot, Ambassadeur de France.

Comme la licence des guerres avoit durant plusieurs années entretenu l'impunité, il se trouvoit encore un grand nombre de vauriens, qui croyoient qu'il leur estoit permis de prendre toujours le bien d'autrui; Et d'autres qui pensoient avoir toujours droit de se faire justice par les voyes de fait, ne reconnoissant point d'autres Loix que la force. Ce fut ce qui obligea nostre sage

Roy à commencer la reformation de son Estat par le reſtaſſement de la ſeureté publique. Pour cét effet il défendit tout port d'armes à feu à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles fuſſent, ſur peine de conſiſcation des armes & des chevaux, & de deux cens eſcus d'amende pour la premiere fois, & de la vie, ſans remiſſion, pour la ſeconde; Permettant à tout le monde d'arreſter tous ceux qui en porteroient, hormis ſes Chevaux-Legers, ſes Gend'armes, & ſes Gardes du corps, qui en pourroient avoir, ſeulement, lors qu'ils ſeroient en ſervice.

1598.

Le Roy
deſend le
port d'ar-
mes.

A meſme fin, & pour décharger le plat-païs de la foule des gens de guerre, il congédia non ſeulement la pluſpart des troupes nouvelles, mais encore retrancha plus de la moitié des vieilles; Il reduiſit les Compagnies d'ordonnance à petit nombre; & il oſta les Gardes aux Gouverneurs des Provinces & Lieutenans de Roy, ne voulant pas ſouffrir qu'autre que luy, quel qu'il fuſt, euſt cette glorieuſe marque de la Souveraineté à l'entour de ſa perſonne.

Il congédia
les
troupes.

La guerre avoit rompu le commerce, reduit les Villes en villages, les villages en mazes, & les terres en friche; & neantmoins les Receveurs continuoient les pauvres Paſſans de payer les charges, pour les fruits qu'ils n'avoient pas cueillis. Les cris de ces miſerables, qui n'avoient plus que la langue pour ſe plaindre, touchèrent

1593.

Il remet
les restes
des Tail-
lés aux
peuples.

Il fait re-
chercher
les faux
Nobles,
& reim-
poser à la
Taille.

tellement les entrailles d'un si bon & si juste Roy, qu'il fit un Edict, par lequel il leur quitta tout ce qu'ils devoient du passé, & leur donna esperance de les soulager encore pour l'avenir.

De plus ayant appris que durant les troubles il s'estoit fait quantité de faux Nobles, qui s'exemptoient de la Taille, il ordonna qu'il en seroit fait recherche; Et il ne les confirma point dans leur usurpation pour une piece d'argent, comme on fait quelquefois au grand prejudice des autres Sujets taillables; mais il voulut qu'ils fussent reimposez à la Taille; afin que par ce moyen ils aidassent aux plus pauvres à porter une bonne partie du fardeau, comme estans les plus riches.

Il desiroit encore avec beaucoup d'affection faire du bien à sa vraye Noblesse, & la dédommager des dépenses qu'elle avoit faites à son service: Mais les coffres estoient vuides; & d'ailleurs tout l'or du Perou n'eust pas esté suffisant pour satisfaire l'appetit, & le luxe de tant de gens. Car le Roy Henry III. avoit par son exemple, & par celuy de ses mignons, porté la dépense si haut, que les Seigneurs vouloient vivre en Princes, & les Gentilshommes en Seigneurs. Il falloit pour cela qu'ils alienassent les possessions de leurs ancestres, & qu'ils changeassent ces vieux Chasteaux, marques illustres de leur Noblesse, en clinquans, en dorures, en train & en chevaux.

Puis, lors qu'ils s'estoient endebtez par delà leur crédit, ils retomboient, ou sur les coffres du Roy, demandant des pensions; ou sur le dos du pauvre peuple, l'écotchant par mille brigandages. Le Roy voulant donc remédier à ce desordre, declara assez hautement à sa Noblesse, qu'il vouloit qu'ils s'accoustumassent à vivre chacun de son bien, & pour cet effet qu'il seroit bien aise, puisqu'on jouissoit de la Paix, qu'ils allassent voir leurs maisons, & donner ordre à faire valoir leurs terres. Ainsi il les soulageoit des grandes dépenses de la Cour, & leur apprenoit que le meilleur fonds que l'on puisse faire, est celuy du bon ménage. Avec cela sçachant que la Noblesse Francoise se picque d'imiter son Roy en toutes choses, il leur monstroît par son propre exemple à retrancher la superfluité des habits. Car il alloit ordinairement vestu de drap gris, avec un pourpoint de satin, ou de taffetas sans decoupure, passément, ni broderie. Il loüoit ceux qui se vestoient de la sorte, & se rioit des autres, qui portoient, disoit-il, leurs moulins & leurs bois de haute fustaye sur leurs dos.

Sur la fin de l'année il fut atteint d'une subite & violente maladie à Monceaux, dont il pensa mourir. Toute la France en eut le frisson; on le tint pour desespéré, & le bruit qui en courut, pensa rallumer les factions. Mais il fut sur pied au bout de dix ou douze jours; & il sembla que Dieu ne

1478.

Il retransche le luxe de la Noblesse, & les renvoye tous dans leurs maisons aux champs.

Leur maître par son exemple la modeste des habits.

Il tombe malade, & en danger.

1594. luy avoit envoyé ce mal, que pour luy découvrir ce qu'il y avoit encore de mauvaises volontez dans le Royaume, & pour luy donner la satisfaction de sentir, par les regrets que faisoient ses peuples, le plaisir qu'il y a d'estre aimé.

Paroles
d'un bon
Roy. 2

Dans le plus fort de sa maladie, il disoit à ses amis ces belles paroles : *Je n'apprehende nullement la mort, je l'ay effrontée dans les plus grands perils : mais j'avoue que j'ay regret de sortir de cette vie sans avoir pu remettre ce Royaume dans la splendeur que je m'estois proposé, & sans avoir témoigné à mes peuples en les gouvernant bien, & les soulageant de tant de subsides, que je les aime comme si c'estoient mes enfans.*

Il travail-
le aux e-
stats de
ses dé-
pensées.

Au sortir de là continuant ses louables desseins de mettre ordre à ses affaires, il vint à Saint Germain en Laye pour y résoudre les estats de la dépense, tant de la Maison, que de la garde des places, entretien des troupes, Artillerie, Marine, payement des Officiers, & plusieurs autres charges. Il avoit pour lors en son Conseil, comme nous dirons à cette heure, de tres-grands hommes, & fort consommés en toute sorte de matieres; mais il se monstroient encore plus habile qu'eux & plus éclairé. Il examina & discuta tous les articles de dépense avec un jugement & des lumieres d'esprit merveilleuses, retrancha & ménagea tout ce qui se pouvoit retrancher, & conserva tout ce qui estoit nécessaire.

Entre autres choses, il retrancha beaucoup de superfluitez pour la dépense des tables de sa Maison; non pas tant pour épargner pour luy-mesme, que pour obliger ses Sujets à moderer leur friandise, & afin d'empescher qu'ils ne ruinaissent leurs maisons pour y vouloir entretenir une trop grande cuisine. En effet par l'exemple du Roy, qui a toujours plus de force que les Loix, mi que la correction, le luxe fut bien-tost converti en frugalité fort necessaire à l'Estat.

1598.
Retran-
cha les
superflui-
tez de ses
tables.

Il y avoit pour lors dans son Conseil de tres-habiles & fidelles Ministres, comme Chiverny, Bellievre, Sillery, Sancy, Janin, Villeroy, & Rosny. Je ne parle point des grands hommes pour la guerre, comme le Marechal de Biron, Lesdiguieres Gouverneur de Dauphiné, le Duc de Mayenne, le Connestable de Montmortency, le Marechal de la Chastre, le Marechal d'Aumont, Guित्रy, la Nouë, & plusieurs autres; desquels il ne se servoit point pour l'administration de l'Estat, quoy qu'il s'entretinst souvent avec eux, & que par honneur il leur communiquast quelquefois les grandes affaires, & leur en demandast leur avis.

Qui estoient les
Conseillers, ou
Ministres.

Le Chancelier de Chiverny, qui avoit esté élevé à cette charge sous le Regne de Henry III. estoit homme froid, dissimulé, & avisé; mais à ce qu'en disoient ses ennemis, il estoit meilleur praticien que bon Conseiller d'Estat.

Chiverny.

Il mourut l'année suivante, & en sa place

1598. le Roy mit Pomponne de Bellievre fort con-
 Bellievre. sommé dans la science des droits & des in-
 terests de la France, & fort adroit negocia-
 teur, comme il le monstra bien au Traicté
 de Vervin. Il estoit vieux quand le Roy luy
 donna cette charge : aussi disoit-il, qu'il
 n'y estoit entré que pour en sortir. Il por-
 ta le Roy à faire un severe Edict contre les
 Duels : Il establit un fort bon ordre dans
 le Conseil, & ordonna qu'il ne seroit point
 receu de Maistre des Requestes, qui n'eust
 esté dix ans entiers dans quelque'une des
 Compagnies Souveraines, ou seize ans en
 d'autres Sieges subalternes.

Sillery. Nicolas Bruslard-de-Sillery, President
 au mortier au Parlement de Paris, qui fut
 son gendre, & qui avoit esté son compa-
 gnon à Vervin, estoit un esprit doux, faci-
 le & accort. On dit que le public ne vid
 jamais aucune émotion sur son visage, ni
 en ses discours.

Sancy. Harlay-Sancy estoit un homme franc,
 hardi, intrepide; qui ne craignoit person-
 ne quand il s'agissoit du service du Roy;
 mais il estoit un peu brusque, & luy parloit
 trop librement; témoin ce qu'il luy dit tou-
 chant Madame Gabrielle, qui sceut bien
 luy rendre.

Quant à Lapin President au Parlement de
 Bourgogne, & Villeroy premier Secretai-
 re d'Estat, ils avoient tous deux esté dans
 le Parti de la Ligue, & y avoient tres-vile-
 ment servi le Roy & la France, en ce qu'a-

gissant seulement pour la deffense de la Religion Catholique, & non par esprit de faction, ils avoient empesché que les Espagnols n'empietassent sur ce Royaume, & que le Duc de Mayenne ne se jettast absolument entre leurs bras, comme souvent le desespoir de ses affaires l'y portoit. Ils convenoient tous deux en ce point, qu'ils aimoient l'Estat & la Royauté avec passion, & qu'ils avoient un grand jugement; mais du reste leurs humeurs estoient assez différentes.

Ianin estoit un vieux Gaslois, qui vouloit mener les affaires par les formes anciennes suivant les Loix & les Ordonnances, bon Jurisconsulte, ferme & resolu, qui alloit droit au but, qui ne sçavoit point prendre de détours, & qui aimoit fort le bien public.

Villeroy estoit un des plus sages, & des plus adroits Courtisans qu'on ait jamais veû; il avoit un esprit clair & net, qui dévoiloit avec une incroyable facilité les affaires les plus embrouillées, qui les expliquoit si agreablement, & si intelligiblement que rien plus, & qui leur donnoit le tour qui luy plaisoit: Il estoit merveilleusement actif, & avec cela tres-second en expediens, prenant une affaire par tant de biais, qu'il estoit malaisé qu'elle luy échappast.

Le Roy conféroit souvent avec ses Conseillers; on les appelloit encore ainsi, & non pas Ministres; comme on a fait depuis.

Le Roy
conféroit
souvent
avec ces

1598.

1598.
Conseil-
lers, &
côment.

te-cinq ans. Il leur parloit de ses affaires, quelquefois pour en estre instruit, & quelquefois pour les instruire eux-mêmes; ce qu'il faisoit, ou dans son cabinet, ou à la promenade dans les allées des Tuilleries, de Monceaux, de saint Germain, & de Fontainebleau. Il s'entretenoit souvent avec eux séparément, les appelant les uns après les autres; Et il en vsoit ainsi, ou pour les obliger à luy parler avec plus de liberté, ou pour ne leur pas dire luy-mesme, à tous ensemble, ce qu'il ne vouloit dire qu'à quelques particuliers, ou pour quelque autre raison, qui estoit sans doute d'une fort bonne Politique. Il disoit qu'il n'en trouvoit point parmi eux, qui le satisfissent comme Villeroy, & qu'il vuidoit plus d'affaires avec luy en une heure, qu'avec les autres en un jour.

Rosny,
depuis
Duc de
Sully.

Il avoit
genie
pour les
Finances.

Quant à Maximilien de Bethune Baron de Rosny, & depuis Duc de Sully, ayant esté nourri assez jeune auprès du Roy dans la Religion Huguenote, le Roy avoit reconnu sa capacité, & son affection en diverses affaires de conséquence; Mais sur tout qu'il avoit le genie porté au maniement des Finances, & qu'il avoit toutes les qualitez requises pour cela. En effet il estoit homme d'ordre, exact, bon ménager, gardoit sa parole, point prodigue, point fastueux, point porté à faire de folles & vaines dépenses, ni au jeu, ni en femmes, ni en aucune des choses qui ne conviennent pas à un

un homme élevé dans cet employ. De plus il estoit vigilant, laborieux, expeditif, qui donnoit presque tout son temps aux affaires, & peu à ses plaisirs. Avec cela il avoit le don de penetrer ces matieres jusques au fond, & de développer les entortillemens, & les nœuds, dont les Financiers, quand ils ne sont pas de bonne foy, s'estudient à cacher leurs friponneries.

Nous avons dit comme le Roy desiroit sur toutes choses de pourvoir à l'économie de ses Finances, & les raisons pour lesquelles il avoit esté obligé de laisser François d'O dans la charge de Sur-Intendant. Après que cet homme fut mort, il en donna la charge à cinq ou six personnes, qu'il en creut capables, & gens de bien. Il s'estoit persuadé qu'il en seroit mieux servi que d'un seul, s'imaginant qu'ils s'entreveilleroient, & qu'ils se serviroient de Contrôleurs les uns aux autres. Mais tout le contraire arriva : chacun se déchargeoit sur son compagnon, rien ne s'avânçoit, & si quelqu'un d'eux vouloit agir, tous les autres ne manquoient point de le traverser par leurs jalousies ; de sorte qu'ils ne s'accordoient qu'en ce point, que chacun d'eux se faisoit bien payer de ses appointemens, qui coûtoient six fois plus au Roy, que s'il n'y eust eu qu'un seul Sur-Intendant, sans qu'il retirât aucun profit de cette multitude.

Lors qu'ils ont donc reconnu que tant de gens ne faisoient qu'embrouiller les Finan-

1598.

Après la mort de François d'O, le Roy commit ses Finances à six ou sept, qui s'en acquitterent fort mal,

Voyant cela il fit Sancy seul

K

1598.
Sur-Intendant.

Et fort
peu de
temps a-
près Ros-
ny.

Qui con-
noissoit
parfaite-
ment les
Finances.

Le Roy
les sça-
voit si
bien, qu'il
ne pou-
voit y e-
stre trom-
pé.

Il desira
de Rosny
qu'il ne
prist au-
cun pot
de vin, ni
présent,
sans l'en
avertir.

ces, il les remit toutes en la main d'un seul, qui fut Sancy. Mais quelque temps après l'ayant reconnu plus propre à d'autres emplois qu'à celui-là, il luy donna Rosny pour compagnon, & puis enfin fit Rosny seul Sur-Intendant.

Rosny avant qu'il entraist en cette charge, s'estoit pourveu de toutes les connoissances nécessaires pour s'en bien acquiter: il sçavoit parfaitement tous les revenus du Royaume, & toutes les dépenses qu'il y faisoit faire; Il communiqua tout ce qu'il en sçavoit au Roy, qui de son costé avoit aussi bien estudié toutes ces choses, qu'on ne pouvoit pas dépenser cent escus sans qu'il sceust s'ils avoient esté bien ou mal employez; Comme c'est l'avantage d'un mauvais dispensateur, que son maistre soit ignorant, & qu'il ne vöye goutte dans ses affaires; aussi est-ce celui d'un serviteur utile & fidelle, qu'il soit bien instruit, & qu'il y vöye clair, afin qu'il y sçache estimer dignement ses services.

Au reste son humeur s'accordoit parfaitement bien avec celle du Roy. Lors qu'il luy confia ses Finances, il desira de luy, qu'il ne prist jamais aucun pot de vin, ni aucun présent sans l'en avertir. Et quand Rosny l'en avertissoit, il y consentoit aussi-tost, & même estoit si aise qu'en le servant bien il trouvast son compte, que bien souvent il y ajoustoit des dons du sien, pour luy donner courage de le servir toujours &

mieux en mieux. Mais Rosny ne les recevoit jamais, qu'ils ne fussent deuëment verifiez à la Chambre des Comptes, afin que tout le monde sceust les liberalitez que luy faisoit son Prince, & qu'on n'eust point à luy reprocher qu'il se serroit de sa faveur à épuiser ses coffres.

Sous l'administration de ce Sur-Intendant, la premiere loy que le Roy donna aux affaires de cette nature, ce fut la constance immuable de l'ordre; lequel ne s'y doit jamais alterer, depuis qu'il a esté une fois arresté & resolu. Car comme les choses les plus déplorées se redressent sous une conduite ferme & certaine; Aussi les plus assurées se dissipent par une teste legere, qui fait, défait, & refait sans cesse, & qui revoquera demain ce qu'elle a ordonné aujourd'huy.

Rosny donna bien-tost des preuves indubitables de sa capacité: car ayant visité quatre Generalitez seulement, il fit en peu de temps revenir un million & demi des deniers, qui estoient égarez. Puis, après la surprise d'Amiens par les Espagnols, il fit trouver promptement un fonds pour dresser une grande armée, & fournir aux frais du siege; si bien qu'il fut un des principaux instrumens du recouvrement de cette grande Ville.

Il est bon de marquer un expedient qu'il trouva entre plusieurs, pour empêcher les grivelleries des Financiers; car cela est ne-

1598.

Il com-
mença par
establi-
r un ordre
constant,
& certain
dans les
Finances.

Effets du
bon mé-
nage de
Rosny.

Expedient
pour em-
pêcher
que les

1598.
gens du
Conseil ne
grivellent
avec les
Fermiers
& les
Traittans.

cessaire en tout temps. Il sçavoit qu'il y avoit quelques personnes dans le Conseil du Roy, qui estoient de part avec les Traittans & les Fermiers, & qui faisoient adjuger au Conseil les fermes & les traittez à vil prix, & souvent leur faisoient donner de grandes diminutions. Pour empescher que ces gens-là mangeassent ainsi le gasteau entre eux, il ferma la main aux Fermiers Generaux, defendant aux Sous-Fermiers de leur plus rien payer, & leur ordonnant de faire voiturier l'argent de leurs sous-fermes, & de leurs sous-traittez tout droit à l'Espargne. Il doubla par ce moyen les revenus du Roy, parce que les sous-fermes & les sous-traittez se trouverent monter presque les deux tiers plus que ne montoient les traittez, & les baux generaux.

Financiers
aboyent
fort contre
Roi.
n^e, mais
il s'en
moque.

Ces gens du Conseil, & les Financiers, du commencement crierent fort contre sa conduite, luy tendirent mille pieges, & luy causerent mille traverses; mais avec le temps il les amena à la raison. Semblablement tous ceux qui n'avoient aucun droit de luy demander, & qui ne laissoient pas de l'importuner, ne pouvant rien arracher de luy, pestoient fort contre sa dureté: mais il ne se soucioit point de leur vaine cholere, ni de leurs fots discours; il ne regardoit qu'à acquiter legalement les debtes du Roy, & à payer promptement ce qui estoit ordonné pour de bonnes causes. Car il ne sçavoit ce que c'estoit que de faire deman-

der cent fois une chose, qui estoit verita- 1598
blement deuë.

Nous nous sommes un peu arrestez sur ce
point des Finances, dautant que c'est le
plus important de tous, celui par lequel
on fait tout, sans lequel on ne scauroit rien
faire, & d'où dépend le soulagement, ou
l'accablement des peuples, & tous les bons
ou les mauvais succez des desseins & des
entreprises.

Nostre Henry eust bien desiré en mesme
temps de pourvoir à la reformation du Cler-
gé, qui veritablement estoit en grand des-
ordre, tant pour son temporel, les biens
en ayant esté vsurpez durant les guerres par
les Huguenots, & par les mauvais Catho-
liques; que pour le spirituel, la plupart
des Prelats & des Pasteurs estans aussi igno-
rans que depravez. Mais il ne pût pas fi-
tost y apporter les remedes convenables.
La necessité où il estoit de recompenser ceux
qui l'avoient bien servi, le contraignoit de
tolerer les abus, & mesme de les commet-
tre, disposant des Benefices comme autre-
fois avoit fait Charles-Martel. Car il les
donnoit à des gens incapables, à des gens
mariez, à des hommes d'épée, à des en-
fans, mesme à des femmes pour recompen-
ser la perte de leurs maris tuez, ou ruinez à
son service.

Il n'ay pas entrepris d'excuser ce défaut, 11 abuse
parce qu'il n'y peut jamais avoir de sujet des Bene-
legitime de prostituer les biens du Sanctuai-
fices,

1599.

re aux profanes, & d'employer les tresors du Crucifix à d'autres services qu'à celui de l'Autel. Je sçay bien neantmoins que beaucoup d'Ecclesiastiques mesme en vsent tout autrement : mais qui doute que ces gens-là ne soient pires que les Juifs, qui jouïoient aux dez sur la robe sacrée de Iesus-Christ.

Remon-
strance de
l'Assemblée
générale du
Clergé au
Roy.

Sur la fin de cette année l'Assemblée générale du Clergé se tenant à Paris, fit une grande remonstrance au Roy, par laquelle les Prelats le prioient de faire publier le Concile de Trente en France; de ne point charger la conscience des nominations aux Evêchez, Abbayes & autres Benefices ayans charge d'ame; de ne point mettre des pensions sur les Benefices pour des personnes laïques; de ne plus permettre que les Eglises, & les lieux saints fussent profanez, comme ils l'estoient; mais de faire en sorte qu'on les reparast, & qu'on y reestablist le service divin.

Pour ce qui est du Concile de Trente, il faut sçavoir qu'il estoit recen en France quant aux articles qui concernent la Foy, mais non pas généralement pour ceux qui touchent la police & la discipline; parce qu'il semble à plusieurs que ces derniers sont pour la pluspart contraires aux libertez de l'Eglise Gallicane, & aux droicts du Roy. C'est pourquoy quelque effort que les zelez ayent pû faire, jamais ils n'en ont esté venir à bout: & les Parlemens s'y

sont toujours fortement opposez.

A la Harangue du Clergé le Roy répondit eloquemment, mais en peu de mots ; *Qu'il reconnoissoit que ce qu'ilz luy avoient dit touchant les nominations des Benefices estoit veritable, mais qu'il n'estoit pas l'autheur de cét abus, & qu'il l'avoit trouvé ; Qu'estant parvenu à la Couronne durant l'embrasement des Guerres civiles, il avoit couru où il voyoit le plus grand feu pour l'esteindre ; Que maintenant qu'il avoit la Paix, il tascheroit de relever les deux colonnes de la France, qui sont la Pieté & la Justice ; Que Dieu aidant il remettroit l'Eglise en aussi bon estat qu'elle estoit du temps de Louis XII. Mais, leur disoit-il, contribuez-y, je vous prie, de vostre costé, faites par vos bons exemples que le peuple soit autant incité à bien faire, qu'il en a esté cy-devant détourné. Vous m'avez exhorté de mon devoir, je vous exhorte du vostre ; faisons bien à l'envi les uns des autres. Mes Predecesseurs vous ont donné de belles paroles, mais moy avec ma jaquette grise, je vous donneray de bons effets. Je suis tout gris au dehors, mais je suis tout d'or au dedans. Je verray vos cahiers, & y respondray le plus favorablement qu'il me sera possible.*

1560.
Belle réponse du Roy.

Il n'avoit pas trop de toute sa prudence, & de toute son adresse, pour se gouverner de sorte que les Catholiques & le Pape fussent contents de sa conduite, & que les Hu-

Il avoit besoin de grande adresse pour se conduire.

1599.
avec le
Pape, &
avec les
Hugue-
nots.

L'Edit
de Nantes
accordé
aux Hu-
guenots.

guenots n'eussent pas sujet de s'en allarmer, & de se cantonner. Son devoir & sa conscience le portoit à l'assistance des premiers ; Mais la raison d'Estat, & les grandes obligations, qu'il avoit aux derniers, ne luy permettoient pas de les desespérer. Pour garder donc un temperament necessaire, il leur accorda un Edit plus ample que les precedens. On l'appella l'Edit de Nantes, parce qu'il avoit esté concu l'année precedente en cette Ville-là, tandis qu'il y estoit. Par cet Edit il leur accordoit toute liberté pour l'exercice de leur Religion, mesme la faculté d'estre admis aux charges, aux Hospitaux, aux Colleges, & d'avoir des Escoles en certains endroits, & des Presches presque par tout ; & plusieurs autres choses, dont ils sont bien décheus depuis ce temps-là, à cause de leurs rebellions & de leurs diverses entreprises.

Le Parle-
ment le
verifie a-
vec peine.

Le Parlement y apporta de grandes oppositions plus d'un an durant : Enfin comme on luy eut fait comprendre que ce seroit rallumer le feu dans le Royaume que de ne pas accorder cette seureté aux Huguenots, qui estoient querelleux & puissans, il le verifia.

Le Roy
rend tou-
te sorte
de res-
pects au
Pape.

D'un autre costé pour adoucir le Pape, qui eust pû se fâcher de cet Edit, le Roy luy rendoit toute sorte de respects, & embrassoit ses interets avec chaleur, comme il fit en l'affaire de Ferrare dès l'an mil cinq cens quatre-vingts sept, & quatre-vingts huit.

Cette Duché est un fief masculin du Saint Siege, duquel les Papes avoient autrefois investi les Seigneurs de la Maison d'Est, à la charge de reversion au défaut des masses legitimes. Alphonse d'Est Second du nom dernier Duc, estoit mort l'année mil cinq cens quatre-vingts dix-sept, sans enfans, & avoit laissé de grands tresors à Cesar d'Est, bastard d'Alphonse I. son parent. Il avoit fait son possible auprès du Pape pour obtenir l'investiture du Duché pour ce bastard : lequel ne l'ayant sceu impetrer, ne laissa pas de se mettre en possession après la mort d'Alphonse II. & de s'y vouloir maintenir à force d'armes. Clement VIII. fut obligé de luy faire la guerre pour le deposeder. Les Princes d'Italie se partagerent dans cette querelle ; & les Ducs de Guise, & de Nemours furent sur le point d'entreprendre la defense de Cesar, dont ils estoient proches parens, estant issus d'Anne d'Est, fille d'Hercule II. Duc de Ferrare, & de Madame Renée de France ; car cette Anne en premieres nopces avoit épousé François Duc de Guise, & en seconde Jacques Duc de Nemours. Le Roy d'Espagne aussi le favorisoit sous main, ne desirant pas que le Pape s'aggrandist en Italie par la reünion de cette Duché. Mais Henry le Grand ne manqua pas de prendre cette occasion d'offrir son espée, & ses forces au S. Pere. Les Alliez de Cesar l'ayant sceu en furent extrêmement refroidis, & luy contraint de

1599.

Affaire de
la Duché
de Ferrare.Cesar ba-
stard de
Ferrare
s'y veut
mainte-
nir.Le Pape
luy fait la
guerre.Le Roy
offre son
espée au
Pape.

K v

1599.
Cesar
quitte le
Duché de
Ferrare,
& de-
meure
Duc de
Modene,

capituler avec le Pape; auquel il remit tout le Duché de Ferrare. Il ne luy resta que les villes de Modene & de Rege; que l'Empereur maintint estre fief de l'Empire; & dont il luy donna l'investiture. Delà viennent les Ducs de Modene d'aujourd'huy.

Plusieurs
Hugue-
nots se
conver-
tissent.

Le Roy
retire le
jeune
Prince de
Cédé des
mains des
Hugue-
nots, &
le fait é-
lever dans
la Reli-
gion Ca-
tholique.

Si la chaleur, que le Roy avoit témoigné en cette occasion pour les interets du Saint Siege, obligea sensiblement le Pape; celle qu'il faisoit voir tous les jours pour ramener les Huguenots au sein de l'Eglise, ne luy estoit pas moins agreable. Il agissoit de telle sorte pour cela, que d'heure à autre il s'en convertissoit plusieurs, mesme des plus sçavans & des plus notables. Mais ce qu'il y avoit de plus important, c'est qu'il avoit retiré le jeune Prince de Condé d'entre les mains des Huguenots, qui le gar-
doient soigneusement à S. Jean d'Angely, depuis la mort de son pere, arrivée l'an mil cinq cens quatre-vingts sept, & le nour-
rissoient dans leur fausse Religion, avec grande esperance d'en faire quelque jour leur Chef & leur Protecteur. Le Roy con-
siderant combien il seroit prejudiciable au salut de ce jeune Prince, & à ses propres interets de le laisser là plus long-temps, sceut si bien gagner les principaux du Parti, qu'ils souffrirent qu'on l'amenaît à la Cour. Il luy donna pour Gouverneur Jean de Vivonne Marquis de Pisani, Seigneur d'un rare merite, & d'une sagesse sans reproche, lequel n'oublia rien pour le bien.

élever dans la Religion Catholique , & 1599.
dans les plus beaux sentimens de l'honneur
& de la vertu. Il n'avoit encore que sept à
huitans ; lors qu'il en eut neuf le Roy luy
donna le Gouvernement de Guienne, l'ai-
mant tendrement , & le nourrissant comme
son Successeur presomptif.

Dans le calme de la Paix on ne parloit
que de réjouissances, de festes, & de ma-
riages. Celuy de l'Infante d'Espagne Ma-
belle-Claire-Eugenie, & de l'Archiduc Al-
bert se solemnisâ dans les Païs-Bas ; & ce-
luy de Madame Catherine sœur du Roy avec
Henry Duc de Bar, fils aîné de Charles II.
Duc de Lorraine, à Paris.

Mariages
de l'Infā-
te d'Es-
pagne, &
de Catho-
rine sœur
du Roy.

Catherine estoit aagée de quarante ans,
plus agreable que belle, ayant une jambe
un peu courte ; elle estoit assez spirituelle,
aimoit les bonnes lettres, & sçavoit beau-
coup pour une femme, mais estoit opinia-
strement Huguenotte. Le Roy apprehen-
doit qu'elle n'épousast quelque Prince Pro-
testant, lequel par ce moyen fust devenu
Protecteur des Huguenots, & comme un
autre Roy en France. A cause de cela il la
donna au Duc de Bar ; pensant d'ailleurs
gagner plus de croyance parmi les Catho-
liques, en s'alliant avec la Maison de Lor-
raine. Avant cela il fit tout son possible
pour la convertir, jusques à y employer les
menaces ; & n'en ayant pû venir à bout, il
dit un jour au Duc de Bar, *Mon Frere, c'est
à vous à la dompter.*

Qualitez
de Catho-
rine, &
pourquoy
le Roy la
maria au
Duc de
Bar.

1599.

Il y eut de la difficulté pour le lieu & pour la cérémonie de la célébration de ce mariage. Le Duc vouloit qu'il se fît à l'Eglise, & la Fiancée qu'il se fît au Presche.

Le mariage se fait dans le cabinet du Roy.

Le Roy trouva un milieu : il le fit faire dans son cabinet, où il amena sa sœur par la main, & ordonna à son frere naturel, qui estoit Archevesque de Rouën il y avoit environ deux ans, de le marier. Ce nouvel Archevesque en fit du commencement quelque refus, alleguant les Canons, qui le défendoient ; Mais le Roy luy representa que son cabinet estoit un lieu sacré, & que sa presence suppléoit au défaut de toutes solemnitez : Après quoy le pauvre Archevesque n'eut pas la force de résister.

Le Pape se fâcha contre le Duc de Bar, de ce mariage.

Ce mariage s'estant fait pour le bien de la Religion Catholique, il semble que le Pape en devoit estre bien aise ; neantmoins comme il ne vouloit point souffrir un mal, quelque bien qui en pût arriver, il déclara que le Duc de Bar avoit encouru excommunication, pour avoir sans dispense de l'Eglise, contracté avec une Hérétique ; Et jamais le Duc, quelque soumission qu'il fît, n'en sceut avoir l'absolution. Il faut que Dieu y mit la main. Cette Princesse mourut trois ans après de tristesse & de chagrin de se voir mal avec son mari, qui la pressoit sans cesse de se faire Catholique.

Mort de la Duchesse de Bar.

Outre les solemnitez de toutes ces nocces, plusieurs autres choses entretenoient la Cour. Deux changemens notables ; l'un

du Duc de Joyeuse, l'autre de la Marquise de Bell'Isle, luy causerent de l'estonnement. 1599.

Le Duc de Joyeuse, qui avoit quitté l'habit de Capucin pour estre Chef de la Ligue en Languedoc, un beau jour sans en rien dire à personne, alla se rejeter dans son Convent de Paris, & reprit l'habit. Peu de jours après, on fut bien estonné de voir avec cet habit de penitence prescher dans la chaire, celui qu'on avoit veü la semaine precedente danser au bal, comme l'un des plus galands. On dit que les saintes exhortations de sa mere, qui de fois à autre le faisoit souvenir de son vœu, & certains mots ambigus, que le Roy luy jecta en quelque conversation, luy firent penser qu'il ne pouvoit plus estre dans le monde avec secreté de conscience, ni avec honneur.

Le Duc de Joyeuse rentre dans les Capucins & reprit l'habit.

La Marquise de Bell'Isle, sœur du Duc de Longueville, & veuve du Marquis de Bell'Isle, fils aîné du Marechal de Retz, ayant eu quelque secret déplaisir, y renonça aussi, & s'alla enfermer dans le Convent des Feuillantines à Thoulouze, où elle prit le voile, & y acheva ses jours.

La Marquise de Bell'Isle se fait Feuillantine.

Il vint après cela des nouvelles à la Cour, que Philippin bastard du Duc de Savoye avoit esté tué en duel par le Seigneur de Crequy, duquel on peut dire sans flaterie, qu'il estoit un des plus galands hommes, & des plus braves de son temps. L'Histoire de ce combat se trouve écrite en tant d'endroits, & est encore si fort dans le sou-

Duel de Crequy contre Philippin bastard de Savoye.

1599.

venir de tous ceux qui portent l'épée, qu'il seroit superflu d'en rapporter les particularitez.

La chasse estoit alors le plus ordinaire divertissement du Roy. On raconte que chassant dans la Forest de Fontainebleau accompagné de plusieurs Seigneurs, il entendit un grand bruit de cors, de veneurs & de chiens, qui sembloit estre fort loin; puis tout à l'instant s'approcha tout près d'eux.

L'Appa-
rition du
Grand Ve-
neur au
Roy qui
chassoit à
Fontai-
nebleau.

Quelques-uns de sa compagnie s'avancant vingt pas, virent un grand homme noir parmi des hailliers, qui les effraya tellement qu'ils ne purent dire ce qu'il devint: mais entendirent qu'il leur crioit d'une voix rauque & épouvantable, *m'attendez-vous, ou, m'attendez-vous, ou, amendez-vous*. Les Bucherons & Païsans d'alentour de cette Forest, disoient que ce n'estoit point chose extraordinaire, & qu'ils voyoient quelquefois ce grand homme noir, qu'ils nommoient le *Grand Veneur*, avec une meute de chiens, qui chassoit à beau bruit, mais qui ne faisoit mal à personne.

Ce que ce
peut estre
que ces
phantos-
mes.

Il se fait une infinité de contes dans tous les païs du monde de pareilles illusions de ces chasseurs. S'il faut y adjouster quelque foy, on peut croire que ce sont ou des jeux de Sorciers, ou, de quelques malins esprits, à qui Dieu donne cette permission pour convaincre les incredules, & leur faire voir qu'il y a des substances separées, & quelques Estre au dessus de l'homme.

Or si les prodiges sont les signes, comme l'on dit, de quelques grandes & funestes aventures, on peut croire que celui-là presagea la mort étrange de la belle Gabrielle, qui arriva quelques jours après. L'amour que le Roy avoit pour elle, au lieu de s'esteindre par la jouissance, s'estoit accru jusqu'à tel point, qu'elle avoit bien osé luy demander qu'il reconnust sa faute, & qu'il legitimast ses enfans par un mariage subséquent: & il n'avoit pas osé luy refuser absolument cette grace, mais l'entretenoit toujours d'esperance.

1599.

La belle Gabrielle demande au Roy qu'il l'épouse, & qu'il legitime ses enfans.

Il le luy faisoit espérer.

Ceux qui aiment la gloire de ce grand Roy, ont de la peine à croire qu'il eust jamais pû faire une telle action; qui sans doute l'eust jetté dans le mépris, & du mépris l'eust fait retomber dans la haine de son peuple. Toutefois il estoit à craindre que les appas de cette femme, qui avoit trouvé son foible, avec la flatterie des Courtisans, qu'elle avoit presque tous gagnés à force de presens & de caresses, n'engageassent ce pauvre Prince dans le deshonneur. Et sans mentir, il avoit l'ame trop tendre du costé des Dames; il estoit maître de toutes les autres passions, mais il estoit esclave de celle-là. On ne sçauroit justifier sa memoire de ce reproche; & s'il est admirable quasi en toutes les autres parties de sa vie, il ne doit pas estre imité en ce point-là.

Cependant Gabrielle se flattant toujours de l'esperoir d'estre bien-tost sa femme, sur

Enfin elle l'obligea de dems.

1599.
der des
Commis-
saires au
Pape
pour ju-
ger de la
nullité de
son ma-
riage.

les esperances qu'il luy en avoit données, fit si bien qu'elle l'obligea de demander au Pape des Commissaires pour juger du divorce d'entre luy, & la Reine Marguerite; Et le Roy, afin de trouver faveur auprès du Saint Pere, & le rendre plus facile à ses intentions, luy faisoit dire sous main par Sillery son Ambassadeur, qu'il épouserait Marie de Médicis sa niepce, & sœur du Duc de Florence; dont on croit neantmoins qu'il n'avoit pour lors aucune envie.

Le Pape
tiroit
l'affaire
en lon-
gueur.

Aussi le Pape, soit qu'il se défiast de son intention, soit qu'il vist que la Reine Marguerite n'y donnoit pas les mains, faisoit traîner l'affaire, & ne rendoit que des réponses ambiguës. On dit mesme que se voyant un jour fort pressé par le Cardinal d'Osat, & par Sillery, de donner contentement à leur Maistre, à faute dequoy, disoient-ils, il se pourroit faire qu'il passeroit outre, & qu'il épouserait la Duchesse: il fut si estoonné de ce discours, qu'il remit aussitost la conduite de cette affaire en la main de Dieu, ordonna un jeusne à toute la ville de Rome, & se mit en oraison luy-mesme pour demander à Dieu qu'il luy inspirast ce qui seroit le mieux pour sa gloire, & pour le bien de la France; Qu'au sortir de la priere, il s'écria, comme s'il fust revenu d'extase, *Dieu y a pourveu*, & que peu de jours après il arriva un Courier à Rome qui apporta la nouvelle de la mort de cette Duchesse.

Le Roy cependant s'impatientoit fort de ces longueurs ; Et il estoit à craindre que le dépit d'estre méprisé, ne le jettast dans les mêmes inconueniens, où il avoit autrefois jetté Henry VIII. Roy d'Angleterre, ou bien que par le conseil de quelques flatteurs, forçant la bonté de son naturel, il ne se portast à se défaire de la Reine Marguerite de quelque manière que ce fust.

Gabrielle alors estoit grosse de son quatrième enfant. Comme la Feste de Pasques approchoit, le Roy desirant faire ses dévotions éloigné de tout objet de scandale, la renvoya à Paris, & la conduisit jusques à mi-chemin. Elle eut grande peine à se séparer de luy, & elle luy recommanda ses enfans la larme à l'œil, comme ayant un secret pressentiment qu'elle ne le devoit jamais revoir.

Le Roy demeure à Fontainebleau pour faire ses dévotions le jour de Pasques, & envoie la belle Gabrielle à Paris.

Estant à Paris logée dans la maison de Zamet ce fameux Financier, après avoir dîné chez luy, & ensuite avoir entendu Tenebres au petit Saint Antoine (c'estoit le Jedy Saint) comme elle estoit de retour au logis, & qu'elle se promenoit dans le jardin, elle se sentit frappée d'une apoplexie au cerveau. Le premier accès estant passé, elle ne voulut plus demeurer en cette maison, mais se fit transporter chez Madame de Sourdis sa tante près de Saint Germain de l'Auxerrois ; Et là tout le reste du jour, & le lendemain elle eut de fois à autre des syncopes, & des convulsions dont

Elle y meurt d'une façon fort étrange.

1559. elle mourut le Samedi matin.

Le Roy
s'en con-
sole, & ce-
pendant
conserve
toujours
une ex-
trême té-
dresse
pour ses
enfants,

On parla diversement des causes de la mort. Mais après tout ce fut un bonheur pour la France, en ce qu'elle osta au Roy un objet pour lequel il s'alloit perdre luy & son Estat. Sa douleur fut aussi grande que l'avoir esté son amour. Toutefois comme il n'estoit pas de ces ames foibles, qui se plaisent à perpetuer leurs regrets, & à se baigner dans leurs larmes, il n'en recéut pas seulement des consolations, il les chercha; mais il conserva toujours à l'endroit des enfans, particulièrement du Duc de Vendosme, l'affection qu'il avoit eue pour la mere.

La Reine
Margue-
rite pre-
sente sa
requette
au Pape
tendant à
dissoudre
son ma-
riage.

Les bons François desiroient avec passion qu'un si bon Roy pût laisser des enfans legitimes. Ils n'avoient pas osé le trop preser de prendre une femme capable de luy en donner tandis que Gabrielle vivoit, de peur qu'il ne l'épousast; Et dans la mesme crainte la Reine Marguerite n'avoit point voulu aussi prester son consentement à dissoudre son mariage. Mais lors que la Gabrielle fut morte, elle y donna volontiers les mains, & adressa une requette au Saint Pere, pour demander elle-mesme cette dissolution, le fondant principalement sur deux causes de nullité. La premiere estoit le defect de consentement; Car elle alleguoit qu'elle avoit esté forcée de l'épouser par le Roy Charles IX. son frere. La seconde estoit la proximité de parenté qui se trouvoit entre eux au

troisième degré, dont elle disoit qu'il n'y 1599.
voit point eu de dispense valable.

Semblablement les Seigneurs du Royaume, & le Parlement supplierent sa Majesté par de solennelles deputations, de vouloir songer à prendre femme, luy représentant les inconueniens, & le danger où la France se trouueroit s'il venoit à mourir sans enfans. Ces deputations-là ne sembleront pas estranges à ceux qui sçavent nostre ancienne Histoire : car on y void que les Rois ne se marioient ni eux, ni leurs enfans que de l'avis de leurs Barons, & cela passoit presque en ce temps-là pour une Loy fondamentale de l'Estat.

Les Seigneurs, & le Parlement supplient le Roy de prendre femme.

Le Roy touché des justes supplications de ses Sujets adressa sa requeste au Pape, contenant les mesmes raisons que celle de la Reine Marguerite, & chargea le Cardinal d'Ossat, & Sillery, son Ambassadeur extraordinaire, qu'il avoit envoyé à Rome pour suivre le jugement du Pape sur la restitution du Marquisat de Saluces, de solliciter instamment cette affaire.

Il presenta la requeste au Pape, comme avoit fait la Reine Marguerite.

La cause rapportée au Consistoire, le Pape donna commission à des Prelats de la juger sur les lieux, selon les droits de cette Couronne; qui ne souffrent point que l'on traduise les François pour pareille nature d'affaires delà les Monts, où il leur seroit presque impossible de faire aller les témoins & les preuves nécessaires. Ces Prelats furent le Cardinal de Joyeuse, le Nonce du

Le Pape accorde des Commissaires qui prononcent la dissolution du mariage.

(1599.

Pape , & l'Archevesque d'Arles ; lesquels ayant interrogé les deux parties , veu les preuves produites de part & d'autre , & la requisition des trois Estats du Royaume, declarerent ce mariage nul , & leur permirent de se marier où bon leur sembleroit.

Après cela
la Reine
Marguerite
vient à
Paris.

La Reine Marguerite , qui depuis plusieurs années avoit quitté le Roy , & s'estoit enfermée volontairement au fort Chasteau d'Villon en Auvergne, eut permission de venir à Paris, de l'argent pour payer ses debtes , de grandes pensions , la jouissance de la Duché de Valois , & de quelques autres terres , & droit de porter toujours le titre de Reine. Elle vescu encore plus de quinze ans , & bastit un Palais près du Pré-aux-Clercs , qui depuis a esté vendu pour payer ses debtes , & démolí pour bastir d'autres maisons. Elle aima fort les bons Musiciens , parce qu'elle avoit l'oreille tres-delicate , & les hommes sçavans & eloquens , parce qu'elle avoit l'esprit beau & l'entretien fort agreable. Au reste elle estoit liberale jusqu'à la prodigalité , pompeuse , magnifique ; mais elle ne sçavoit ce que c'estoit que de payer ses debtes. Ce qui est sans doute le plus grand de tous les defauts dans un Prince , parce qu'il n'y a rien qui soit si fort contre la justice, dont il doit estre le protecteur & le modele.

Ses incli-
nations.

Ce mariage estant dissou , Bellievre & Villeroiy apprehendant que le Roy ne s'engageast en de nouvelles amours , & ne se prist

A quelqu'un des filets que les plus belles de la Cour luy tendoient, le porterent par plusieurs grandes raisons d'Estat, à se fixer en la recherche de Marie de Medicis, qui estoit fille de François, & niece de Ferdinand, Grands Ducs de Toscane.

Le Cardinal d'Ossat & Sillery firent entendre son intention au Grand Duc Ferdinand son oncle, & Allincour fils de Villeroi, qu'il avoit envoyé pour remercier le Saint Pere de sa bonne & brieve justice touchant la dissolution susdite de son mariage, eut ordre de luy témoigner que le Roy ayant jetté les yeux sur toutes les filles des Maisons Souveraines de la Chrestienté, n'avoit point trouvé de Princesse plus agreable. L'affaire fut maniée avec tant d'adresse & de vigilance par les soins de ceux qui l'avoient entreprise, que le Roy s'y trouva tout-à-fait engagé. Le contract de mariage fut signé à Florence par ses Ambassadeurs le quatrième du mois d'Avril de l'an mil six cens; Et Allincour dans sept jours luy en apporta les nouvelles à Fontainebleau. Il assistoit pour lors à la fameuse Conference, ou Dispute d'entre Jacques Davi du Perron Evêque d'Evreux, depuis Cardinal, & Philippe du Plessis-Mornay, dans laquelle la verité triompha hautement du mensonge.

Il y a des relations particulieres des solemnitez qui se firent à Florence, des magnificences du grand Duc, des ceremonies

1600.

On demande
Marie de
Medicis
pour Hé-
ry IV.

Le con-
tract de
mariage
est passé à
Florence,
& les
noces
s'y font
par pro-
cureurs.

1600. des fiançailles, & des nopces de cette Reine, de son embarquement, & de sa conduite par les galeres de Malte & de Florence, de sa reception à Marseille, à Avignon & à Lyon; Et ainsi je n'en diray rien.

Le Roy Tandis que ce mariage de Florence se
est traittoit, le Roy ayant un cœur, qui ne
est pouvoit long-temps conserver sa liberté,
de s'attacha à un nouvel objet.

de Made- Il faut sçavoir que Marie Touchet, qui
moiselle avoit esté maistresse du Roy Charles IX.
d'Entrag- d'où estoit issu le Comte d'Auvergne, avoit
ues, de- esté mariée au Seigneur d'Entragues, & en
puis Mar- avoit eu plusieurs enfans, entre autres une
quise de fort belle fille nommée Henriette, qui par
Verneuil. consequent estoit sœur vterine du Comte
 d'Auvergne. Ce Comte estoit âgé pour
 lors de quelques trente ans, & elle de quel-
 ques dix-huit.

Reflexion On ne sçait que trop qu'il n'y a que les
importante flatteurs & les lasches complaisans, qui
sur les gastent tout dans la Cour des Grands, &
flatteurs. qui corrompent mesme leurs personnes.
 „ Ce sont eux qui sucent le poison, qui en-
 „ hardissent le Prince à mal faire, en luy ostant
 „ la honte du mal, qui le familiarisent avec
 „ le vice, qui luy en recherchent & facilitent
 „ les occasions, & qui font pour ainsi dire le
 „ mestier de Satan & de tentateur. Il est im-
 „ possible de purger la Cour de ces pestes, el-
 „ les s'insinuent malgré qu'on en ait dans les
 „ Palais des Grands, se rendent agreables par
 „ des nouveaux divertissemens, gagnent l'o-

reille par des louanges flatueuses , par de bons contes , par des hableries plaisantes ; puis quand ils tiennent les entrées , ils font glisser subtilement le venin dans le cœur , & empoisonnent les ames les plus innocentes.

Nostre Henry tout grand Prince qu'il estoit , avoit de ces gens-là auprès de luy : lesquels ayant reconnu son foible pour les femmes , au lieu de le fortifier & de le retenir comme veritables amis , n'oublioient rien pour le pousser plus fort dans le penchant , & faisoient leur fortune de son défaut. Ce furent eux qui louèrent tellement les beautez , les gentilleses , l'esprit , l'entrelien divertissant & enjoiné de Mademoiselle d'Enragues , qu'ils luy firent venir l'envie de la voir & de l'aimer. Ils ne pouvoient jamais rendre de plus mauvais office à leur maistre , que celuy-là. Elle avoit certainement beaucoup de charmes , mais elle n'avoit pas moins d'esprit & d'adresse. Ses refus & sa modestie irritèrent plus fort la passion du Roy. Bien qu'il ne fût point prodigue , il luy fit porter cent mille escus tout en un coup. Elle ne les refusa pas , & témoigna reciproquement beaucoup d'amour & d'impatience pour un si grand Roy ; mais elle fit adroitement intervenir son pere & sa mere à la traverse pour l'observer de si près , qu'elle ne pût pas luy donner la commodité entiere de luy parler.

Sur cela elle luy fit entendre qu'elle estoit au desespoir de ne luy pouvoir tenir parole,

Le Roy
dōne cent
mille es-
cus à Ma-
demoisel-
le d'En-
ragues.

1600.
S6 adres-
se pour
le mener
au point
qu'elle
vouloit.

qu'il falloit avoir le consentement de ses pere & mere, & qu'elle y travailleroit de son costé. Puis, après plusieurs longueurs & remises, elle luy dit qu'ils ne pouvoient estre amenez à un point si delicat, si ce n'estoit que pour mettre leur conscience à couvert envers Dieu, & leur honneur envers le monde, sa Majesté voulust luy faire une promesse de mariage; Qu'elle n'avoit nulle envie de se servir de cet écrit, & que quand elle voudroit s'en servir, elle sçavoit bien qu'il n'y avoit point d'Official, qui olast faire citer un homme qui avoit cinquante mille hommes de guerre à son commandement; Mais que ces bonnes gens le deferoient ainsi, & qu'il ne devoit point faire de difficulté de guerir leur fantaisie, puisqu'il ne s'agissoit que de luy donner un petit morceau de papier en échange de la chose la plus precieuse qu'elle eust au monde. Enfin elle sceut si bien tourner son esprit, qu'il luy fit une promesse de sa main, par laquelle il s'obligeoit de l'épouser dans un an, pourveu que dans ce temps-là elle luy fist un enfant mâle.

Elle tire
une pro-
messe de
mariage
de luy.

Sully la
déchire,
mais le
Roy en
fit une
autre.

Toute cette intrigue se void dans les Memoires de Sully : où il dit que le Roy l'ayant mené seul dans la premiere galerie de Fontaine-bleau, luy monstra cette promesse écrite de sa main, & luy en demanda son avis; Qu'au lieu de répondre formellement sur cela, il la déchira en deux morceaux; Que le Roy en demeura tout estonné, & luy

luy dit en colere, Comment, je croy que vous estes fol? Et qu'il luy répondit, Il est vray, Sire, je suis fol, & je voudrois l'estre si fort, que je le fusse tout seul en France; Qu'au sortir de la galerie le Roy entra dans son Cabinet, & demanda une plume & de l'ancre, & qu'il croit que c'estoit pour en rescrire un autre. Quoy qu'il en soit, cette promesse causa bien de l'embaras depuis: Car la Damoiselle la voulut bien faire valoir, comme nous dirons.

Au mesme temps que le Roy poursuivoit la dissolution de son premier mariage à Rome, il faisoit aussi instance envers le Saint Pere, qu'il eust à vuider le different de la restitution du Marquisat de Saluces, dont la decision luy avoit esté deferée par le Traitté de Vervin.

Pour bien entendre cecy, il faut sçavoir que ce Marquisat estoit un fief mouvant du Dauphiné, duquel le Roy François I. s'estoit refaisi par droit de reversion, faute d'enfans masles dans la succession des Seigneurs qui le tenoient. Or en mil cinq cens quatre-vingts huit, durant les Estats de Blois, le Duc de Savoye, ayant avis que la Ligue se rendoit la plus forte en France, & qu'apparemment cette Monarchie s'alloit démembrer, s'empara de ce Marquisat, sans avoir aucun sujet de querelle. Il pallia seulement cette injuste vsurpation de ce beau pretexte, qu'il ne s'en faisoit que de peur que Lefdiguieres ne s'en emparast, & que

Il pour-
sui à Ro-
me la de-
cision du
Marqui-
sat de Sa-
lucce.

Cōment
ce Mar-
quisat luy
apparte-
noit.

Cōment
le Duc de
Savoye
s'en estoit
emparé.

1600. par ce moyen il n'establist le Huguenotisme au milieu de ses terres.

On parle
d'accom-
mode-
ment.

Sept ans après, sçavoir l'an mil cinq cens quatre-vingts quinze, le Roy estant allé à Lion après le combat de Fontaine-Françoise, le Duc, qui prevoioit bien qu'il voudroit ravir le Marquisat, luy fit proposer quelque accommodement pour cette piece. Le Roy offrit de la donner à un de ses fils pour la tenir à foy & hommage, avec quelques autres conditions ; Mais le Duc la demandoit sans aucune dépendance, & ainsi cette negociation fut rompue.

Le Roy
offrit de
le luy
donner à
foy &
hommage.

Par le
Traicté
de Vervin, on
remet ce
different
à l'arbitrage du
Pape.

Nos Ambassadeurs traitant la Paix generale à Vervin, ne manquerent pas de redemander instamment la restitution de ce Fief. Ceux du Duc, qui y assisterent, alleguerent en faveur de leur maistre, que cette piece luy appartenoit, comme estant un Fief mouvant de Savoye, & qu'il avoit plusieurs titres essentiels pour prouver cette mouvance, lesquels il falloit voir, pour vuider ce different avec connoissance de cause. Or il eust falu bien du temps pour les faire venir de Savoye : Et le Nonce du Saint Pape pressoit fort la Paix, de peur qu'il n'arrivât durant ces remises quelque accident qui la reculast. Tellement que pour ne la point retarder, on jugea à propos de remettre au Pape la decision de cette affaire, à la charge qu'il la termineroit dans un an.

Les François durant ce temps-là sollicitèrent fort à Rome pour la faire vuider. Les

Savoyards ne se defendirent qu'à l'extremité, & seulement de peur de perdre leur cause par défaut. Les uns & les autres produisirent leurs titres: Ceux des François estoient les meilleurs, & de plus ils avoient une possession paisible de plus de soixante ans, qui estoit plus que suffisante pour acquérir prescription. L'année estant expirée, le Pape demanda au Roy une prolongation de deux mois, pour pouvoir rendre sa Sentence arbitrale, & que cependant le Marquisat seroit mis en sequestre entre ses mains. Le Roy y consentit volontiers: Mais le Duc entra en défiance, que le Pape ne le voulust avoir pour un de ses neveux; tellement que son Ambassadeur luy ayant témoigné cette défiance, le Pape se deporta de se plus mêler du deposit, ni de l'arbitrage.

Pour-
quoy est-
ce que le
Pape se
deporta
de cet ar-
bitrage.

Le Duc s'imaginoit qu'il n'avoit qu'à pousser le temps avec l'épaule, & qu'il arriveroit, ou que les François s'ennuyeroient de poursuivre cette affaire, ou qu'il en surviendrait quelque autre plus importante, qui détourneroit les pensées du Roy ailleurs. De plus, comme il sçavoit qu'il y avoit encore plusieurs esprits melancholiques, qu'on n'avoit pû guerir de cette opinion, que le Roy estoit toujours Huguenot dans l'ame, & avec cela quelques ennemis cachez & dangereux, de sorte qu'il n'y avoit point d'années qu'il ne se fist plusieurs conspirations contre sa vie: il s'attendoit qu'il y en auroit enfin quelque une qui réussit.

Le Duc de
Savoye ne
vouloit
que ga-
gner le
temps.

1600.

siroit. En effet cette année-là on en avoit découvert trois, dont celle qui fit le plus de bruit, fut d'une femme, qui alla offrir au Comte de Soissons de l'empoisonner; Mais le Comte la defera, & elle fut brûlée toute vive en Greve.

Il veut
venir en
France
conferer
avec le
Rôy.

A fin donc de gagner du temps, il desira de venir en France luy-mesme, ayant si bonne opinion de son esprit & de ses ruses, qu'il s'assuroit d'obtenir du Roy ce Marquisat en don, ou du moins pretendoit faire de telles propositions, & d'employer tant d'artifices, qu'il se passeroit plus d'un an avant qu'on les pût démesler. Il disoit que son Ambassadeur luy avoit mandé, qu'il avoit entendu dire au Roy, que s'ils estoient ensemble, ils vuideroient bien-tost ce different à l'amiable, & que c'estoit cette bonne parole, qui l'avoit embarqué en son voyage. Mais plusieurs soupçonnoient avec apparence qu'il le faisoit à dessein de gagner quelques gens dans le Conseil du Roy, de sonder les affections, de remarquer & de réveiller les mécontentemens, de jeter des semences de corruption & de division, & de renouveler les intelligences qu'il pouvoit avoir à la Cour. D'autres s'imaginoient qu'il estoit mal content de l'Espagne, parce que Philippe II. ayant donné les Pais-Bas en dot à sa fille puînée, n'avoit laissé à son aînée, femme du Duc, qu'un Crucifix & une image de Nostre-Dame. D'ailleurs il avoit en effet receû quelques déplaisirs des Mini-

Quels
pouvoit
estre les
motifs de
ce voya-
ge.

stres d'Espagne ; & il faisoit courir le bruit, 1600.
soit qu'il fust vray ou non , qu'il avoit entrepris ce voyage sans en rien communiquer à Philippe III. son beau-frere. Enfin chacun en jugeoit à sa fantaisie ; & peut-estre que pas un ne devinoit le secret de ses pensées , n'y ayant jamais eu Prince moins penetrable , & plus caché que celui-là. Aussi disoit-on de luy que son cœur estoit couvert de montagnes , aussi bien que ses pais ; c'est qu'il estoit bossu , comme la Savoye est toute montueuse.

Il voulut amener un train , qu'il marquast son train : son rang & sa puissance. Il avoit douze cens chevaux : mais tous ses Officiers estoient vestus de deuil , à cause de la mort de sa femme ; ce que plusieurs des siens prirent à mauvais presage. Le Roy desirant le recevoir selon sa dignité , ordonna aux Villes , & aux Gouverneurs de luy rendre tous les mesmes honneurs qu'à sa propre personne.

Le Roy
le fait bien
recevoir
par tout.

Il descendit à Lyon par la riviere du Rhône , & y fut receû par la Guiche Gouverneur de cette ville. Mais le Chapitre de S. Jean ne luy donna pas la place de Chanoine & Comte de cette Eglise , parce qu'il ne possedoit plus la Comté de Villars , en vertu de laquelle les Comtes de Savoye y avoient esté receus autrefois ; joint qu'il n'avoit pas ses titres , & qu'il ne vouloit point se donner le temps d'y faire preuve de sa Noblesse , dont ce Chapitre-là ne dis-

Il passe
par Lyon.

1600. pense qui que ce soit que nos Rois.

Arrive à
Fontaine-
bleau, où
estoit le
Roy.

Son a-
dresse
pour ga-
gner d'a-
bord la
confiance
du Roy.

Qui est
aussi fin
queluy.

Et l'ame-
ne à Pa-
ris.

Ouvertu-
re du Ju-
bilé cen-
tenaire à
Rome.

De Lyon, il vint à Roanne, descendit par eau à Orléans, & puis en poste à Fontaine-bleau, où estoit le Roy. Il y arriva le vingtième de Decembre, courant avec soixante & dix chevaux. D'abord pensant acquiescer de la confiance auprès de luy, il se plaignit hautement des Espagnols, luy découvrit ou feignit de luy découvrir ses plus secretes pensées, & un dessein qu'il avoit de les chasser d'Italie. Il luy dit ses amis, ses moyens & ses intelligences pour cela: Il voulut luy faire croire qu'il luy ouvroit son cœur, qu'il estoit tout Francois, & qu'il desiroit s'attacher aux interets de la France sans reserve. Le Roy l'écouta avec attention, & le remercia de ses bons sentimens: mais après tout il finit par là; *Je suis d'avis que nous vuidions premierement les affaires que nous avons ensemble, puis nous parlerons du reste.* Trois jours après le Roy s'en alla à Paris, où ils devoient parler plus amplement du sujet qui l'avoit amené en France.

Sur cela commença la dernière année du quinzième siècle que l'on comptoit mil six cents, celebre par le Jubilé centenaire, qui s'ouvrit à Rome. Il s'y trouva vingt & quatre mille Francois, les uns mûs de devotion, les autres de curiosité, entre lesquels il y avoit bon nombre de Huguenots, qui estoient allés voir cette grande ceremonie. Ils le pouvoient avec toute liberté, car du-

tant l'année du grand Jubilé l'Inquisition 1600.
 cesse à Rome : où d'ailleurs elle est bien
 moins rigoureuse qu'en Espagne. Le Duc
 de Bar se trouva en habit inconnu à cette
 ouverture : Il y estoit allé pour demander
 l'absolution au Saint Pere ; mais sa soumis-
 sion quelque grande qu'elle fust , ne la pût
 obtenir , & il ne l'eut que lors que sa fem-
 me , Madame Catherine , fut morte.

Le commencement de cette année vid le
 Roy & le Duc de Savoye vivre avec tant de
 privautez & tant de preuves d'amitié , qu'on
 eust ereû que ce n'estoit qu'un mesme cœur.
 La civilité & la courtoisie Françoisse obli-
 geoient le Roy de faire toutes sortes de bons
 traitemens au Duc ; Et le desir qu'avoit le
 Duc d'obtenir de luy le Marquisat , le por-
 toit à une extrême complaisance , & à cher-
 cher tous les moyens de se rendre agreable
 à un si grand Roy. La Cour de France a-
 voüa qu'elle n'avoit jamais veü de plus par-
 fait Courtisan ; les Dames , de plus agrea-
 ble galand ; les Officiers du Roy & des
 Grands , de Prince plus liberal. Il sçavoit
 se conduire de telle sorte auprès du Roy ,
 qu'il ne faisoit ni le compagnon , ni le va-
 let ; Et s'il vouloit bien paroistre inferieur
 en grandeur , il s'efforçoit de paroistre su-
 perieur en generosité & en liberalité. Il
 donnoit à pleines mains , mesme aux prin-
 cipaux de la Cour , le Roy leur permettoit
 d'accepter ses presens , & de son costé en
 donnoit de fort grands au Duc. Il le trait-

Grandes
 demon-
 strations
 d'amitié
 entre le
 Roy &
 le Duc.

Comment
 le Duc vi-
 voit avec
 le Roy ;
 son adref-
 se, ses li-
 beralitez.

1600.

Le Roy
luy fait
toutes
sortes de
bés trait-
temens.

Luy fait
voir son
Parlemēt
où ils en-
tendent
plaider u-
ne cause.

Mais ne
se relas-
che point
pour son
Marqui-
sat.

Le Duc
s'asche en
vain de
luy donner
le chan-
ge.

toit, & le faisoit traiter par les principaux de sa Cour, & tous les jours luy faisoit voir quelque nouveau sujet de divertissement. Entre autres choses il desira qu'il vist son Parlement, que nos Rois ont toujours mon-
stré aux Princes Estrangers, comme un abrégé de leur Grandeur, & le lieu, où leur Majesté reside avec plus d'éclat. Ils se mirent ensemble dans la lanterne de la Grand-Chambre, où ils entendirent avec ravissement plaider une cause fort singuliere, qu'on avoit choisie exprés, & prononcer l'Arrest par Achilles de Harlay Premier President, personnage si grave & si disert, que tout ce qui sortoit de sa bouche sembloit sortir de celle de la Justice mesme.

Il n'y avoit point de civilité, ni de courtoisie que le Roy ne fist au Duc; mais après tout, il ne se relaschoit point pour son Marquisat. Le Duc tournoit l'affaire en toutes sortes de sens; tantost il offrit de le tenir en hommage de la Couronne, tantost il proposoit au Roy de grands desseins sur le Milanois, & sur l'Empire, tantost il mettoit sur le tapis le plan d'une puissante Ligue pour détruire l'Espagnol en Italie. Mais le Roy estoit trop habile pour prendre le change: il répondoit qu'il n'avoit point d'ambition de conquerir le bien d'autrui, mais seulement de recouvrer le sien; qu'il ne vouloit point parler de cette affaire avec le Duc, & qu'il falloit remettre cela à leur Conseil. En effet ils nommerent quel-

ques personnes, qui en conférèrent ensemble 1600.
ble : mais ceux du Roy insistant toujours à
la restitution, & le Duc tâchant de s'en
exempter, on ne conclut rien.

Toutes esperances estant donc manquées
au Duc de pouvoir rien obtenir, il ne per-
doit point courage pour cela, mais il se fioit
en des intelligences secretes qu'il avoit
nouïées avec quelques Grands de la Cour,
particulièrement avec le Duc de Biron. Plus-
sieurs croient qu'il commença pour lors à le
débaucher, & qu'il se servoit pour cet effet
de l'entremise d'un nommé Laffin Gentil-
homme Bourguignon de la Maison de Beau-
vais la Nocle, mais le plus pernicieux & le
plus traistre qu'on eust sceû trouver en tou-
te la France. Il faisoit mestier de porter &
rapporter les paroles de part & d'autre. Le
Roy le connoissoit bien, & sçachant qu'il
voyoit Biron bien familièrement, il eut la
bonté de dire plus d'une fois à ce Mare-
chal : *Ne laissez point approcher ces hom-
me-là de vous, c'est une peste, il vous per-
dra.*

N'y pou-
vât reuf-
fir, on
croit
qu'il tra-
vailla à
débau-
cher Bi-
ron par
l'entre-
mise de
Laffin.

Le Duc sçavoit que Biron aimoit le Roy,
pource qu'il l'avoit élevé aux plus grandes
dignitez de son Royaume, & que ce Prince
l'honoroit aussi de sa bien-veillance. Il fa-
loit donc luy faire perdre cette affection
pour le rendre capable de quelque mauvais
dessein.

Biron estoit sans doute brave & vaillant Biron des-
au dernier point, mais si enflé de sa bra- vient in-
supporta-

1660.
ble par ses
vanitez &
fanfaron-
neries.

Il s'esti-
moit plus
que le
Roy.

Lequel
en pris
du dé-
goust.

Belle &
important-
te reflec-
tion.

vouire, qu'il ne pouvoit souffrir que per-
sonne s'égalast à luy. Depuis la Paix de Ver-
vin, n'ayant plus rien à faire, il van-
toit sans cesse ses belles actions : à son dire il
avoit tout fait, & il s'enivroit tellement de
ses louanges, qu'il mettoit sa vaillance au-
dessus de celle du Roy. Il croyoit qu'il luy
devoit la Couronne, qu'il ne luy pouvoit
rien refuser, & qu'il alloit le gouverner ab-
solument. Ces fanfaronneries ne plaisoient
point au Roy, il se faschoit que son Sujet
s'égalast à luy en vaineur, & plus encore qu'il
eust la presumption de le vouloir gouver-
ner, luy qui avoit dix fois plus de cervelle
& de bon sens que ce Marechal.

C'est certes une noble ambition, & qui
non seulement sied bien, mais qui est tout-
à-fait nécessaire à un Roy, de croire qu'il
n'y a aucun de ses Sujets qui vaille mieux
que luy. Quand il n'a pas cette bonne opi-
nion de soy-mesme, il ne manque point de
se laisser conduire par celuy qu'il croit plus
habile homme que luy, & par là il tombe
aussi-tost en captivité. Ainsi, deust-il se
tromper, il faut qu'il s'estime toujours le
plus capable de gouverner son Royaume.
Je dis bien plus, il ne sçauroit se tromper
en cela, d'autant qu'il n'y a personne plus
propre que luy, quelque ignorant qu'il soit,
à régir son Estat ; Dieu l'ayant destiné à
cette fonction, luy & non pas un autre, &
les peuples estant toujours disposez à rece-
voir les commandemens lors qu'ils sortent
de sa bouche sacrée.

Henry le Grand avoit donc pris quelque 1600.
 dégoust du Marechal de Biron, à cause de
 sa vanité; de sorte que le Duc de Savoye
 luy loüant un jour les belles actions, & les
 grands services des Biron pere & fils, le
 Roy luy répondit qu'il estoit vray qu'ils l'a-
 voient bien servi, mais qu'il avoit en beau-
 coup de peine à moderer l'yvrognerie du
 pere, & à retenir les boutades du fils. Le
 Duc recueillit ces paroles & les fit rappor-
 ter par Laffin à Biron; lequel touché en la
 partie la plus sensible, s'emporta là-dessus
 à cent extravagances, & ayant perdu le re-
 spect, perdit ce qui luy restoit d'affection
 pour le Roy. On soupçonne que delors il
 s'abandonna à toutes sortes de mauvais des-
 seins, & qu'il promit d'entrer dans une Li-
 gue que le Savoyard devoit faire avec le
 Roy d'Espagne, moyennant qu'il luy don-
 nast sa fille en mariage, & qu'on luy aidast
 à se faire Duc de Bourgogne.

Après que le Duc de Savoye eut demeuré
 plus de deux mo. à la Cour de France, fai-
 sant, comme dit le proverbe, bonne mine
 à mauvais jeu, & couvrant toujours son
 chagrin d'une joye apparente, mais ne sça-
 chant ni comment se retirer sans honte, ni
 comment demeurer plus long-temps sans
 aucun fruit: le Roy ne voulut pas luy don-
 ner sujet de dire qu'on l'avoit traité à la
 dernière rigueur. Il luy fit sçavoir que si
 le Marquisat l'accommodoit si fort, qu'il
 ne le pust restituer sans une notable incom-

Le Duc
 fait rap-
 porter à
 Biron quel-
 ques pa-
 roles des-
 avanta-
 geuses du
 Roy.

Le Roy
 fait pro-
 poser au

1600. Duc l'échange du Marquisat avec la Bresse.

Le Duc feint de ne s'en pas éloigner ; mais demande trois mois pour choisir.

Il prend congé du Roy, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton.

Quelques-uns avoient conseillé au Roy de l'arrêter.

Belle réponse du Roy.

modité, il se contenteroit de prendre la Bresse en échange. Cette condition ne sembloit gueres moins dure au Duc, que celle de la restitution du Marquisat ; toutefois pour avoir quelque pretexte de se retirer avec honneur, il ne s'en éloigna pas ; Et il fut dressé alors quelques articles, lesquels il témoigna n'avoir pas desagréables : mais il demanda du temps pour songer à l'alternative de la restitution, ou de l'échange, & pour prendre l'avis des Grands de son Estat sur une chose si importante. On luy accorda pour cela trois mois de temps entiers. C'estoit à la fin de Fevrier de l'année mil six cens.

Peu de jours après il prit congé du Roy, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton, & donna ordre au Baron de Lux, & à Praslin de l'accompagner jusqu'à la frontière. Il s'en retourna par la Champagne & la Bourgogne, d'où il entra en Bresse & alla à Bourg. Il eut grande joye de s'y voir arrivé, parce qu'il avoit eu peur d'estre arrêté en France. En effet quelques-uns avoient donné conseil au Roy de le retenir jusques à ce qu'il eust restitué le Marquisat ; mais le Roy s'offensa fort de cette proposition, & répondit en colere : *Qu'on le vouloit déshonorer, & qu'il aimeroit mieux avoir perdu sa Couronne : que de tomber dans le moindre soupçon d'avoir manqué de foy, mesme au plus grand de ses ennemis.*

Les trois mois estant expirez sans que le

Duc eust satisfait à sa promesse, le Roy se fâche, & veut qu'il se resolve à l'une ou à l'autre alternative. Le Duc prend de nouveaux delais, & promet toujours qu'il le satisfera. Cependant il faisoit remonstrier au Conseil d'Espagne le peril où il estoit; que la perte du Marquisat le mettroit hors d'estat de pouvoir servir les Espagnols; qu'elle ouvrirait une porte aux François pour aller troubler l'Italie; & que cette tempeste après avoir desolé ses terres, iroit fondre sur le Milanois. Le Conseil d'Espagne en comprenoit bien l'importance: mais comme il agit fort lentement, il fut assez long-temps à se resoudre. Enfin le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanois eut ordre, mais deux mois plus tard qu'il ne falloit, d'assister puissamment ce Prince. Il se rendit pour cet effet dans le Milanois, ou avec deux millions d'or, qui estoient tout prests, il commença de faire de grands preparatifs..

Après que le Duc par divers artifices eut fait traîner la negociation près de deux autres mois, le Roy estant ennuyé de toutes ses remises, se prepara de lier ce Protée, qui se changeoit en toutes sortes de formes, & de le forcer à rendre une réponse certaine. Il s'avança pour cet effet jusques à Lyon, où il avoit envoyé son Conseil devant. Le Duc sçachant qu'il s'approchoit, eut recours à d'autres finesses. Il luy envoya trois Ambassadeurs, qui proposerent conjointement un acte, par lequel ils declaroient

1600.

Les trois mois expirez le Roy presse le Duc de choisir ou l'échange, ou la restitution.

Le Duc presse le Conseil d'Espagne de le secourir.

Le Comte de Fuentes vient pour cela au Milanois, mais tard.

Le Roy presse le Duc de choisir ou l'échange ou la restitution.

1600.

Il promet
positivement de
rendre le
Marquisat.

que leur Maître estoit prest d'accomplir le Traitté fait à Paris, & qu'il promettoit de remettre le Marquisat; Mais celuy des trois, qui avoit le secret, fit refus de signer les articles qu'on dresseoit sur ce sujet, que premierement le Duc ne les eust monstrez à son Conseil, & signez. Par ce détour le Duc gagna encore sept ou huit jours de temps, mais le Roy resolut de le pousser jusques au bout, le suivoit toujours à la trace, démesloit toutes ses ruses, & ne luy laissoit plus de subterfuge. Il falloit donc qu'il répondist positivement; & il promit de rendre le Marquisat dans le seizième d'Aoust.

Mais quand le
Roy en-
voye des
troupes,
il leve le
masque,
& le refuse.

Le Roy
luy de-
clare la
guerre.

Sur cette assurance le Roy fit avancer le Bourg-l'Espinasse, vieux Colonel d'Infanterie avec des troupes Suisses pour prendre possession du Marquisat. Comme il en approchoit, le Duc leva le masque, & dit nettement qu'aux conditions qu'on luy avoit proposées, la guerre luy estoit moins dure que la Paix. Ainsi le Roy fut obligé d'en venir au point, où il avoit bien prévu qu'il en faudroit venir, c'est à dire à une guerre ouverte. Il la luy declara donc le premier du mois d'Aoust, mais avec ces termes exprés, que c'estoit seulement pour le Marquisat, & sans prejudice du Traitté de Vervin, lequel il desiroit observer inviolablement.

Il en rend
raison aux
Princes
voisins.

En mesme temps il donna avis de cette rupture à tous les Princes voisins, & leur

Et entendre les justes ſujets qu'il en avoit. 1600.
 Ce grand Roy ſçavoit bien qu'entre les
 Chreſtiens l'infracſion de la Paix eſt ex-
 tremément odieuſe , & que ſans des rai-
 ſons qui convainquent fortement les eſprits,
 il ne faut jamais rien faire qui trouble la
 tranquillité publique.

Il eſtoit pour lors à Grenoble , où il n'a-
 voit pour commencer cette guerre , que
 trois ou quatre Compagnies d'ordonnance.
 Quelqu'un luy propoſa de faire avancer le
 Regiment des gardes : Il répondit qu'il ne
 le vouloit pas éloigner de luy , que c'eſtoit
 la dixième Legion , qui ne combatoit point
 ſans a Cesar. Mais dans peu de temps la
 Nobleſſe Francoiſe , & les aventuriers ac-
 coururent de tous coſtez auprès de luy com-
 me à la nopce & au bal.

a Jules
 Cesar ne
 vouloit
 pas que
 la dixiè-
 me legion
 combattit
 ſans luy.

Le Mareſchal de Biron , quoy que déjà
 dégouſté , ayant amasſé quelques troupes
 entama le païs de Breſſe en pluſieurs en-
 droits. Du Terrail y petarda la ville de
 Bourg : mais la citadelle ſe garda mieux , &
 elle fit preſque la ſeule difficulté de cette
 guerre. Crequy entrant en Savoye y em-
 porta la ville de Montmelian ſur la nuit,
 mais non pas le Chateau.

Biron
 conquiert
 toute la
 Breſſe.

Le Pape allarmé par les premières eſtin-
 celles de cet incendie , & ayant peur qu'il
 n'embrasât toute l'Italie , s'employa tout
 uſſi-toſt pour l'eſteindre. Il dépêcha un
 Prelat , qui portoit le titre de Patriarche
 de Conſtantinople , vers le Roy , pour luy

Le Pape
 allarmé
 de cette
 guerre ,
 envoya
 vers le
 Roy.

1600. remonſtrer les inconueniens de cette rupture, & pour le conjurer au nom de Dieu de ne point paſſer outre. Le Roy l'afſeura qu'il n'auoit nul deſſein de troubler la Paix d'Italie; qu'il eſtoit Prince Chreſtien & juſte; que Dieu luy auoit donné un afſez beau Royaume pour ſ'en contenter; mais qu'il deſiroit r'auoir ce qui eſtoit de la Couronne; que ſ'il auoit eu d'autres plus vaſtes deſſeins, il auroit fait de plus grande preparatifs.

Belle ré-
ponſe du
Roy au
Pape, &
bien-Chre-
ſtienne.

Le Roy
entre luy-
même dans
la Savoye,
& prend
Châberry
par capi-
tulation,
& quel-
ques cha-
ſteaux.

Peu de jours après il partit, & entra luy-
même dans la Savoye. Sa preſence eſton-
na tellement la ville de Chamberry, qu'il
en fit ſortir la garniſon par une prompte ca-
pitulation. Il ſe rendit maiſtre enſuite des
auenuës de la Tarentaiſe & de la Morienne,
en prenant dans deux ou trois jours le Cha-
ſteau de Conſlans, & celui de la Charbon-
niere, qui juſques-là auoient paſſé pour
imprenables.

Le Duc de
Savoye
ne s'en
remuoit
point.

Le Duc de Savoye ne ſe remuoit point
pour toutes ces pertes; Il en eſtoit ſi peu
touché qu'il chafſoit, & qu'il danſoit tan-
diſ qu'on le dépouilloit de ſes Provinces.
Il ne ſembloit pas qu'il fût l'aduerſaire,
mais le ſpectateur. Ses Sujets pareillement
ne s'eſtonnoient gueres des progres du Roy,
ils diſoient que ſ'il prenoit quelque place en
Savoye, leur Duc en prendroit bien d'au-
tres en France. On ne pouvoit deviner d'où
procedoit cette grande ſecurité. Il y en
auoit qui croyoient que le Duc ſ'afſeuroit

sur je ne sçay quelles pronostications d'Astrologues, qui luy avoient predit que dans le mois d'Aoust il n'y auroit point de Roy en France; Ce qui se trouva fort vray, parce qu'en ce temps-là il estoit victorieux au milieu de la Savoye. D'autres croyoient que le Duc se fendoit encore sur ses intelligences qu'il avoit avec le Marechal de Biron, dont la fidelité ayant esté fort esbranlée par ses artifices tandis qu'il estoit en France, venoit d'estre entierement débauchée par de grands sujets de mécontentement, que ce Marechal avoit receus depuis cette guerre. Car le Roy ne témoignoît plus se fier tant à luy; Il ne le traittoit plus avec la mesme franchise qu' auparavant; & il commettoit la principale direction de cette conquête à Lesdiguieres, qui en effet sçavoit mieux le país & la maniere de faire la guerre dans ces montagnes que luy. Cette preference irritoit fureusement un esprit altier, qui croyoit qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit rien faire sans luy. Puis le refus que fit le Roy de luy donner le Gouvernement de la citadelle de Bourg, le mit tout-à-fait hors de sens. Depuis cela il n'eut plus que des pensées extravagantes & criminelles; & il commença disoit-on, de traiter une Ligue avec le Savoyard pour rallumer la guerre civile en France. Je ne puis marquer les particularitez de ce dessein, parce qu'on ne les a jamais bien sçeues.

1600.

Il se fioit à quelques vaines predictions d'Astrologues.

Ou au Marechal de Biron, qui estoit fort irrité contre le Roy.

1700.

Le Duc de Savoye croyoit ses forteresses de Montmelian en Savoye, & de Bourg en Bresse imprenables, & se reposoit de la seureté de son pais là-dessus. Il fut bien surpris d'apprendre que le Marquis de Brandis Gouverneur de la premiere avoit capitulé de la rendre dans certain temps. Sur cela il se mit aux champs, & fit tous ses efforts pour estre en estat de le secourir. Il eut recours à l'assistance des Espagnols; Mais le Comte de Fuentes, qui desiroit engager les affaires encore plus avant, luy refusa des troupes dans son besoin, & cependant le terme de la capitulation estant escheu, il perdit Montmelian au grand estonnement de ses Sujets, & à la honte de Brandis. La disette de vivres & de munitions luy fit aussi perdre à quelques semaines de là la citadelle de Bourg; dont le Gouverneur soustint le siege jusqu'à l'extremité.

Enfin le Duc se met en campagne, mais ne fait rien.

La Citadelle de Montmelian prise.

Puis celle de Bourg.

Puis le fort Sainte Catherine.

Le Roy visite Geneve.

Le Roy estant passé du costé de Geneve soumit le pais de Chablais & de Faucigny. Les Habitans de Geneve prirent le fort de sainte Catherine, que les Savoyards avoient basti pour les matter, & le demolirent. Après cette prise il voulut visiter Geneve si celebre pour estre un des rempars de la Religion Protestante. Theodore de Besle le premier en âge comme en doctrine de tous les Ministres Huguenots, luy fit une harangue en peu de paroles. Le Marechal de Biron ayant consideré la place que les Habitans fortifioient depuis quarante ans avec

beaucoup de soin & de dépense, soit pour se faire estimer grand Capitaine, soit pour monstrier beaucoup de zele à la Religion Catholique, se vanta qu'il la pourroit prendre en vingt jours. Ce que le Roy ne trouva pas bon, dautant que la France l'avoit prise sous sa protection dès le Regne de François I. & s'estoit obligée de la défendre contre le Duc de Savoye, qui pretend que la Seigneurie luy en appartient.

Cependant le Pape desirant sur toutes choses esteindre le feu de cette guerre, avoit dépesché vers le Roy & vers le Duc, son neveu le Cardinal Aldobrandin, lequel travailloit incessamment à moyenner la Paix. Sa plus grande peine estoit de trouver des nœuds assez seurs, & assez forts pour attacher le Duc de Savoye ; Car ceux de ses promesses & de sa foy estoient si incertains, & si coulans, que l'on ne s'y pouvoit fier.

Au mesme temps le Roy, à qui la guerre n'avoit pas interrompu les pensées de son mariage, s'embarqua sur le Rhosne, & descendit à Lyon, où la Reine sa nouvelle épouse estoit arrivée, & l'attendoit.

Le Legat n'avoit point discontinué le Traitté de la Paix, il estoit venu à Lyon pour cela, où il fit son entrée quinze jours après la Reine. Les Ambassadeurs de Savoye l'y suivirent : mais leur pouvoir estoit conceû en tels termes, que le Duc avoit moyen de les desavouer. Toutefois quand ils virent la Citadelle de Bourg à l'extre-

Le Pape
s'écrit
de la Paix,
& envoie
pour cela
son neveu
Legat.

Le Roy
vint à
Lyon où
la Reine
l'atten-
doit.

Le Legat
y vint
aussi, &
les Am-
bassadeurs
de Savoye

mité, ils sollicitèrent instamment le Legat de reprendre les premiers errements du Traité. Mais il n'en voulut rien faire, qu'ils ne luy eussent donné par écrit, qu'ils l'en avoient prié pour le bien des affaires de leur Maistre.

1601.

Le Traité de Paix se fait, se signe, & se publie à Lyon.

Articles de ce Traité portans que la Bresse sera au Roy, & le Marquisat au Duc.

Comme les articles furent dressez & accordéz, on les signa de part & d'autre, & la Paix fut publiée à Lyon le dix-septiesme de Janvier mil six cens un, par laquelle le Duc cedit au Roy & à tous ses successeurs Rois de France, les Pais & Seigneuries de Bresse, Bugey, & Veromey, & generalement tout ce qui luy appartenoit le long de la riviere du Rhosne, depuis la sortie de Geneve; comme aussi le Bailliage & Baronnie de Gex. Et cela en échange du Marquisat de Saluces, que le Roy luy delaissoit entierement pour luy & pour les siens. Le Traité portoit aussi que toutes les places que le Roy avoit prises sur le Duc de Savoye luy seroient renduës; Mais seroient reservez au Roy tous les droits pretendus contre ledit Duc, suivant qu'il estoit contenu aux Traitez de Cateau en Cambresis, & de Vervin.

Ils gagnent l'un & l'autre à cet échange.

Dans cet échange l'un & l'autre gaignoient également. Le Roy pour un Marquisat de peu d'estendue, éloigné de ses terres, enclavé dans celles de Savoye, & lequel il ne pouvoit conserver que par de grosses garnisons, qui consommoient deux fois plus que le revenu qu'il en tiroit: acquerroit

un païs de plus de vingt-cinq lieues d'estenduë, qui estoit continent aux siens, qui élargissoit sa frontiere, auquel il y avoit huit cens Gentils-hommes, & qui estoit tres-fertile & tres-abondant, principalement en pascages pour nourrir des harats. Le Duc en s'appropriant le Marquisat, se tiroit une fâcheuse épine du pied, ou plustost une escpée qui luy traversoit le corps, & se mettoit en seureté. Car tandis que les Francois le tenoient, il n'osoit sortir de Turin qu'accompagné de trois ou quatre cens chevaux d'escorte; & il falloit qu'il entretenist de grosses garnisons au milieu de son Païs.

Le Traitté estant signé, le Roy partit de Lyon en poste pour revenir à Paris, où la Reine le suivit à petites journées. Quelque temps après qu'elle y fut arrivée, il la mena voir ses bastimens de saint Germain en Laye. C'étoit un de ses plaisirs, & certes fort innocent, & qui sied bien à un puissant Prince, quand il a payé ses plus grandes debtes, & qu'il a soulagé ses peuples du plus gros fardeau des impositions. Car en élevant ces superbes edifices, il laisse de belles marques de sa grandeur & de ses richesses à la posterité; il embellit son Royaume, attire l'admiration des peuples, fait connoistre aux Estrangers que ses coffres regorgent d'argent, donne la vie & du pain à quantité de pauvres manœuvres, travaille vtilement pour sa commodité & pour celle de ses Successeurs, & enfin

1601.

Après cela le Roy partit de Lyó pour Paris, où la Reine le suit.

Il luy mène voir ses bastimens.

1601. „ fait florir l'Architecture, la Sculpture, &
 „ la Peinture, lesquelles ont toujours esté in-
 „ finiment estimées de toutes les Nations du
 „ monde les plus polies.

Il se di- Nostre Henry ne prenoit ce divertisse-
 vertissoit ment que pour se délasser l'esprit de ses tra-
 aux batti- vaux, & non pas pour se l'occuper; Caril
 mens, „ avoit l'ame trop grande, & le genie trop
 mais ne „ élevé pour se donner tout entier à des cho-
 s'y oc „ ses si mediocres, encore moins pour s'atta-
 cupoit „ cher à de vains amusemens. Il est vray qu'il
 pas. „ bastissoit, qu'il chassoit, qu'il joüoit; mais
 „ c'estoit sans se détourner trop de ses affai-
 „ res, & sans abandonner le timon de son
 „ Estat, lequel il tenoit aussi ferme, & aussi
 „ soigneusement durant le calme, que durant
 „ la tempeste.

D'ailleurs, il n'avoit garde de s'endor-
 mir durant la bonace, qui est souvent trom-
 peuse; Et outre qu'il n'y a pas moins à tra-
 vailler pour un bon Roy, au dedans de l'E-
 stat pendant la Paix, qu'au dehors pendant
 la guerre: il sçavoit que l'Espagnol & le
 Savoyard grondoient toujours, & qu'ils
 couvoient dans le cœur quelque entreprise
 contre luy. Le Comte de Fuentes ayant le-
 vé une grande armée pour assister le Sa-
 voyard, se faschoit que la Paix luy avoit
 osté l'occasion de l'employer. Quelques
 Places qu'il avoit prises en Picardie durant
 la guerre d'entre les deux Couronnes, luy
 avoient donné de la vanité, & luy faisoient
 croire qu'il remporteroit toujours de l'a-

avantage sur les François. Au mesme temps 1601.

le Roy d'Espagne avoit aussi mis en mer une armée Navale, commandée par un Doria, laquelle avoit sans doute quelque dessein sur la Provence, si la Paix ne se fust faite. Et mesme quoy qu'elle le fust, Fuen-

Le Comte de Fuen-tes veut surprendre Marseille pour rompre la Paix.

tes ne laissoit pas de vouloir tenter une entreprise sur Marseille pour faire ruyne. Ceux avec qui il avoit intelligence pour cela, offrirent au Roy d'attirer dans le piege six ou sept cens hommes, & de les retenir prisonniers, ou de les tailler en pieces. Mais le Roy ne jugea pas qu'un si petit avantage valust la peine de donner sujet aux ennemis de rompre la Paix, & de rentrer dans une guerre; qui eust esté fort dangereuse parce qu'ils estoient puissamment armez. D'ailleurs il craignoit qu'il n'y eust encore au dedans de son Estat du feu caché sous les cendres, & que dans le bruit de la guerre on n'attentast plus facilement sur sa personne. Car pour dire le vray, il avoit plus à craindre leurs cousteaux & leurs poignards que leurs espées. Il dissimula donc sagement cette entreprise, & répondit aux Marseillois: *Qu'il ne sçavoit point dérober la victoire; que les embuscades n'estoient honnestes que durant la guerre; & qu'il se faisoit bien donner de garde de contribuer en quelque façon que ce fust à l'infraction, que les ennemis avoient dessein de faire.*

On pouvoit attraper ses gens par une contre-intelligence; mais le Roy ne le veut pas.

Enfin les Espagnols ayant reconnu que

1601.
Le Roy
d'Espagne
employe
ses armes
contre les
Infideles.

Le Duc
de Mer-
cœur y
cōmande
les trou-
pes de
l'Empe-
reur, &
y meurt.

ce sage Argus avoit trop d'yeux, & de vi-
gilance pour pouvoir estre surpris de quel-
que costé que ce fust, se resolurent d'em-
ployer leurs armes à de pieuses & honora-
bles entreprises. Vne partie de leur armée
de terre passa en Hongrie, qui estoit alors
attaquée par les Turcs. Le Duc de Mer-
cœur estant allé chercher en ce pais-là une
plus juste gloire, que dans les guerres ci-
viles de France, y commandoit les troupes
de l'Empereur. Il y fit connoistre aux Inf-
deles par plusieurs beaux exploits, particu-
lierement par la memorable retraite de Ca-
nise, que la valeur Françoisise est choisie de
Dieu pour soustenir la Religion Chrestien-
ne. Aussi ne fait-on point de doute qu'il ne
les eust entierement chassés de ce Royau-
me-là, dont ils ont envahi plus de la moi-
tié, s'il ne fust mort l'année suivante d'une
fièvre pourprée, qui le saisit à Nuremberg,
comme il alloit faire ses devotions à Nostre-
Dame de Lorette.

Gentils-
hommes
de l'Amba-
assadeur
de France
en Espa-
gne tuent
quelques
Espagnols

Il arriva quelque temps après un acci-
dent, dans lequel le Roy sceût bien faire
voir aux Espagnols, qu'il n'estoit pas ca-
pable de souffrir rien contre son honneur,
& contre la dignité de son Estat. Roche-
pot estoit son Ambassadeur en Espagne:
quelques Gentils-hommes de sa suite, des-
quels estoit son neveu, se baignans à la ri-
viere prirent querelle contre des Espagnols,
& en tuerent deux, puis se sauverent chez
l'Ambassadeur. Les amis des morts émeu-
rent

rent tellement le peuple, qu'il assiegea la maison, & estoit prest d'y mettre le feu. Le Magistrat afin de prevenir les tragiques effets de cette fureur, fut contraint de faire une injustice, & de violer la franchise de l'Hostel de l'Ambassadeur; Car il s'y transporta avec main-forte, & emmena les accusez en prison. Le Roy d'Espagne fâché de ce qu'il avoit violé le droit des Gens, mais recevant ses excuses, l'envoya demander pardon à l'Ambassadeur; Toutefois ces François demeurant toujours prisonniers.

Le Magistrat viole l'asyle de son Hostel pour les prisonniers.

On fit alors plusieurs discours & plusieurs écrits sur les droits & privileges des Ambassadeurs. Il est vray, disoit-on, qu'un Ambassadeur a seul droit de souveraine Justice dans son Hostel, mais les gens de sa suite sont sujets à la Justice de l'Estat, dans lequel ils sont, pour les fautes qu'ils commettent hors de son Hostel: & ainsi s'ils sont pris hors delà, on leur peut faire leur procès. Et bien qu'on sçache que cette rigueur ne s'observe pas ordinairement, & que le respect qu'on porte à la personne de l'Ambassadeur, s'estend sur tous ceux qui le suivent: toutefois c'est une courtoisie & non pas un droit. Mais pour cela il n'est pas permis d'aller chercher le criminel dans l'Hostel d'un Ambassadeur, qui est un lieu sacré, & comme un asyle certain pour ses gens. Il ne doit pourtant pas en abuser, ni en faire une retraite de scelerats, ou y donner asyle aux Sujets du Prince contre les

Discours sur la franchise de l'Hostel des Ambassadeurs.

1601.

Loix & la Justice. Car en ce cas-là on s'en plaint à son Maistre, lequel est obligé aussi-tost d'en faire raison.

Le Roy
offensé
rappelle
son Am-
bassadeur.

Or le Roy estant offensé comme il devoit, de l'injure faite à la France dans son Ambassadeur, & ne jugeant pas que la satisfaction que le Magistrat luy en avoit faite, fust suffisante, luy commanda de revenir aussi-tost ; Ce qu'il fit sans prendre congé du Roy d'Espagne. Il defendit aussi en mesme temps tout commerce avec les Espagnols ; Et comme il previt que dans ces commencemens de rupture, ils pourroient entreprendre sur ses places de Picardie, il partit en diligence de Paris pour visiter cette frontiere, & se rendit à Calais.

Et s'en
va en di-
ligence à
Calais vi-
siter sa
frontiere.

Le Pape
s'extremet
d'accom-
moder ce
different,
& le fait.

Les peuples, qui commençoient à goûter le repos, & à labourer leurs terres en patience, frissonnerent de frayeur qu'une nouvelle guerre ne les exposast une autre fois à la licence du soldat. Mais Dieu eut pitié de ces pauvres gens : le Pape s'estant entremis de remedier au mal qui menaçoit la Chrestienté, accommoda heureusement le different. L'Espagnol luy remit les prisonniers & les prisonniers ; lesquels sa Sainteté consigna quelques jours après entre les mains du Comte de Bethune Ambassadeur de France à Rome ; & le Roy en suite renvoya un Ambassadeur en Espagne, qui fut le Comte de Barraut.

L'Archiduc
qui
assiégeoit

Comme le Roy estoit à Calais, ainsi que nous avons dit, l'Archiduc estoit devant

Ostende, où il continuoit ce siege à le plus fameux qui ait jamais esté depuis le siege de Troye. Il apprehenda avec sujet que l'approche du Roy ne retardast le progrès de son entreprise, où il avoit déjà tant perdu d'hommes, de temps, de coups de canon, d'argent, & de munitions. Il luy envoya donc faire compliment, promettant que du costé d'Espagne on le satisferoit de la violence faite au logis de son Ambassadeur: Mais qu'il le supplioit que les assiegez ne se prevalussent point de cette conjoncture. Le Roy qui ne se laissoit jamais vaincre par courtoisie non plus que par les armes, luy envoya le Duc d'Aiguillon, fils aîné du Duc de Mayenne, l'asseurer qu'il desiroit maintenir la Paix; qu'il ne s'estoit avancé sur les frontieres que pour dissiper quelques menées qui s'y brassioient, & qu'il esperoit de l'équité du Roy d'Espagne, qu'il luy feroit raison.

Durant qu'il fut à Calais, la Reine Elizabeth l'envoya aussi visiter par le Milord Edmond son principal confident. Pour répondre à cette civilité obligeante, il fit passer le Mareschal de Biron en Angleterre accompagné du Comte d'Auvergne, & de l'élite de tout ce qu'il y avoit de Noblesse à la Cour, pour luy représenter le regret que le Roy avoit, se trouvant si près d'elle; de ne pouvoir pas jouir du bien de la voir.

Cette Reine s'efforça par toutes sortes de moyens de faire connoître aux Fran-

1601.
Ostende,
envoye
faire com-
pliment
au Roy.
à Ce siege
dura trois
ans, trois
mois, &
trois se-
maines.

Le Roy
rend la
civilité à
l'Archiduc.

La Reine
d'Angle-
terre en-
voye aussi
luy faire
compliment, &
il y ré-
pond par
le Mares-
chal de
Biron.

1601. çois sa grandeur & sa puissance. Vn jour tenant Biron par la main, elle luy monstra un grand nombre de testes plantées sur la Tour de Londres, luy dit que l'on punissoit ainsi les rebelles en Angleterre, & luy raconta les sujets qu'elle avoit eu de faire mourir le Comte d'Essex, qu'elle avoit autrefois si tendrement cheri. Ceux qui entendirent ce discours s'en souvinrent bien depuis, lors qu'ils virent le Marechal de Biron tombé dans le mesme malheur que le Comte d'Essex, perdre la teste après avoir perdu les bonnes graces de son Roy.

Auguel
elle fait
voir la
reste du
Comte
d'Essex.

Le Roy
& la Rei-
ne gagnés
le Jubilé à
Orleans.

Il ne faut pas oublier qu'avant que le Roy fist son voyage de Calais, il avoit mené la Reine gagner le Jubilé dans la Ville d'Orleans, où le Saint Pere avoit ordonné que commençassent les Stations pour la France. Sa pieté, qui estoit sincere & sans feintise, donna un bel exemple à ses peuples, qui le voyoient aller de votement aux Processions, & prier Dieu avec grande attention, & le cœur sur les levres. Il mit la premiere pierre fondamentale à l'Eglise de Sainte Croix d'Orleans, que les Huguenots avoient miserablement abatuë il y avoit près de quarante ans, & donna une somme d'argent considerable pour la rebastir.

Toute la France dans ce saint Jubilé, avoit instamment demandé au Ciel qu'il luy plust luy donner un Dauphin pour la de-

livrer des malheurs, où elle eust esté plongée si son Roy fust venu à mourir sans enfans mâles. Ses vœux furent exaucez : La Reine accoucha heureusement d'un fils à Fontainebleau le jour de Saint Cosme vingtième de Septembre. On luy donna au Baptême le nom de Louis, si doux & si cher à la France pour la memoire du grand Saint Louis, & du bon Roy Louis XII. Pere du peuple. Depuis on luy appropria le surnom de Juste, & nous croyons aujourd'huy qu'avoir esté pere de *Louis le Sage & le Victorieux*, n'est pas le moins beau de ses titres. Sa naissance fut précédée d'un grand tremblement de terre, qui arriva quelques jours auparavant. L'enfantement fut difficile, & l'enfant si travaillé qu'il en estoit tout violet ; ce qui peut-estre luy ruina au dedans les principes de la santé & bonne constitution. Le Roy invoquant sur luy la benediction du Ciel, luy donna la sienne, & luy mit son épée à la main, priant Dieu, *qu'il luy fist la grace d'en user seulement pour sa gloire, & pour la defense de son peuple.* Les Princes du Sang, qui estoient avec luy dans la chambre de la Reine, saluèrent tous le Dauphin l'un après l'autre. L'obmets comme des courriers exprés porterent cette nouvelle par toutes les Provinces ; les réjouissances qui s'en firent par tout le Royaume, particulièrement dans la grande ville de Paris, qui aimoit aussi fortement Henry le Grand ;

1601.

La Reine accouche d'un Dauphin, qui est nommé Louis, & depuis surnommé le Juste.

Le Roy luy donne sa benediction, & luy met son épée dans la main.

1601. qu'elle avoit haï son Predeceffeur ; les complimens que le Roy en receut de la part de tous les Potentats de l'Europe ; & le present accoustumé du S. Pere en pareille occasion, sçavoir les langes benists, lesquels il luy envoya par le Seigneur Barberin, qui depuis a esté Cardinal & Pape, nommé Urbain VIII.

Naissance de l'Infante d'Espagne. nommée Anne, qui depuis espousa le Roy Louis XIII.

Cinq jours auparavant la Reine d'Espagne estoit accouchée, de son premier enfant, qui estoit une fille, qu'on nomma Anne sur les fonts de Baptême. Les Espagnols ne s'en réjouirent pas moins que si c'eust esté un fils, parce qu'en ce pais-là les filles succedent à la Couronne. Ceux d'entre les François qui penetroient le plus dans l'avenir, prenoient aussi part à cette joye, mais pour une autre raison. C'est que cette Princesse estant de mesme âge que le Dauphin, il sembloit que le Ciel les eust fait naistre l'un pour l'autre, & qu'elle deust quelque jour estre son épouse ; Comme en effet Louis XIII. a eu ce bon-heur, & la France le possède encore ; admirant en toutes occasions la rare sagesse, la pieté exemplaire, & la fermeté heroïque de cette grande Princesse.

Le Roy fait divers reglemens pour le bien de son Estat.

En reconnoissance de la grace que Dieu avoit faite au Roy de luy donner un Dauphin, qui estoit le comble de ses souhaits, il redoubla son travail & ses soins pour le bien acquiter de ce qu'il devoit à son Estat, & pour meliorer, ainsi qu'il disoit, la suc-

cession de son fils. Nous rapporterons icy 1601.
quelques establissemens & ordonnances
qu'il fit pour celà.

La necessité d'argent l'avoit obligé du-
rant le siege d'Amiens, de créer des Offi-
ciers Triennaux en ses Finances : Quand
elle fut passée, il connut qu'il n'estoit pas
besoin d'avoir tant de gens qui fouïlassent
dans sa bourse, & qu'il ne se pouvoit qu'il
n'en demeurast toujours un peu dans la
main de chacun d'eux. C'est pourquoy il
supprima ces nouveaux Officiers, & ordon-
na que l'Ancien & l'Alternatif rembourse-
roient le Triennal. De cette suppression fu-
rent exceptez les Thresoriers de l'Espar-
gne, ceux des Parties Casuelles, & quel-
ques autres.

Il suppri-
me les
Triennaux
des Offi-
ces des Fi-
nances.

Rosny avoit si bien bridé les Financiers
& les Traittans, qu'ils ne pouvoient plus
devorer de gros morceaux comme autre-
fois. Mais ce n'estoit pas encore assez : ils
s'estoient tellement remplis avant qu'il fust
Sur-Intendant, que le Roy ordonna avec
beaucoup de justice un Tribunal composé
de certain nombre de Juges choisis dans les
Cours Souveraines (on le nomma la Cham-
bre Royale) qu'il chargea de faire une
exacte recherche des malversations de ceux
qui avoient manié les deniers Royaux. Cet-
te Chambre fit rendre gorge à plusieurs de
ces gens-là; Toutefois une grande partie
trouverent moyen de se mettre à couvert,
les uns par la consideration de leurs allian-

Il établit
une Châ-
bre de Ju-
stice pour
la recher-
che des
Financiers.

1601.

ces, les autres à force d'argent, gagnant ceux qui approchoient le Roy, principalement ses maistresses, ou corrompant les Juges mesmes; Tant il est vray que l'or penetre par tout, & que rien n'est à l'épreuve de ce pernicieux metal. Il ne faut donc pas s'estonner si ces gens-là remplissent leurs coffres le plus qu'ils peuvent, puis-que plus ils en ont, plus leur justification leur est facile.

L'unique remede contre leur avidité, c'est que le Roy voye les comptes.

Je l'ay déjà dit, & je le dis encore, (car on ne sçauroit le marquer en trop d'endroits, ni trop fortement) il n'y a point de remede pour empescher ce desordre, qui est le plus grand de tous les desordres de l'Estat, & la cause de tous les autres, que la vigilance & l'exactitude du Roy. Il faut qu'il tienne luy-mesme les cordons de sa bourse, qu'il ait toujours l'œil sur ses coffres, qu'il sçache ponctuellement ce qui entre dedans, ce qui en sort, par quelles voyes viennent ses deniers, à quels usages on les employe, qui sont ceux qui les manient; Et sur tout il faut qu'il leur fasse rendre si bon compte, comme faisoit nostre Henry, que s'ils sont gens de bien ils ne puissent se corrompre, & s'ils sont méchans, qu'ils n'ayent pas moyen d'exercer leurs méchancetez.

On luy avoit fait connoistre qu'il y avoit deux autres desordres dans son Royaume, qui l'appauvrissent extremement, & en tiroient tout l'or & l'argent

L'un estoit le transport que l'on en faisoit aux pais estrangers, en Italie, en Allemagne & en Suisse; où les petits Potentats le billonnoient, & en faisoient de la monnoye à plus bas titre. L'autre estoit le luxe, qui en consumoit aussi une grande quantité en broderies, en clinquans & passe-mens sur les habits, & non moins encore en dorures de lambris, de cheminées & de divers meubles.

Il fit deux severes Edicts, qui defendoient ces deux abus. Pour le premier, il renouvella les anciennes Ordonnances sur le transport de l'or & de l'argent, y adjoustant la peine de la corde aux contrevenans, & commandant à tous Gouverneurs de veiller à l'observation de ses defences, & de ne donner aucuns passeports au contraire; autrement il les declaroit participans de ces transports.

Le Roy
defend le
transport
d'or &
d'argent
hors du
Royaume.

Pour le second, il defendit sur peine de grosses amendes pour la premiere fois, & d'emprisonnement pour la seconde, de porter or ni argent sur les habits, ni d'en employer aux dorures. Cét Edict fut rigoureusement observé, parce qu'il n'exceptoit personne, le Roy luy-mesme s'estant soumis à la loy qu'il avoit faite, & ayant fait mauvais visage à un Prince du Sang, qui n'obeissoit pas à cette reformation.

Defend
l'or &
l'argent
sur les
habits, &
les dorures.

Il se dépensoit encore une prodigieuse quantité d'argent en soyes, par l'achat desquelles tout nostre argent estoit attiré.

M. v.

1601.
Introduit
la manu-
facture
des soyes
en Fran-
ce.

chez les Estrangers. Le Roy voyant cela, & considerant que l'usage de ces estoifes est fort beau & fort commode, s'avisa qu'il en falloit introduire la manufacture en France, afin qu'elle fist gagner aux François ce que gagnoient les Estrangers. Pour ce sujet il donna ordre qu'on eust à planter quantité de meuriers blancs aux pais où ces arbres viennent le mieux, particulièrement en Touraine, pour nourrir des vers à soye, & qu'il y eust des gens qui apprissent à préparer les cocons, & à mettre en œuvre le travail de ces pretieuses chenilles.

Si on eust eu soin après la mort de maintenir cet ordre, & de l'estendre aux autres Provinces, on eust épargné à la France plus de cinq millions, qu'elle dépense tous les ans au dehors pour faire venir des estoifes de soye. On eust fait gagner la vie à un million de personnes, qui sont inutiles à d'autres travaux, comme sont les vieilles gens, les filles & les enfans; & on eust donné moyen à ce peuple de payer plus facilement les impôts & les tailles, par le profit qu'il eust tiré de son industrie.

Les vsures
estoyent
excessives
en France;
ce qui
faisoit,
que les
meilleu-

Il y avoit un autre mal bien plus grand, qui pour ainsi dire desseichoit les entrailles du Royaume; c'estoient les vsures excessives. Les mauvais ménagers, c'est à dire la pluspart de la Noblesse, empruntoient de l'argent au denier dix ou douze. En cela il y avoit deux grands inconveniens. Le premier; que les interets les minoient peu à

peu, & dans sept ou huit ans, savoient les fondemens des plus riches & des plus anciennes Maisons; qui sont pour ainsi parler, les estais, & les arcs-boutans qui soutiennent l'Estat. Le second, que les Marchands trouvant cette commodité de mettre leur argent à si grand profit, & sans aucune risque, abandonnoient entierement le commerce, dont les sources estant une fois taries, il y eust eu bien-tost disette d'or & d'argent dans le Royaume: Car la France n'a point d'autres mines que le trafic & le debit de ses denrées.

1601.
res Mais-
sons se rui-
noient.

Et que les
Marchands
abandon-
noient
tout à fait
le com-
merce.

“
“
“

Ces considerations obligerent le Roy non seulement de defendre toutes vsures à peine de confiscation de la somme prestée, & de grosses amendes: en suite de quoy les Parlemens deputerent des Conseillers par les Provinces pour faire recherche des vsuriers; Mais encore de reduire tous les interests, ou rentes hypotheques au denier seize. Elles estoient avant cela au denier dix ou douze, comme nous avons dit. La raison estoit que lors qu'elles avoient esté constituées, l'argent estoit bien plus rare. Or puisqu'il s'estoit multiplié extrêmement depuis la decouverte des Indes, il estoit juste de rabaisser les interests; Et c'est pour cette raison encore, que depuis on les a reduits au denier dix-huit, & que peut-estre on les mettra quelque jour au denier vingt.

Le Roy
les defend
& regle
les rentes
hypothe-
ques au
denier
seize.

Dans ce mesme dessein d'enrichir ses peuples, & de mettre l'abondance dans ses

M. vj.

1601. Royaume; le Roy recevoit de toutes parts des memoires de ce qui pouvoit servir à faire le commerce meilleur & plus facile, à apporter de la commodité à ses Sujets, à cultiver & fertiliser les lieux les plus infructueux. Il vouloit rendre tout autant qu'il luy estoit possible les rivières navigables; il faisoit rebastir les ponts & les chaussées, & paver les grands chemins; sçachant bien que si on n'a soin de les entretenir, ils se gastent si fort que les voitures ne se font que tres-difficilement, & que le commerce en est interrompu. D'où il arrive les mesmes desordres dans l'œconomie de l'Etat; qui arrivent dans celle du corps humain, quand il y a des obstructions, & que le passage du sang & des esprits n'est pas libre.

Ses grâds
soins
pour en-
richir son
Royaume.

Il favori-
se l'esta-
blissement
des ma-
nufactu-
res.

A son
exemple
tout le
monde
travailloit
à faire
valoir son
bien.

Quand il alloit par païs, il regardoit curieusement toutes choses, s'instruisoit des necessitez & des desordres, & y remedioit tout aussi-tost avec grand soin. Sous sa faveur & sa protection il s'establit en plusieurs endroits du Royaume des manufactures de toiles, de draperies, de dentelles, de quinqualleries, & de plusieurs autres choses.

A son exemple les Bourgeois repa- roient leurs maisons que la guerre avoit ruinées. Les Gentils-hommes ayant perdu les armes au croc, & n'ayant qu'une houssine à la main, s'adonoient à ménager leur bien & augmenter leurs revenus.

Tout le peuple estoit attentif au travail ; & c'estoit une merveille de voir ce Royaume, qui cinq ou six ans auparavant estoit, pour ainsi dire, une taniere de serpens & de bestes venimeuses, estant rempli de voleurs, de larrons, de vauriens, de gens de sac & de corde, estre comme changé par les soins de ce grand Roy, en une ruche d'abeilles innocentes, qui s'efforçoient à l'envi de donner des preuves de leur industrie, & d'amasser de la cire & du miel. L'oïveté y estoit honteuse, & une espece de crime : Aussi est-elle, comme dit le Proverbe, la mere de tous vices. Vn esprit qui ne prend pas la peine de s'occuper serieusement à quelque chose, est inutile à soy-mesme & pernicieux au public. Voilà pourquoy de ce temps-là les Prevosts recherchoient les faineans, les vagabons & gens sans aveu, & les envoyoit servir le Roy en ses galeres, afin de les obliger à travailler malgré eux.

L'oïveté punie.

Il n'est point de bon-heur si stable & si affermé ; qui ne puisse estre facilement troublé. Il arriva cette année deux choses, qui eussent bouleversé toute la France, si le Roy n'y eust obvié de bonne heure.

1602.

Le Roy remédie à deux choses, qui estoient capables de bouleverser la France.

L'Assemblée des Notables de Rouën, qui s'estoit tenue l'an mil cinq cens quatre-vingts seize, pour trouver un fonds au Roy, afin de continuer la guerre & acquiescer ses debtes, luy avoit octroyé, comme nous avons déjà dit, l'imposition du

1602. sol pour livre sur toutes les denrées des
 „ Villes closes. L'Estat, ce dit Tacite le plus
 „ grand Politique d'entre les Historiens, ne
 „ se peut entretenir sans troupes, ni les trou-
 „ pes sans payement, ni le payement se trou-
 „ ver sans impositions. Par consequent elles
 „ sont nécessaires; & il est juste que chacun
 „ contribuë pour les dépenses d'un Estat dont
 „ il fait partie, & des commoditez & prote-
 „ ction duquel il jouit. Mais il faut que ces
 „ impositions soient moderées; qu'elles soient
 „ proportionnées aux forces de chacun; que
 „ tout le monde en porte sa part; avec cela
 „ qu'elles soient faciles à percevoir; que les
 „ frais qu'on fait à les lever n'excedent point
 „ le principal; qu'elles se prennent sur des
 „ choses qui ne soient pas odieuses, comme
 „ sont les denrées, qui nourrissent les pau-
 „ vres: Qu'enfin ce soit du sang, qu'on tire
 „ des veines, non pas de la moëlle qu'on arrache des os. Or l'imposition du sol pour
 „ livre n'estoit pas de cette nature. Elle estoit
 „ fort fascheuse: car à chaque Ville on fouil-
 „ loit les Marchands, on débaloit les mar-
 „ chandises, on voyoit ce que chacun por-
 „ toit; Ainsi il n'y avoit plus de liberté dans
 „ le Royaume. D'ailleurs, elle estoit excès-
 „ sive: car telle marchandise qu'il y a, se ven-
 „ dant dix ou douze fois, il se trouvoit qu'elle
 „ payoit presque autant d'impôt qu'elle va-
 „ loit. Et de plus il y avoit de fort grands frais
 „ à la lever: car il falloit y employer tant de
 „ Commis, qu'on eust pû en composer une ar-

Imposi-
 tion du
 sol pour
 livre fas-
 cheuse.

mée; lesquels voulant tous faire les opulens, 1602.
 aussi bien que leurs Maistres, commettoient
 une infinité de vexations sur les Marchands
 qui en estoient comme desesperez. Et ce
 qui est bien estrange, il y avoit dans le
 Conseil du Roy, des gens qui estant pen-
 sionnaires de ces Fermiers, les supportoient
 dans leurs violences, & rejettoient bien
 loin toutes les plaintes, qu'on faisoit de leurs
 malversations.

Les peuples sont dans cette erreur crimi- Cause des
 nelle, que quand on leur dénie la justice, émotions
 ils ont droit de se la faire, & d'avoir re- dans les
 cours à la force, quand leurs supplications Provin-
 ne servent de rien. C'est là presque la cau- ces.
 se de toutes les séditions; Et c'est ce qui fit
 que tous ceux de delà la Loire s'estoient si
 fort échauffez sur cette imposition nouvel-
 le, qu'ils avoient donné la chasse aux Com-
 mis, &, qui pis est, en avoient tué quel-
 ques-uns. Il y eut mesme des Villes avec
 leurs Magistrats qui prirent les armes. Les
 Fermiers d'autre costé aigrissoient le mal
 par de furieuses menaces qu'ils faisoient,
 qu'on démanteleroit les Villes rebelles,
 qu'on y bastiroit des citadelles pour les re-
 nir en bride; Et je croy que ces Messieurs
 l'eussent bien désiré de la sorte, non pas
 tant, peut-estre, pour l'amour de l'autorité
 du Roy, que ces gens ont toujours à la bou-
 che, que pour leur propre vengeance, &
 pour leur avantage particulier.

Le Roy ayant avis de ces émotions, crai-

1602.
Le Roy
pour les
appaier
va à Poi-
ctiers.

Sage &
equitable
responſe
qu'il fait
aux De-
putez de
Guyenne.

a Il ven-
doit les
terres de
ſon patri-
moine.

Il calme
les ſedi-
tiōs, & re-
voque le
ſol pour
livre.

gnit qu'elles ne fuſſent ſuſcitées par les E-
miſſaires de la faction du Duc de Biron, la-
quelle il venoit de découvrir. C'eſt pour-
quoy un peu après Paſques, il partit de
Fontainebleau, ſe rendit à Blois, & de là
à Poictiers. Là il écouta favorablement
les plaintes de ſes peuples, remonſtra aux
Deputez des Villes de Guyenne: *Que les
impoſts qu'il levoit n'eſtoient point pour enri-
chir ſes Miniſtres & ſes Favoris, comme avoit
fait ſon Predeceſſeur: mais pour ſupporter les
charges neceſſaires de l'Eſtat. Que ſi ſon Do-
maine euſt eſté ſuffiſant pour cela, il n'enſe-
rien voulu prendre dans la bourse de ſes Su-
jets; Mais puisqu'il y employoit le ſien tout le
premier, qu'il eſtoit bien juſte qu'ils y con-
tribuaſſent du leur: Qu'il deſiroit avec paſſe-
ſion le ſoulagement de ſon peuple, & que ja-
mais aucun de ſes Predeceſſeurs n'avoit tant
ſouhaitté leurs prieres envers Dieu que lui
pour benir les années de ſon Regne. Que
les allarmes qu'on leur vouloit donner, qu'il
avoit deſſein de baſtir des citadelles dans les
Villes, eſtoient fauſſes & ſeditieuſes, & qu'il
n'en deſiroit point avoir d'autres que dans
le cœur de ſes Sujets.*

Par ces douces remonſtrances il calma
toutes les ſeditiōs, ſans qu'il fuſt beſoin
d'aucun chaſtiment, ſinon que l'on depo-
ſa les Conſuls de Limoges, & que la Pan-
carte fut eſtablie, on appelloit ainſi le ſol
pour livre: Mais ce ne fut que pour l'hon-
neur de l'autorité Royale; Car auſſi-toſt.

ce Prince, le plus juste & le meilleur qui fut jamais, connoissant les vexations extrêmes qu'elle causoit, la revoqua & l'abolit tout-à-fait. 1602.

La seconde chose quiluy donnoit encore plus d'inquietude, & qui estoit capable de bouleverser l'Estat, s'il n'y eust remedié, c'estoit la conspiration du Marechal de Biron. Il faut sçavoir que Laffin avoit esté le principal instrument des intelligences d'entre ce Marechal, & le Duc de Savoye. Il avoit porté & rapporté toutes les lettres, & avoit eu quelques conferences avec le Duc, & avec le Comte de Fuentes; de sorte qu'il sçavoit toute l'intrigue. Or voyant qu'il n'y avoit point d'assurance aux paroles du Savoyard, & que Biron sembloit chanceler, il resolut de découvrir cette menée au Roy; soit qu'il eust peur que traînant trop long-temps, elle fust éventée d'ailleurs, soit qu'il esperast par ce service tirer quelque grande recompense, & se remettre bien auprès du Roy, où il estoit fort mal.

Conspira-
tion du
Marechal
de Biron.

Laffin la
découvre
au Roy.

Ayant ce dessein, il employa le Vidame de Chartres son neveu, pour obtenir du Roy la grace & abolition du passé, à la charge de luy découvrir les complices de la conspiration, & de luy en fournir les preuves. Il avoit retenu plusieurs lettres qu'il gardoit; mais elles n'en disoient pas assez, & ne parloient pas si clairement qu'elles pussent faire convi-

1602.

Etion. Pour l'avoir toute entiere voicy ce qu'il fit.

Comme
il fit pour
avoir les
memoires
écrits de
la main
de Biron.

Biron avoit quelques memoires écrits de sa propre main, où la conspiration estoit couchée par articles. Lassin luy remonstra que c'estoit une imprudence de les garder & de les communiquer, parce que son écriture estoit trop connue; qu'il seroit plus seur d'en faire une copie, & de bruster l'original. Biron trouva cela bon & les lui bailla pour les transcrire. Il les transcrivit en effet tandis que Biron estoit couché sur son liét, puis luy rendit la copie, & chifflant l'original fit semblant de le jetter dans le feu. Mais par une adresse premeditée y jetta quelques autres papiers, & retint ceux-là. Vne chose de cette consequence là meritoit bien que Biron les brustast luy mesme; & ne l'ayant pas fait; parce que Dieu le permit ainsi, cette negligence lui cousta la vie, comme nous le verrons.

Après cela Lassin continuant ses intrigues pour essayer de tirer encore quelques secrets plus particuliers, fut à Milan travesti, & conféra avec Fuentes: Mais cét Espagnol habile, & rusé sentit bien qu'il le vouloit trahir, & se monstra plus retenu. On dit que Lassin ayant reconnu cette défiance, eut peur qu'on ne se défit de luy, & qu'il s'en revint par des chemins écartez.

Le Duc
de Savoye
retint Re-
nazé Sec.

Le Duc de Savoye averti de cela par Fuentes, retint prisonnier le Secretaire de Lassin nommé Renazé, de peur qu'il n'allast

servir de témoin contre Biron.

1602.

Secrétaire
de Laffia.

Dans leurs conférences ils avoient proposé de démembrement le Royaume de France; Que le Duc de Savoye auroit la Provence & le Dauphiné; Biron la Bourgogne & la Flandre, avec la troisième fille de ce Duc en mariage, & cinquante mille escus de dot: Quelques autres Seigneurs, d'autres Provinces avec la qualité de Pairs; Que tous les petits Souverains releveroient du Roy d'Espagne; Que pour parvenir à ce dessein les Espagnols jetteroient une puissante armée dans le Royaume, & le Savoyard une autre; Que l'on feroit remuer les Huguenots; Qu'en même temps on réveilleroit plusieurs mal-contens en divers endroits; Et que l'on susciteroit & animeroit les peuples, qui estoient fort irrités par la Peste.

Les propositions
faites entre Biron,
le Duc de Savoye, &
le Comte de Fuens
tes.

Toutes ces propositions, ce disoit-on, estoient faites du temps de la guerre de Savoye; Et le Marechal de Biron outré du refus que le Roy luy avoit fait de luy donner la Citadelle de Bourg, y avoit presté l'oreille, & s'estoit engagé bien avant en ces damnables menées. Toutefois il sembloit s'en estre repenti: car il les avoit avouées au Roy, en se promenant avec luy dans le Cloistre des Cordeliers de Lyon, & luy en avoit demandé pardon; Mais il avoit négligé d'en prendre abolition, contre le conseil que luy avoit donné le Duc d'Espérnon, qui estoit plus sage & plus avisé que luy.

Biron en
avoit demandé
pardon au
Roy, puis
estoit re-
tombé.

1602.

Il parloit
mal du
Roy, & se
vantoit
excessive-
ment.

Or peu après, se repentant de s'estre repenti, il estoit retourné à la premiere faute, & entretenoit encore quelque correspondance avec les Estrangers. Avec cela il parloit du Roy avec peu de respect, abaissoit la gloire de ses belles actions, élevoit la sienne, se vantoit de luy avoir mis la Couronne sur la teste, & d'avoir sauvé la France; Enfin tous ses discours n'estoient que bravoures, rodomontades, & menaces.

On rapportoit tout cela au Roy; On luy disoit qu'il deprimoit ses beaux faits, qu'il vantoit la puissance du Roy d'Espagne, qu'il louoit la sagesse du Conseil de ce Prince, sa liberalité à recompenser les bons services, & son zele à defendre la vraie Religion. Le Roy disoit adroitement & prudemment à ceux qui luy faisoient ces rapports : *Qu'il connoissoit le cœur de Lion, qu'il estoit fidelle & affectionné; Qu'à la verité sa langue estoit intemperante; mais qu'il luy pardonnoit ses mauvais discours en faveur des bonnes actions qu'il avoit faites.*

Deux
choses
acheve-
rent de le
perdre.

Or deux choses acheverent de le perdre, & obligerent le Roy d'approfondir tout-à-fait ses mauvais desseins. La premiere fut le trop grand nombre d'amis, & l'affection des gens de guerre dont il faisoit parade, comme s'ils eussent esté absolument dépendans de ses commandemens, & capables de faire tout ce qu'il eust voulu. La

Seconde , qu'il avoit amitié tres-particuliere avec le Comte d'Auvergne , frere vtein de Mademoiselle d'Entragues , qu'on nommoit la Marquise de Verneuil. Car par l'une il donna de la jalousie à son Roy, & se voulut faire craindre ; & par l'autre il se rendit odieux à la Reine, qui s'imagina , peut-estre non sans sujet , qu'il feroit un parti dans le Royaume pour maintenir cette rivale , & ses enfans , à son prejudice.

Or le Roy desirant de penetrer le plus avant qu'il pourroit dans cette affaire , manda Laffin , qui se rendit à Fontainebleau , plus d'un mois avant que le Roy partist pour le Poictou. Il eut des entretiens premierement fort secrets avec luy, puis d'assez publics , & luy donna quantité de papiers ; entre autres ce memoire écrit de la main de Biron , dont nous avons parlé. Ce que Laffin revelant au Roy , luy jeta de grandes inquietudes dans l'esprit : de sorte que dans tout le voyage de Poictiers, on le vid extremement reserveur ; & la Cour à son exemple estoit plongée dans un triste estonnement , sans que personne en püst deviner la cause.

Laffin
vient en
Cour, &
releve
tout au
Roy.

A son retour de Poictiers à Fontainebleau , il manda au Duc de Biron de le venir trouver. Biron hesite , & s'en excuse sur quelques mauvaises raisons. Il le presente , & luy envoie d'Escures , puis le President Janin luy porter parole qu'il n'au-

Le Roy
mande à
Biron de
se rendre
en Cour,
mais il
s'en ex-
cuse d'a-
bord,

1602. roit point de mal. Cela se devoit entendre pourveu qu'il se mist en estat de recevoir grace, & qu'il n'aggravast pas son crime par son orgueil, & par son impenitence.

Biron sçavoit bien que Laffin avoit fait un voyage à la Cour; mais il se tenoit à seureté de cet homme-là plus que de soy-même. D'ailleurs le Baron de Lux son confident, qui s'y estoit trouvé alors, luy disoit que Laffin avoit eu bonne bouche, & qu'il n'avoit rien revelé, qui luy pût nuire. Le Baron de Lux le croyoit ainsi, parce que le Roy après avoir entretenu Laffin, luy avoit dit avec un visage gay, *Je suis bien aise d'avoir vu cet homme, il m'a osté beaucoup de défiance, & de soupçons de l'esprit.*

Enfin Biron y vient.

Cependant les amis de Biron luy écrivoient qu'il ne fust pas si fol que d'apporter sa teste à la Cour; qu'il estoit plus sage de se justifier par Procureur qu'en personne. Mais nonobstant cet avis, & malgré les remords de sa conscience, après avoir deliberé quelque temps, il prend la poste & se rend à Fontainebleau, alors que le Roy ne l'attendoit plus, & qu'il se préparoit pour l'aller querir.

Les Histoires de ce temps-là, & diverses Relations racontent exactement toutes les circonstances de l'emprisonnement, du procès, & de la mort de ce Marechal. Je me contenteray d'en rapporter seulement le gros.

On ne peut assez admirer l'insolence &

l'aveuglement de ce malheureux, ni au contraire assez louer la bonté & la clemence du Roy, qui taschoit de vaincre son endurcissement. L'aveu de la faute, est la première marque de la repentance. Le Roy le

prenant en particulier, le conjura instamment de luy vouloir declarer ce qui estoit de ses intelligences, & des Traitez qu'il avoit fait avec le Duc de Savoye, luy engageant sa foy qu'il enseveliroit tout cela dans un eternal oubli; Qu'il en sçavoit assez toutes les particularitez, mais qu'il desiroit les entendre de sa bouche, luy jurant

que quand sa faute seroit la plus grande de tous les crimes, sa confession seroit suivie d'une grace entiere. Biron au lieu de la reconnoistre, ou du moins de s'excuser avec modestie en parlant à son Roy, qui estoit offensé, luy répondit insolemment qu'il estoit innocent, qu'il n'estoit pas venu pour se justifier, mais pour apprendre les noms de ses calomniateurs, pour en demander justice; autrement qu'il se la feroit luy-mesme. Encore que cette réponse trop altiere aggravast beaucoup son offense, le Roy ne laissa pas de luy dire bien doucement, qu'il y pensast mieux, & qu'il esperoit qu'il prendroit un meilleur conseil.

Le mesme jour après souper le Comte de Soissons l'exhorta encore de la part du Roy de luy confesser la verité, & conclut sa remontrance par cette sentence du Sage; *Monsieur, Sçachez que le courroux du Roy,*

Le Roy le conjure pour la première fois de luy dire la verité.

Il s'emporte, & se cabre.

Le Roy prie le Comte de Soissons de l'exhorter à confesser son crime.

1602. *est le messager de la mort.* Mais il luy répondit encore avec plus de fierté qu'il n'avoit répondu au Roy.

Il s'opini-
astre
plus fort.

Le Roy
luy en re-
parte pour
la seconde
fois, mais
inutile-
ment.

Il a de la
peine à se
resoudre
à ce qu'il
doit faire.

Il deman-
de conseil
à Dieu en
le priant.

Le lendemain matin, le Roy se promenant en ses allées, le conjura pour la seconde fois de luy avouer la conspiration : mais il n'en pût tirer autre chose que des protestations d'innocence, & des menaces contre ses accusateurs.

Sur cela le Roy se sentit agité jusques au fond de l'ame de diverses pensées, ne sachant ce qu'il devoit faire. D'un costé l'affection qu'il luy avoit portée, & ses grands services retenoient son juste courroux ; & d'autre part son crime atroce, son orgueil & son endurcissement laschoient la bride à sa justice, & l'incitoient à punir le criminel. Joint que le peril dont son Estat & sa personne estoient menacez, sembloit ne pouvoir estre prevenu, qu'en écrasant le chef d'une conspiration, dont on ne voyoit pas bien le fond.

Dans cette peine d'esprit il se retire dans son cabinet, & se mettant à genoux prie Dieu de tout son cœur, de luy vouloir inspirer une bonne resolution. Il avoit accoutumé d'en user ainsi dans toutes ses grandes affaires : Dieu estoit son plus seur Conseiller, & sa plus fidelle assistance. Au sortir de sa priere, comme il l'a dit depuis, il se sentit entierement delivré de l'agitation où il estoit, & se resolut de mettre Biron entre les mains de la Justice, si son Conseil trou-
voit

voit que les preuves qu'on avoit par écrit, fussent si fortes qu'il n'y eust point de doute à sa condamnation. Il choisit pour cela quatre personnes de ceux qui le composoient, Bellievre, Villeroy, Rosny, & Sil-lery, & leur monstra les preuves. Ils luy dirent tous d'une voix qu'elles estoient plus que suffisantes.

1602.

Il refout de le met-tre entre les mains de la lu-sice.

Après cela il voulut faire une troisième tentative sur ce cœur orgueilleux. Il em-ploya pour la dernière fois les remontran-ces, les prières, les conjurations, & les as-surances de pardon, pour l'obliger de luy avouer son crime ; Mais il répondit tou-jours de la même sorte, & ajousta que s'il connoissoit ses calomniateurs, il leur rom-proit la teste.

Maisten-
te pour la
troisième
fois de ti-
rer de luy
la vérité.

Enfin le Roy ennuyé de ses rodomon-tades & de son opiniâtreté le quitta-là, luy disant pour dernières paroles, *Hé bien il faudra apprendre la vérité d'ailleurs.*

Il n'en
peut rien
tirer, &
le quitta-
là.

Adieu Baron de Biron. Ce mot fut com-me un éclair avantcoureur de la foudre qui l'alloit terrasser ; le Roy le dégradant par là de tant d'éminentes dignitez, dont il l'avoit honoré, monstroît qu'il l'alloit abaisser beaucoup plus qu'il ne l'avoit élevé.

Au sortir de la chambre de la Reine, ou il jouïoit à la Prime, Vitry Capitaine des Gardes du corps luy demanda son espée, & l'arreste prisonnier. Praslin, aussi Ca-pitaine des Gardes, s'assure du Comte

Biron, &
le Comte
d'Auver-
gne sont
arrestez
prison-
niers.

N

1602.

d'Auvergne; & le lendemain ils les mettent dans des bateaux sur la Seine, & les conduisent avec bonne escorte par eau à la Bastille.

Ses parens
interceder
pour luy.

Biron avoit un tres-grand nombre d'amis; mais en cette occasion, où il estoit accusé d'avoir conspiré contre la personne du Roy, tous demeurèrent muets & perclus. Ses parens qui se trouverent à la Cour, allerent se jeter à genoux devant le Roy, non pour luy demander justice, mais pour implorer sa misericorde. Le Seigneur de la Force qui depuis a esté Marechal de France portoit la parole pour tous. Si Biron eust parlé du commencement avec autant d'humilité & de soumission qu'ils firent, il eust sans doute obtenu sa grace, mais il estoit trop tard, la Clemence n'avoit plus de lieu, elle avoit fait place à la Justice.

Le Parle-
ment luy
fait son
procès.

Le Roy commanda à son Parlement de luy faire le procès, & envoya commission particuliere au Premier President, au President Potier Blan-Mesnil, & à deux Conseillers, pour en dresser l'instruction à la requeste de son Procureur General.

Il se de-
fend mal.

Les preuves estoient fortes, & la defense de Biron tres-foible. Il fit bien voir dans une affaire, où il s'agissoit de la vie, qu'il avoit moins de cervelle que de cœur. En il reconnut d'abord son écriture: sur laquelle il eust pû chicaner, & gagner quelques jours, qu'il eust falu employer.

verifier. Cette piece avoit esté écrite du temps de la guerre de Savoye ; & il pretendoit que le Roy estant à Lyon luy avoit pardonné toutes ses escapades. Le Roy envoya des Lettres du grand seau à son Parlement, par lesquelles il revoquoit cette grace. Mais on ne fit pas grande consideration là dessus : car premierement la grace, qu'il luy avoit accordée, n'estoit que verbale ; Et en second lieu, le Parlement tient pour maxime, qu'il y a des crimes que le Roy ne peut pardonner ; comme ceux de leze-Majesté divine & humaine, & ceux qui sont d'un horrible scandale, ou d'un grand prejudice au public. Quand on vint au recollement & confrontation des témoins, & qu'on presenta Laffin à Biron, au lieu de le reprocher, comme c'estoit un homme que cent reproches rendoient incapable de porter témoignage, il le reconnut pour homme de bien, & brave Gentilhomme. Puis lors qu'il eut entendu lire sa deposition, il se mit à le charger d'injures, à l'appeller traistre, magicien, & méchant ; mais il n'estoit plus temps, ses reproches n'estoient plus valables.

Il croyoit que Renazé fust encore prisonnier en Piedmont ; il s'estoit sauvé quelques jours auparavant, & voilà qu'on le presente devant luy. Il croit voir un fantôme, il demeure estonné & muet, & sans luy faire aucun reproche entend sa deposition, qui estoit conforme à celle de Laffin. Ils de-

Lettres
du Roy
revoquant
le pardon
qu'il luy
avoit ac-
cordé à
Lyon.

Il ne re-
proche
point
Laffin.

Renazé
paroist
devant
luy, donc
il est fort
estonné.

1662.
Deposi-
tions de
Laffin, &
de Rena-
zé.

possoient, outre ce que nous avons dit, qu'il avoit comploté avec le Gouverneur du fort Sainte Catherine, de faire ruer le Roy lors qu'il iroit reconnoistre la place, où Biron l'eust accompagné, & eust marché un peu devant luy vestu d'une certaine façon, afin d'estre connu. Ils disoient encore qu'il y avoit une autre entreprise pour enlever le Roy lors qu'il seroit à la chasse, ou ailleurs mal accompagné, & le mener en Espagne.

Il est con-
duit par
la riviere
au Parle-
ment où
il est ouï.

L'instruction du procès ainsi faite dans la Bastille par quatre Commissaires, on le conduisit au Palais par la riviere bordée du Regiment des Gardes. Il fut ouï en Parlement assis sur la Sellette, toutes les Chambres assemblées, mais les Pairs n'y estans pas, quoy qu'ils y eussent esté appelez. Puis il fut reconduit à la Bastille.

Son Ar-
rest de
condam-
nation à
mort.

Le lendemain dernier de Juillet on alla aux opinions, & de cent cinquante Ingés, il n'y en eut pas un qui ne conclut à la mort. Il fut déclaré atteint & convaincu du crime de lèze-Majesté pour les conspirations faites par luy sur la personne du Roy, entreprises sur son Estat, proditiions, & traitez avec ses ennemis, étant Marechal de l'armée dudit Seigneur Roy. Pour reparation de ces crimes, privé de tous estats, honneurs, & dignitez, & condamné à avoir la teste tranchée en place de Greve; ses biens, meubles, & immeubles, acquis & confisquez au Roy; Sa Terre de Biron pour jamais pri-

vée du titre de Pairie ; Cette Terre, & toutes ses autres réunies au Domaine de la Couronne. 1602.

Le Roy sous pretexte de faire grace à ses parens , mais craignant en effet quelque tumulte , parce qu'il estoit fort aimé des gens de guerre , & avoit grand nombre d'amis à la Cour , commua le lieu de l'exécution , & voulut qu'elle se fît dans la Bastille. Le Chancelier y estant allé avec le Premier President, le fit mener à la Chapelle , où sur les dix heures du matin on luy prononça son Arrest , qu'il entendit un genou en terre avec assez de patience , hormis quand ce vint à ces paroles, *Conspirations sur la personne du Roy.* Pour lors il se leva & s'écria , *Il n'en est rien , cela est faux, ostez cela.* Ensuite le Chancelier selon les formes , luy redemanda le Colier de l'Ordre , sa Couronne Ducale , & le Baston de Marechal. Il n'avoit pas les deux derniers avec luy , mais seulement le premier qu'il tira de sa poche , & le rendit.

Le lieu du supplice est commué à la Bastille.

On luy prononce son Arrest.

Il seroit inutile de rapporter tous ses discours , ses reproches , ses emportemens , ses plaintes , ses exclamations , & cent extravagances , (car on les peut nommer ainsi) auxquelles il s'emporta.

Sur les cinq heures du soir il fut mené sur l'échaffaut , où il eut la teste tranchée. On remarqua qu'elle bondit par trois fois , poussée par l'impetuosité des esprits , qui s'y estoient transportez , & qu'il en sortit

Il a la teste tranchée.

1602.
Il est en-
terré à S.
Paul.

plus de sang, que du tronc du corps. Il fut porté en l'Eglise de S. Paul, où l'on l'inhuma sans aucune ceremonie, mais avec un merveilleux concours de peuple, qui avoient tous les larmes aux yeux, & plaignoient ce brave courage, qu'une detestable ambition, & un orgueil trop emporté avoient amené à une fin si malheureuse.

Il estoit
fort igno-
rant, mais
fort ama-
teur de
toutes
sortes de
predi-
ctions.

Il est bon de sçavoir que ce Marechal estoit fort ignorant, mais extrêmement curieux des predictions des Astrologues, Devins, Geomantiens, & autres affronteurs. On tient mesme que Laffin avoit gagné les bonnes graces, sur ce qu'il luy faisoit croire qu'il parloit au Diable, & qu'il l'avoit assuré qu'il seroit Souverain. On dit encore, qu'estant jeune il alla un jour déguisé voir un diseur de bonne aventure, qui luy predict qu'il seroit fort grand Seigneur, mais qu'il auroit la teste coupée, dont il se fâcha & le batit outrageusement: Qu'un autre Devin luy predict qu'il seroit Roy, si un coup d'épée par derriere ne l'en empêchoit; Et un autre, qu'il mourroit par l'épée d'un Bourguignon, & qu'il se trouva que le Bourreau qui luy trancha la teste, estoit natif de Bourgogne.

On en conte encore beaucoup d'autres: mais à dire le vray, la plupart de ces predictions se font d'ordinaire après coup; Et quand elles auroient effectivement precedé l'évenement, il faut croire que c'est par hazard, & non point par science, les Progne-

stiqueurs disant tant de hableries, qu'il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'une. C'est donc une grande sagesse de se desabuser l'esprit de ces sottises curieuses : car outre qu'elles n'ont aucun fondement dans la raison, on offense Dieu d'y croire, & on donne prise à se laisser infatuer & mener par le nez. Aussi les habiles gens n'y ajoutent jamais foy : mais quelquefois ils s'en servent pour persuader les simples.

Laffin & Renazé eurent leur abolition. Un nommé Hebert Secrétaire du Maréchal de Biron, souffrit la question ordinaire & extraordinaire sans rien confesser ; toutefois il fut condamné à une prison perpétuelle. Peu de temps après le Roy le fit mettre en liberté ; mais le ressentiment de ce qu'il avoit souffert estant plus fort sur luy, que celui de la grace, il passa en Espagne, où il acheva ses jours.

Le Baron de Lux confident de Biron, vint en Cour sur la parole du Roy. Il luy dit tout ce qu'il sçavoit, & peut-estre encore davantage ; moyennant quoy il obtint son abolition en telle forme qu'il voulut, & fut confirmé en ses Charges, & aux Gouvernemens du Chasteau de Dijon, & de la ville de Beaune. Le Roy retint le Gouvernement de Bourgogne pour Monsieur le Dauphin, & en donna la Lieutenance à Bellegarde, lequel depuis en fut Gouverneur en chef.

Montbarot Seigneur Breton fut mis dans

N iij

1602.

*Reflexion
irrepro-
cessable
aux
Grands.*

*Laffin &
Renazé
obtiennent
leur abo-
lition.*

*Comme
aussi le
Baron de
Lux, &
la conser-
vation de
ses char-
ges.*

1682.
Montba-
sot em-
prisonné,
puis mis
en liberté.

Fontanel-
les rom-
pu sur la
rouë.

Le Ma-
reschal de
Bouillon
mêlé dâs
la conspi-
ration de
Biron.

Le Roy le
mande en
Cour: au
lieu de
venir va-
se presen-
ter à la
Chambre
de Ca-
stres.

la Bastille, sur quelques indices qu'il y a-
voit contre luy; mais s'estant trouvé inno-
cent, on luy ouvrit aussitost les portes.

Le Baron de Fontanelles Gentil-homme
de tres-bonne Maison, n'eut pas le mesme
fort: car pour avoir trempé dans la conspi-
ration, & outre cela avoir traité de son
chef avec les Espagnols de leur livrer une
petite Isle sur les costes de Bretagne, il fut
rompu sur la rouë en Greve par Arrest du
Grand Conseil. Le Roy en consideration
de sa Maison, qui est fort illustre, accorda
aux parens que dans l'Arrest il ne seroit
point appellé de son nom propre, mais l'Hi-
stoire ne l'a pû taire.

Le Duc de Bouillon se trouvant aussi un
peu impliqué dans l'affaire de Biron, jugea
à propos de se retirer en sa Vicomté de Tu-
renne, où le Roy ayant avis qu'il tramoit
encore quelque chose, sa Majesté luy manda
qu'il le vinst trouver pour se justifier. Au
lieu d'y venir il luy écrivit une lettre fort
eloquente, par laquelle il luy representa,
qu'ayant appris que ses accusateurs estoient
tres-meschans & tres-artificieux, il le sup-
plioit de le dispenser d'aller à la Cour, &
de trouver bon que pour satisfaire à sa Ma-
jesté, à toute la France, & à son honneur
propre, son procès luy fust fait à la Cham-
bre de Castres, en vertu du privilège qu'il
avoit accordé à tous ceux de la Religion
pretendue, & qu'on voulust y envoyer les
accusateurs & les accusations. Aussitost

il se rendit à Castres, se presenta à la Cham- 1602.
bre, & prit acte de sa comparution. Le
Roy n'eut point cette réponse agreable; il
blasma le procedé des Juges de Castres qui
luy en avoient donné acte, & luy manda
qu'il n'estoit point encore question de le
mettre en Iustice, & qu'il eust à venir au
plûtost.

Comme il fut averty par les amis qu'il
avoit à la Cour, de la resolution du Roy; Puis se
lequel luy envoyoit le President de Com- retire à
martin pour luy faire entendre sa volonté: Geneve,
il partit de Castres, alla à Orange, passa & de là à
par Geneve, puis se retira à Heidelberg, Heidelberg
chez le Prince Palatin: Disant en sage Po- chez
litique comme il estoit, qu'il ne falloit ni le Prince
capituler avec son Roy, ni s'approcher de Palatin
luy tandis qu'il estoit en colere. Cette affai- son parés,
re couva quelques années, nous verrons en
son lieu comme elle se termina.

Il faut avouer que la faveur de Rosny La faveur
servoit en ce temps-là de pretexte presque de Rosny
à tous les mescontentemens, & à toutes servoit de
les conspirations des Grands. Le Roy l'a- pretexte
voit veritablement élevé, par quatre, ou aux mes-
cinq belles charges, parce qu'il croyoit contente-
ne pouvoir assez recompenser les services mens des
qu'il luy rendoit; Et en cela ce Prince ne Grands.
merite que loüange, d'autant qu'un bon
Maistre ne peut faire trop de bien à un
bon serviteur. Mais si les brouillons, &
les mal-contens se plaignoient qu'il luy
donnoit trop de charges, & d'emplois: au.

Le Roy
ne luy
donnoit
pourtant
pas trop
de pou-
voir.

1602. moins ne pouvoient-ils pas se plaindre qu'il luy donnast trop de pouvoir, & qu'il n'en donnast qu'à luy seul. Car il est vray de dire que Rosny n'avoit pas la liberté de faire la moindre grace de son chef. Il falloit pour toutes choses s'adresser directement au Roy; il vouloit distribuer luy-mesme toutes les graces, & les recompenses à des gens qu'il en connust dignes, qui luy en eussent obligation, & qui n'eussent dépendance que de luy. Ce grand Prince sçavoit bien, que celuy qui donne tout, peut tout; Et que celuy, qui ne donne rien, n'est rien que ce qu'il plaist à celuy qui donne tout. Il avoit trop de courage & trop de gloire pour souffrir qu'un autre fît la plus noble fonction de son autorité Royale. Quelque faveur, & quelque familiarité qu'on eust auprès de luy, si on eust manqué de luy garder un profond respect, de luy parler, & d'agir avec luy autrement qu'on ne le doit avec son Maître, & avec son Roy: on fust tombé sans doute aussi-tost en disgrâce; Et ce fut, comme nous avons remarqué, une des causes de la perte de Biron. Jugez donc si celuy, qui ne vouloit point qu'on fît rien du monde le compagnon avec luy, eust enduré qu'on eust fait le Souverain. Jugez s'il se fust contenté que ses Ministres eussent simplement pris son agrément sur une affaire, & qu'ils ne luy eussent parlé des choses que par maniere d'acquit, après les avoir résolues d'eux-mesmes. Non sans

Car il le
retenoit
pour luy-
mesme.

Verité,
tres-im-
portante.

doute ; il vouloit que les résolutions partis-
sent de sa teste , & de son mouvement ; que
le choix fust de luy ; qu'il eust seul la puis-
sance d'élever & d'abaisser ; & que person-
ne que luy ne fust arbitre de la fortune de
ses Sujets. Ce n'est pas qu'il ne considérât,
comme il est juste , les recommandations
des Grands de son Estat , & de ses Mini-
stres , dans la collation qu'il faisoit des be-
nefices , des emplois , & des charges ; Mais
c'estoit toujours de telle façon , qu'il fai-
soit connoître à celui , à qui il les don-
noit , qu'il ne devoit les tenir que de luy.
L'exemple suivant le montre bien.

L'Evesché de Poitiers étant venu à va-
quer , Rosny le supplia instamment de con-
siderer en cette occasion un nommé Fenouil-
let , réputé sçavant homme , & grand Pre-
dicateur. Le Roy nonobstant cette recom-
mandation , le donna à l'Abbé de la Roche-
pozay , qui en son particulier avoit beau-
coup de bonnes qualitez , & outre cela
estoit fils d'un père , qui avoit également
bien servi de son épée pendant la guerre , &
de son esprit dans les Ambassades. A quel-
que temps de là l'Evesché de Montpellier
vint à vaquer : le Roy de son propre mou-
vement envoya chercher Fenouillet , & luy
dit , qu'il le luy donnoit , mais à condition
qu'il n'en auroit obligation qu'à luy seul.
On voit par là comme il considéroit en
quelque sorte la recommandation de Ros-
ny : Mais on voit aussi comme estoit bor-

*Exemple
memora-
ble que le
Roy ne
deferois
pas trop
à ses Mi-
nistres.*

1602. née la puissance de ce Favory, qui donnoit de la jalousie à tout le monde. Le l'appelle Favory à cause qu'il avoit les emplois les plus éclatans; quoy qu'à dire vray il n'avoit aucune prééminence sur les autres du Conseil. Car Villeroy & Ladin estoient plus confiderez que luy pour les negociations & pour les affaires estrangeres: Bellievre & Sillery pour la Justice, la Police, & le dedans du Royaume. Et il ne faut pas s'imaginer que ces gens-là dépendissent en aucune façon de luy: il n'y avoit qu'un Chef dans l'Estat, qui estoit le Roy, lequel faisoit mouvoir tous les membres, & duquel seul ils recevoient les esprits & la vigueur.

Entrepris-
se du Duc
de Savoye
sur Gene-
ve; elle
avorte.

Sur la fin de cette année, le Duc de Savoye pensant se venger, & se dédommager de la perte de son Marquisat de Saluces, sur la ville de Geneve, essaya de la surprendre par escalade. L'entreprise avoit esté formée par les conseils du Seigneur d'Albigny, & le Duc avoit passé les monts croyant infallible. D'Albigny conduisit deux mille hommes destinez pour cela jusqu'à demi-lieue de la Ville; Mais il ne fut pas si temeraire que de s'y engager, & en laissa la conduite à d'autres. Le commencement en fut assez heureux. Plus de deux cens hommes monterent par des échelles, gagnerent les remparts; & coururent par toute la Ville sans estre apperceus. Cependant les Bourgeois furent éveillez par les cris des fuyards d'un corps de

garde, qui découvrit les entrepreneurs, & qui aussi-tôt se vid chargé par eux; & le Petardier qui devoit rompre vne porte par dedans pour faire entrer ceux de dehors, vint mal-heureusement à estre tué. Après quoy ils furent accablez de tous costez, la pluspart essayèrent de regagner leurs échelles: mais le canon de la courtine les ayant brisées, ils furent presque tous tuez, où se rompirent le col en sautant dans le fossé. Il en fut pris treize en vie, presque tous Gentils-hommes, entre autres Attignac, qui avoit servi de second à Dom Philippin bastard de Savoye. Ils se rendirent sur l'assurance qu'on leur donna de les traiter en prisonniers de guerre: Mais les cris furieux de la populace, qui representoit le danger où leur Ville avoit esté des massacres, des violens, & d'un incendie universel, & d'une servitude perpetuelle, forcerent le Conseil de cette petite Republique à les condamner à la mort infame de la potence comme des voleurs. On attachâ leurs testes avec cinquante-quatre autres de celles des tuez sur les fourches patibulaires, & on jettâ les corps dans le Rosne.

Treize
des entrepreneurs
pendus.

Le Duc de Savoye tout confus d'un si mauvais succès, & encore plus des reproches que toute la Chrestienté luy faisoit d'avoir tenté une telle entreprise en pleine Paix, repassa les monts en poste, laissant ses troupes près de Genève, & tâcha de s'excuser envers les Suisses sous la protec-

Le Duc
de Savoye
s'excuse
envers les
Suisses.

1602.

tion desquels estoit cette Ville, aussi bien que sous celle de France, de ce qu'il l'avoit voulu surprendre; disant qu'il ne l'avoit pas fait pour troubler le repos des Ligues, mais pour empescher que Eisdignieres ne s'en emparast pour la remettre au Roy.

De qui
releve la
Ville de
Geneve.

Les Ducs de Savoye ont depuis long-temps pretendu que cette Ville est de leur Souveraineté, & que les Evesques, qui en ont porté le titre de Comtes, & en ont esté Seigneurs durant quelque temps, relevoient d'eux. C'est pourtant ce que les Evesques n'ont jamais avoué, ayant toujours maintenu qu'ils dépendoient immédiatement de l'Empire. La Ville de son costé soutient qu'elle est Ville libre, qui n'est point sujette pour le temporel, ni à ses Evesques, lesquels elle chassa entièrement l'an mil cinq cens trente-trois, lors qu'elle renonça heureusement à la Religion Catholique, ni au Duc de Savoye, mais seulement à l'Empire, dont elle a toujours les Armes arbores sur ses portes. Les uns & les autres ont des titres fort specieux pour justifier leurs droits: mais pour lors la Ville de Geneve estoit en possession de sa pleine liberté, il y avoit plus de soixante ans, & s'estoit alliée avec les Cantons des Suisses.

Elle estoit
alliée des
Suisses, &
sous la
protection
de France.

Or les Suisses estoient compris dans le Traitté de Vervin, comme Alliez de la France, par consequent la ville de Geneve y estoit aussi; Et le Roy l'avoit assez déclaré au Duc de Savoye. Il ne laissa pas pour

tant de tenter l'entreprise que nous venons de dire ; esperant que si elle reüssissoit, le Roy d'Espagne , & le Pape le soustien- droient , & que le Roy pour si peu de cho- se ne voudroit pas rompre la Paix.

1602

Les Genevois furieusement animez , com- mencerent de luy faire la guerre , & entrant courageusement sur ses terres , luy prirent quelques petites bicoques. Ils pensoient que le Roy & les Suisses seconderoient les mouvemens de leur ressentiment , & que tous les Potentats d'Allemagne accour- roient pour les assister. Mais le Roy desiroit observer la Paix , & estoit trop habile pour souffrir qu'il s'allumast une guerre , dans laquelle il n'eust pas pû accorder ensemble la Religion & la Politique, & ajuster l'hon- neur & les interets de la France obligée à protéger ses Alliez, avec les bonnes graces du Pape porté par son devoir à la ruine des Huguenots. Il leur envoya donc de Vic les asséurer de sa protection : mais avec ordre de leur faire connoistre que la Paix leur estoit si necessaire , & la guerre si ruineuse , qu'ils devoient se porter à embrasser l'une, & fuir l'autre. Comme ils avoient peu de force pour tant de colere , & qu'ils ne pou- voient rien sans son assistance , ils furent contraints de se relascher , & d'entrer dans un Traitté avec le Savoyard ; Par lequel il fut dit, qu'ils estoient compris dans le Trait- té de Vervin , & que le Duc ne pourroit bâ- tir aucune forteresse à quatre lieues de leur Ville.

Les Gene-
vois font
la guerre
au Duc de
Savoie.

Mais le
Roy les
oblige à
faire la
Paix.

1601.
Affaire de
Mets où
les Habi-
tans se
barricadè-
rent contre
Sobole
leur Gou-
verneur.

Il arriva presque au même temps, que la ville de Mets se souleva contre le Gouverneur de la Citadelle. Il s'appelloit Sobole, lequel y ayant esté mis Lieutenant par le Duc d'Espéron, à qui Henry III. avoit donné ce Gouvernement en chef, s'estoit depuis détaché de ce Duc, je ne sçay point par quelle considération, & avoit pris des provisions du Roy. Il avoit un frere qui le secondoit dans les soins de ce Gouvernement.

Le Duc
d'Espéron
allume le feu
plus fort.

Durant la dernière guerre contre l'Espagne, ces deux freres avoient accusé les principaux Habitans de Mets, d'avoir conjuré de livrer la Ville aux Espagnols. Il y en eut plusieurs d'emprisonnez, quelques-uns de mis à la question, mais pas un ne fut trouvé coupable, de sorte que tous les Bourgeois croyans avec sujet, que ce fust une calomnie, prirent les Soboles en haine, & dressèrent des cahiers de plaintes contre eux, les accusans de quantité d'exactions & de cruautéz. Le Duc d'Espéron, qui s'en douta soustenoit ces Bourgeois à la Cour, y fut envoyé par le Roy pour accommoder ce différent. Les Soboles, qui l'avoient offensé, ne se fioient point en luy; ils ne voulurent point le laisser entrer dans la Citadelle le plus fort, ni faire sortir la garnison au devant de luy; tellement qu'estant justement animé il envenima la playe au lieu de la guérir, & eschauffa de sorte les Habitans, qu'ils se barricaderent contre eux. Le Roy

qui ſçavoit que les moindres bluettes eſtoient capables de cauſer un grand embraſement, ne ſe contenta pas d'y envoyer la Varenne; Mais ſ'y achemina luy-meſme, eſtant d'ailleurs bien aïſe de viſiter cette frontiére. Sobole luy remit la place entre les mains; & il la donna à Arquien Lieutenant Colonel du Regiment des Gardes, avec la qualité de Lieutenant de Roy, pour y commander en l'abſence du Duc d'Efpernon Gouverneur, lequel n'y eut pas grand pouvoir tant que le Roy veſcut.

Le Roy paſſa les Feſtes de Paſques à Mers. Tandis qu'il y fut, il écouta la requête que les Jeſuites luy firent pour leur reſta- bliſſement. Il remit à leur faire juſtice quand il ſeroit de retour à Paris, & permit au Pere Ignace Armand; & au Pere Coton de ſ'y rendre pour ſolliciter leur cauſe. Ils n'y manquerent pas; & le Pere Coton, qui eſtoit d'un entretien extrêmement doux & accort, & fort celebre Predicateur, gagna auſſi-toſt les bonnes grâces de toute la Cour, & plût ſi fort au Roy, qu'il obtint de ſa Maieſté le rappel de la Société en France, malgré meſme les avis de quelques-uns de ſon Conſeil. Il les reſtabliſſit donc par un Edict qu'il fit verſifier en Parlement, & fit abattre enſuite cette Pyramide, qui avoit eſté dreſſée devant le Palais, en la place de la maiſon de Jean Châſtel, ſur laquelle il y avoit pluſieurs eſcrits en vers & en proſe tres-fanglans contre ces Peres.

1652.

Le Roy
y va luy-
meſme:
Sobole
luy rend
la place,
& il la
met entre
les mains
d'Arquie.

Les Jeſui-
tes pre-
ſentent
requête
au Roy
pour leur
reſtabliſ-
ſement.

Le Roy
les reſta-
bliſſit bien
glorieu-
ſement.

Ainsi leur bannissement fut glorieusement réparé ; Sur tout, le Roy ayant retenu auprès de luy le Pere Coton en qualité de son Predicateur ordinaire, & de Confesseur & Directeur de sa conscience. Cela ne s'accomplit qu'en l'an mil six cens quatre.

1602.

&

1603.

Il visita
sa sœur à
Nancy.

Il renou-
velle al-
liance avec
les Suif-
ses, & les
Grisons.

Il apprend
la mort
d'Eliza-
beth Rei-
ne d'An-
gleterre.

Dans ces deux années de mil six cens deux & mil six cens trois, nous avons encore à remarquer trois ou quatre choses importantes. La première, que le Roy sortit de Mets alla à Nancy visiter sa sœur la Duchesse de Bar, laquelle mourut l'année suivante sans enfans. La seconde, qu'il renouvela l'alliance avec les Suisses, & à quelques mois de là avec les Grisons, notwithstanding les obstacles que tascha d'y apporter le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanois. La troisième, qu'en s'en retournant à Paris, il receut la nouvelle de la mort d'Elizabeth Reine d'Angleterre, l'une des plus illustres & des plus heroïques Princesses, qui ayent jamais regné, & laquelle regît son Estat avec plus de conduite, & plus de vigueur, qu'aucun Roy de ses Predecesseurs n'avoit jamais fait.

Elle estoit fille du Roy Henry VIII. & de cette Anne de Boulén, pour l'amour de laquelle il avoit quitté Catherine d'Arragon, tante de l'Empereur Charles-Quint, sa première femme. Rien ne manqua au bon-heur de son Regne que la Religion Catholique, qu'elle bannit d'Angleterre; Et on eust pu luy donner le nom de Bonne

Elle avoit
chassé la
Religion
Catholi-
que d'An-
gleterre,

bien que celuy de Grande, si elle n'eust pas
traitté si inhumainement, comme elle fit,
sa cousine germaine Marie Stuart Reine
d'Escoffe, qu'elle tint dix-huit ans prison-
niere, & puis luy fit couper la teste, à cau-
se de quelques conspirations que les servi-
teurs & amis de cette pauvre Princeſſe a-
voient faites contre sa personne.

1603.
& fait
mourir
Marie
Stuart ſa
cousine.

Le fils de cette Marie nommé Jacques
VI. Roy d'Escoffe, estant le plus proche
du sang d'Angleterre, comme petit fils de
Marguerite d'Angleterre fille du Roy Hen-
ry VII. & ſœur du Roy Henry VIII. mariée
à Jacques I V. Roy d'Escoffe, succeda à
Elizabeth qui avoit fait mourir ſa mere. Il
voulut s'appeller Roy de la Grand'-Breta-
gne, pour unir ſous un meſme titre les deux
Couronnes d'Angleterre & d'Escoffe, qui
en effet ne ſont qu'une meſme Iſle, jadis
appellée par les Romains, *Magna Bri-
tannia*.

Jacques
VI. Roy
d'Escoffe,
fils de
Marie
ſuccede
au Roy-
aume
d'Angle-
terre.

Il n'eſtoit
que Jac-
ques I. du
nom entre
les Rois
d'Angle-
terre.

L'alliance d'un ſi puiffant Roy pouvoit
faire pancher la balance du coſté qu'il ſe
fuſt tourné, ou de France, ou d'Eſpagne:
C'eſt pourquoy l'une & l'autre l'envoye-
rent auſſi-toſt ſaluër par de magnifiques
Ambaſſadeurs, chacun taſchant de l'attirer
à ſoy. Ce fut Roſny, qui y paſſa de la part
de Henry le Grand; Il obtint toutes les au-
diences. qu'il voulut fort favorables, & la
confirmation des anciens Traitez d'entre
la France & l'Angleterre. L'Ambaſſadeur
d'Eſpagne ne trouva paſtant de facilité en

Ambaſ-
ſadeurs de
France &
d'Eſpa-
gne pour
avoir ſon
amitié.

1603. sa negociation, les Anglois tinrent ferme. Il falut que le lieu du Traitté fust pris en Angleterre, que les Espagnols leur accordassent le commerce par toutes leurs terres, mesme aux Indes, & qu'ils leur donnaissent liberté de conscience en Espagne : en sorte qu'ils ne seroient point sujets à l'Inquisition, ni obligez de saluer le Saint Sacrement par les ruës, mais seulement de se détourner.

*La pitié
cede à
l'intérêt.*

La France estant dans une profonde Paix, tant au dehors par le renouvellement de ses alliances avec les Suisses & avec l'Angleterre ; qu'au dedans par la découverte des conspirations, qui avoient esté entièrement dissipées : Le Roy jouissoit d'un repos digne de ses travaux, & ses peines passées rendoient ses plaisirs plus doux. Il n'estoit pas neantmoins oisieux, on le voyoit toujours dans l'occupation, & il s'employoit avec autant de soin à conserver la Paix, cette divine fille du Ciel, qu'il avoit apporté de courage & d'ardeur à faire la guerre.

*Le Roy
travaille
à entre-
tenir la
Paix.*

*Belles
paroles,
& bien
dignes
d'un
Grand
Roy.*

On luy a souvent ouï dire, que quand il eust pû rendre la Maison de France aussi puissante en Europe, qu'est celle des Ottomans en Asie, & conquerir en un moment tous les Estats de ses voisins, il ne l'auroit pas voulu faire au deshonneur de sa parole, obligée à l'entretien de la Paix.

*Ses di-
vertisse-
mens.*

Ses plus ordinaires divertissemens pendant ce temps-là, estoient la chasse, & les ba-

Stimens: Il avoit des manœuvres en même temps à Sainte Croix d'Orleans, à Saint Germain en Laye, au Louvre, & à la Place Royale.

1603.

La Noblesse Françoisé ayant la Paix, ne pouvoit aussi demeurer sans rien faire; les uns passoient le temps à la chasse, les autres auprès des Dames; quelques-uns à apprendre les belles lettres & les Mathematiques; d'autres à voyager dans les païs estrangers, & d'autres à continuer l'exercice de la guerre sous le Prince Maurice en Hollande. Mais plusieurs, à qui les mains demangeoient, & qui cherchoient à signaler leur valeur sans partir de leurs maisons, devenoient pointilleux, & pour le moindre mot, ou pour un regard de travers mettoient l'épée à la main. Ainsi la manie des duels entra bien avant dans les esprits des Gentils-hommes; Et ces combats estoient si frequens, que la Noblesse versoit presque autant de sang sur le pré par ses propres mains, que les ennemis luy en avoient fait perdre dans les batailles.

Occupation de la Noblesse Françoisé.

Duels trop fréquens.

Le Roy pour cela fit un second Edict fort severe, qui defendoit les Duels, & confisquoit les corps & les biens de ceux qui se portoient sur le pré. D'abord cette defense refroidit un peu l'ardeur des plus échauffez: mais parce qu'il donnoit souvent grace de ce crime, sa bonté ne pouvant la refuser à des gens qui l'avoient fidèlement servi dans son besoin, il arriva que dans

Le Roy fait un Edict contre cette manie.

1603.

peu de temps le mal prit son cours presque aussi fort comme auparavant.

Il fait des ordonnances pour travailler aux mines d'or, d'argent & de cuivre.

Comme il recevoit de tous costez des avis pour accommoder, & enrichir son Royaume, il apprit qu'il y avoit en divers endroits de la France d'assez bonnes mines d'or & d'argent, de cuivre & de plomb, & que si on y faisoit travailler, on n'auroit pas besoin d'en acheter des Estrangers; Que mesme quand il n'y auroit pas grand profit à les fouiller, on en tireroit toujours cét avantage, que l'on y employeroit quantité de faineans, & aussi ceux des criminels, qui ne meritoient pas la mort, lesquels eussent pû y estre condamnez pour quelques années. Il fit donc un Edict, qui renouvelloit les anciennes Ordonnances touchant les Officiers, Directeurs, & Ouvriers des Mines; Et l'on commença d'y travailler dans les Pyrenées, où il est certain qu'il y en avoit autrefois d'or & d'argent, & qu'il y en a encore. De sorte que si on eust voulu continuer ce travail, il y a bien de l'apparence qu'on en eust tiré de notables avantages: Mais ou la negligence des Directeurs, ou le peu d'intelligence, & d'ailleurs l'impatience des François, qui se rebutent aussi-tost si une chose ne leur réussit pas avec facilité, le firent discontinuer.

On entreprend de faire joindre la Loire, & la Seine.

On en entreprit un autre de fort grande commodité pour Paris. C'estoit de joindre la riviere de Loire à la Seine par le canal de Briare. Rosny y faisoit travailler avec beau-

oup de dépense, & y employa près de trois
 ens mille escus, mais l'ouvrage fut inter-
 ompu, je ne sçay pas pourquoy. On l'a
 epris sous le Regne de Louis XIII. & ame-
 é à sa perfection. 1603.

On en proposa encore un autre, qui estoit
 le faire communiquer les deux mers, l'O-
 cean & la Mediterranée, en joignant en-
 semble la Garonne qui va dans l'Océan, &
 l'Aude qui tombe dans la Mediterranée au-
 dessous de Narbonne, par des canaux qu'on
 devoit tirer par de petites rivières, qui sont
 entre ces deux grandes. Le pais de Langue-
 doc offroit d'y contribuer; Mais il se trou-
 va des difficultez qui empêcherent cette
 entreprise.

Autre
 dessein de
 joindre
 les deux
 mers.

La navigation s'estant réstablíe par le
 bon ordre que le Roy avoit donné de tenir
 ses costes en seureté, & de punir severément
 les Pirates quand on les attrapoit, nos vais-
 seaux ne se contentoient pas de trafiquer
 aux lieux ordinaires, mais entreprenoient
 aussi d'aller au nouveau monde, dont ils a-
 voient presque oublié la route depuis l'Ad-
 miral de Coligny. Vn Gentil-homme Xain-
 tongeois, nommé du Gas, commença avec
 commission du Roy les voyages de Cana-
 da, où depuis fut establi le commerce des
 Castors, qui sont des peaux d'un certain
 animal amphibie, presque semblable aux
 Loutres de ce pais icy.

Naviga-
 tion en
 Canada,
 & com-
 merce des
 Castors.

Parmi tous ces establissemens, il ne faut
 pas oublier ceux de quantité de nouvelles

Establis-
 semens
 de Reli-

1603.
gieux &
Religieu-
ses.

Compagnies Religieuses, qui se firent dans Paris. On y vid pour la premiere fois des Recollets, qui est une branche de l'Ordre de Saint François d'une nouvelle reforme; Des Capucines, & des Feuillantines; Des Carmelites, lesquelles y furent amenées d'Espagne; Des Carmes Deschaussez, qui vinrent aussi du mesme pais; Des Freres de la Charité, vulgairement appelez Freres Ignorans, venus d'Italie; Et tous eurent bien-tost basti leurs Convens des aumônes, & charitez des personnes devotes.

Au milieu de ce grand calme, dont le Roy jouïssoit, & durant toutes ces belles occupations, qui estoient si dignes de luy, il ne laissoit pas de sentir des chagrins & des ennuis qui le faschoient fort. Il n'y en avoit point de plus cuisant, ni de plus continuel, que celuy qui luy venoit de la part de sa femme, & de ses maistresses.

Le Roy
dône Ver-
neuïl à
Made-
moiselle
d'Entra-
gues.

Nous avons veü comme Mademoiselle d'Enragues l'avoit engagé. Il luy avoit donné la terre de Verneuïl près de Sens, & pour l'amour d'elle l'avoit erigée en Marquisat. Depuis qu'il avoit esté marié, il ne laissoit pas d'avoir le mesme attachement pour elle, de la mener en ses voyages, & de la loger à Fontainebleau.

Elle mé-
prisoit, &
offensoit
la Reine.

Ces desordres scandaleux offensoient extrêmement la Reine; & d'ailleurs la fierté de la Marquise l'outrageoit furieusement. Car elle parloit toujourns d'elle avec des termes, ou injurieux, ou méprisans, jusqu'à

dire quelquefois , que si on luy faisoit justice , elle tiendrait la place de cette grosse Banquier.

La Reine aussi de son costé s'emportoit avec raison contre elle , & en faisoit ses plaintes à tout le monde. Mais ce n'estoit pas le moyen de gagner l'esprit du Roy ; il eust mieux valu qu'elle eust sagement dissimulé son déplaisir , & que par ses caresses elle se fust renduë maistresse d'un cœur , qui luy appartenoit legitimement. Le Roy aimoit à estre flaté : il aimoit le doux entretien , & la complaisance , il se prenoit par la tendresse & par l'affection. Le filtre de l'amour est l'amour mesme : c'est ce qu'elle devoit employer auprès de luy , non pas les gronderies , les desdains , & le mauvais accueil , qui ne servent qu'à dégouter davantage un mari , & à luy faire trouver plus de plaisir dans les appas d'une maistresse , qui prend soin d'estre toujours agreable & toujours complaisante. Au lieu de tenir cette route , elle estoit toujours en pique avec le Roy , elle l'aigrissoit à toute heure par des plaintes & par des reproches , & quand il pensoit trouver avec elle quelque douceur pour se délasser de ses grands travaux d'esprit , il n'y rencontroit que de l'amertume & du fiel.

Elle avoit auprès d'elle une femme de chambre Florentine , fille de sa nourrice , nommée Leonora Galigay , creature extrêmement laide , mais fort spirituelle , & qui

Qui de son costé se rendoit fort facheuse vers le Roy.

1603. avoit sceû si adroitement s'insinuer dans son cœur, & s'en emparer de sorte, qu'elle la gouvernoit tout-à-fait. On dit, je ne sçay ce qui en est, que cette femme craignant que la Reine sa maistresse ne l'aimast moins si elle aimoit parfaitement le Roy son mari, l'éloignoit de luy tant qu'elle pouvoit, afin de la posséder plus à son aise. Depuis, afin d'avoir un second dans ses desseins, elle se maria & épousa un Florentin domestique de la Reine, qui s'appelloit Conchini, un peu de meilleure extraction qu'elle, estant petit-fils d'un Baptiste Conchini, qui avoit esté Secrétaire de Cosme Duc de Florence.

Leonora
& Con-
chini son
mari l'en-
tretenoi-
ent en ses
mauvaises
humeurs.

L'opinion commune est que ces deux personnes travaillèrent conjointement tant que le Roy vécut, à entretenir des aigreurs dans l'esprit de la Reine, & à la rendre tous-jours fascheuse & de mauvaise humeur envers luy; de sorte que sept ou huit ans durant, s'il y avoit un jour de calme & de plaisir dans ce ménage, il y en avoit dix de mécontentement & de fascherie. En cela véritablement la faute du Roy estoit la plus grande, pource qu'il donnoit sujet à ces troubles, & que le mari estant, comme dit S. Paul, le chef de la femme, doit luy donner l'exemple, & avoir plus estroite union avec elle.

„ Nous avons remarqué cela une fois pour
„ toutes. Mais on ne sçauroit assez souvent
„ faire cette reflexion, Que le peché est la
„ cause du desordre, & que pour un petit plai-

fir, il cause mille ennuis, & mille maux dés ce monde icy mesme. Le Roy n'estant âgé que de cinquante ans justement, commença d'avoir cette année quelques legeres atteintes de gouttes; qui peut-estre estoient les effets douloureux de son excessive volupté, aussi bien que de ces fatigues.

Pour revenir à la Marquise, il arriva un jour que la Reine estant fort offensée de ses discours, la menaça qu'elle scauroit bien reprimer sa méchante langue. La Marquise se mit à faire la triste, & la dolente, à fuir le Roy, & à luy faire entendre qu'elle le supplioit de ne luy plus rien demander, pource qu'elle avoit peur que la continuation de ses faveurs ne luy fust trop prejudiciable, à elle & à ses enfans. Son dessein estoit d'enflammer plus fort sa passion en se montrant plus difficile. Or comme elle vid que son adresse n'avoit pas tout l'effet qu'elle esperoit, & que d'ailleurs la colere de la Reine s'estoit accrue à tel point, qu'il y avoit en effet quelque danger pour elle & pour les siens; elle s'avisa d'une autre chose. D'Enragues son pere demanda permission au Roy de l'emmener hors du Royaume, pour éviter la vengeance de la Reine. Le Roy luy accorda sa demande plus facilement qu'elle ne pensoit, dont estant ouïe au dernier point, son pere & le Comte d'Auvergne son frere vterin se mirent à traiter secretement avec l'Ambassadeur d'Espagne, pour avoir retraite sur les terres

“1603.”

“ Les débâches du Roy luy causèrent la goutte.

La Reine menace la Marquise de Veuve.

Laquelle prie le Roy de ne la plus voir.

Et son pere luy demande congé de se retirer avec elle hors de France.

Ils traitent avec l'Ambas-

1604.
Ambassadeur
d'Espa-
gne.

de son Roy, & se jeter entierement eux & les enfans entre les bras.

L'Ambassadeur creut que cette affaire seroit fort avantageuse à son Maistre, & qu'en temps & lieu il se pourroit servir de cette promesse de mariage, que le Roy avoit donnée à la Marquise. Ainsi il leur accorda facilement tout ce qu'ils demanderent, & y adjousta toutes les belles promesses, dont des esprits foibles & legers se peuvent enyvrer.

Le Roy
resoluz de
les en em-
pescher.

Pour cet
effet il
mande le
Comte
d'Auver-
gne, qui
est à Cler-
mont, &
qui refuse
de venir.

Le Roy leur avoit accordé permission de se retirer hors de France sans emmener pourtant les enfans, dans la croyance qu'il avoit qu'ils iroient en Angleterre devers le Duc de Lenox, & le Comte d'Aubigny de la Maison de Stuart, qui estoient leurs proches parens; mais lors qu'il eut appris qu'ils meditoient leur retraite en Espagne, il resolut de les en empescher; & premierement d'y employer les voyes de douceur. Il manda donc le Comte d'Auvergne, qui estoit lors à Clermont assez aimé dans la Province, pour croire qu'il y pouvoit demeurer en seureté. Il refusa de venir, qu'auparavant il n'eust son abolition scellée en bonne forme de tout ce qu'il pourroit avoir fait. C'estoit une sorte de nouveau crime de capituler avec son Roy; Toutefois il la luy envoya, mais avec cette clause, qu'il se rendroit aussitost auprès de luy.

Sa défiance ne luy permit pas d'obeïr à cette condition: il demeura dans la Provin-

ce, où il se tenoit sur ses gardes avec toutes les precautions imaginables. Neantmoins il ne pût estre si fin que le Roy ne le fist attraper, & par un artifice assez grossier. Il estoit Colonel de la Cavalerie Francoise, on le pria d'aller voir faire monstre à une Compagnie du Duc de Vendosme. Il y alla bien monté, se tenant assez esloigné pour n'estre pas envelopé. Neantmoins d'Eurre Lieutenant de cette Compagnie, & Nerestan l'abordant pour le saluer, montez sur des bidets de peur de luy donner du soupçon, mais avec trois soldats déguisez en laquais, le jetterent à bas de son cheval, & le firent prisonnier. On l'amena aussitost à la Bastille, où il fut saisi d'une extrême frayeur, quand il se vid logé en la mesme chambre, où avoit esté le Marechal de Biron son grand ami.

1604.

Il est arresté prisonnier & mené à la Bastille.

Incontinent après le Roy fit aussi arrester d'Entragues, qui fut mené à la Conciergerie, & la Marquise, qui fut laissée dans son logis sous la garde du Chevalier du Guet. Puis desirant faire connoistre par des preuves bien publiques la mauvaise intention de l'Espagnol, qui seduisoit ses Sujets, & qui excitoit & fomentoit à tout propos des conspirations dans son Estat, il remit les prisonniers entre les mains du Parlement. Lequel les ayant convaincus d'avoir comploté avec l'Espagnol, declara par un Arrest du premier de Fevrier le Comte d'Auvergne, Entragues, & un Anglois nommé

D'Entragues & la Marquise sont aussi arrestez.

Arrest du Parlement contre eux.

1604.
Arrest du
Parlemēt
contre
eux.

318

HISTOIRE

Morgan, qui avoit esté l'entremetteur de cette belle negociation, criminels de leze-Majesté, & comme tels les condamna à avoir la teste tranchée; La Marquise à estre conduite sous bonne gardé en l'Abbaye des Religieuses de Beaumont près de Tours pour y estre recluse; Et que cependant il seroit plus amplement informé contre elle, à la requeste du Procureur General.

Le Roy leur par-
donne, &
fait justi-
fier la
Marquise.

La Reine n'avoit point épargné les sollicitations pour faire donner cét Arrest, croyant que l'exécution satisferoit son ressentiment; mais la bonté du Roy se trouva plus grande que sa passion. L'amour qu'il avoit pour la Marquise n'estoit pas si fort esteint, qu'il püst se résoudre à sacrifier celle qu'il avoit adorée: Il ne voulut pas qu'on leur prononçast l'Arrêt; & à deux mois & demi de là, sçavoir le quinziesme d'Avril, il commua par des Lettres du grand sceau la peine de mort du Comte d'Auvergne, & du Seigneur d'Entragues en une prison perpetuelle, & celle de Morgan en un bannissement perpetuel. Quelque temps après il changea encore la prison d'Entragues au séjour de sa maison de Malles-herbes en Beauvais. Il permit aussi à la Marquise de se retirer à Verneuil, & sept mois s'estant passez sans que le Procureur General eust trouvé aucune preuve contre elle, il la fit declarer entierement innocente du crime dont elle avoit esté accusée.

Il n'y eut que le Comte d'Auvergne, qui

estant le plus à craindre, fut le plus mal-traitté : car non seulement le Roy le retint prisonnier à la Bastille, où il croupit douze ans durant, mais encore luy fit oster la propriété de la Comté d'Auvergne. Il en portoit le titre, & en jouissoit en vertu de la donation que le Roy Henry III. luy en avoit faite.

1604.
Mais le Comte d'Auvergne demeura à la Bastille, & est dépouillé de sa Comté.

La Reine Marguerite nouvellement revenue à la Cour, soustint que cette donation ne pouvoit estre valable, pource que le Contract de Mariage de Catherine de Medicis leur Mere, à laquelle cette Comté appartenoit, portoit substitution de ses biens, & cette substitution, disoit-elle, s'estendoit aux filles, au défaut des masles ; partant cette Comté luy revenoit après la mort du Roy Henry III. & il n'avoit pû la donner à son prejudice.

Le Parlement ayant écouté ses raisons, & veü ses preuves, cassa la donation faite par Henry III. & luy adjugea la Comté. En récompense de cette obligation, & de beaucoup d'autres qu'elle avoit au Roy, elle fit une donation entre-vifs de tous ses biens à Monsieur le Dauphin, s'en reservant seulement l'usufruit sa vie durant.

Laquelle est adjugée à la Reine Marguerite, qui donne ses biens au Dauphin.

Le Comte d'Auvergne ainsi dépouillé demeura dans la Bastille jusqu'en l'an mil six cents seize, que la Reine Marie de Medicis, ayant besoin de luy durant quelques brouilleries, le delivra de là, & le fit justifier. Elle voulut mesme qu'on tirast des

O iij

1604. Registres du Parlement, & du Greffe l'Arrest & les Informations, qui eussent conservé la memoire de son crime. Voilà comme le temps amene toutes choses, & comme il change les plus grandes haines en grandes affections, de mesme qu'il change les plus fortes affections en des haines mortelles.

En approfondissant le complot que le pere de la Marquise avoit fait avec les Espagnols pour leur livrer sa fille & ses enfans, on découvrit aussi les menées du Duc de Bouillon; qui desormais estoit le seul, qui pouvoit faire de la peine au Roy dans son Royaume. Il est constant que ce grand Prince luy avoit fait des biens tres-confiderables, luy ayant donné le baston de Marechal de France, & procuré le mariage del'heritiere de Sedan. Aussi ce Seigneur l'avoit tres-bien servi dans ses plus grandes necessitez; mais depuis qu'il le vid converti à la Foy Catholique, il diminua beaucoup de son affection, & estant meû en partie de zele pour sa fausse Religion, en partie d'ambition, il conceût de vastes desseins de se faire Chef & Protecteur du Parti Huguenot, & sous ce pretexte, de se rendre maistre des Provinces de delà la Loire. On croit que pour cela il avoit fort aidé à échauffer l'esprit du Marechal de Biron, & qu'il avoit fait un Traitté avec l'Espagnol, qui luy devoit fournir de l'argent à souhait, mais non pas des troupes, de peur de le rendre odieux aux Protestans.

On découvre les menées du Marechal de Bouillon.

Le Roy luy avoit fait de grands biens, & il avoit aussi tres-bien servi le Roy.

Il n'estoit que trop visible, que depuis la conversion du Roy, il avoit travaillé sans cesse à entretenir des défiances, & des mécontentemens dans les esprits des Huguenots; & à les unir & rallier tous ensemble, afin qu'ils fissent corps; se persuadant que ce corps voudroit avoir necessairement une teste, & qu'il n'en pouvoit choisir une autre que luy. Voilà pourquoy il s'estoit fait tant d'Assemblées, & de Synodes particuliers & generaux de ceux de la Religion, où l'on n'entendoit que des plaintes & des murmures contre le Roy, lequel ils fatiguoient sans cesse de nouvelles demandes & requestes.

1604.
Mais depuis la conversion du Roy, il excitait les Huguenots contre luy, & se vouloit faire Chef de ce Parti.

Outre cela, on sceût que ce Duc avoit des emissaires, & des serviteurs dans la Guyenne, & particulièrement dans le Limousin, & dans le Quercy, qui cabaloient parmi la Noblesse, distribuoient de l'argent, prenoient le serment de ceux qui luy promettoient service, & avoient formé des entreprises sur dix ou douze Villes Catholiques.

Ses emissaires tâchent de former un Parti en Guyenne.

Le Roy jugeant qu'il falloit couper la racine du mal avant qu'il s'estendist plus au loin, & ne sçachant pas mesmes jusques où il s'estendoit, résolut d'y aller porter le remède luy-mesme. Il partit de Fontainebleau au mois de Septembre, ayant envoyé devant Iean-Jacques de Mesmes Seigneur de Roissy, qui alla à Limoges pour faire le procès aux coupables.

Le Roy va pour empêcher leurs desseins.

1604.

Toute
cette con-
spiration
se dissipe.

Aussi-tost toute cette conspiration s'en alla en fumée ; Les plus avisez vinrent au devant du Roy se jeter à ses pieds ; L'Intendant mesme du Duc de Bouillon ayant avis qu'il y avoit ordre de l'arrester, apporta sa teste au Roy, & luy dit tout ce qu'il sçavoit, & tout ce qu'il ne sçavoit pas. Les autres s'enfuirent hors du Royaume, ou se cachèrent. Cinq ou six mal-heureux ayant esté pris, furent décapitez à Limoges, leurs restes plantées sur le haut des portes & leurs corps reduits en cendres, qui furent jettées au vent. Trois ou quatre autres souffrirent mesme supplice en Perigord. Il y en eut dix ou douze des plus considerables condamnez par contumace & effigiez, entre autres la Chapelle-Biron, & Giversac de la maison de Cugnac. Mais dans toutes ces procedures il ne se trouva aucunes preuves par écrit, ni mesme aucune deposition bien formelle contre le Duc de Bouillon; tant il avoit finement & adroitement conduit toute cette trame.

Le Roy
retourne
à Paris.

Avant ces executions le Roy ayant fait son entrée à Limoges, s'en retourna à Paris. Il souhaittoit avec passion qu'après cela le Duc de Bouillon se reconnust, & s'humiliast. Car s'il demouroit sans repentance, il estoit obligé de le pousser à bout; & s'il entreprenoit de le pousser, il offensoit tout ce grand corps des Protestans, qui estoient ses fidelles Alliez. Il employa donc sous main tous les moyens dont il se put

Il tâche
de faire
humilier

aviser, pour le porter à avoir recours à la clemence, plutôt qu'à l'intercession des Estrangers; laquelle ne peut agréer à un Souverain, pour son Officier & son Sujet. Le Duc desiroit encore plus que luy se tirer de cet embarras: mais il croyoit ne pouvoir trouver de seureté à la Cour, parce que Rosny, qui n'estoit pas son ami, & qui avoit quelque jalousie de le voir plus autorisé que luy dans le Parti Huguenot, avoit beaucoup de credit auprès du Roy. Tellement qu'après diverses entremises & negociations, le Roy se resolut de l'aller chercher à Sedan avec une armée.

Rosny travailloit avec beaucoup de chaleur aux preparatifs de cette expedition. Le Roy se confioit en luy, & en l'honorant desiroit témoigner aux Huguenots, que s'il attaquoit le Duc de Bouillon, ce n'estoit point à leur Religion qu'il en vouloit, mais à la rebellion. Pour ce sujet il luy erigea la terre de Sully en Duché & Pairie; Ce qui fera que nous l'appellerons désormais le Duc de Sully. Son sentiment estoit que le Roy poustast vivement le Duc de Bouillon. Villeroy & les autres estoient d'un contraire avis; Ils ne vouloient point que l'on hazardast le siege de Sedan, d'autant que la longueur de cette entreprise eust peut-estre réveillé diverses factions aux autres coins du Royaume, & eust donné le temps aux Espagnols d'attaquer la frontiere de Picardie, au Savoyard mal-content.

1604.

le Duc de Bouillon, mais inutilement.

Il se resout d'assiéger Sedan.

Rosny fait tous les preparatifs necessaires pour cela.

Le Roy erige Sully en Duché.

Inconveniens qu'il y avoit d'assiéger Sedan.

1604.

de se jeter avec les forces du Milanois sur la Provence desarmée, & aux Huguenots & aux Protestans d'Allemagne d'accourir au secours de leur ami.

Le Roy
aime
mieux re-
cevoir ce
Duc en
grace.

A quelles
condi-
tions.

Le Roy prevoit bien tous ces inconveniens : c'est pourquoy s'estant avancé jusques à Donchery durant l'absence de Sully, qui estoit allé querir de l'artillerie, il traita avec le Duc de Bouillon, & le receut en grace, moyennant qu'il s'humiliast devant sa Majesté, qu'il le receust dans la ville de Sedan, & qu'il luy remist le chasteau, pour le tenir avec telle garnison qu'il luy plairoit quatre ans durant.

Le Duc
demande
pardon au
Roy, qui
entre dans
Sedan, &
puis vient
à Paris.

C'estoient-là les conditions publiques ; mais par les articles secrets, le Roy promettoit de n'estre que peu de jours dans Sedan, & de ne mettre que cinquante hommes dans le chasteau, qui en sortiroient incontinent à la tres-humble supplication que le Duc luy en feroit. Toutes ces choses s'exécuterent fidèlement, & sans aucune défiance de part & d'autre. Le Duc vint trouver le Roy à Donchery, où il le supplia de luy vouloir pardonner. Le Roy le receut aussi bien que s'il n'eust jamais failli, & cinq ou six jours après il entra dedans Sedan, & y en séjourna trois seulement, puis retourna à Paris. Le Duc l'accompagna jusques à Mouson, & ne passa pas plus outre : mais quelques jours après, lors qu'il eut appris que le Parlement avoit verifié son abolition, dans laquelle ses amis qui avoient esté

condamnez par default, à Limoges, estoient 1604
 aussi compris, il se rendit à la Cour, où il
 receût plus d'honneur & de caresses que ja-
 mais. C'estoit la maniere de ce grand Roy;
 Il avoit un cœur de Lion contre les orgueil- *«Grand*
 leux & contre les rebelles; mais il se plai- *«exemple*
 soit à relever avec une bonté sans pareille *«de gene-*
 ceux qu'il avoit terrassez, lors que leurs *«rosité de*
 soumissions les rendoient dignes de rece- *«nostre*
 voir grace. Aussi le Duc de Bouillon, qui *«Prince.*
 connoissoit parfaitement son naturel, (car
 ils avoient vescu & fait la guerre fort long-
 temps ensemble) ne manqua pas de se con-
 duire en cette conjoncture avec toute la
 prudence, & toute la souplesse, dont un
 habile homme, comme luy, estoit capa-
 ble.

Nonobstant cette grande generosité, & Nonob-
 bonté du Roy, son Regne ne laissoit pas stant cela,
 d'estre traversé par des infidelitez & par des 16 Regne
 conspirations incroyables. Telle fut la tra- est tra-
 hison de l'Oste, l'entreprise sur la ville de versé de
 Marseille par Merargues, & une autre sur mille con-
 Narbonne & sur Leucate par les Luquisses. spirations.

L'Oste estoit commis de Villeroy & son Trahison
 filleul, l'employ qu'il avoit auprès de luy de l'Oste.
 estoit de déchiffrer les despêches. Ce mal-
 heureux faisoit sçavoir tout le secret des
 affaires du Roy à quelques gens du Conseil
 d'Espagne, qui l'avoient corrompu moyen-
 nant douze cens escus de pension, qu'on
 luy avoit promis pendant qu'il estoit en ce
 pais-là avec l'Ambassadeur Rochepot. Sa

1604. meschanceté estant découverte, il s'enfuit; & comme les Prevosts des Mareschaux le poursuivoient, il se noya dans la riviere de Marne près le bac du Fay. On peut juger si Villeroy, dont la fidelité demeuroid par là exposée aux justes soupçons du Roy, & aux médisances de ses ennemis, en eut un sensible déplaisir. Il eust eu sans doute beaucoup de peine à se laver de cette affaire, quelque innocent qu'il fust, si le Roy qui le vid dans une affliction extraordinaire, n'eust eu la bonté de le visiter luy-mesme, de luy porter de la consolation, & de le justifier par cet honneur de toutes les calomnies, que ses envieux semoient contre luy.

1605.
Trahison
de Merar-
gues.

On le sur-
prend co-
ferât avec
le Secre-
taire de
l'Ambas-
sadeur
d'Espa-
gne.

Merargues estoit un Gentilhomme Provençal de fort bonne Maison, lequel ayant assurance d'estre Viguiier de Marseille l'année suivante, avoit promis de livrer la ville aux Espagnols durant sa Viguerie. Il fut si imprudent & si fou, que de découvrir son dessein à un forçat des Galeres de Marseille, lequel en donna avis à la Cour, afin peut-estre d'obtenir sa liberté. Sur cet avis on épia si soigneusement Merargues, qui estoit pour lors à Paris, qu'on le trouva conferant avec le Secretaire de l'Ambassadeur d'Espagne, & parlant si haut, qu'on entendit presque tout ce qu'ils disoient. On le fouilla, & on trouva sous les plis de sa jarretiere, un memoire contenant le plan de son entreprise. Il fut arresté, &

eut la teste tranchée par Arrest du Parlement de Paris du dix-neufième Decembre. Son corps fut écartelé, les quartiers attachez à des poteaux devant les portes de la ville, & sa teste portée à Marseille, pour y estre plantée au bout d'une picque sur une tour d'une des principales-portes. Le Secrétaire de l'Ambassadeur fut arresté aussi bien que luy, & eust couru grand risque, si le Roy y eust voulu aller aussi viste comme luy conseilloyent ceux, qui-desiroient la rapture avec l'Espagne.

1605.
Sa puni-
tion.

**On arrête
aussi le
Secrétaire
de l'Am-
bassadeur.**

Cette rencontre donna sujet aux Politiques de discourir diversement sur les droits des Ambassadeurs, & de leurs gens. Mais Henry le Grand decida luy-mesme la question de cette sorte. Les Ambassadeurs, disoit-il, sont sacrez par le droit des Gens; Or ils le violent les premiers quand ils trament quelque trahison contre l'Estat, ou contre le Prince auprès duquel leur maitre les a envoyez; Par consequent ce droit ne les doit point mettre à couvert de la recherche & de la punition. D'ailleurs il n'est point à presumer qu'ils soient Ambassadeurs, & qu'ils representent le Souverain qui les envoie, lors qu'ils font des lachetez & des infidelitez, lesquelles il ne voudroit pas faire, ni avouer. Toutefois il y a plus de generosité à n'user point en cela de la derniere rigueur, mais de se reserver cet avantage de les pouvoir chastier sans le faire. Et à ce propos, comme il

On dis-
cours di-
verses
sur les
droits des
Ambassa-
deurs.

«
«Le Roy
«on deci-
«de luy
«mesme
«la que-
«stion.

1605.,, ſçavoit aſſez bien l'Hiftoire, il alleguoit cét
 ,, exemple du Senat Romain, lequel ayant dé-
 ,, couvert que les Ambaſſadeurs des Allobro-
 ,, ges eſtoient impliquez dans la furieuſe con-
 ,, ſpiration de Catilina, ſe contenta de leur
 ,, commander qu'ils euſſent à ſortir de la Vil-
 le. Ce fut là ſon ſentiment; comme il ſui-
 voit toujours les maximes les plus genereu-
 ſes, il defendit qu'on ne procedaſt point
 contre le Secretaire de l'Ambaſſadeur, au-
 quel les Juges alloient donner la queſtion.

Il defend
 qu'on ne
 procede
 contre le
 Secretai-
 re.

L'Am-
 baſſadeur
 fait beau-
 coup de
 bruit, &
 menace
 du reſſen-
 timent de
 ſon Mai-
 ſtre.

Le Roy
 luy répo-
 ſe fort froi-
 demēt, &
 luy rend
 ſon Secre-
 taire, cō-
 me il a-
 voit reſo-
 lu aupā-
 ravant.

Cependant l'Ambaſſadeur penſant cou-
 vrir cette perfidie à force de crier bien haut,
 vient ſe plaindre à luy qu'on avoit violé le
 droit des Gens, & la dignité de l'Ambaſſa-
 de, proteſtant que le Roy ſon Maiſtre en
 auroit le reſſentiment, que doit avoir un
 grand Prince offenſé. Le Roy luy répon-
 dant avec une ſage froideur, luy representa
 ce que ſon Secretaire avoit fait avec Merar-
 gues. L'Ambaſſadeur ne voulant pas avouer
 ſon homme, ni approuver ſon action, tour-
 na l'affaire d'un autre biais, & ſe plaignit
 que le Roy avoit le premier fait infraction
 au Traitté de Vervin, puisqu'il aſſiſtoit les
 Hollandois d'hommes & d'argent. Le Roy
 repliqua que pour les hommes, ils n'y al-
 loient point par ſes ordres, & qu'il y avoit
 des François au ſervice de l'Archiduc auſſi
 bien qu'au ſervice des Hollandois; Mais
 pour ſon argent, qu'il eſtoit en ſon pou-
 voir d'en faire ce qu'il luy plairoit, & de le
 preſter, ou de le donner ſans qu'on y puſt

trouver à dire. L'Ambassadeur s'échauffa fort, & il y eut des paroles bien hautes de part & d'autre. Enfin le Roy luy fit rendre son Secrétaire, comme il l'avoit resolu dés auparavant qu'il luy en parlât. 1605.

Quant aux Luquisses, c'estoient deux freres Genoïs d'extraction, qui avoient fait marché avec le Gouverneur de Perpignan de luy livrer Narbonne & Lencate. Il est certain qu'il n'estoit pas en leur pouvoir d'exécuter ce dessein, & qu'il y avoit plus de mauvaise volonté en eux, que de danger que la chose reüssit; Neantmoins ils furent pris & menez à Thoulouse, où le Parlement les envoya l'un & l'autre au gibet. Trahison
des Lu-
quisses.

Il sembloit que non seulement la malice des hommes conspirât alors contre la France, mais aussi la folie. Car le mesme jour que Merargues fut exécuté, un malheureux fou attenta sur la personne sacrée du Roy, se jettant sur luy une dague à la main, comme il passoit à cheval sur le Pont-neuf en revenant de la chasse. Les Valets de pied de sa Majesté y ayant accouru, luy firent lascher prise, & l'eussent assomé sur le champ, sans la defense du Roy, qui le fit mener en prison au For-l'Evesque. Il s'appelloit Iean de l'Isle natif de Vineux près de Senlis. Il fut aussi-tost interrogé par le President Ianin, qui n'en put jamais tirer aucune réponse raisonnable: car il estoit tout-à-fait hors du sens. Il croyoit estre Roy de tout le monde, & disoit que Henry Un fou
attenta sur
la person-
ne du
Roy.

1605. IV. ayant usurpé la France sur luy, il le vouloit chastier de sa temerité. Sur cela le Roy jugeant qu'il estoit assez puni par la folie, commanda qu'on luy fist seulement garder la prison, où il mourut peu de temps après.

Ceux qui vouloient la guerre aigrissoient fort l'esprit du Roy sur toutes ces conspirations.

Ceux qui desiroient la guerre ne perdoient point l'occasion d'irriter l'esprit du Roy sur toutes ces conjurations & entreprises des Espagnols. Ils luy remonstroient qu'il n'en devoit pas attendre d'autres de ses ennemis perpetuels : Qu'ayant fait tous leurs efforts pour l'empescher de parvenir à la Royauté, ils les continuoient toujours pour attenter sur son repos & sur sa vie : Que leurs embusches estoient plus à craindre dans la Paix que dans la guerre ; Qu'il falloit rompre avec eux, parce qu'ils auroient moins de moyens de luy mal-faire, quand ils ne seroient plus dans les entrailles de son Estat ; Qu'il y avoit plus d'avantage d'agir avec eux à force ouverte, que non pas de démesler toutes les menées & pratiques, qu'ils tramoient sous le manteau de paix & d'amitié. Ils luy representoient avec cela le mauvais estat des affaires de l'Espagne, qui s'estant toute épuisée d'argent dans les guerres des Pais-Bas, avoit esté contrainte d'avoir recours à des moyens extraordinaires pour en recouvrer.

Ils luy donnoient mesme du mépris pour Phi-

Mais sur tout ils n'oublioient pas de luy mettre devant les yeux les grandes & avantageuses qualitez qu'il avoit par dessus Phi-

Philippe III. son adversaire, d'autant que l'on se porte bien plus facilement à attaquer un homme lors qu'on le méprise & qu'on le croit le plus foible.

Quel étoit ce Prince.

Je diray à ce propos, que ce Roy là, quoy qu'il eust l'esprit assez éclairé, & que les soins du Roy Philippe II. son pere, tres-grand Politique, luy eussent donné toutes les connoissances nécessaires pour gouverner: neantmoins par une certaine timidité, & par une défiance de luy-mesme, trop ordinaire à beaucoup de Grands, fuyant le travail & la peine, il s'estoit entierement déchargé du Gouvernement sur le Marquis de Denia, lequel il fit bien-tost Duc de Lerme. Il seroit mal-aisé d'exprimer combien celuy-cy se rendit odieux, & combien l'autre fut peu estimé tandis que cela dura. Car enfin Dieu fit la grace à ce jeune Prince de luy défilier les yeux: Il brisa ses chaines; & celuy qui s'estoit rendu comme son maistre, crut ne pouvoir se mettre mieux à couvert de toutes les disgraces qui luy pouvoient arriver, qu'en se faisant d'Evêque & Cardinal.

Belle & utile réflexion.

Peut-on, en passant, faire quelque réflexion sur le pitoyable estat, où se met un Souverain, qui pour ne se pas conduire comme il doit, tombe nécessairement dans le mépris & dans l'aversion de ses Sujets? Sans doute que le plus grand malheur qui luy puisse arriver, est d'estre regardé comme inférieur & sujet à un autre; D'avoir les

1605., oreilles bouchées à toutes les voix de son
 „ peuple, qui luy crie de tous costez, *Gou-*
 „ *vernez-nous* ; Et de s'en rapporter plutôt à
 „ cinq ou six lasches flatteurs, qui luy font
 „ accroire qu'il est le Maistre, quoy qu'en ef-
 „ fet il n'en fasse aucune fonction, que non
 „ pas à la verité, & au sentiment de tout son
 „ Royaume. Que s'il desire sçavoir & con-
 „ noistre au vray s'il est le Souverain, ou
 „ non, il n'a qu'à regarder sans se flatter, si
 „ c'est luy qui donne les charges de son pro-
 „ pre mouvement ; si c'est luy qui choisit les
 „ personnes ; si les Officiers qu'il a autour de
 „ luy sont de sa main : s'il se fait des creatures ;
 „ s'il a jamais dit une bonne fois *je veux* dans
 „ quelque affaire d'importance : s'il se void
 „ toujours suivi & accompagné des Grands :
 „ si ceux qui ont des affaires, qui cherchent
 „ des emplois, & qui ont besoin de faveur,
 „ sont dans son anti-chambre : à qui enfin
 „ dans son Royaume on rend plus de respect
 „ & plus d'assiduité ; Et alors il connoistra
 „ clairement qui est celuy qui regne. Mais
 „ ce n'est pas assez que de connoistre ce qui
 „ en est, il faut à l'exemple de Philippe III.
 „ dont nous venons de parler, faire vn effort
 „ pour se mettre en possession de son autori-
 „ té. C'est en cela que consiste principale-
 „ ment le courage d'un Souverain. Car en
 „ quoy sçauroit-il mieux faire connoistre sa
 „ fermeté & sa vigueur, qu'à prendre le rang
 „ & le pouvoir que Dieu luy a donné ? N'est-
 „ ce pas le vray point d'honneur pour un

Enquoy
 consiste
 princi-
 palemēt
 le cou-
 rage
 d'un
 souve-
 rain.

Roy, que de maintenir en sa personne les droits de sa Royauté ? Sans mentir il y a plus de lascheté & plus de honte pour un Souverain de se soumettre à celui, qui devroit estre soumis à ses volontez, que de fuir un jour de combat devant les ennemis. Car les plus braves quelquefois laschent le pied ; & le courage d'un Roy consiste beaucoup moins à combattre de sa main, qu'à gouverner de sa teste. Que luy sert de vaincre ses ennemis, s'il se void au dessous de son Sujet, qui sous pretexte de le servir, le reduit luy & son Estat dans les liens, & qui ose se revestir de toute la gloire & de tout l'avantage du commandement, en luy faisant croire, que c'est pour le soulager du fardeau ?

Nostre Henry n'estoit pas de mesme ; sa bonté estoit extrême, mais elle n'estoit point faineante, ni timide ; ses lumieres & ses connoissances point inutiles, mais toujours laborieuses & agissantes. Rien n'estoit au dessus de luy que Dieu mesme ; rien à costé de luy que la Justice & la Clemence, ses deux plus fidelles Conseilleres. Le plus hardi de ses Ministres trembloit quand il luy voyoit tant soit peu froncer le sourcil. Toutes familiaritez cessoient, & chacun se renoit bas quand il prenoit le ton de Maître.

Or ce grand Roy conservant ainsi l'éclat de sa Majesté, il ne faut pas s'estonner s'il s'estimoit au dessus de Philippe II. qui pour

Quelle
estoit la
bonté de
Henry le
Grand.

1605.

lors se laissoit entierement gouverner. Ainsi parce qu'on sçavoit qu'il connoissoit son defect, on croyoit qu'il seroit plus facilement persuadé de luy faire la guerre. En effet il y estoit assez resolu; Et après tant d'injures qu'il avoit receuës des Espagnols, son ressentiment n'avoit pas grand besoin d'y estre poussé. Toutefois avant que de s'engager en une si grande entreprise, il vouloit prendre toutes ses mesures si exactement, & amasser tant d'argent, d'artillerie, & de munitions, garnir si bien ses places frontieres, donner si bon ordre au dedans de son Estat, s'asseurer de tant d'amis & Alliez, lever de si puissantes armées, & enfin faire sa partie si forte; que le succès n'en fust nullement douteux, & qu'en choquant cette ambitieuse Puissance, il fust assuré de la terrasser. Voilà pourquoy il ne jugea pas à propos de se tant hastier.

Mais il ne jugea pas à propos de se hastier.

Il se rend l'arbitre des differens de la Chrestienté.

Cependant il ne negligeoit pas les autres moyens d'acquérir de la reputation, & ne tenoit pas moins glorieux de faire éclater son nom, par la sagesse de ses conseils, que par la force de ses armes. Par la dernière il avoit esté victorieux des rebelles & des Espagnols; Par l'autre il se rendit l'arbitre des plus grands differens de la Chrestienté, & s'acquit une superiorité d'autant plus noble, qu'on la luy deferoit sans contrainte.

Le Pape Clement VIII. estant mort sur

a fin de l'année mil six cens cinq, il voulut employer son credit pour faire un Pape le ses amis. Le Cardinal de Joyeuse son Ambassadeur, & ses autres Agens y traillaient si bien, qu'ils firent tomber les suffrages sur Alexandre de Medicis, qu'on nommoit le Cardinal de Florence. Il prit le nom de Leon XI. Mais il mourut au bout de dix-sept jours; & ce fut à recommencer. Le Roy ne voulut pas qu'on se mist davantage en peine d'en faire élire un autre, & déclara que la France n'y prenoit point d'autre interest, sinon qu'on choisist un homme de bien. Le Conclave en suite élut le Cardinal Bourghese qui fut nommé Paul V.

Dans les premieres années de son Pontificat il se ralluma un grand different, qui avoit commencé sous ses predecesseurs: lequel eust mis le feu aux quatre coins de l'Italie, & peut-estre à toute la Chrestienté, si nostre Henry n'eust pris le soin de l'éteindre. Je vous en vay dire le sujet.

La Seigneurie de Venise avoit autrefois fait une Ordonnance ou Decret, qui défendoit aux Moines d'acquérir des terres dans son domaine au dessus de la valeur de vingt mille ducats, & enjoignoit à quiconque en avoit acquis au dessus de cette somme, de remettre le surplus à la Seigneurie, laquelle luy rembourseroit le prix & les ameliorations qu'il y auroit faites. Suivant les traces de cet ancien De-

1606.

Après la mort de Clement VIII. fait élire Leon XI. qui meurt bien-tost, & Paul V. luy succede.

Un grand different s'allume entre Paul V. & les Venitiens.

La Republique de Venise avoit autrefois fait des Ordonnances, qui bornoient les acquisitions des Religieux.

1606. cret, elle en fit un autre qui defendoit de fonder ni bastir de nouvelles Eglises, Convents, & Monasteres, sans permission expresse de la Seigneurie, à peine de bannissement, & de confiscation du fonds & de bastimens.

Il estoit veritablement de la fonction & charge des Evêques d'empescher cette grande multiplication de Convents; mais par negligence, ou par trop de facilité, ils en donnoient tout autant de permissions qu'on leur en demandoit: de sorte que la Republique au defaut des Prelats, se trouva contrainte d'y mettre la main elle-mesme. Autrement il fust arrivé bien-tost que toutes leurs villes n'eussent plus esté que Convents, & Eglises, & que tous leurs revenus, qui doivent porter les charges de l'Estat, & qui servent à la nourriture des gens mariez, lesquels fournissent des Soldats, des Marchands, & des Laboureurs, n'eussent plus servi qu'à l'entretien des Religieux, & des Religieuses.

Elle en
fait enco-
re d'au-
tres.

La Seigneurie fit donc encore un autre Decret, qui interdisoit toute acquisition de biens immeubles aux Ecclesiastiques, & la permission du Senat n'y intervenoit. Et au mesme temps il arriva qu'un certain Abbé, & un Chanoine accusez de crimes atroces dans les terres de la Seigneurie, furent emprisonnez de l'autorité de la Justice seculiere; Ce qui passe pour un grand attentat delà les monts, parce que les Ecclesiastiques

siaſtiques y ſont en poſſeſſion de n'eſtre point juſticiables des ſeculiers. 1606.

Or Paul V. à ſon avenement au Pontificat, ne pouvant diſſimuler, diſoit-il, toutes ces entrepriſes de l'Eſtat ſeculier ſur les Eccleſiaſtiques, dépeſcha en meſme temps deux Breſs à ſon Nonce de Veniſe; L'un contenant la revocation des Decrets faits par la Seigneurie touchant l'acquiſition des biens temporels; L'autre ordonnant le renvoy de l'Abbé & du Chanoine à la Cour d'Egliſe. Le Nonce ſignifia ces Breſs à la Seigneurie. Elle répondit vertement que l'autorité eſtoit née avec elle, que perſonne qu'elle n'y avoit que voir, & qu'elle ſçauroit bien s'y maintenir contre tous ceux qui entreprendroient de la choquer. Les uns & les autres employerent les meilleures plumes du temps pour defendre leurs droits, & ruiner les deſenſes de leur adverſaire. On vid courir par tout une quantité de Maniſeſtes, & de Traittez pleins de raiſons de Droit, de paſſages de l'Eſcriture Sainte, d'autoritez des Peres & des Conciles, & d'exemples tirez de l'Histoire.

Cependant le Pape extrêmement offenſé de cette réponſe, fulmina une excommunication contre le Duc & le Senat de Veniſe, ſi dans vingt-quatre jours ils ne revoquoient leurs Decrets, & ne conſignoient les deux priſonniers entre les mains du Nonce. La Seigneurie ne s'en émeut guere, mais déclara hardiment le Bref d'excommunica-

Paul V.
s'offenſe
de ces Or-
donnan-
ces.

Il envoya
des Breſs
pour les
faire re-
voquer.

Il excom-
munie le
Senat.

Veniſe
declare la
ſentence

P

1606.
d'excom-
munica-
tion abu-
sive &
nulle.

tion' nul & abusif; Et il ne se trouva aucun Ecclesiastique dans toutes ses terres, qui voulust entreprendre de le publier, ni qui osast observer l'Interdit, ni faire cesser le service divin. Il n'y eut que les Capucins & les Iesuites, qui se resolurent de sortir, & demanderent congé à la Seigneurie. Elle l'accorda aux Capucins avec liberté d'y retourner quand ils voudroient, & aux Iesuites avec defences d'y rentrer jamais.

1607.

Les choses estoient donc brouillées au dernier point entre ces deux Puissances. Les Espagnols avoient l'œil au guet pour faire leur profit de ces divisions, & sous main jettoient de l'huile sur le feu, quoy qu'ouvertement ils fissent semblant de l'esteindre. Car d'un costé ils échauffoient les Venitiens & leur mettoient le cœur au ventre pour soutenir leurs droits; & de l'autre ils ordonnoient à leurs Gouverneurs de Naples, & de Milan de servir le Saint Pere avec toutes leurs forces. Henry le Grand plus sincere & plus desinteressé, embrassa cette occasion d'establis sa puissance en Italie, par une plus belle & plus juste maniere. Il assura le Pape, que, comme vray fils aîné del'Eglise, il soustiendrait toujours ses interets, & qu'en cas de rupture, il iroit en personne à son secours avec une armée de quarante mille hommes; Mais qu'il le supplioit avant que d'en venir là, d'agrecer qu'il tentast tous les moyens possibles d'accommodement.

Le Roy
entreprend
d'accom-
moder ce
different.

Il répondit aussi à l'Ambassadeur de Vs-

mise, qui luy demandoit assistance, qu'il la devoit au Saint Pere au prejudice de tout autre; Partant qu'il exhortoit la Seigneurie de luy donner contentement, & qu'afin qu'elle le pust faire sans blesser son honneur & ses droits, il desiroit d'en estre le Mediateur.

Tous deux ayant accepté sa mediation, il dépêcha le Cardinal de Ioyeuse en Italie; lequel, pour dire la chose en deux mots, conduisit cette negociation avec tant d'adresse, qu'enfin il mit les parties d'accord. Le Traitté contenoit quatre principaux articles. 1. Que la Seigneurie configneroit les deux prisonniers entre les mains de l'Ambassadeur de France, pour les remettre à sa Sainteté. 2. Qu'elle revoqueroit le Manifeste, & la Déclaration qu'elle avoit faite contre les censures Apostoliques. 3. Qu'elle restablirait tous les Ecclesiastiques dans leurs biens. 4. Que le Pape luy donneroit l'absolution; Et qu'en revanche elle l'enverroient remercier par une celebre Ambassade, & l'asseurer de son obeissance filiale.

Le lendemain le Cardinal de Ioyeuse se trouvant au lieu assigné par le Senat, mais les portes fermées, en presence du Doge, de vingt cinq Senateurs, & de l'Ambassadeur de France, revoqua l'excommunication, & donna l'absolution à la Seigneurie. Toutes ces choses se passerent sans que les Espagnols en eussent participation,

1607.

Il envoya pour cet effet le Cardinal de Ioyeuse, qui fit l'accommodement contenu quatre principaux articles.

Le Pape revoqua l'excommunication, & donna l'absolution à la Seigneurie.

1607.

quoy qu'ils se suassent de se faire de feste. Ainsi toutes les deux parties eurent quelque sorte de contentement par l'entremise de Henry le Grand.

Il n'y eut
que le re-
stabilisse-
ment des
Iesuites,
qu'il ne
pût obte-
nir.

Il n'y eut que l'affaire des Iesuites, qui retarda le Traitté de quelques mois, & qui pensa le rompre tout-à-fait; parce que le Pape considerant qu'ils avoient esté chassés pour sa cause, vouloit absolument que la Seigneurie les restablîst en leurs maisons, & en leurs biens: Et elle s'opiniastroît de tout risquer plutôt que d'y consentir. Enfin le Pape persuadé par l'eloquence du Cardinal du Perron, qui estoit pour lors à Rome, comprit qu'il valoit mieux se relâcher sur ce poinct, que de mettre toute la Chrestienté au hazard de se brouïller; de sorte qu'ils demurerent bannis des terres de la Seigneurie. Le Pape d'aujourd'huy, Alexandre VII. les y a restablis par son intercession.

1608.

Si l'accõmodement du different d'entre le Pape & les Venitiens ajouta un grand éclat à la reputation de nostre Henry, resuscitant le credit de la France au delà des monts, où il sembloit estre mort, & y ravalant de beaucoup celuy des Espagnols, lesquels auparavant y estoient tout-puissans; le Traitté qu'il moyenna entre le Roy d'Espagne, & les Estats ou Provinces Unies, ne luy en acquit pas moins entre les Protestans & les peuples du Septentrion. L'en feray l'histoire en peu de mots.

Le Roy
s'entre-
met d'ac-
cõmo-
der les
Mollan-
dois avec
l'Espa-
gnol.

Les Provinces Unies , que l'on appelle vulgairement Hollande , du nom de la Province la plus considerable des sept qui composent ce corps , avoient quelque sujet de se plaindre de ce que le Roy avoit fait le Traitté de Vervin sans leur consentement, & qu'il s'y estoit obligé de ne les point assister directement ni indirectement. Toutefois il n'avoit pas laissé de les secourir toujours d'argent , & de faire passer à leur service grand nombre de Noblesse & de Volontaires , tellement qu'il y avoit plusieurs Regimens François tout entiers. Ainsi ce n'estoit pas sans quelque raison apparente que les Espagnols crûient qu'il entraignoit visiblement le Traitté de Vervin ; Mais ces reproches n'estoient pas justes , parce qu'ils l'avoient rompu les premiers par cent attentats , dont nous en avons cotté quelques-uns cy-devant.

Il secouroit sous main les Hollandois d'hommes & d'argent.

Cependant le Roy qui estoit bon ménager d'argent , s'ennuyoit d'en tant fournir aux Hollandois , & eust bien voulu les voir en estat de ne luy estre plus si fort à charge. Il n'y avoit qu'un seul moyen pour cela , qui estoit de leur procurer la Paix avec les Espagnols. Il resolut donc d'y travailler , & il choisit le President Ianin homme de grand sens pour ménager cette negotiation.

Ianin est employé pour traiter cet accommodement.

Les deux parties consentirent d'abord à une Trêve de huit mois ; pendant laquelle les Estats afin de pouvoir traiter avec plus

Ils consentirent d'abord de huit mois de Trêve.

1608.
Le Roy
fit Ligue
offensive
& defen-
sive avec
les Hol-
landois.

de reputation & plus de seureté, prièrent
Roy de leur accorder une Ligue offensive
defensive. Il la leur accorda volontiers. La
voicy les principaux articles.

Il leur promettoit de les assister & aider
de bonne foy en ce qu'il pourroit, pour
obtenir du Roy d'Espagne une bonne
Paix, & assurée. Que s'il plaisoit à Dieu
de la leur faire obtenir, il la feroit obser-
ver de tout son pouvoir, & les defendroit
contre tous ceux qui la voudroient enfrein-
dre; & pour cet effet leur soudoyeroit dix
mille hommes de pied à ses frais, pouran-
tant de temps qu'ils en auroient besoin.
Reciproquement les Estats s'obligeoient,
s'il estoit attaqué dans son Royaume par
qui que ce fust, de le secourir aussi-tost
de cinq mille hommes de pied à leurs dé-
pens; & ils laissoient au choix du Roy de
prendre ce secours en soldats, ou en na-
vires équippez & fournis de tout pour com-
battre sur mer.

Les Espa-
gnols s'al-
larmèrent
de cette
Ligue.

Don Pedro
de Tolède
en fit grâ-
des plain-
tes au
Roy.

Les Espagnols s'allarmèrent extrême-
ment de cette Ligue. Don Pedro de To-
lede, l'un des plus grands Seigneurs d'Es-
pagne, passant par la France pour aller
aux Païs-Bas, en fit de grandes plaintes au
Roy; Et neantmoins plusieurs s'imagi-
nent que tout le bruit qu'il menoit, ne ten-
doit qu'à l'obliger à moyenner plus tost la
Paix avec les Hollandois, parce que l'Es-
pagne estoit lassée au dernier point de souste-
nir une guerre si longue, si ennuyeuse, & si

meurtre, avec tant de dépenses & si peu de progres. 1603.

Ce Dom Pedro selon l'humeur de la vraie Noblesse Espagnole, tenoit une morgue fiere & grave, & estoit haur & magnifique en paroles, quand il s'agissoit de l'honneur & de la gloire de sa nation, & de la puissance de son Roy: mais hors de là fort civil & courtois, soumis & respectueux où il le faloit estre, galand, adroit & spirituel. Il se passa entre le Roy & luy des choses assez remarquables, qu'il ne faut pas oublier.

Comme le Roy croyois qu'il luy apportoit des menaces de guerre, & qu'il sçavoit que les Espagnols faisoient courir le bruit qu'il estoit tout estropié des gouttes, & ne pouvoit plus monter à cheval, il luy voulut faire connoistre que sa vigueur n'estoit point diminuée. Il le recout dans la grande Galerie de Fontainebleau, & luy fit faire vingt ou trente tours à si grands pas qu'il le mit hors d'haleine, puis luy dit, *Vous voyez, Monsieur, comme je me porte bien.*

Choses fort curieuses qui se passerent entre le Roy & ce Dom Pedro.

A cette premiere audience Dom Pedro portoit son Chapelet à la main. Il representa au Roy l'interest general qu'avoient tous les Princes Catholiques à la ruine, ou à la conversion des Heretiques, & les grandes guerres que son maistre avoit faites à ce dessein. Puis changeant de propos il luy dit, que le Roy Catholique sou-

Leurs entretiens.

1608. haittoit de s'allier plus estroitement avec luy, & de faire des mariages entre leurs enfans, pourveu que le Roy quittast l'alliance & la protection des Pais-Bas. Le Roy luy répondit franchement que ses enfans estoient d'assez bonne Maison pour trouver parti; qu'il ne desiroit point des amitez contraintes & conditionnées; qu'il ne pouvoit abandonner ses amis, & que ceux qui n'en voudroient pas estre, se repentiroient d'avoir esté ses ennemis.

Dom Pedro là-dessus exalta la grandeur & la puissance d'Espagne. Le Roy sans s'émouvoir luy fit connoître que c'estoit la statue de Nabuchodonosor, composée de diverses sortes de matieres, & qui avoit les pieds d'argile. Dom Pedro en vint aux reproches & aux menaces. Le Roy luy rendit bien-tost son change; & luy dit que si le Roy d'Espagne continuoit ses arrentats, il porteroit le feu jusques dans l'Escorial, & que s'il montoit une fois à cheval, on le verroit bien-tost à Madrid. L'Espagnol luy répondit arrogamment, *Le Roy François y fut bien. C'est pour cela, repartit le Roy, que j'y veux aller venger son injure, celle de la France, & les miennes.*

Reparties
vives de
part &
d'autre.

Après quelques paroles un peu hautes, le Roy abaissant le ton de la voix, luy dit, *Monseigneur l'Ambassadeur, vous estes Espagnol, & moy Gascon, ne nous échauffons point.* Ils reprirent donc les termes de douceur & de civilité.

Vne autre fois le Roy luy monstrent ses bastimens de Fontainebleau, & luy demandant, *Que vous en semble ?* il répondit qu'il luy sembloit qu'il avoit logé Dieu bien à l'estroit. Il n'y avoit encore pour lors que les deux Chapelles, qui sont dans la Cour en ovale, & qui sont veritablement assez petites. Le Roy ne pût pas souffrir qu'il accusast sa pieté, & luy répondit un peu vertement : *Vous, Messieurs les Espagnols, ne savez donner à Dieu que des Temples matériels ; Nous autres François, ne le logeons pas seulement dans des pierres, nous le logeons dans nos cœurs : mais quand il seroit logé dans les vâtres, j'ay peur qu'il ne seroit que dans des pierres.*

De Fontainebleau ils vinrent à Paris, où le Roy luy monstrent un jour la Galerie du Louvre, & luy en demandant son avis : *L'Escorial est toute autre chose*, dit Dom Pedro. *Je le croy*, repartit le Roy, *mais y a-t-il un Paris au bout comme à mes Galeries ?*

Vn jour Dom Pedro voyant au Louvre l'épée du Roy entre les mains d'un Portemanteau, s'avança, mit un genou en terre, & la baïsa, *rendant cét honneur*, disoit-il, *à la plus glorieuse épée de la Chrestienté.*

Dom Pedro baïsa l'épée du Roy.

Durant la Trêve de huit mois, dont nous avons parlé, le President Janin travailla sans cesse au Traitté. Il y eut deux grandes difficultez ; l'une que le Roy d'Espagne ne vouloit point traiter avec les Provinces

Deux obstacles au Traitté des Hol-

1608.
landois,
surmon-
tez par le
Roy.

Vnies, que comme avec ses Sujets, & elles vouloient qu'il les reconnust pour Paisibles & indépendans; L'autre que le Prince d'Orange, dont la puissance & l'autorité s'affoiblissoient extrêmement par la Paix, s'opposoit par mille artifices, estant soutenu par la Province de Zelande, qui veut toujours la guerre, & par quelques Villes de sa faction.

Ce Traité
aboutit à
une Trêve
de douze
ans.

On surmonta enfin ces deux obstacles: L'Espagnol se relascha sur le premier, & avoua qu'il tenoit les Estats pour Pais, Provinces, & Estats libres. Et sur le second le Roy parla si haut au Prince d'Orange, qu'il n'osa plus arrester le cours du Traité. Il n'aboutit pourtant pas à une Paix, comme il estoit à desirer, mais seulement à une Trêve de douze ans, qui estoit marchande, & assureoit le commerce de part & d'autre.

Grande
joissance
que la Re-
publique
de Venise
donne à
notre
Martyr.

Le bruit de cet accommodement porta la gloire du Roy par toute l'Europe. Le Duce de Venise dit à nostre Ambassadeur dans le Senat, *Que la Seigneurie entroit en nouvelle admiration de la sage conduite du Roy, lequel ne se trampoit jamais en ses mesures, & ne jettoit jamais son coup en vain. Qu'il estoit le vray appuy du repos & du bien-heur de la Chrestienté; Et qu'il n'y avoit rien à desirer pour la felicité de son regne, sinon qu'il fust perpetuel.* Eloge d'autant plus beau & plus glorieux, qu'on peut dire avec verité que Venise a toujours été

le *ſiege* de la *Sageſſe Politique*; & que les *eloges*, qui partent de ce *Senat*, ſont comme autant d'*oracles*. 1698.

De tous costez on recherchoit l'*amitié* ou la *protection* de ce grand Roy. On ſe remettoit de tout à ſon arbitrage, on imploroit ſon *aſſiſtance*; Et comme il eſtoit également *puissant* & *sage*, aimé & redouté, il n'y avoit perſonne qui reclamast contre ſes *Jugemens*, ou qui oſast attaquer ceux qu'il protegeoit. Mais il eſtoit ſi juſte, qu'il n'entreprendoit point ſur les *droits* d'autrui, & qu'il ne vouloit point entretenir les *rebellions* des *Sujets* contre leur *Prince naturel*. Il en donna une belle preuve dans l'*affaire* des *Mauriſques*. De tous costez on deſiroit ſon amitié & ſa protection. Il ne vouloit point protéger les *Sujets* contre leur *Souverain*.

Nous avons veü autrefois comme les *Maures* ou *Sarrazins* avoient envahi toutes les *Eſpagnes* vers l'an ſept cens vingt & cinq. Les *Chreſtiens* avec l'aide des *François* les avoient regagnées ſur eux pied à pied; ſi bien qu'il ne leur reſtoit plus que le *Royaume* de *Grenade*, qui eſtoit petit en eſtendue, mais fort riche & extrêmement peuplé, parce que tous les reſtes de cette *Nation* infidelle ſ'eſtoient retirez en ce petit eſpace. *Ferdinand* Roy d'*Arragon*, & *Iſabelle* Reine de *Caſtille* acheverent de conquerir ce *Royaume* - là l'an mil quatre cens quatre-vingts douze, & ainſi mitent fin à la domination des *Maures*, & à la *Religion* *Mahometane* en *Eſpagne*, contraignant ces *Infidelles* de

Qui eſtoient les *Mauriſques*.

1608. prendre le Baptême , ou de se retirer en Afrique.

Les Espagnols les traittent mal.

Ils demandent assistance à Henry le Grand.

Or comme ceux qui avoient ainsi professé la Religion Chrestienne , l'avoient fait par force , ils estoient pour la plupart demeurez Mahometans dans le cœur , ou Juifs (car il y avoit plusieurs Juifs parmi eux) & nourrissoient secretement leurs enfans dans leur incredulité. A quoy la rigueur des Espagnols contribuoit encore beaucoup, mettant grande distinction entre ces nouveaux Chrestiens & les vieux. Car ils ne recevoient point les nouveaux aux Charges, ni aux Ordres sacrez ; Ils ne s'allioient point avec eux ; & qui pis est , ils leur faisoient mille avanies , & les opprimoient à force d'impôt. De sorte que ces malheureux se voyant ainsi accablez , & estant trop foibles d'eux-mesmes pour s'affranchir de ce joug , ils avoient pensé qu'il falloit s'adresser à une Puissance estrangere , mais qui fust Chrestienne, pource que celle du Roy de Maroc , ou des autres Princes d'Afrique eust esté trop odieuse. Pour cet effet ils eurent recours par des Deputez secrets à nostre Henry , lors qu'il n'estoit encore que Roy de Navarre , puis en l'an mil cinq cens quatre-vingts quinze , quand ils virent qu'il avoit mis la Ligue à bout , & qu'il estoit au dessus de ses affaires , ils implorerent encore sa protection. Il écouta favorablement leurs propositions , envoya des Agens inconnus en Espagne pour voir l'e-

stat de leurs affaires, & leur fit espérer qu'il les assisteroit. Et véritablement il le pouvoit faire, puisqu'alors il estoit en guerre avec le Roy d'Espagne, & que l'on peut se defendre avec toutes sortes d'armes contre ses Ennemis. Or estant revenus en cette année mil six cens huit pour le solliciter instamment d'accepter leurs propositions & leurs offres, & pour sçavoir la réponse de sa bouche mesme : il leur fit entendre nettement que la qualité de Roy Tres-Chretien qu'il portoit, ne luy permettoit pas de prendre leur defense, tandis que la Paix de Vervin subsisteroit ; Mais que si l'Espagnol venoit le premier à l'enfreindre ouvertement, il auroit juste sujet de les recevoir sous sa protection.

Il la leur refuse.

Leurs Deputez ayant perdu toute esperance de ce costé-là, s'adresserent au Roy d'Angleterre, qu'ils trouverent encore moins disposé que luy, à leur prester assistance. Cependant le vent de leurs menées estant parvenu à la Cour d'Espagne, y causa de l'estonnement & de la peur ; car ils faisoient près d'un million d'ames, & tenoient presque tout le commerce, particulièrement celui des huiles qui est fort grand en ce païs-là.

Le Roy Philippe III. ne trouva point d'autre feureté pour empescher le dangereux effet de leurs conspirations, que de les bannir entierement de ses terres. Ce qu'il fit par un Edict du dixième de Janvier

Le Roy d'Espagne les bannit tous à fois de son Royaume.

1608.
Ils sont
horrible-
ment mal
traitez
des Espa-
gnols.

Et des
François
aussi.

Ils sont
menez en
Afrique,
mais il en
demeure
quelques-
uns en
France.

Grâd def-
soin de
Héry IV.

de l'an mil six cens dix, qui fut executé avec beaucoup de chaleur, d'inhumanité & de mauvaise foy. Car en transportant ces malheureux en Afrique, comme ils l'avoient demandé, on en noya une partie dans la mer: & on dépouilla les autres; Si bien que ceux qui restoit à sortir, s'estant apperceus du mauvais traitement qu'on faisoit à leurs compagnons, se jetterent du costé de France; les uns par terre à S. Jean de Lus, au nombre de plus de cent cinquante mille; les autres dans des vaisseaux François, qui les amenerent en divers ports de ce Royaume. Mais à dire le vray, ceux qui vinrent par terre ne furent gueres mieux traittez par les François, que les autres l'avoient esté par les Espagnols: car en traversant les Landes, ils furent presque tous dévalisez, & leurs femmes & filles violées; De sorte que trouvant si peu de seureté dans un país où ils croyoient trouver du refuge, ils s'embarquerent par la permission du Roy aux ports de Languedoc, & traverserent en Afrique: où ils sont devenus implacables, & tres-cruels ennemis de tous les Chrestiens. Il en resta quelques familles dans les Villes maritimes du Royaume, comme à Bourdeaux & à Rouën; où l'on soupçonne qu'il y a encore aujourd'huy de leurs enfans, qui suivent en cachette l'obstination de leurs peres.

Bien loin de vouloir prendre la protection de ces Infidelles, le Roy avoit de sou

grands desseins pour la gloire & pour l'étendue de la Religion Chrestienne du costé du Levant; Mais il ne vouloit point se déclarer, que lors qu'il auroit si bien ordonné les affaires de la Chrestienté, qu'il n'y eust plus d'apprehension d'aucun trouble, ni d'aucune division, & qu'elle püst lutter de toutes ses forces contre un si puissant ennemi, qu'est le Grand Seigneur. Dans cette pensée il avoit envoyé trois ou quatre Gentils-hommes au Levant, qui sous pretexte de voyager & de visiter les saints lieux, reconnoissoient le païs, la disposition des peuples, l'estat des forces, des places & du gouvernement du Turc. Ce qu'ayant bien considéré, il se promettoit que lors qu'il auroit réglé les interets, & procuré l'union des Princes Chrestiens, il ruineroit cette Puissance, estimée si redoutable, dans trois ans ou dans quatre tout au plus. Et cela avec une armée de trente-cinq mille hommes de pied; & de douze mille chevaux seulement; Alexandre le Grand n'ayant pas eu davantage de forces pour détruire l'Empire des Perses, qui sans doute estoit plus grand & plus puissant que n'est celuy des Turcs.

Je diray quel estoit son grand dessein pour la réunion de la Chrestienté, lors que j'auray remarqué en gros quelques choses importantes qui se passerent dans les trois ou quatre dernières années de sa vie.

1608.

pour la gloire & l'étendue de la Religion Chrestienne dans le Levant.

Il y envoie des gens reconnoître le Païs.

1608.

Il cherche les moyens d'avoir de l'argent sans fouler son peuple.

Il veut dégager son Domaine.

Comme il travailloit soigneusement à amasser de l'argent, qui est le nerf de la guerre, il écoutoit toujours les propositions que l'on luy faisoit pour en recouvrer, d'autant plus volontiers que son dessein estoit d'abolir les Tailles, & d'oster la Gabelle. Le premier ne se pouvoit faire sans diminuer de beaucoup son revenu, ainsi il falloit trouver quelque autre fonds en la place. Or ce fonds estoit le Domaine de la Couronne, lequel il vouloit entierement dégager, & l'accroistre par quantité de nouveaux droits, entre autres par celui des Greffes, lesquels eussent esté entierement retirez dans cinq ou six ans, & luy eussent rapporté quinze millions par an. Mais quand il fut mort, la Reine Marie de Medicis les rengagea plus avant qu'ils n'estoient auparavant.

Il seroit certes à souhaiter que l'on pût retirer ce sacré patrimoine de la Couronne, & que l'on travaillast à rassembler cette masse que la Loy du Royaume, & les soins de tant de sages testes ont faite & composée durant l'espace de tant de siècles, pour entretenir nos Rois avec éclat & magnificence, sans estre à charge à leur Royaume, sinon dans les grandes & urgentes necessitez.

Et oster la Gabelle en achetant les Marais Salans.

Quant à la Gabelle, nostre Henry le Grand avoit envie d'acheter des particuliers tous les Marais Salans de Poitou & de Bretagne; Et puis quand il les eust ens

en sa main, il eust fait vendre son sel sur les lieux à tel prix qu'il eust voulu à des Marchands qui l'eussent revendu par tout le Royaume, comme on y vend le bled, sans aucune contrainte, & sans aucune imposition. De cette sorte il n'eust point salu tant d'Officiers, de Grenetiers, de Controoleurs, de Commis, d'Archers, & de cent autres gens, qui, sans mentir, sont au nombre de près de vingt mille, tous nourris & payez aux dépens du Roy & du Public, & contre lesquels il y a souvent de tres-grandes plaintes. On n'eust point accablé les pauvres parisans que l'on impose au sel, les contraignant d'en prendre certaine quantité par an, veuillent ou non; Et il est certain que le peuple l'eust eu à quatre fois meilleur marché qu'il ne l'a, & que le Roy en eust tiré beaucoup d'avantage d'argent qu'il ne fait, sans frais, sans peine & sans vexation de ses Sujets.

Or le Roy cherchant des moyens pour remplir ses coffres, & pour remplacer le fonds des Tailles, il faut avouer qu'il fit quelques impôts, & même quelques créations d'Officiers, & qu'il remua beaucoup de choses, qui donnerent sujet de plainte à plusieurs personnes. Et avec cela pour s'acquitter de ses anciennes debtes, & pour payer les recompenses & les pensions de ceux qui l'avoient servi dans ses guerres de la Ligue, il estoit contraint de passer à leur profit les avis de plusieurs partis qu'ils luy

1608.
Il est con-
traint
pours'ac-
quiescer,
de faire
quelques
imposts
& exa-
ctions,

proposoient; De sorte qu'il se chargeoit de l'envie & des reproches, qui devoient plus justement tomber sur ces gens-là que sur luy-mesme. Mais ceux qui connoissoient bien ses intentions, n'avoient garde de le blâmer, comme ils faisoient les autres; Et ils appelloient bon ménage & sage économie, ce que quelques-uns appelloient avarice & soif insatiable.

Il ne se
faisoit pas
soujours
de moyes
innocens.

Au reste quoy que la volonté de ce Prince fust tres-bonne pour le soulagement de son peuple, & pour la grandeur de son Estat: néanmoins on ne peut nier qu'il ne se soit trompé quelquefois au choix des moyens, & que tous ceux qu'on luy fournit pour cela n'estoient pas toujours aussi innocens que ses intentions. Il y en eut deux particulièrement, dont l'un fit bien du bruit, & ne réussit pas; l'autre a esté de tres-dangereuse consequence.

Recher-
che des
rentes de
la Maison
de Ville,
qui fait
bien du
bruit.

Le premier fut la recherche des Rentes de l'Hostel de Ville, par laquelle on pretendoit les faire perdre à ceux qui les avoient mal acquises: & cela en l'oy estoit fort juste. Mais comme la plus grande des Rentes avoient changé de main, & avoient esté partagées, & qu'il eust falu troubler une infinité de familles, tout Paris s'en émeut, & les Rentiers eurent recours à leur Prevost des Marchands. C'estoit Miron, qui estoit aussi Lieutenant Civil, fort zélé pour le service du Roy, comme il l'avoit bien montré en plusieurs rencontres,

mais avec cela tres-homme de bien, & que nul interest du monde ne pouvoit détacher de l'interest du peuple, dont il estoit le Magistrat. En effect il le soutint fortement, il parla dans les assemblées de l'Hostel de Ville, il agit auprès du Sur-Intendant avec pareille vigueur, & fit des remontrances au Roy. Mais dans ces remontrances veritablement la chaleur l'emporta à faire quelques comparaisons odieuses, non pas de la personne du Roy, mais de certaines gens de son Conseil.

Miró Prevost des Marchands soutient l'interest du peuple.

Le Louvre en fremit, les gens de Cour s'écrierent qu'il avoit blasphémé; ceux qu'il avoit notez par sa harangue, & les Interezzes en ce traité de la recherche des Rentes, firent tous leurs efforts pour mettre le feu aux oreilles du Roy, & pour luy persuader de punir rigoureusement cette audace.

On veut irriter le Roy contre luy.

D'autre costé le peuple ayant appris qu'on menaçoit son Magistrat, prend feu plus viste qu'on n'eust jamais creü, les Bourgeois viennent en troupes à l'entour de sa maison pour le defendre. Miron les prie instamment de se retirer, de ne le point rendre criminel: il leur remontre qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils ont affaire à un Roy qui estoit aussi grand & aussi sage, que doux & equitable, & qui ne se laissoit point emporter aux mouvemens des mauvais Conseillers.

Le peuple s'élève pour le defendre.

Sur cela, ceux qui luy vouloient mal,

1608. On conseille au Roy de le faire enlever.

Sage réponse du Roy, & digne d'un grand Politique.

employoient toutes leurs persuasions pour engager le Roy à l'enlever par force, & à faire valoir son autorité suprême. Mais il répondit sagement à ces gens-là, que l'autorité ne consistoit pas toujours à pousser les choses avec la dernière hauteur ; Qu'il falloit regarder & le temps, & les personnes & le sujet ; Qu'ayant esté dix ans à éteindre le feu de la guerre civile, il en craignoit jusques aux moindres étincelles ; Que Paris luy avoit trop coûté pour se mettre en danger de le perdre : Ce qui luy sembloit infailible s'il suivoit leur conseil, parce qu'il seroit obligé de faire de terribles exemples, qui luy osteront en peu de jours la gloire de sa clemence, & l'amour de ses peuples, lequel il prisoit autant & plus que sa Couronne ; Qu'il avoit éprouvé en ces autres occasions la fidélité & la probité de Miron, qui n'avoit point de mauvaise intention, mais sans doute croyoit estre obligé par le devoir de sa charge de faire ce qu'il faisoit ; Que s'il luy estoit échappé quelques paroles inconsidérées ; il les vouloit bien pardonner à ses services passés ; Qu'après tout, si cet homme affectoit d'estre le Martyr du Public, il ne vouloit pas luy donner cette gloire, ni s'attirer le nom de Persecuteur & de Tyran : Et qu'enfin ce n'estoit pas dans des occasions si avantageuses qu'il falloit pousser un homme quand on le vouloit perdre.

Ainsi ce sage Roy sceut dissimuler prudemment.

demment une petite escapade, & ne voulut pas même sçavoir ce qui se passoit, de peur d'estre obligé à quelque coup d'autorité, qui peut-estre eust eu de dangereuses suites. Il receut donc fort humainement les excuses & les tres-humbles soumissions de Miron : & au reste defendit qu'on poursuivist cette recherche des Rentes, qui avoit causé tant de bruit.

Le second moyen dont il se servit pour avoir de l'argent, & qui a esté de tres-dangereuse conséquence, c'est la Paulette, ou Droit annuel. Pour bien entendre ceci, il faut reprendre la chose de plus haut.

Les Offices de Judicature, de Police, & de Finances estoient autrefois exercez en France sous la premiere & seconde Race de nos Rois par des Gentilshommes. Car la Noblesse estoit obligée d'estudier & d'apprendre les Loix du Royaume. On les choissoit pour la maturité de leur âge & de leur jugement; On les changeoit de temps en temps d'un siege à un autre; Et ils ne prenoient aucun salaire des parties, mais seulement des gages fort modiques, que le Public leur payoit; plustost par honneur que pour recompense.

Depuis dans la fin de la seconde Race, & au commencement de la troisieme, la Noblesse estant devenue ignorante, & faincante tout ensemble, les Roturiers & Bourgeois qui apprirent la Jurisprudence, s'éleverent peu à peu dans ces Charges, & commencerent à les mieux faire valoir, parce

1608.

Il ne veut pas qu'on poursuive cette affaire des rentes.

Etablissement de la Paulette.

La Justice autrefois administrée en France par les Gentilshommes.

Comme elle est tombée entre les mains des Roturiers qui l'ont mieux fait valloir à leur profit.

1608.

qu'ils tiroient tout leur honneur & toute leur dignité de là, n'en ayant point d'autres par leur naissance, comme avoient les Gentils-hommes. Ils n'avoient pourvue gueres d'employ, d'autant que les Ecclesiastiques possédoient quasi toute la Jurisdiction, & avoient leurs Officiers qui rendoient la Justice.

Le Parlement de France s'embarasso des affaires des particuliers, & est rendu sédentaire à Paris.

Cependant le Parlement, qui auparavant estoit comme le Conseil d'Estat du Royaume, & un abrégé des Estats Generaux, estant venu à s'embarasser de la connoissance des differens d'entre les particuliers, au lieu qu'auparavant il ne traittoit que des grandes affaires Politiques : Philippe le Bel, ou, selon quelques autres, Louis Hutin son fils le rendit sédentaire à Paris. Or comme cette Compagnie de Juges estoit tres-illustre, parce que le Roy y prenoit souvent seance, que les Ducs & Pairs, & les Prelats du Royaume en faisoient partie, & qu'on choisissoit ce qu'il y avoit de plus habiles gens pour la Judicature, afin de remplir ces places-là : elle mit dans sa dépendance toute la force des autres Juges Royaux, sçavoir des Baillifs & Seneschaux, qui ayant esté auparavant Juges Souverains, devinrent leurs subalternes.

Réd tous les autres Juges ses subalternes.

Long-temps après, nos autres Rois ont encore créé à diverses fois plusieurs autres Parlemens : mais par la seule intention de faire mieux rendre la justice, & sans aucun interest pecuniaire ; tant s'en faut, ils

chargèrent leurs coffres des nouveaux gages, qu'il falloit payer à ces nouveaux Officiers. 1608.

En ce temps-là le nombre des Officiers de Justice estoit fort petit, & l'ordre qu'on observoit pour remplir les Charges des Parlemens, parfaitement beau. On avoit accoustumé d'y tenir un registre de tous les habiles Advocats & Jurisconsultes, & quand quelque Office venoit à vaquer, on en choisissoit trois, desquels on portoit les noms au Roy, qui preferoit celuy qui luy plaisoit. Mais les Favoris & les Courtisans corrompirent bien-tost cet ordre, ils persuaderent aux Rois de ne point s'arrester à ceux qu'on leur presentoit, & d'en nommer un de leur propre mouvement. Ce que ces gens-là faisoient pour retirer quelque présent de celuy qui estoit nommé par leur recommandation; Et l'abus y estoit si grand, que souvent ces Charges estoient remplies d'ignorans & de faquins, à cause dequoy les gens de merite tenoient la condition d'Advocat beaucoup plus honorable que celle de Conseiller.

Le nombre des Officiers de Parlement estoit petit.

Bonne methode que l'on avoit de pourvoir à ces Charges.

Les Rois persuadés par les flatteurs d'y nommer sans avoir égard à la capacité.

Le mal croissant toujours, & les gens riches devenans extrêmement friands de ces Charges pour le lucre, & leurs femmes pour la vanité, ceux qui gouvernoient se mirent à fabriquer de cette marchandise pour la debiter & en tirer de l'argent. Ainsi sous Louis XII. les coffres estant épuisez par les longues guerres d'Italie,

Comme elles devinrent sondees.

1608. on commença à rendre les Charges des finances venales. Toutefois ce bon Roy en ayant aussi-tost prévu la dangereuse conséquence, avoit résolu de rembourser ceux qui les avoient achetées ; mais étant mort dans ce bon dessein, François I. duquel il avoit bien prédit qu'il gasteroit tout, vendit aussi celles de Judicature ; puis en crea de nouvelles par plusieurs fois, afin d'en tirer de l'argent.

*a Il disoit
souvent de
luy : Ce
gros gar-
son gaste-
ra tout.*

*Sous François I.
puis sous
Henry II.*

Depuis, Henry II. son fils crea les Prestidians, & Charles IX. & Henry III. entassant mal sur mal, & ruine sur ruine, firent grand nombre d'autres creations de toutes sortes pour avoir de ces denrées à débiter. Et de plus ils vendoient les Charges, quand elles vaquoient, ou par mort, ou par forfaiture.

*Comme
on eust
pû guerir
ce mal.*

Jusques-là le mal estoit fort grand : mais il n'estoit pas incurable. Il ne falloit que supprimer une partie de ces Charges, quand elles fussent venues à vaquer, & remplir l'autre de personnes de capacité & de mérite. Ainsi dans vingt ans on eust réduit cette fourmilierie d'Officiers à un tres-petit nombre, & de fort gens de bien.

Mais on ne presenta pas l'affaire à Henry le Grand de ce biais-là : on la luy fit voir d'un autre sens. On luy donna à entendre que puisqu'il ne tiroit rien des Charges vacantes, étant presque toujours obligé de les donner, il feroit bien de trouver moyen de décharger par là ses coffres d'une partie
des

des gages qu'il payoit à ses Officiers. Ce qu'il feroit en leur accordant la conservation de leurs Charges pour leurs heritiers, moyennant certaine somme modique qu'ils payeroient tous les ans, sans pourtant y contraindre personne; de sorte que ce seroit une grace, & non pas une vexation. Cela fut nommé le Droit Annuel, ou autrement la Paulette, du nom du Traittant appelé Paulet, qui en donna l'avis & en fut le premier Fermier. Tous les Officiers ne manquerent pas de payer aussi-tost ce droit pour affermer leurs Charges à leurs enfans.

1608.
Mais au contraire on le rend incurable en établissant la Paulette.

Il n'est point besoin de dire les inconveniens & les maux, que cette méchante invention a causez & cause tous les jours; Les plus stupides les connoissent assez, & voyent bien que c'est un mal, auquel il est bien difficile presentement de remedier.

Qui cause de grands abus.

Je ne veux point charger cette Histoire de toutes les ceremonies & réjouissances qui se firent à la naissance, & aux baptêmes de tous les enfans de Henry le Grand, ni à divers mariages des Princes & Grands de la Cour, entre autres du Prince de Condé, & du Duc de Vendosme, qui se firent au mois de Juillet de l'an mil six cens neuf.

Le Prince de Condé épousa Charlotte Marguerite de Montmorency, fille du Connestable, laquelle estoit merveilleusement belle, & avoit l'air tout-à-fait noble. Aussi le Roy l'ayant considérée, en fut plus vivement frappé qu'il n'avoit jamais esté de pas

1609.
Mariage du Prince de Condé.

1609. une autre : ce qui causa peu après la retraite du Prince de Condé, qui l'emmena en Flandres, & de là se retira à Milan ; Non sans que le Roy eust un extrême déplaisir de voir le Premier Prince de son sang se jeter entre les bras de ses ennemis.

Mariage
du Duc
de Vendôme.

Le Duc de Vendôme épousa Mademoiselle de Mercœur, laquelle il avoit fiancée dès l'an mil cinq cens quatre-vingts dix-sept, ainsi que nous l'avons dit ; Et toutefois la mère de la fille estant fort altière & fort glorieuse, apportoit de grandes repugnances à l'accomplissement de ce mariage, de sorte qu'il ne se fust jamais fait si le Roy ne s'en fust mêlé. Ce ne fut pas une des moindres peines qu'il eut en sa vie, que de fléchir cet esprit bizarre & opiniâtre ; Il n'y employa toutefois que les voyes de douceur, & de persuasion, & ne se conduisit en cette affaire que comme un père, qui fait l'amour pour son fils, & non pas comme un Roy qui veut estre obéi.

Quels
estoiént
les divertissemens
du Roy.

Je ne parleray point aussi de ses divertissemens ordinaires, la chasse, les bastimens, le jeu, les festins & la promenade. J'ajouteray seulement que dans les festins, & dans les carousels, il vouloit paroistre aussi bon compagnon, & aussi adroit que pas un autre, qu'il estoit de belle humeur le verre à la main, quoy qu'il fust assez sobre ; que sa gaieté & ses bons mots faisoient la plus douce partie de la bonne chère, qu'il ne témoignoit pas moins d'adresse & de vigueur

aux combats à la barriere, aux courses de
pague, & à toutes les galanteries, que les
plus jeunes Seigneurs; qu'il se plaisoit mes-
me au bal, & qu'il dansoit quelquefois,
mais à dire le vray, avec plus d'enjouement
que de bonne grace. Quelques-uns trou-
voient à dire qu'un si grand Prince s'abais-
sast à folastrier de la sorte, & qu'une barbe
grise se plust encore à faire le jeune homme.
On peut dire pour l'excuser; que ses grands
travaux d'esprit avoient besoin de ces de-
lassemens. Mais je ne sçay pas ce qu'il faut
répondre à ceux qui luy reprochent qu'il a
trop aimé le jeu des cartes & des dez peu
seant à un grand Roy, & qu'avec cela il
n'estoit pas beau joueur, mais aspre au gain,
timide dans les grands coups, & de mauvaise
humeur sur la perte. A cela je croy qu'il
faut avouer, que c'estoit un défaut dans ce
Roy, qui n'estoit pas exempt de taches
non plus que le Soleil.

Il aimoit
un peu
trop le
jeu.

Il seroit à souhaiter pour l'honneur de
sa memoire qu'il n'eust eu que celui-là.
Mais cette fragilité continuelle, qu'il avoit
pour les belles femmes, en estoit un autre
bien plus blasmable dans un Prince Chre-
stien, dans un homme de son âge, qui estoit
marié, à qui Dieu avoit fait tant de graces,
& qui rouloit tant de grandes entreprises
dans son esprit. Quelquefois il avoit des
desirs qui estoient passagers, & qui ne l'at-
tachoient que pour une nuit: Mais quand
il rencontroit des beautez qui le frapient

Sa fragi-
lité estoit
extrême
pour les
femmes.

Q ij

1609. au cœur, il aimoit jusqu'à la folie, & dans ces transports il ne paroïssoit rien moins que Henry le Grand.

La Fable dit qu'Hercule prit la quenouille & fila pour l'amour de la belle Omphale. Henry fit quelque chose de plus bas pour ses Maistresses. Il se travestit un jour en Païsan, & chargea un fardeau de paille sur son cou, pour pouvoir aborder la belle Gabrielle; Et l'on dit que la Marquise de Verneuil l'a veü plus d'une fois à ses pieds essuyer ses dédains & ses injures.

Cette passion luy faisoit faire des choses honteuses.

Trois ou quatre de ses Maistresses.

On feroit vingt Romans des intrigues de ses diverses amours avec la Comtesse de Guiche, quand il n'estoit encore que Roy de Navarre; avec Jacqueline du Bucil, qu'il fit Comtesse de Moret; & avec Charlotte des Essards, sans compter beaucoup d'autres Dames de toutes qualitez, qui faisoient gloire d'avoir quelque charme pour un si grand Roy.

La haute estime & l'affection, que les François avoient pour luy, empeschoient que l'on ne s'offensast si fort de ce libertinage scandaleux; Mais la Reine sa femme

Cela estoit en cause qu'il estoit souvent en pique avec la Reine.

en avoit un extrême chagrin, qui causoit à toute heure des piquoteries entre eux, & la portoit à des desdains, & à des humeurs fascheuses. Le Roy, qui estoit en faute, les enduroit assez patiemment, & employoit ses plus confidens, & quelquefois son Confesseur, pour luy ramener l'esprit. De sorte qu'à toute heure il y avoit reconciliation

à faire ; Et ces brouilleries estoient si ordinaires , que la Cour , qui du commencement s'en estoit fort estonnée , à la fin n'y prenoit plus garde. 1609.

Le devoir conjugal obligeoit sans doute le Roy de ne pas violer la foy à son épouse legitime , & sur tout de n'avoir pas des maistresses à sa veuë ; mais s'il devoit estre bon mari en ce poinct , aussi faisoit-il qu'il le fust en celuy de l'autorité , & qu'il accoustumast sa femme à luy obeïr avec plus de soumission , & à ne le pas fascher comme elle faisoit à toute heure par des plaintes , par des reproches , & quelquefois par des menaces.

L'ennuy & le déplaisir de ces brouilleries domestiques retardoient assurément l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé pour le bien & le repos perpetuel de la Chrestienté , & pour la destruction en suite de la Puissance Ottomane. Et retardoit son grand dessein.

Plusieurs en ont parlé diversément : mais voicy ce que j'en trouve dans les Memoires du Duc de Sully *. Il devoit bien en sçavoir quelque chose , estant aussi avant comme il estoit dans la confidence de ce Roy. C'est pourquoy il faut nous en rapporter à luy. Quel estoit ce grand dessein. a imprimez à Paris en 1662.

Le Roy , dit-il , desirant acheminer les projets qu'il avoit conceus après la Paix de Vervin , creut qu'il falloit premierement établir en son Royaume une tranquillité inébranlable , en reconciliant à luy , & entre eux tous les esprits , & ostant toutes les

Les moyens donc il se servoit pour l'acheminer.

2609. causes d'aigreur. Qu'avec cela il estoit nécessaire de choisir des gens capables & sages, qui vissent en quoy son bien & son estat pouvoient s'améliorer, & de s'instruire bien en toutes ses affaires, qu'il pût prendre des conseils de luy-mesme, & discerner les bons & les mauvais, les entreprises faisables, ou impossibles, & celles qui estoient proportionnées à ses revenus. Car la dépense qui se fait au delà attire les maledictions des peuples, qui sont ordinairement suivies de celle de Dieu.

Pour cet effet il accorde un Edict aux Huguenots, & acquitte ses debtes.

Ce qui restablit la réputation, & la bonne foy de la France.

Il accorda donc un Edict aux Huguenots, pour faire vivre en Paix les deux Religions. Puis il donna un ordre certain & fixe pour acquitter ses debtes, & celles du Royaume, contractées par les desordres du temps, par les profusions de ses devanciers, & par les payemens & achapts des hommes & des places qu'il luy avoit fait faire durant la Ligue. Sully luy fit voir un memoire l'an mil six cens sept, par lequel il en avoit acquitté pour quatre-vingts sept millions; Ce qui establit la réputation & la bonne foy de la France envers les Estrangers, chez lesquels elle estoit fort décriée.

Il s'adjoind tous les Potentats Chrestiens en leur promettant toutes les conquestes.

Cela fait il travailla continuellement pour s'adjoindre dans son grand dessein tous les Potentats Chrestiens, en leur offrant de leur donner tout le fruit des entreprises sur les Infideles, sans en réserver rien pour luy: car il ne vouloit point, disoit-il, d'autres Estats que la France.

Il se propoſa auſſi de chercher toutes les occasions d'eſteindre les diſcordes, & de pacifier les differens d'entre les Princes Chreſtiens, dès auſſi-toſt qu'il les verroit naître; Et cela ſans aucun intereſt, que celui de la reputation de Prince genereux, de ſinterreſſé, ſage, & equitable.

Il commença à ſe faire pour amis & allies les Princes & Etats qui luy ſembloient les mieux diſpoſez envers la France, & les moins oppoſez à ſes intereſts, comme les Etats ou Provinces-Unies, les Venitiens, les Suiffes & les Griſons. Puis les ayant attachez à luy par des liens tres-eſtroits, il ſe mit à ménager les trois Puiffances Royales du Nord, ſçavoir Angleterre, Danemark & Suede; à diſcuter & vuidér leurs differens, & meſme à taſcher de les reconcilier avec le Pape, ou du moins obtenir une ceſſation de haine & d'inimitié, par quelque formulaire de la maniere qu'ils auroient à vivre enſemble; laquelle euſt eſté avantageuſe au Pape, en ce qu'ils l'euffent reconnu pour premier Prince de la Chreſtienté, quant au temporel, & en ce cas-là luy euſſent rendu tout reſpect. Il taſcha en ſuite à faire la meſme choſe entre les Electeurs, les Etats & les Villes Imperiales, eſtant obligé particulierement, diſoit-il, de prendre ſoin d'un Empire qui avoit eſté fondé par ſes Predeceſſeurs. Après il fit ſonder les Seigneurs de Boheme, de Hongrie, de Tranſylvanie & de Pologne, pour ſçavoir

1689.

Les reünit en accommodant les differens.

Les Princes qu'il ſe fait pour amis.

Comme il euſt accommodé les Princes Proteſtans avec le Pape.

Il traite avec les Electeurs.

Avec les Seigneurs de Boheme, Hongrie, Pologne.

Q.iii.

1609. s'ils ne concourroient pas avec luy dans le dessein d'oster & déraciner pour jamais tous sujets de trouble & division dans la Chrétienté. Il traitta après cela avec le Pape, qui approuvoit & louoit son entreprise, & desiroit y contribuer de sa part tout ce qui luy seroit possible.

Avec le Pape.

C'estoient là les dispositions à son grand dessein, dont je vais vous faire voir le plan raccourci.

Plan raccourci du grand dessein de Henry. IV.

Il vouloit partager la Chrétienté en quinze Dominations égales.

Il desiroit réunir si parfaitement toute la Chrétienté, que ce ne fust qu'un corps, qui eust esté & se fust appelé la République Chrétienne. Pour cet effet il avoit déterminé de la partager en quinze Dominations ou Estats, qui fussent le plus qu'il se pourroit d'égale force & puissance, & dont les limites fussent si bien spécifiées, par le consentement vniuersel de toutes les Quinze, qu'aucune ne les püst outrepasser. Ces Quinze Dominations estoient le Pontificat, ou Papauté, l'Empire d'Allemagne, la France, l'Espagne, la Grand-Bretagne, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, le Danemark, la Suède, la Savoye ou Royaume de Lombardie, la Seigneurie de Venise, la République Italique ou des petits Potentats & Villes d'Italie, les Belges ou Pais-Bas, & les Suisses.

Sçavoit
11. Roy-
aumes, &
4. Repu-
bliques.

De ces Estats il y en eust eu cinq successifs, France, Espagne, Grand-Bretagne, Suède, & Lombardie; Six électifs, Papauté, Empire, Hongrie, Bohême, Pologne

& Danemark ; Quatre Républiques , deux 1609.
desquelles eussent esté Democratiques , sçavoir les Belges , & les Suisses ; Et deux Aristocratiques ou Seigneuries , celle de Venise , & celle des petits Princes & Villes d'Italie.

Le Pape outre les terres qu'il possède , Ce qu'eût eu le Pape.
devoit avoir le Royaume de Naples , & les hommages tant de la Republique Italique , que de l'Isle de Sicile.

La Seigneurie de Venise eust eu la Sicile en foy & hommage du Saint Siege , mais sans autres droits que d'un simple baisement de pieds , & d'un Crucifix d'or , de vingt ans en vingt ans. La Seigneurie de Venise.

La Republique Italique eust esté composée des Estars de Florence , Genes , Luques , Mantouë , Parme , Modene , Monacho , & autres petits Princes & Seigneurs , & eust aussi relevé du Saint Siege , luy payant seulement pour toute redevance un Crucifix d'or de la valeur de dix mille francs. La Republique Italique.

Le Duc de Savoye outre les terres qu'il possédoit , eust encore eu le Milanois ; Et le tout eust esté erigé en Royaume par le Pape , sous le titre de Royaume de Lombardie , duquel on eust distrait le Cremonois en échange du Montferrat que l'on y eust joint. Le Duc de Savoye.

On eust incorporé avec la Republique Helvetienne ou des Suisses , la Franche-Comté , l'Alsace , le Tyrol , le Pais de Trente , & leurs dépendances , & elle eust fait un

Q. v.

1609. hommage simple à l'Empire d'Allemagne de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans.

Celle des
Provinces
des Païs-
Bas.

On eust établi toutes les dix-sept Provinces des Païs-Bas, tant les Catholiques que les Protestantes, en une Republique libre & souveraine, sauf un pareil hommage à l'Empire; Et on eust grossi cette Domination des Duchez de Cleves, de Juliers, de Berghe, & de la Mark, de Ravenstein, & autres petites Seigneuries voisines.

Le Roy-
sume de
Hongrie

On eust joint au Royaume de Hongrie les Estats de Transylvanie, de Moldavie & de Valachie.

L'Empe-
reur avec
libre éle-
ction.

L'Empereur eust renoncé à s'agrandir jamais luy, ni les siens par aucune confiscation, desherance, ou reversion de Fiefs masculins; Mais eust disposé des Fiefs vacans en faveur de personnes hors de saparenté; par l'avis & consentement des Electeurs & Princes de l'Empire. On fust aussi demeuré d'accord que l'Empire desormais n'eust pû pour quelque occasion que ce fust, estre tenu consecutivement par deux Princes d'une mesme Maison, de peur qu'il ne s'y perpetuast, comme il faisoit depuis longtemps en celle d'Autriche.

Boheme
& Hongrie eus-
sent esté
electifs.

Le Royaume de Hongrie & de Boheme eussent esté pareillement electifs par les voix de sept Electeurs, sçavoir 1. celle des Nobles, Clergé, & Villes de ces Païs-là. 2. du Pape. 3. de l'Empereur. 4. du Roy de France. 5. du Roy d'Espagne. 6. du Roy d'Angleterre. 7. des Rois de Suede, de

Danemark & de Pologne, qui tous trois n'eussent fait qu'une voix. 1609.

Outre cela pour regler tous les differens, qui fussent nez entre les Confederez; & les vuider sans voye de faict, on eust establi un ordre & forme de proceder par un Conseil General, composé de soixante personnes, quatre de la part de chaque Domination; lequel on eust placé dans quelque Ville au milieu de l'Europe, comme Mets, Nancy, Cologne, ou autre. On en eust encore fait trois autres en trois differens endroits, chacun de vingt hommes, lesquels tous trois eussent eu rapport au Conseil General.

Vn Conseil general pour ces quinze Dominations, de soixante personnes.

Trois autres chacun de vingt.

De plus par l'avis de ce Conseil General, qu'on eust pû appeller le Senat de la Republique Chrestienne, on eust establi un ordre & un reglement entre les Souverains & les Sujets, pour empêcher d'un costé l'oppression & la tyrannie des Princes, & de l'autre les plaintes & les rebellions des Sujets. On eust encore réglé & assuré un fonds d'argent & d'hommes, auquel chaque Domination eust contribué selon la cotisation faite par le Conseil, pour aider les Dominations voisines des Infidèles contre leurs attaques, sçavoir Hongrie & Pologne contre celles du Turc, & Suede & Pologne contre les Moscovites & les Tartares.

Ordre pour empêcher de la tyrannie, & les rebellions.

Et pour secourir les Provinces voisines des Infidèles.

Puis quand toutes ces Quinze Dominations eussent esté bien establies avec leurs droits, leurs Gouvernemens & leurs limi-

Qvj

1609.
Trois Cap-
itaines
Généraux,
un par
mer, deux
par terre,
pour faire
la guerre
au Turc.

Quelles
troupes,
& quel
attail.

La seule
Maison
d'Austri-
che eust
souffert
d'être éta-
blissement.

Du côté
d'Italie le
Pape, Ve-
nise, &
Savoye, y
con- sen-
toient.

tes, ce qu'il esperoit pouvoir faire en moins
de trois ans: elles eussent ensemble d'un com-
mun accord, choisi trois Capitaines Gen-
raux, deux par terre & un par mer, qui eus-
sent attaqué tout à la fois la maison Otoma-
ne, A quoy chacune d'elles eust contribué
certaine quantité d'hommes, de vaisseaux,
d'artillerie, & d'argent selon la taxe, qui en
estoit faite. La somme en gros de ce qu'el-
les devoient fournir, montoit à deux-cens
soixante-cinq mille hommes d'infanterie,
cinquante-mille chevaux, un attail de deux
cens dix-sept pieces de canon, avec les char-
rois, Officiers, & munitions à proportion,
& cent dix-sept grands Vaisseaux & Gale-
res, sans compter les Vaisseaux de moyen-
ne grandeur, les brulots, & les navires de
charge.

Cet établissement estoit avantageux à
tous les Princes & Estats Chrestiens: Il n'y
avoit que la seule Maison d'Austriche qui es-
eust souffert dommage, & qui eust esté dé-
pouillée pour accommoder les autres. Mais
on avoit fait le projet de la porter à y con-
sentir de gré ou de force, en cette maniere.
Premierement, il faut supposer, que du co-
sté d'Italie, le Pape, les Venitiens, & le
Duc de Savoye estoient bien informez de
dessein du Roy, & qu'ils l'y devoient assis-
ter de toutes leurs forces: le Savoyard sur-
tout y estant extrêmement animé, parce
que le Roy luy donnoit sa fille aînée en
mariage pour son fils Victor Amedée; Qu-

du costé d'Allemagne quatre Electeurs, Palatin, Brandebourg, Cologne, & Mayence le sçavoient aussi, & qu'ils le devoient favoriser, Que le Duc de Baviere avoit leur parole, & celle du Roy, qu'on l'éleveroit à l'Empire; Et que plusieurs des Villes Impériales s'estoient déjà adressées au Roy pour le supplier de les honorer de sa protection, & de les maintenir dans leurs privilèges, qui avoient esté abolis par la Maison d'Autriche; Que du costé de Bohème & de Hongrie, il avoit des intelligences avec les Seigneurs & la Noblesse, & que les peuples y estoient si desesperez de la pesanteur du joug, qu'ils estoient prests de le secouer, & de se donner au premier qui leur tendroit les bras.

1609.
D'Allemagne
plusieurs
Electeurs
& on eust
fait le Duc
de Baviere
Empereur

De Bohème
&
Hongrie,
les seigneurs
& la Noblesse.

Toutes les dispositions luy estant ainsi favorables, arriva l'affaire de Cleves, dont nous parlerons tout à cette heure, laquelle luy fournissoit une belle occasion de commencer l'exécution de ses projets. Elle devoit se faire de cette sorte.

Affaire
de Cleves
arrive à
propos
pour faire
éclore un
grand
dessein.

Ayant mis sur pied une armée de quarante mille hommes, comme il fit, il devoit tout en marchant dépescher des Ambassadeurs vers tous les Potentats de la Chrétienté pour leur donner part de ses justes & saintes intentions. Puis sous prétexte d'aller à Cleves, il se fust saisi de tous les passages de la Meuse, & eust attaqué tout d'un coup Charlemont, Mastrich, & Namur, qui estoient peu munis. Au mesme temps

Le Roy en
marchant
se fust saisi
des passages
de la
Meuse.

1409. toutes les grandes Villes des Païs-Bas eussent crié liberté, les Seigneurs se fussent mis aux champs avec pareil dessein, & eussent arboré le Lion Belgique avec les Fleurs de lis. Les Hollandois eussent occupé toutes les costes avec leurs vaisseaux en tres-grand nombre, pour fermer le commerce de la mer aux Flamans, comme on leur eust fermé celui de terre du costé de France. Ce qu'on vouloit faire afin de hastier les peuples de secouër la domination des Espagnols, & de s'adresser au Roy & aux Princes ses affotiez, pour prier le Roy d'Esgne de les vouloir mettre en liberté, & d'avoir la bonté de leur rendre la Paix, laquelle ils ne pouvoient jamais esperer, tandis qu'ils seroient sous sa domination.

Les villes de Flandre se fussent revoltées; les Hollandois eussent occupé les costes.

Flamans eussent prié le Roy d'Esgne de les mettre en liberté.

L'armée du Roy eust vescu avec grand ordre.

Le Roy ne se fust rien reservé de ses conquestes.

Il y a toutes les apparences qu'à l'approche d'une si puissante armée, par les intelligences des principaux Seigneurs, par le branle des grandes Villes, par l'amour que ces peuples ont toujours eu pour la liberté, la Flandre se fust toute soulevée, Principalement lors qu'elle eust veü le merveilleux ordre & l'exacte discipline de ses troupes, qui eussent vescu en bons hostes payant par tout, & ne faisant aucun outrage sur peine de la vie, & quand on eust reconnu qu'il ne travailloit que pour le bien & le salut des peuples, ne se reservant rien de toutes ses conquestes, que la gloire & la satisfaction de rendre ces Provinces à leurs-mêmes, sans en retenir un seul de-

seau ni un seul village pour luy.

1609.

Au mesme temps qu'il eust mis la Flandre dans un estat libre, & qu'il eust accommodé le different de la succession de Cleves, tous les Princes interessez en cette affaire, les Electeurs que nous avons nommez, & les Deputez de plusieurs grandes Villes devoient le venir remercier, & puis le supplier de vouloir joindre ses prieres & son autorité aux supplications qu'ils avoient à faire à l'Empereur, pour le disposer de laisser les Estats & les Villes de l'Empire en leurs anciens-droits, & immunitiez; Sur tout en la libre election d'un Roy des Romains, sans y user plus d'aucunes pratiques, contraintes, promesses & menaces; Et que pour cet effet il fust dès l'heure resolu qu'on en éliroit un d'une autre Maison que de celle d'Autriche. Ils estoient convenus entre eux que ce seroit le Duc de Baviere. Le Pape se fust joint avec eux pour cette requi-sition; Et ils l'eussent faite avec tant d'instance, qu'il eust esté difficile à l'Empereur, qui n'eust point esté armé, de la refuser.

Il eût avec les autres Princes, prié l'Empereur de laisser les Villes de l'Empire en liberté.

Semblable requeste eust esté faite au Roy, & à ses Associez par les peuples de Bohême, Hongrie, Autriche, Styrie & Corinthie; Sur tout pour le droit qu'ils avoient d'eslire eux-mesmes leur Prince, & de se mettre en telle forme de gouvernement qu'ils jugeroient la meilleure, par l'avis de leurs amis & Alliez. A quoy le Roy descendant, eust usé de toutes sortes d'hon-

Bohême, Hongrie, Autriche eussent fait même priere.

1409. nestetez, de prieres & de deferences, me au déffous de la dignité, pour faire voir qu'il n'entendoit point tant se servir de la force, que de l'equite & de la raison.

Le Duc de
Savoie
eust de-
mandé au
Roy d'Es-
pagne le
partage de
sa femme.

Après cela le Savoyard par mesme voye eust demandé au Roy d'Espagne avec toutes sortes de civilitez, & au nom de ses enfans, qu'il luy plust leur donner le dot de leur mere, aussi bon & avantageux que l'avoit eu leur tante Isabelle; Et en cas de refus, le Roy devoit permettre à Lesdignieres de l'assister de quinze mille hommes d' pied, de deux mille chevaux, & de cent mille escus par mois pour faire la conqueste du Milanois, ou Pais de Lombardie. En quoy il eust esté favorisé de la plupart des Princes d'Italie.

Le Pape
& les Ven-
itiens
fussent
interve-
nus pour
les diffé-
rens de
Navarre,
Naples,
& Sicile.

Cela fait il devoit avec ses Associez prier le Pape & les Venitiens d'intervenir comme Arbitres entre luy & le Roy d'Espagne pour terminer amiablement les differens, qui estoient prests d'éclater entre eux; à cause de Naples, Sicile, Navarre & Roussillon. Et alors pour monstrier qu'il n'avoit aucune pensée de s'agrandir, ni point d'autre ambition que d'affermir le repos de la Chrestienté, il se fust monstrier tout prest de ceder à l'Espagnol, la Navarre & le Roussillon, pourveu qu'il remist Naples & Sicile, non point pour luy, car il ne vouloit point d'autre Estat que la France, mais pour le Pape, & pour les Venitiens, auxquels il eust cedé son droit sur ces Pais.

Et le Roy
leur eust
cedé son
droit.

Enfin par un Legat Apostolique, & par ses remontrances de tous ses Associez, il eust fait entendre son dessein au Roy d'Espagne, & aux Princes de sa Maison, & eust conjuré par le sang de IESVS-CHRIST le l'avoir agreable, comme estant saint, pieux, charitable, glorieux & utile à toute la Chrestienté. On luy eust avec cela lédruit les avantages qui luy en fussent revenus à luy-mesme: On eust essayé de luy faire comprendre qu'il en eust esté plus riche, moins inquieté, & plus paisible; Que sans vingt ans l'Espagne, qui estoit presque deserte se fust repeuplée & fust devenue le plus florissant Estat de l'Europe. Je pense bien qu'il eust esté fort difficile de luy persuader cela: car l'ambition déreglée & mal entenduë embrasse plutôt des chimeres que des corps solides, & aime mieux posséder des pais vastes & deserts, qu'une estenduë raisonnable qui soit bien cultivée, & bien peuplée; Mais peut-estre que les armes l'eussent convaincu au defaut de la raison.

On eust tâché de persuader le Roy d'Espagne; mais on l'eust forcé.

Au reste le Roy avoit résolu de renoncer à toute pretention; De ne rien retenir de tout ce qu'il conquerrait. De ne rien entreprendre qu'il ne l'eust fait approuver à ses Alliez, & qu'il ne les vist disposés à y contribuer; De ne commencer point en plusieurs lieux éloignez tout à la fois, mais de faire suivre les expéditions de proche en proche, attendant toujours le succès des

Grande prudence & modération dont le Roy eust usé en la poursuite de ce dessein.

1609.

precedentes avant que de s'engager à d'autres ; De se monstrier sans ambition , sans avarice & sans orgueil dans la distribution des logemens , des vivres , des épouilles & des conquestes ; De favoriser les Estats foibles & necessiteux ; D'envoyer toujours quelque reconnoissance honorable , & utile à tous Capitaines & Soldats , qui auroient fait quelque bel exploit ; De n'entrer jamais dans aucune des partialitez , qui pourroient naistre entre les Amis & Alliez , mais de paroistre toujours esgal , equitable & commun ami ; De traiter honorablement les gens de guerre , avec eloge ou avec reprimende , selon qu'ils le meriteroient , & de maintenir exactement la discipline , empêchant tous desordres , degasts , violemens & incendies , afin qu'il fust receu par tout comme le Libérateur des Nations , & celuy qui apportoit la paix & la liberté , non pas la ruine & la desolation.

Les preparatifs & dispositions qu'il y apportoit.

Il prenoit les mesures , faisoit les preparatifs , & dresseoit les machines pour parvenir à cette fin avec tous les soins imaginables depuis huit ou neuf ans : Il faisoit des Amis & des Alliez de tous costez , entretenoit des intelligences par tout , avoit gagné le College des Cardinaux par de grosses pensions , avoit attiré à son service tous les bons Capitaines en Allemagne & en Suisse , & s'estoit aussi acquis ce qu'il y avoit aussi de bonnes plumes dans toute la

Chrestienté: d'autant qu'il vouloit persuader les peuples plutôt que de les forcer, & les instruire si bien de ses intentions, qu'ils regardassent les armes comme un secours salutaire.

Voilà le plan de son dessein; lequel sans mentir estoit si grand, qu'on peut dire, qu'il avoit esté conçu par une intelligence plus qu'humaine. Mais quelque haut qu'il fust, il n'estoit point au dessus de ses forces; Aufquelles si les Princes ne proportionnent leurs entreprises, il arrive qu'ils ruinent leur Estat, de mesme qu'un homme qui veut entreprendre des procez, ou faire des achapts plus que sa bourse ne peut porter, est contraint à la fin de vendre son fonds, & se noye de debtes & de mauvaises affaires.

Outre ses forces qui estoient grandes en nombre, mais dix fois plus en valeur, estans tous hommes choisis, & parmi cela y ayant quatre mille Gentils-hommes capables de tout à la venë de leur Roy: Le Prince d'Orange devoit se mettre aux champs avec quinze mille hommes de pied, & deux mille chevaux; Le Prince d'Anhalt en Allemagne eust paru avec dix mille; Les Electeurs, & le Duc de Baviere en avoient arrhé deux fois davantage, qui se fussent trouvez à divers rendez-vous au premier coup de trompette; Les Venitiens, & le Duc de Savoye se fussent declarez chacun avec une armée considerable, au premier signal qu'il leur

Les forces
qu'il avoit
pour cela.

Armée
que le
Prince
d'Orange
eust mise
sur pied.

Celle des
Electeurs
& Princes
d'Allema-
gne.

Celle des
Venitiens
& du Sa-
voyard.

1609. en eust donné. Pour les Suisses, outre-
 levée de six mille tous choisis; qui venoit
 au Roy, il en eust eu encore tout autant
 qu'il eust voulu. Quant au fonds de ses fi-
 nances, toutes les troupes estant payées
 pour trois mois, ses places bien garnies,
 les magasins sur la frontiere tout-à-fait
 remplis, ses Capitaines honorez de beaux
 presens, qu'il leur avoit faits: il avoit qua-
 torze millions de livres dans la Bastille,
 sept millions entre les mains du Tresorier
 de l'Espargne qui estoient le revenant bon
 de l'année precedente; deux autres millions
 en d'autres mains; plus le courant qui estoit
 de plus de vingt-sept millions; Et outre ce-
 la, Sully son Sur-Intendant l'asseuroit de
 quarante millions d'extraordinaire durant
 trois ans: De sorte qu'il eust pû faire la
 guerre quatre ans sans vexer ses Sujets de
 nouvelles charges. Mais il la vouloit faire
 si chaudement, qu'il en pust voir la fin dans
 peu de temps; Car il tenoit pour maxime;
 qu'un Prince sage quand il y est obligé, la
 doit faire forte & courte, & d'abord eston-
 ner le monde par des preparatifs formida-
 bles, parce qu'en cette sorte la grandeur de
 la dépense retourne à ménage, & les con-
 quêtes qui se font par la crainte des armes,
 vont bien plus loin que celles qui se font
 par les armes mesmes.

Le fonds
 de Finan-
 ces que le
 Roy avoit
 fait pour
 ce dessein.

Il vouloit
 faire la
 guerre
 tres
 puis-
 sament
 afin
 qu'elle
 fust
 courte.

Ce dessein
 apparem-
 ment eust
 réussi, n'y

Je vous ay dit quel estoit ce dessein: il
 n'y a que Dieu qui sçache quel en eust esté
 le succès. On peut dire neantmoins, jugeant

elon les apparences, qu'il devoit estre heureux : car il ne paroïssoit aucun Prince, ni Estat dans toute la Chrestienté, qui ne dût le favoriser, ou qui fust disposé à prendre le parti de la Maison d'Austriche, sinon le Duc de Saxe en Allemagne, & le Duc de Florence en Italie. Mais le Roy les eust bien rangez tous deux ; Le premier en assistant contre luy les heritiers de ce Duc Guillaume, qui avoit esté autrefois dépouillé de l'Electorat par l'Empereur Charles V. Le second en suscitant Pise, Sienné & Florence à crier liberté, & à secouër le joug de la domination des Mediers.

Mais il est temps que je vous dise ce que c'estoit que l'affaire de Cleves & de Juliers, qui luy avoit fourni l'occasion de prendre les armes, & ouvert les voyes pour commencer son grand dessein. Jean-Guillaume Duc de Juliers, de Cleves, & Berghes, Comte de la Mark, & de Ravensbourg, fils du Duc Guillaume, & de Marie d'Austriche sœur de l'Empereur Charles V. & petit fils du Duc Jean : estant mort sans enfans le vingt-cinquième Mars de l'an mil six cens neuf, sa succession mit en rumeur tous les Estats voisins. Il avoit quatre sœurs ; la première mariée au Marquis de Brandebourg ; la seconde au Comte Palatin de Neubourg ; la troisième au Duc des Deux-Ponts ; la quatrième au Marquis de Burgavv. Les enfans issus de ces mariages pre-
tendoient la succession, les plus proches

1609.
ayans au-
cun Prin-
ce contre,
quo les
Ducs de
Saxe & de
Florence.

Ce que
c'estoit
que l'af-
faire de
Cleves &
de Juliers.

Mort de
Jean Duc
de Juliers
sans en-
fans.

Sa succes-
sion dis-
putée par
plusieurs,
particu-
lièrement
par Bran-
debourg
& Neu-
bourg.

1609.

excluant les plus éloignez ; & les fils les filles. Le Duc de Saxe descendant d'une fille aînée du Duc Jean ayeul du Duc Guillaume disoit aussi qu'elle luy appartenoit préféablement : d'autant qu'il estoit porté dans le Contrat de mariage de cette fille-là, qu'au cas que les enfans mâles manquassent dans la Maison de Juliers, la succession luy reviendrait à luy & à ses descendants. Or cela étant arrivé, il s'ensuivoit que la succession estoit ouverte pour luy. Le Duc de Nevers prétendoit aussi au Duché de Cleves, comme portant luy seul le nom & les armes de Cleves; Et le Comte de Maulevrier par la même raison demandoit la Comté de la Mark, car il estoit l'aîné de la Mark; Et en cette qualité il prétendoit aussi le Duché de Bouillon & la Seigneurie de Sedan, qui estoient tenues par le Vicomte de Turrenne Marechal de Bouillon. L'Empereur disoit que toutes les prétentions de ces concurrens estoient mal fondées : d'autant que ces terres-là estoient des fiefs masculins, qui ne pouvoient échoir à des filles, & à faute de mâles estoient dévolues à l'Empire, par tant que c'estoit à luy d'en disposer. Et sur ce droit il en donna secrètement l'investiture à Leopold d'Autriche Evêque de Strasbourg, & l'envoya avec des forces pour se saisir de ces terres sous prétexte de la Reque, & cependant assigner les parties par devant sa Majesté Imperiale, pour dire leurs raisons.

L'Empereur disoit qu'elle estoit dévolue à l'Empire.

Il en investit Leopold d'Autriche,

Les poursuites du Duc de Nevers, & du Comte de Maulevrier ne furent pas fort hautes, d'autant qu'on leur fit entendre que les fiefs qu'ils demandoient, estoient unis & ne se pouvoient démembler. Le droit du Marquis de Brandebourg, & celui de Neubourg estant les plus apparens, a plus grande contestation fut d'abord entre eux deux. Le Landgrave de Hesse, leur ami commun, s'estoit entremis de les accommoder, & leur avoit fait passer une transaction de vuidier leur different à l'amiable, & de n'employer leurs forces que contre les usurpateurs, l'administration de la succession demeurant égale & commune entre eux, sauf les droits de l'Empereur. Mais là-dessus Leopold d'Autriche arriva avec des troupes, & se saisit de Juliers.

Lequel
tandis que
Brandebourg &
Neubourg
disputent,
s'empare
de Juliers.

Les deux Princes résolus de le chasser, chercherent secours de tous costez, & particulièrement implorerent celui du Roy: auquel ils envoyèrent le Prince d'Anhalt avec des lettres de l'Electeur Palatin & Duc de Vvirtemberg, qui l'assureoient que ses armes seroient justes, puissantes, & avec la grace de Dieu, victorieuses. Le Prince d'Anhalt luy parla sans doute de beaucoup d'autres choses touchant le grand dessein. Le Roy receut la personne avec un accueil tres-gracieux, & les propositions avec une joye incomparable: Il luy répondit dans les termes aussi obligeans qu'il se pouvoit, qu'il marcheroit en personne au secours de

Ils implor-
rent l'assis-
tance du
Roy.

Qui leur
promet
d'y mar-
cher en
personne.

1609. Ses bons Alliez , & qu'en attendant qu'il püst monter à cheval avec l'équipage qu'il devoit avoir un Roy de France , il feroit toujours avancer quelques troupes ; ce qu'il fit sur la fin de l'année mil fix cents neuf.

Mais dit
qu'il en-
sendoit
conserver
la Reli-
gion Ca-
tholique
en ce
païs-là.

Mais au reste il le pria de vouloir faire entendre aux Princes confederez , qu'ils luy feroient grand tort , s'ils pensoient que son assistance düst apporter quelque prejudice à la Religion Catholique en ces païs-là. Car il desiroit qu'avant toutes choses l'exercice y en fust conservé au mesme estat qu'il estoit au temps de la mort du Duc Guillaume ; lequel estoit Catholique , mais Brandebourg & Neubourg estoient Protestans.

Response
qu'il fait
à l'Empe-
reur.

L'Empereur luy envoya aussi un Ambassadeur de ses plus confidens , le prier de ne point favoriser la rebellion , & l'injustice de ces Princes , & de considerer qu'il ne pouvoit les assister sans faire tort à la Religion Catholique. Henry le Grand luy répondit qu'estant Roy Tres-Chrestien , il scauroit bien la maintenir & l'amplifier : mais qu'il ne s'agissoit pas de ce point-là , qu'il n'estoit question que de secourir ses amis , auxquels il ne manqueroit jamais si la vie ne luy manquoit.

Vest éta-
blir un
bon ordre
en son
Royaume
avant que
d'en sor-
tir.

Tout du long de l'hyver il donna ordre aux preparatifs de cette expedition , qui n'estoit que la couverture d'une plus grande. Comme il avoit resolu d'en poursuivre le mesme succès , il avoit delibéré avant que

que de sortir de son Royaume, d'y établir un si bon ordre pour le Gouvernement, qu'il n'y pût arriver aucun trouble. Pour cet effet il avoit creû que le meilleur estoit de laisser la Regence à la Reine; mais parce qu'il sçavoit qu'elle estoit gouvernée par Conchini, lequel il n'aimoit gueres, il vouloit qu'elle fust assistée d'un Conseil composé de quinze personnes; sçavoir les Cardinaux de Loyeuse, & du Perron, les Ducs de Mayenne, de Montmorency, & de Montbazou, les Mareschaux de Brissac, & de Fervagues, Chasteau-neuf qui eust esté Garde des Sceaux de la Regence, car le Roy vouloit avoir son Chancelier avec luy, Achille de Harlay Premier President du Parlement, Nicolai Premier President de la Chambre des Comptes, le Comte de Chasteau-vieux, & le Seigneur de Liancourt deux sages Gentils-hommes, Pont-carré Conseiller au Parlement, Gesvres Secrétaire d'Estat, & Maupeou Contrôleur des Finances.

De plus il vouloit établir un petit Conseil de cinq personnes dans chacune des douze Provinces de France, sçavoir une personne du Clergé, une de la Noblesse, une de la Justice, une des Finances, & une des corps des Villes; Et ces douze petits Conseils eussent eu correspondance & dépendance du Grand; lequel eust pris les résolutions par la pluralité des voix, la Reine n'y ayant que la sienne. Encore n'en eust-il pû prendre aucune, que conformément à

1609.

Laisser la
Regence
à la Reine,
mais luy
donner
un bon
Conseil.

Établir
de petits
Conseils
dans les
Provinces,
qui
ressortissent
au
Grand.

R

1609. l'instruction generale que le Roy vou dresseé, ou que sa Majesté n'en eût esté partie, si c'estoit une chose que son instruction n'expliquast pas assez clairement. Ain quoy qu'absent il se retenoit le Gouvernemen-
 & lioit bien fort les mains à la Reine, de peur qu'elle ne prist trop d'autorité, & que peut-estre on ne la portast à abuser du commandement.

Quelques-uns met-
 zent dans
 l'esprit de
 la Reine,
 qu'il faut
 qu'elle se
 face sa-
 crer avant
 le depart
 du Roy.

Tandis qu'il appliquoit son esprit à ces choses, quelques personnes, entre autres Conchini & sa femme, mirent dans l'esprit de la Reine, qu'il falloit, pour luy acquérir plus de dignité & plus d'éclat aux yeux des peuples, & pour autoriser davantage sa Re-
 gence, qu'elle se fist sacrer & couronner avant le depart du Roy. Pour les mesmes raisons qu'elle le desiroit, le Roy ne l'avoit pas trop agreable: joint que cette ceremo-
 nie ne se pouvoit faire sans beaucoup de frais & sans y perdre beaucoup de temps; ce qui le retenoit à Paris & retardoit ses desseins. Il avoit une extrême impatience de sortir de cette Ville; le ne sçay quel se-
 cret instinct le pressoit de s'en éloigner au plustost; C'est pourquoy ce Sacre le fa-
 choit, mais il ne pût refuser cette marque de son affection à la Reine, qui le desiroit passionnément.

Il y son-
 geoit à re-
 gret.

Sully raconte qu'il luy entendit dire plus d'une fois, *Mon ami. ce Sacre me presage quelque malheur: ils me tueront. Je ne for-
 tify jamais de cette Villa, j'y mourray.*

mes ennemis n'ont autre remède qu'en ma mort. On m'a dit que je devois estre tué à la première grande magnificence que je ferois, & que je mourrois dans un carrosse ; C'est ce qui fait que quelquefois quand j'y suis, il me prend des tressaillemens, & que je m'écrie malgré moy.

1609.

On luy conseilloit pour éviter les mauvaises propheties de partir dès le lendemain, & de laisser-là ce Sacre, qui se pouvoit bien faire sans luy ; mais la Reine s'en offensa extrêmement : & comme il estoit bon & obligeant, il demeura pour la contenter. Ce Saere se fit à Saint Denis le treizième de May, & la Reine devoit le seizième du mesme mois faire son entrée à Paris, où l'on dressoit de magnifiques preparatifs pour honorer cette Feste.

1610.

Le Sacre de la Reine.

Déjà les troupes du Roy avoient filé au rendez-vous, sur la frontiere de Champagne ; Déjà la Noblesse accouruë de toutes parts y avoit envoyé ses equipages ; Le Duc de Rohan alloit recueillir les six mille Suisses ; Et il estoit sorti cinquante pieces de canon de l'Arseнал. Déjà le Roy avoit envoyé demander à l'Archiduc & à l'Infante, en quelle sorte ils vouloient qu'il passast par leur pais, ou comme ami, ou comme ennemi. Chaque heure de retardement luy sembloit une année, comme s'il se fust presagé son malheur à luy-mesme. Certes le Ciel & la Terre n'avoient donné que trop de pronostics de ce qui luy arriva. Vne tres-

Quantité de pronostics qui

R ij

1610.
sembloit
presager
la mort
de Henry
IV.

grande Eclipsé de tout le corps du Soleil, qui se fit l'an mil six cens huit : Vne terrible Comete qui parut l'année precedente : Des tremblemens de terre : Des monstres en en diverses contrées de la France : Des pluyes de sang, qui tomberent en quelques endroits : Vne grande peste, qui avoit affligé Paris l'an mil six cens six : Des apparitions de fantômes, & plusieurs autres prodiges tenoient les hommes en crainte de quelque horrible evenement.

Ses ennemis estoient alors dans un profond silence : qui peut-estre n'estoit pas causé seulement par la consternation & par la crainte du succès de ses armes, mais par l'attente qu'ils avoient de voir réussir quelque grand coup, qui estoit toute leur esperance. Il falloit bien qu'il y eust plusieurs conspirations sur la vie de ce bon Roy ; Puisque de vingt endroits on luy en donnoit avis ; Puisque l'on fit courir le bruit de sa mort en Espagne & à Milan par un écrit imprimé ; Puisqu'il passa un courier par la ville de Liege huit jours auparavant qu'il fust assassiné, qui dit qu'il portoit nouvelles aux Princes d'Allemagne qu'il avoit esté tué ; Puisqu'à Montargis on trouva sur l'Autel un billet contenant la prediſtion de sa mort prochaine, par un coup déterminé ; Puisqu'enfin le bruit couroit par toute la France, qu'il ne passeroit point cette année-là, & qu'il mourroit d'une mort tragique dans la cinquante-septième de son aage.

On luy
donne a-
vis de plu-
sieurs en-
droits
qu'on veut
attenter à
sa vie.

luy-mesme qui n'estoit point trop credule, joûtoit quelque foy à ces pronostics, & sembloit estre condamné à mort, tant il étoit triste & abatu, quoy que de son naturel il ne fust ni craintif, ni melancolique.

1610.
Il y ajoûte
quelque
foy, &
craint.

Il y avoit à Paris, depuis deux ans, un certain méchant coquin nommé François Ravail-
lac, natif du païs d'Angoumois, de vile extraction, de poil rousseau, reserveur & melancolique, qui avoit esté Moine, puis ayant quitté le frôc avant que d'estre Profes, avoit tenu escole, & après s'estoit fait solliciteur d'affaires, & estoit venu à Paris. On ne sçait s'il y avoit esté amené pour faire ce coup; Ou si y estant venu à autre dessein, il avoit esté induit à cette execrable entreprise par des gens, qui ayant connu qu'il avoit encore dans l'ame quelque levain de la Ligue, & cette fausse persuasion que le Roy alloit renverser la Religion Catholique en Allemagne, le jugerent propre pour ce coup.

Qui estoit
Ravail-
lac ?

Il est induit à tuer
le Roy,
mais on
ne sçait
par qui.

Si l'on demande qui furent les Demons & les Furies qui luy inspirèrent une si damnable pensée, & qui le poussèrent à effectuer la méchante disposition : l'Histoire répond qu'elle n'en sçait rien, & qu'en une chose si importante, il n'est pas permis de faire passer des soupçons & des conjectures, pour des veritez asseurées. Les Juges mesme, qui l'interrogerent, n'oserent en ouvrir la bouche, & n'en parlerent jamais que des épaules.

1610.

Le Roy
sort du
Louvre
pour aller
à l'Arse-
nal.

Quelles
personnes
estoyent
avec luy.

Son car-
rosse est
arresté
par un
embarras
dans la
ruë de la
Ferron-
nerie.

Mais voici comme il executa son malheu-
reux dessein. Le lendemain du Sacre, quatri-
zième jour de May, le Roy sortit du Lou-
vre sur les quatre heures du soir pour aller
à l'Arse-
nal visiter Sully, qui estoit indispo-
sé, & pour voir en passant les apprests qui
se faisoient sur le Pont Nostre-Dame & à
l'Hostel de Ville pour la reception de la
Reine. Il estoit au fond de son carrosse,
ayant le Duc d'Espernon à son costé : le Duc
de Montbazou, le Marechal de Lavardin,
Roquelaure, la Force, Mirebeau, & Lian-
court Premier Escuyer, estoient au devant
& aux portieres. Son carrosse entrant de la
ruë Saint Honoré dans celle de la Ferronne-
rie, trouva à droite une charrette chargée de
vin, & à gauche une autre chargée de foin,
lesquelles faisant embarras, il fut contraint
de s'arrestar; car la ruë est fort estroite à
cause des boutiques, qui sont basties con-
tre la muraille du Cimetiere Saint Innocent.
Le Roy Henry II. avoit autrefois ordonné
qu'elles fussent abatuës, pour rendre ce
passage-là plus libre : mais cela ne s'estoit
point executé. Helas que la moitié de Paris
n'a-t-elle esté plustost abatuë, que de voir le
plus grand malheur, qu'il ait jamais veü,
& qui a esté cause d'une infinité d'autres
malheurs ! Les Valets de pied estant passer
sous les Charniers de Saint Innocent pour
éviter l'embarras, & n'y ayant personne
autour du carrosse, le scelerat qui depuis
long-temps suivoit opiniastrément le Roy

pour faire son coup, remarqua le costé où il estoit, se coula entre les boutiques & le carrosse, & mettant un pied sur un des rais de la rouë, & l'autre sur une borne, d'une resolution enragée luy porta un coup de couteau entre la seconde & la troisieme costé un peu au dessus du cœur. A ce coup le Roy s'écria, *Je suis blessé.* Mais le méchant, sans s'effrayer redoubla, & le frapa dans le cœur, dont il mourut tout à l'heure sans avoir pû jetter qu'un grand soupir. L'Assassin estoit si assuré qu'il donna encore un troisieme coup, mais qui ne porta que dans la manche du Duc de Montbazou. Après cela il ne se soucia point de s'enfuir, ni de cacher son couteau: mais se tint là; comme pour se faire voir & pour se glorifier d'un si bel exploit.

Ravaillac
le tué.

Il fut pris sur le champ, interrogé à diverses fois par des Commissaires du Parlement, jugé les Chambres assemblées, & par Arrest, tiré à quatre chevaux dans la Greve, après avoir esté tenailé aux mammelles, aux bras & aux cuisses, sans qu'il témoignast la moindre émotion de crainte ni de douleur dans de si estranges tourmens. Ce qui confirmoit bien le soupçon qu'on avoit, que certains Emissaires sous le masque de pieté, l'avoient instruit & l'avoient enchanté par de fausses assurances qu'il mourroit martyr, s'il tuoit celuy qu'ils luy faisoient croire estre l'ennemi juré de l'Eglise.

Il est tenailé, & tiré à quatre chevaux.

1610.

On ouvre
le corps
du Roy, &
on trouve
qu'il pou-
voit en-
core vi-
vre trente
ans.

Le Duc d'Espernon voyant le Roy *bas* vie & sans parole, fit tourner le carrosse & mena le corps au Louvre : où il fut ouvert en presence de vingt-six Medecins & Chirurgiens, qui luy trouverent toutes les parties si saines, que dans le cours de nature il pouvoit encore vivre trente ans.

Ses entrailles furent envoyées dès l'heure mesme à Saint Denis & enterrées sans aucune ceremonie. Les Peres Iesuites demanderent le cœur, & le porterent à leur Eglise de la Fleche, là où ce grand Roy leur avoit donné sa maison pour y bastir le beau College qu'on y void aujourd'huy. Le corps embaumé dans un cercueil de plomb, couvert d'une bierre de bois, avec un drap d'or par dessus, fut mis dans la chambre du Roy sous un dais, avec deux autels aux deux costez, sur lesquels on dit la Messe dix-huit jours durant. Puis il fut conduit à Saint Denis, où on l'inhuma avec les ceremonies ordinaires, huit jours après celuy de Henry III. son predecesseur. Car il faut sçavoir que le corps de Henry III. estoit demeuré jusques-là dans l'Eglise de Saint Cornille de Compiègne, d'où le Duc d'Espernon, & Bellegarde Grand Escuyer, jadis ses Favoris, l'amenerent à S. Denis, & luy firent faire ses funerailles ; la bien-seance desirant qu'il fust inhumé avant son Successeur.

Il est en-
terré à S.
Denis.

On fait
la Reine
Regente.

On cela la mort du Roy au peuple tout le reste du jour, & jusques bien avant dans le

lendemain, tandis que la Reine dispoſoit les Grands, & le Parlement à luy donner la Regence. Elle l'obtint ſans beaucoup de difficulté, ayant mené le jeune Roy ſon fils au Parlement; & le Prince de Condé, & le Comte de Soiffons, qui ſeuls euſſent pû s'y oppoſer, eſtans abſens. Le premier eſtoit à Milan, comme nous l'avons dit, & le ſecond dans ſa Maifon de Blandy, où il s'eſtoit retiré mal content, quelques jours avant le Sacre de la Reine.

Quand le bruit de cét accident ſi tragique fut épanché par tout Paris, & qu'on ſceut aſſurément que le Roy, qu'on ne croyoit que bleſſé, eſtoit mort: ce mélange d'eſperance & de crainte, qui tenoit cette grande Ville en ſuſpens, éclata tout d'un coup en de hauts cris, & en de furieux gemiſſemens. Les uns devenoient immobiles & paſmez de douleur; Les autres couroient les ruës tout éperdus; Plusieurs embraiſoient leurs amis, ſans leur dire autre choſe, ſinon, *ah, quel malheur!* Quelques-uns s'enfermoient dans leurs maiſons; D'autres ſe jettoient par terre. On voyoit des femmes échevelées, qui heurloient & ſe lamentoient; Les peres diſoient à leurs enfans, *Que deviendrez-vous mes enfans, vous avez perdu voſtre pere?* Ceux qui avoient plus d'apprehenſion pour l'avenir, & qui ſe ſouvenoient des horribles calamitez des guerres paſſées, plaignoient les malheurs de la France, & diſoient que ce

*Eſtrange
deſolatio
dés Paris,
quand on
y ſceut la
mort du
Roy.*

R. v.

1610. funeste coup qui avoit percé le cœur du Roy , coupoit la gorge à tous les François. On raconte qu'il y en eut plusieurs qui en furent si vivement touchez qu'ils moururent, quelques-uns tout sur le champ, & les autres peu de jours après. Enfin il ne sembloit pas que ce fust le deuil de la mort d'un homme seul, mais de la moitié de tous les hommes : on eust dit que chacun avoit perdu toute sa famille , tout son bien, & toutes ses esperances par la mort de ce grand Roy.

Son âge
& le temps
de son re-
gne.

Il mourut âgé de cinquante-sept ans & cinq mois , le trente-huitième de son Règne de Navarre, & le vingt-unième de celui de France.

Ses deux
femmes,
Margue-
rite, &
Marie.

Il fut marié deux fois, comme nous l'avons dit ; La première avec Marguerite de France , dont il n'eut point d'enfans ; La seconde avec Marie de Medicis. Marguerite estoit fille du Roy Henry II. & sœur des Rois François II. Charles IX. & Henry III. d'avec laquelle il fut dé marié par Sentence des Prelats deputez pour cela par le S. Pere. Marie de Medicis estoit fille de François , & niece de Ferdinand Duc de Florence. Il en eut trois fils & trois filles.

Il eut
trois fils
de Marie.

Les fils nasquirent tous à Fontainebleau. Le premier nommé Louys ; vint au monde le vingt-septième de Septembre de l'an mil six cens un à onze heures du soir. Il fut Roy après luy , & porta le surnom de Juste. Le second nasquit le seizième d'Avril mil six

cens sept. Il eut le titre de Duc d'Orleans, **1610.** mais point de nom, parce qu'il mourut avant que la ceremonie de son Baptême eust esté faite, l'an mil six cens onze. Le troisiéme prit naissance le vingt-cinquiéme d'Avril mil six cens huit; son nom fut Jean-Baptiste-Gaston, & son titre Duc d'Anjou; mais le second fils estant mort, on luy donna celuy de Duc d'Orleans, qu'il a porté jusques à sa mort, qui arriva l'année dernière.

L'aînée des filles nasquit à Fontainebleau le vingt-deuxième de Novembre mil six cens deux; Ainsi elle fut la seconde des enfans. **Et trois filles.** On la nomma Elizabeth, ou Isabeau. Elle a esté mariée à Philippe IV. Roy d'Espagne, & est morte il y a quelques années. C'estoit une Princesse de grand cœur, & qui avoit de la vigueur & de la cervelle au delà de son sexe. Les Espagnols disoient pour cela, que c'estoit la fille de Henry le Grand. La seconde nasquit au Louvre à Paris, le dixième de Fevrier mil six cens six. On luy donna le nom de Christine. Elle épousa Victor Amedée, pour lors Prince de Piedmont, & depuis Duc de Savoye, l'un des Princes du monde qui avoit le plus de capacité & de vertu. La troisiéme nasquit aussi au mesme endroit, le vingt-cinquiéme de Novembre Feste de Sainte Catherine, l'an mil six cens neuf, & eut nom Henriette-Marie. C'est la Reine d'Angleterre d'aujourd'huy, vefve de l'infortuné

1610.

Roy Charles Stuard , que ses Sujets ont cruellement dépouillé de la Royauté & de la vie ; Mais le Ciel Protecteur des Souverains , a glorieusement rétabli son fils le Roy Charles II.

Il avoüa huit enfans naturels de diverses Maistresses.

Deux fils & une fille de la Marquise de Gabrielle.

Un fils & une fille de la Marquise de Verneuil.

De la Comtesse de Moret un fils.

Outre ces six enfans legitimes , il en eut encore huit naturels , de quatre différentes Maistresses , sans compter ceux qu'il n'avoüa pas.

De Gabrielle d'Estrées Marquise de Monceaux & Duchesse de Beaufort en Champagne , il eut Cesar Duc de Vendosme , qui vit encore , & naquit au mois de Juin l'an mil cinq-cens quatre-vingts quatorze : Alexandre Grand-Prieur de France , qui est mort prisonnier d'Estat : & Henriette mariée à Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf.

De Henriette de Balsac d'Entragues , qu'il fit Marquise de Verneuil , il eut Henry Evêque de Mets , qui vit encore : Et Gabrielle qui épousa Bernard de Nogaret Duc de la Valette , aujourd'huy Duc d'Espernon , dont elle eut le Duc de Candale , mort depuis peu , & une fille maintenant Religieuse Carmélite ; Puis elle mourut.

De Jacqueline de Bueil , à laquelle il donna la Comté de Moret , naquit Antoine Comte de Moret , qui fut tué au service de Monsieur le Duc d'Orleans à la journée de Castelnaudary , où le Duc de Montmorency fut pris. C'estoit un jeune Prince , dont l'esprit & le courage promettoient beau-

coup. Le Marquis de Vardes épousa de- 1610
puis cette Jacqueline de Bucil.

De Charlotte des Essards , à laquelle il
donna la Terre de Romorantin , vinrent
deux filles ; Ieanne qui est Abbessé de Fon-
tevrault ; & Marie-Henriette , qui l'a esté
de Chelles. Il aimoit tous ses enfans legi-
times & naturels avec une affection pareil-
le , mais avec différente consideration. Il
ne vouloit pas qu'ils l'appellassent , Mon-
sieur : nom , qui semble rendre les enfans
estrangers à leur pere , & qui marque la ser-
vitude & la sujétion ; Mais qu'ils l'appel-
lassent Papa , nom de tendresse & d'amour.
Et certes dans le Vieux Testament, Dieu
prenoit les noms de Seigneur , de Dieu fort,
de Dieu des armées , & autres qui mar-
quoient sa grandeur & sa domination : mais
dans la Loy Chrestienne , qui est une Loy
de grace & de charité , il nous a ordonné
de luy faire nos prieres comme ses enfans ,
par ces douces paroles, *Nostre Pere qui es
aux Cieux.*

De Mada-
me des
Essards
deux fil-
les.

Il aimoit
tous ses
enfans &c.
vouloit
qu'ils
l'appel-
lassent
Papa.

Il nous reste maintenant de mettre icy
une sommaire recapitulation de la vie de ce
Grand Roy , & puis de dresser un monu-
ment eternal à sa gloire au nom de la Fran-
ce , qui ne sçauoit jamais assez dignement
reconnoistre les obligations immortelles
qu'elle a à sa vertu heroïque.

Sommaire
recapitu-
lation
de son
Histoire:

Il fit sentir les premiers mouvemens de
sa vie dans le Camp , au bruit des trompet-
tes ; Sa mere le mit au monde avec un mer-

veilleux courage ; Son ayeul luy inspira
la vigueur dès le moment qu'il vid le jour ;
Et il fut élevé dans le travail dès la plus ten-
dre enfance.

La premiere connoissance que l'aageluy
donna, fut pour regretter la mort de son
pere tué au siege de Rouën, & pour se voir
environné de perils de tous costez ; luy éloi-
gné de la Cour, ses amis défavorisez, les
serviteurs persecutez, & sa perte conjurée
par ses ennemis.

Sa mere genereuse & habile femme, luy
donna de beaux sentimens pour la Morale
& pour la Politique ; mais de fort mauvais
pour la Religion ; De sorte qu'il fut Hugue-
not par engagement & non par élection.
Aussi protesta-t-il toûjours qu'il n'estoit
point preoccupé, qu'il estoit prest de s'é-
claircir, & que si on luy faisoit voir un
meilleur chemin que celuy qu'il tenoit, il
le suivroit de bonne foy : mais jusques-là
qu'on le devoit tolerer, & non pas le per-
secuter.

A l'âge de quinze ans il se vid Chef du
Parti Huguenot, & donna des avis si sen-
sez, que les plus grands Chefs de guerre
eurent sujet de les admirer, & de se repen-
tir de ne les avoir pas suivis. Il passa sa pre-
miere jeunesse, une partie dans les armées,
une partie dans les terres de Gascogne, où
il demeura jusqu'à l'âge de dix-neuf ans.
Il fut alors amorcé pour venir à la Cour,
par des nopces aussi illegitimes que funestes,

dont, pour ainsi dire, le present nuptial fut la mort inopinée de sa mere; la feste, le massacre general de ses amis; & le lendemain des nopces, sa captivité, qui dura près de quatre ans, à la mercy de ses plus cruels ennemis, & dans une Cour la plus méchante & la plus corrompue, qui ait jamais esté. Son courage ne s'énerva point dans cette servitude, & son ame ne se pût gaster parmi tant de corruptions; Mais les charmes des Dames, que la Reine Catherine faisoit agir pour le retenir, luy donnerent ce foible & ce penchant, qui luy demeura toute sa vie, de ne rien refuser aux desirs que leur beauté luy inspiroit.

Pour se tirer de la servitude de la Cour, il se rejetta dans l'embarras de son ancien Parti, & de la Religion Huguenotte. Il y receût tous les ennuis & tous les chagrins qu'éprouvent les Chefs d'une guerre civile; sa dignité de General ne le dispensant pas des fatigues & des perils de simple soldat. Par trois fois il obligea la Cour d'accorder la Paix & des Edits à son Parti: mais par trois fois on les viola, & il se vid à divers temps sept ou huit armées Royales sur les bras.

Sa valeur, qui avoit déjà paru en plusieurs occasions, se signala avec grand éclat à la bataille de Coutras. Ce fut le premier coup d'importance qu'il frapa sur la teste de la Ligue. Peu après, comme elle avoit assemblé les Estats de Blois, pour armer

tout le Royaume contre luy , afin de l'exclure de la Couronne de France : les Guises qu'on crût auteurs de cette tragedie , en furent eux-mêmes la terrible catastrophe , mais qui remplit tout de feu , de sang & de confusion. Le Duc de Mayenne s'arma pour venger la mort de ses freres , & le Roy presque abandonné & comme investi dans Tours , fut contraint de l'appeller à son aide. Nostre Heros passa par dessus toutes les craintes & toutes les défiances qu'on luy vouloit donner , pour se ranger auprès de son Souverain.

Ils marchent à Paris & l'assiègent ; Mais sur le point d'y entrer , Henry III. est assassiné par un Moine. Le droit de succession appellent nostre Henry dans le Trofne ; il trouve le chemin traversé de mille difficultés effroyables , la Ligue en teste , les serviteurs du defunt Roy peu affectionnez , les Grands tendans à leurs fins particulieres. La Religion se ligue contre luy , au dehors le Pape , les Espagnols , le Savoyard , le Lorrain ; Au dedans d'un costé les peuples & les grandes Villes , & de l'autre les Huguenots qui le tourmentoient par leurs défiances continuelles. Il ne peut avancer un pas sans trouver un obstacle ; autant de journées autant de combats. Ses Sujets s'efforcent de l'accabler comme un ennemi public ; Et luy s'efforce de les regagner comme un bon pere. Dans son cabinet , dans son Conseil , ce ne sont que des plaisirs

& amertumes causées par une infinité de mescontentemens, d'infidelitez, de pernicious desseins qu'il descouvre de moment en moment contre sa personne & contre son Estat. Chaque jour double combat, double victoire; l'une contre ses ennemis, l'autre contre les siens, usant de prudence & d'adresse, quand la generosité ne luy pouvoit servir.

Il fait voir à Arques qu'il ne peut estre vaincu : à Yvry qu'il sçait vaincre. Par tout où il paroist tout cede à ses armes ; La Ligue perd tous les jours des places & des Provinces ; Elle est battuë par ses Lieutenans au loin, comme elle l'est par luy-mesme dans le cœur du Royaume. Il eust forcé Paris s'il eust pû se refoudre à le perdre; En l'épargnant il le gagna tout-à-fait, non par les murailles, mais par les cœurs.

Le Duc de Parme arresta un peu ses progres : mais il n'en pût changer le cours. La Vertu & la Fortune, ou plustost la Providence Divine s'estoient alliées ensemble pour le couronner de gloire. Dieu l'assistoit visiblement en toutes ses entreprises, & le preservoit d'une infinité de trahisons & d'attentats horribles, qu'on formoit d'heure à autre sur sa vie. Enfin il renversa le dessein du Tiers Parti, & prevint les resolutions des Estats de la Ligue, en se faisant instruire dans la Religion Catholique, & rentrant dans le giron de la Sainte Eglise.

Quand le pretexte de la Religion eut

manqué à ses ennemis , tout le Parti de la Ligue se défila ; Paris & toutes les grandes Villes le reconnaurent ; Le Duc de Mayenne , quoy que bien tard , fut contraint de devenir Sujet , & de se ranger à son devoir ; Et tous les Chefs de la Ligue traitterent séparément. Ce fut un grand coup d'adresse & de prudence au Roy de les avoir ainsi disjoints : parce que s'ils eussent tous ensemble fait un traité d'un commun accord , le Parti eust par ce moyen conservé sa liaison , & n'eust pas esté abatu , mais seulement apaisé.

Lors qu'il fut au dessus de ses affaires , qu'il se fut reconcilié avec le Pape , & que ses Sujets furent reconciliez avec luy : le mauvais Conseil des Huguenots , qui desiroient toujours le voir embarrassé , le porta à declarer la guerre aux Espagnols. Ce fut alors qu'il pensa retomber dans un estat pire que jamais. Ils luy enleverent Dourlens après le gain d'une bataille ; Calais & Ardres presque d'emblée , & Amiens par surprise. Les restes de la Ligue , qui se cachoient sous la cendre , se rallumerent ; les mécontentemens des Grands se découvrirent ; il se forma des conspirations de tous costez ; ses serviteurs estoient estonnez ; ses ennemis prenoient de l'audace. Mais sa vertu qui sembloit s'endormir dans la prospérité , se releva contre ces adversitez : il encouragea les siens par son exemple , reprit Amiens , & força l'Espagnol de faire la

Paix par le Traitté de Vervin.

Le Duc de Savoye pensant éluder la restitution du Marquisat de Saluces , & soulever des factions dans le Royaume , qui empêchassent le Roy de luy demander raison , connut qu'il avoit affaire à un Prince, qui sçavoit aussi bien démentir les ruses, que défaire les troupes. Il fut donc forcé dans ses rochers, où il disoit qu'il n'avoit rien à craindre que les foudres du Ciel , & on le contraignit de rendre honteusement , ce qu'il avoit injustement usurpé.

Au mesme temps le Roy songea, pour la seureté & tranquillité de la France , & pour la sienne propre , à procréer des enfans par un bon mariage. Le Ciel luy en donna six, & avec cela un calme de dix années, qui ne fut troublé que legerement, par la conspiration de Biron, par les menées du Marechal de Bouillon , & par quelques émotions populaires contre le Sol pour livre ou Pancarte.

Durant tout cela il travailla principalement à deux choses ; L'une estoit son grand dessein, dont nous avons parlé, pour lequel il fit des Amis & des Alliez de tous costez ; éclaircit ses Finances, paya les debtes de bonne foy, comme feroit un Marchand ; amassa de l'argent , & pacifia tous les differens, qui estoient entre les Princes qu'il se vouloit associer. L'autre estoit de reparer les dommages & les ruines que la guerre civile avoit causées depuis quarante

ans dans la France ; d'oster les divisions qui aigrissoient & partageoient les esprits ; de reformer les desordres qui défiguroient la face de l'Estat ; & de le rendre florissant, abondant, & riche, afin que ses Sujets pussent vivre heureusement à l'abri de sa protection & de sa justice.

Cependant luy-mesme n'estoit pas exempt de troubles, d'ennuis & de fascheries. Ses Maistresses luy causoient mille peines au milieu de ses plaisirs ; Il trouvoit des épines jusques dans son liect nuptial, & dans la mauvaise humeur de sa femme ; Et Conchini luy causoit des chagrins, & de mesme qu'un moucheron aspre & piquant inquiete & agite furieusement un Lion.

Comme il estoit prest de monter à cheval pour commencer son grand dessein par le secours de ses Alliez, il perdit la vie par le plus detestable parricide, qui se soit jamais commis. Ainsi celuy que tant de piques, de mousquets, & de canons, tant d'escadrons & de bataillons n'avoient pû endommager dans les tranchées, & dans le champ de bataille, fut tué avec un couteau, par un lasche & traistre coquin, au milieu de sa Ville capitale, dans son carrosse, & en un jour d'allégresse publique. Malheureux coup, qui mit fin à toutes les joyes de la France, & qui ouvrit une playe, qui a seigné jusques à cette heure.

Parallele
de ses ad-
versitez,

Henry estoit de mediocre stature, dispos
& agile, endurci au travail & à la peine,

Il avoit le corps bien formé, le tempérament bon & robuste, & la santé parfaite, hormis que par delà l'âge de cinquante ans, il avoit eu quelques legeres atteintes de gouttes, mais qui passoient promptement, & ne laissoient aucune debilité. Il avoit le front large, les yeux vifs & assés, le nez aquilin, le teint vermeil, le visage doux & auguste, & neantmoins la mine guerrière & martiale, le poil brun & assés épais. Il portoit la barbe large & les cheveux courts. Il commença à grisonner dès l'âge de trente-cinq ans. Sur quoy il avoit accoustumé de dire à ceux qui s'en estonnoient, *C'est le vent de mes adversitez qui a donné là.*

& de ses
prosperi-
tez.

En effet à bien considérer toute sa vie, depuis sa naissance, on trouvera peu de Princes qui en ayent tant souffert que luy; Et il seroit bien mal-aisé de dire s'il eut plus de traverses, ou plus de prosperitez. Il naquît fils d'un Roy : mais d'un Roy dépourlé. Il eut une mere genereuse & de grand courage : mais Huguenote & ennemie de la Cour. Il gagna la bataille de Coutras : mais il perdit peu après le Prince de Condé son cousin, & son bras droit. La Ligue éveilla sa vertu & le fit connoistre : mais elle pensa l'accabler. Elle fut cause que le Roy l'ayant appelé à son secours, il se trouva aux portes de Paris, comme si Dieu l'y eust amené par la main : mais Paris s'arma contre luy, & toutes ses esperances furent

„ presque dissipées par la dissipation de l'ar-
„ mée, qui assiegeoit cette Ville. Ce fut sans
„ doute un rare bonheur que la Couronne de
„ France luy échut, n'y ayant jamais eu de
„ succession plus éloignée que celle-là en au-
„ cun Estat hereditaire, car il y avoit dix à on-
„ ze degrez de distance de Henry III. à luy, &
„ quand il naquit il y avoit neuf Princes du
„ Sang devant luy; sçavoir le Roy Henry II.
„ & ses cinq fils, le Roy Antoine de Navarre
„ son pere, & deux fils de cet Antoine, freres
„ aînez de nostre Henry. Tous ces Princes
„ moururent pour luy faire place à la succes-
„ sion; Mais elle estoit si embrouillée, qu'on
„ peut dire qu'il souffrit une infinité de pei-
„ nes, de fatigues & de hazards, avant que
„ de recueillir les beaux fleurons de cette
„ Couronne. Jeune il épousa la sœur du Roy
„ Charles, qui sembloit un parti fort avanta-
„ geux pour luy: mais ce mariage fut un pie-
„ ge pour l'attraper, luy & ses amis. Depuis,
„ cette femme au lieu d'estre sa consolation,
„ fut son plus grand embarras, & bien loin
„ de luy apporter de l'honneur, ne luy fit que
„ de la honte. Sa seconde femme luy donna
„ de beaux enfans dont il avoit bien de la
„ jöye: mais ses gronderies & ses dédains
„ luy causoient mille déplaisirs. Il triompha
„ de tous ses ennemis, & devint l'arbitre de
„ la Chrestienté: mais plus il se rendoit puis-
„ sant, plus leur haine s'envenimoit, & plus
„ elle employoit de moyens pour le perdre;
„ de telle sorte, qu'après avoir tramé une in-

finité de conspirations contre sa vie, ils trouverent enfin un Ravailiac, qui executa ce que tant d'autres avoient manqué.

Du reste il faut avouer que toutes les adversitez qu'il souffrit, aiguiferent son esprit & son courage ; & qu'enfin il fut un tres-grand Roy, parce qu'il ne parvint à la Couronne que par beaucoup de difficultez & dans un âge fort meur.

Et certes il est tres-difficile & tres-rare, que ceux qui sont nez dans la pourpre & nourris dans la prochaine attente de monter dans le throsne après la mort de leur pere, ou qui s'y trouvent élevez de trop bonne heure, apprennent bien l'art de regner ; Si ce n'est qu'ils soient assez heureux d'estre élevez par les soins d'une mere aussi vertueuse & aussi bien intentionnée, que cette grande Reine, qui a si soigneusement fait instruire le Roy Louis XIV. son fils, dans tous les bons sentimens, & dans toutes les maximes de la Politique Chrestienne ; & de rencontrer un Ministre aussi sage & aussi affectionné pour leur bien, que ce jeune Monarque en a trouvé un dans la personne du grand Cardinal Mazarini.

Les raisons de cela sont, que pour l'ordinaire les personnes entre les mains desquelles ils tombent dans leur bas âge, desirant se conserver l'autorité & le gouvernement, au lieu de les obliger & mesme de les contraindre à appliquer leur esprit à des choses solides & necessaires, font adroitement en

“a On cō-
“pre plus
“de sin-
“quante
“conspi-
“rations
“contre sa
“vie.

“ses ad-
“versitez
“luy ai-
“guiserēt
“l'esprit
“& le
“courage

“Pour-
“quoy les
“Princes
“porphy-
“rogene-
“tes, &
“qui vie-
“nēt
“jeunes à
“la Cou-
“ronne,
“n'appre-
“nēt pres-
“que ja-
“mais biē
“l'art de
“regner.

“

“

“

“

“

“

“

“

“

„ sorte qu'ils ne l'occupent qu'à des bagatel-
„ les indignes d'eux , & ils les y amusent avec
„ tant d'artifice , qu'il est impossible qu'un
„ jeune Prince le puisse reconnoître. Au lieu
„ de leur mettre sans cesse devant les yeux
„ la vraye grandeur des Rois , qui consiste
„ dans l'exercice de leur autorité , ils ne les
„ repaissent que des apparences & des images
„ de cette grandeur , comme sont les pompes
„ & les magnificences exterieures , où il n'y
„ a que du fast & de la vanité. Enfin au lieu
„ de les instruire soigneusement dans ce
„ qu'ils doivent sçavoir , & de ce qu'ils doi-
„ vent faire , (car toute la science des Rois
„ se doit reduire en pratique) ils les entre-
„ tiennent dans une profonde ignorance de
„ toutes leurs affaires , afin d'en estre toujours
„ les Maistres , & qu'on ne puisse jamais se
„ passer d'eux. De là il arrive qu'un Prince
„ lors qu'il est grand , connoissant sa foibles-
„ se , se juge incapable de gouverner ; Et du
„ moment qu'il est imbu de cette opinion , il
„ faut qu'il renonce à la conduite de son E-
„ stat , si ce n'est que ses qualitez naturelles
„ soient bien extraordinaires , & qu'il ait un
„ cœur veritablement Royal. Avec cela ces
„ personnes se saisissent de toutes les avenues ,
„ & empeschent que les gens de bien n'appro-
„ chent point de ces oreilles tendres ; ou s'ils
„ ne leur en peuvent pas empeschier les appro-
„ ches , ils ne manquent point de les leur ren-
„ dre suspects , & de leur oster toute créan-
„ ce dans l'esprit de ces jeunes Princes , les
„ faisant

faisant passer auprès d'eux, ou pour leurs «
 ennemis, ou pour mal intentionnez, ou «
 pour ridicules & impertinens. Puis ils ont «
 certains emissaires qui les infatuent avec «
 des flateries, des louanges excessives & «
 des adorations; qui ne leur font jamais rien «
 entendre que ce qui sert à leurs fins; qui cul- «
 tivent leurs défauts par de continuelles «
 complaisances; qui leur font croire qu'ils «
 ont une parfaite intelligence de tout, quoy «
 qu'ils ne sçachent rien; qui leur font con- «
 cevoir que la Royauté n'est qu'une souve- «
 raine faineantise, que le travail ne sied pas «
 si bien à un Roy, & que les fonctions du «
 gouvernement estant penibles, sont par «
 consequent basses & serviles. De cette sor- «
 te on les dégoute de bonne heure du com- «
 mandement; on les accoustume à avoir des «
 Maistres, parce qu'ils n'ont pas encore ni «
 assez de connoissance, ni assez de force «
 pour l'estre. Ainsi ces pauvres Princes n'e- «
 stant point contredits, mais toujours ado- «
 rez, n'ayant aucune experience par eux- «
 mesmes, & n'ayant jamais souffert ni pei- «
 ne ni necessité, deviennent souvent pre- «
 somptueux & absolus dans leurs fantaisies, «
 & croyent que leur puissance doit aller au «
 pair avec celle de Dieu. On en void qui «
 ne considerent que leur passion, leur plai- «
 sir & leur caprice, comme si le genre hu- «
 main n'avoit esté créé que pour eux, au «
 lieu qu'ils n'ont esté creés que pour con- «
 duire & gouverner sagement le genre hu- «
 S

Et que
 raremés
 ils sont
 habiles
 & bons
 Princes.

main ; qui laissent faire profusion & lix-
 re des biens & de la vie de leurs Sujets ; &
 qui avec une insensibilité sans pareille , n'é-
 content non plus leurs plaintes & leurs ge-
 missemens , que les cris d'un bœuf quel'on
 égorge.

Ceux qui vien-
 nent de plus
 loin à la Cour-
 ne , & dans un
 âge plus mûr
 s'ôt plus capables
 & meil-
 leurs.

„ Au contraire, ceux qui viennent de plus
 „ loin à la Couronne , & dans un âge plus
 „ avancé , sont presque toujours bien plus
 „ instruits de leurs affaires. Ils s'appliquent
 „ bien plus fort à gouverner leur Estat ; ils
 „ veulent toujours tenir le timon ; ils sont
 „ plus justes , plus tendres & plus miséricor-
 „ dicux ; ils sçavent mieux ménager leurs reve-
 „ nus ; ils conservent avec plus de soin le sang
 „ & le bien de leurs Sujets ; ils entendent plus
 „ volontiers les remonstrances , & font mieux
 „ justice ; ils n'v sent pas avec tant de rigueur
 „ de cette puissance absolüe , qui desespere
 „ quelquefois les peuples , & qui cause d'é-
 „ stranges revolutions.

Les rai-
 sons de
 cela.

„ Si l'on cherche les raisons pourquoy ils
 „ sont tels ; c'est qu'ils ont esté en un poste,
 „ où ils ont souvent entendu la verité : Où ils
 „ ont appris quelle ignominie c'est à un Prin-
 „ ce de ne pas jouer luy-mesme son person-
 „ nage , & de le laisser faire à un autre ; Où,
 „ s'ils ont eu quelques Flateurs , ils ont eu
 „ aussi des ennemis découverts , qui leur ont
 „ résisté en face , & qui en censurant leurs
 „ défauts , les ont portez à les reformer ; Où
 „ ils ont oüï blasmer les fautes du gouver-
 „ nement sous lequel ils estoient , & les ont

blasmées eux-mêmes : tellement qu'ils se sont obligez à mieux faire, & à ne pas suivre ce qu'ils ont condamné ; Où ils ont étudié à se conduire sagement, parce qu'ils estoient dépendans, & craignoient d'estre chastiez ; Où ils ont souvent ouï les plaines des particuliers, & veü les miseres des peuples ; Enfin, où ils ont appris en souffrant, ce que c'est que du mal, & d'avoir pitié de ceux à qui on fait injustice, parce qu'ils ont eux-mêmes éprouvé la rigueur d'une domination trop rude & trop haute. Nous en avons deux beaux exemples dans Louis XII. surnommé le Pere du peuple, & dans nostre Henry, les deux meilleurs Rois, qui en ces derniers siècles ayent porté le sceptre des Fleurs de Lis.

Maintenant, qui pourroit recueillir, & dignement arranger toutes les vertus heroïques, les belles actions & les qualitez eminentes de Henry le Grand, luy feroit une Couronne bien plus precieuse & plus éclatante, que celle dont la teste fut ornée le jour de son Sacre. Ce fonds de franchise & de sincerité, pur & exempt de malice, de fiel & d'aigreur en seroit la matiere plus precieuse que l'or. Sa renommée & sa gloire, qui ne finira jamais, en seroit le cercle. Ses Victoires, de Coutras, d'Arques, d'Ywry, de Fontaine-Françoise ; les negociations de la Paix de Vervin, de l'accommodement des Venitiens avec le Pape, de la Trêve d'entre les Espagnols & les Hollan-

Couronne mystique à la gloire de Henry le Grand.

dois, & de cette grande Ligue avec tous les Princes de la Chrestienté, pour l'exécution du dessein que nous avons marqué, en feroient les branches. Puis sa valeur guerrière, sa generosité, sa constance, sa bonne foy, sa sagesse, sa prudence, son activité, sa vigilance, son économie, sa justice, & cent autres vertus en feroient les pierres. Entre lesquelles cet amour paternel & cordial qu'il avoit pour les peuples, jetteroit un feu brillant & vif comme une escarboucle; La fermeté de son courage toujours invincible dans les perils, y auroit le prix & la beauté du diamant; Et sa clemence sans pareille, qui releva ses ennemis que sa vaillance avoit terrassez, y paroistroit comme une esmeraude qui épand la gayeté & la joye dans la veüe de tous ceux qui la regardent. Pour continuer la metaphor, je diray encore, que tant de ses sages Reglemens qu'il fit pour la Justice, pour la Police, & pour les Finances, tant de beaux & vtils establissemens de routes sortes de manufactures, qui produisoient à la France un profit de plusieurs millions par an, tant de superbes bastimens, comme les Galeries du Louvre, le Pont-neuf, la Place Royale, le College Royal, les Quais de la riviere de Seine, Fontaine-bleau, Monceaux, Saint Germain, tant d'ouvrages publics, de ponts, de chaussées, de grands chemins reparez, tant d'Eglises rebasties en plusieurs endroits du Royaume, en seroient

comme les graveures & les embellissemens.

Couronnons donc de mille loüanges la mémoire immortelle de ce grand Roy, l'amour des François, & la terreur des Espagnols, l'honneur de son siècle, & l'admiration de la posterité; Faisons-le vivre dans nos cœurs & dans nos affections malgré la rage des méchans qui luy ont osté la vie; Pouffons autant d'acclamations à sa gloire, qu'il a fait de bien à la France. Ce fut un Hercule, qui coupa les testes de l'Hydre en terrassant la Ligue. Il fut plus grand qu'Alexandre, & plus grand que Pompée, parce qu'il fut aussi vaillant, & qu'il fut plus juste, qu'il ne gagna pas moins de victoires, & qu'il gagna plus de cœurs. Il conquist les Gaules aussi bien que Jules Cesar, mais il les conquist pour leur rendre la liberté, & Cesar les subjugua pour la leur ôster: il les enrichit, & Cesar les pillâ. Que son nom soit donc élevé au dessus de celui des Hercules, des Alexandres, des Pompées & des Césars; Que son Regne soit le modele des bons Regnes, & ses exemples de clairs flambeaux, qui puissent illuminer les yeux des autres Princes; Que sa posterité soit eternellement couronnée de Fleurs de Lis; Qu'elle soit toujours auguste, toujours triomphante; Et pour comble de nos souhaits, que Louis le Victorieux, son petit Fils, luy ressemble, & s'il se peut mesme qu'il le surpasse.

F I N.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Paris le 15. Janvier 1661. signé DE FA-
 LENTIN: Il est permis à Messire HARDOVIN
 DE PEREIXE, Seigneur Evêque de Rodez,
 cy-devant Precepteur de sa Majesté, de faire
 imprimer, vendre & debiter en tous lieux
 de son Royaume, par tel Imprimeur & Li-
 braire qu'il luy plaira choisir, Vn Som-
 maire de l'Histoire generale de France, pen-
 dant la temps de dix années, à commencer
 du jour que l'impression sera achevée pour
 la premiere fois: Faisant deffenses tres-ex-
 presses à toutes personnes, de quelque qua-
 lité & condition qu'elles soient, d'impri-
 mer, faire imprimer, vendre ni debiter le
 susdit Livre en aucun lieu de nostre obéis-
 sance durant ledit temps, sous quelque pre-
 texte que ce soit, sans le consentement de
 l'Exposant, à peine de confiscation des e-
 xemplaires, quinze cens livres d'amende,
 despens, dommages & interests, ainsi qu'il
 est plus amplement porté par ledit Privi-
 lege.



Registré sur le Livre de la Communauté
 des Marchands Libraires & Imprimeurs,
 le 9. Avril 1661. suivant l'Arrest du Par-

lement du 8. Avril 1653. Signé GEORGE
IOSSE, Syndic.

*Et ledit Seigneur Evêque de Rodez a
cedé & transporté son droit du Privilege
cy-dessus à THOMAS IOLLY & LOUIS
BILLAINE, Marchands Libraires à Paris,
pour ce qui concerne l'Histoire de Henry
le Grand, suivant l'Acte passé le 13. Jan-
vier 1662.*

